
John Quincy Adams

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE,
&c. &c. &c.

Par M. l'Abbé de CONDILLAC, *de l'Académie françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

TOME HUITIEME.

INTRODUC. A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.



A PARME,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXXV.

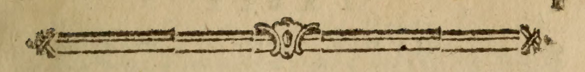
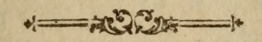


TABLE DES MATIÈRES.



LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE I.

De la premiere guerre punique.

Pag. 1.

Les conquêtes que Rome a faites, l'invitent à de nouvelles conquêtes. Rome punit la perfidie d'une de ses légions qui s'étoit emparée de Rhege. Cependant elle prend la défense des Mamertins. Ap. Claudius en Sicile. Il remporte deux victoires & délivre Messine. Premiers combats des gladiateurs. Les consuls enlevent plusieurs places aux Carthaginois. Motifs qui déterminent Hiéron à la paix. Blocus & prise d'Agrigente. Les places intérieures de la Sicile se soumettent aux Romains. Rome équipe une flotte. Le consul Cornélius est enlevé avec son escadre. Premiere victoire que les Romains remportent sur mer. Expédition des Romains en Sardaigne & en Corse. Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval. Autre victoire après laquelle ils passent en Afri-

que. Régulus y reste. Il force les Carthaginois à demander la paix. Propositions dures qu'il leur fait. Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe. Xantippe défait Régulus. Les consuls remportent deux victoires. Leurs flotte est ruinée par la tempête. Les Romains équipent une flotte, & prennent Palerme. Ils paroissent renoncer à l'empire de la mer. Grande victoire des Romains. Ils se refusent à la paix. Siege de Lilibée. Imprudence du consul Claudius, qui est vaincu. Sous Junius son collegue, la flotte des Romains est abymée. Junius se rend maître d'Erix. Claudius après avoir abdiqué, est condamné à l'amende. Les Romains sont sans flotte. Amilcar Barcas commande en Sicile. Les Romains équipent une nouvelle flotte. Création d'un second preteur. Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix. Conditions de la paix. Pertes des Romains pendant cette guerre. Considérations sur la puissance des Romains.

CHAPITRE II.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique. Pag. 36.

La Sicile devient province Romaine. Gouvernement de ces sortes de provinces. Guerre des mercenaires à Carthage. Carthage forcée d'abandonner la Sardaigne aux Romains. Amilcar passe

en Espagne. Guerre d'Illyrie. Paix conclue avec les Illyriens. Premiere alliance des Romains avec les Grecs. Rome traite avec Adrusbal. Cause de la guerre des Gaulois. Barbare superstition des Romains. Rome pouvoit armer jusqu'à soixante-dix mille hommes. Troupe qu'elle leve contre les Gaulois. Victoire des Gaulois. Rencontre singuliere des deux armées des cousuls. Défaite entiere des Gaulois. Les Romaius passent le Pô. Conduite, & victoire de Flaminius. Claudius Marcellus acheve la conquête de la Gaule Cisalpine. Censure de Flaminius. Guerre en Illyrie contre Démetrius de Pharos.

CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes.

Pag. 55.

Cause de la guerre. Les Romains ne secourent pas Sagonte, & Annibal s'en rend maître. Avantage qu'Annibal retire de la prise de Sagonte. Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois. Ils tentent inutilement de faire alliance avec les peuples d'Espagne & des Gaules. Départ d'Annibal. Mesures qu'il prend. Mesures des Romains. Annibal & P. Scipion dans les Gaules. Scipion revient en Italie & Annibal passe les Alpes. Surquoi Annibal fondoit le succès de son entreprise. Annibal soumet par les armes quelques peuples de la Gaule Cisalpine. Il a besoin d'une

victoire pour gagner la confiance des Gaulois. Sempronius qui devoit passer en Afrique, a ordre d'aller au secours de P. Scipion. Scipion vaincu sur le Tésin, abandonne aux Carthaginois tout le pays au de là du Pô. Les Gaulois donnent des secours à Annibal. Scipion passe la Trébie. Tibérius Sempronius le joint. Il se résout à livrer bataille. Dispositions que fait Annibal. Bataille de la Trébie. Préparatifs des Romains pour la campagne suivante. Succès de Cnéus en Espagne. Conduite scandaleuse du consul Flaminius. Passage d'Annibal dans l'Étrurie. Sa conduite pour engager Flaminius à en venir aux mains. Bataille de Thrasimene. Courses d'Annibal dans plusieurs provinces d'Italie. Il semble qu'il auroit dû s'établir dans les provinces du nord. Q. Gabius nommé dictateur, se propose de n'engager aucune action générale. Annibal ne le peut faire changer de résolution. La sage lenteur de Fabius est blâmée. Ruse avec laquelle Annibal se tire d'un mauvais pas. Succès des Romains en Espagne. Minucius, général de la cavalerie, remporte un avantage sur Annibal. Il partage le commandement avec Fabius. Il est défait. Après l'abdication du dictateur, les deux consuls suivent le même plan. C. Térentius Varro nommé consul avec L. Émilius. Armées envoyées en Sicile & dans la Gaule Cisalpine. Annibal se rend maître de la citadelle de Cannes. Levées que fait la république. Les armées en présence. Bataille de Cannes.

La défaite de Varron répand l'alarme à Rome. Elle paroissoit livrer cette ville aux Carthaginois. Rome se rassure. Ses ressources. Précautions superstitieuses & barbares. Le sénat refuse de racheter les prisonniers. Réception qu'il fait à Varron.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

Pag. 93.

Carthage n'envoie point de secours à Annibal. Avantages des Scipions en Espagne. Consuls plébéiens l'un & l'autre pour la premiere fois. Circonstance où Philippe fait alliance avec Annibal. Carthage éprouve des revers par tout. Mort d'Hiéron. Idée de son regne. Philippe arme contre les Romains, Époque de la décadence d'Annibal. Siege de Syracuse. En Espagne, les Romains soutiennent leurs succès. En Italie, ils reprennent la supériorité. Pertes qu'ils font en Espagne. Victoires de L. Marcius. Triomphe de Marcellus. Toute la Sicile sous la domination des Romains. Scipion se prépare à faire le siege de Carthagene. Il se rend maître de cette place. Il gagne l'affection des peuples. Pertes que font les Carthaginois. État d'épuisement où sont les Romains. Situation d'Annibal, lorsque son frere Asdrubal arrive en Italie. Résolution hardie de Claudius Néro. Défaite & mort d'Asdrubal. Fin de la guerre en Espagne. Magon, frere d'Annibal, maître de Gênes. Motif pour les Romains de porter la guerre

en Afrique. Ce projet que Scipion propose, trouve des oppositions. Moyens qu'employent les Carthaginois pour empêcher Scipion de passer en Afrique. Moyens qu'employent à Rome les ennemis de Scipion. Ce général passe en Afrique. Censure de Claudius Néro & de Livius Salinator. L'entreprise de Scipion n'est plus traversée. Il brûle les deux camps ennemis. Autres victoires des Romains. Inquiétudes des Romains, après le départ d'Annibal. Défaite d'Annibal. Traité de paix.

CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grece à la fin de la seconde guerre punique.

Pag. 118.

Il n'est pas nécessaire d'étudier en détail toutes les guerres de Romains. Brigandages des Étoliens. On arme contre eux. Cléomene, roi de Sparte, meurt en Egypte. Rois qui lui succedent. Sage conduite de Philippe pendant la guerre sociale. Il punit des hommes, qui abusoient de sa confiance. Il accorde la paix aux Étoliens, pour faire la guerre aux Romains. Combien les Grecs auroient été puissants, si ce prince avoit su les réunir. Il leur devient odieux. Ennemis qu'il a tout-à-la fois. Éducation de Philopémen.. Il conserve la liberté aux Mégalopolitains. Il contribue au succès de la bataille de Sélasie. Les Achéens deviennent sous ses ordres d'excellents soldats.

Victoire qu'il remporte à Mantinée. Les Romains déclarent la guerre au roi de Macédoine.

CHAPITRE VI.

De la premiere guerre de Macédoine & de ses suites.

Pag. 131.

Quels étoient les peuples les plus puissants. Pertes que fait Philippe. Les Étoliens se déclarent contre lui. Conduite de T. Quintius pour priver Philippe des secours de la Grece. Succès des armes de Quintius. Les Achéens s'allient des Romains. Nabis, roi de Sparte, devient aussi leur allié. Les Béotiens sont forcés d'entrer dans la même alliance. Quintius, vainqueur à Cinocéphale, accorde la paix à Philippe. Il humilie les Étoliens Il fait croire aux Grecs qu'ils sont libres. Cependant il les assujettit aux Romains. Guerre qu'il fait à Nabis. Il quitte la Grece. Nabis reprend les armes. Philopémen associe Sparte à la république d'Achaïe.

CHAPITRE VII.

Der royaumes de l'orient avant la guerre de Syrie.

Pag. 142.

Il importe de connoître quelle étoit la puissance des monarchies de l'Asie. Royaume de Pergame.

Royaume de Bithynie. Royaume de Cappadoce. Royaume d'Egypte. Démembrements de la monarchie de Syrie sous Antiochus Soter & sous Antiochus Théos. Regne de Séléucus Callinicus. Regne de Séléucus Céraunus. Foiblesse des monarchies d'Egypte & de Syrie. Ptolémée Philopator, roi d'Egypte. Antiochus le Grand gouverné par Hermias. Antiochus le Grand fait la guerre à Ptolémée Philopator. Antiochus fait la paix avec l'Egypte. Autres expéditions de ce monarque. Après la mort de Philopator, Antiochus & Philippe se liguent contre l'Egypte. L'Egypte sous la protection des Romains. Antiochus fait des alliances. Il porte ses armes dans l'Asie mineure & dans la Thrace.

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

Pag. 158.

Conseils d'Annibal au roi de Syrie. Pourquoi Antiochus ne les suit pas. Il se propose la conquête de la Crece. Les Grecs ne lui sont pas favorables. Nouveaux conseils d'Annibal. Quartier d'hiver d'Antiochus. Il est vaincu, & il repasse en Asie. La conquête de l'orient devient facile aux Romains. Antiochus se prépare à résister aux Romains. Il perd une bataille. L. & P. Scipion passent en Asie. Antiochus abandonne l'empire de la mer. Vaincu à Magnésie, il reçoit la loi. Traite-

ment que le sénat fait aux alliés. Campagne du consul Manlius.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

Pag. 166.

Les Romains ôtent au roi de Syrie le droit de la guerre. La puissance des Romains en Asie est l'époque de la décadence des mœurs. Pourquoi Scipion l'Africain est accusé de péculat. Ce fut Caton qui le fit accuser. Mot de Scipion l'Africain au peuple. Tib. Gracchus impose silence à ses ennemis. Scipion l'Asiatique est condamné injustement. Caton nommé censeur, malgré les brigues de la noblesse. Philippe comparoît devant les commissaires du sénat. Les Achéens refusent d'obéir aux commissaires. Nouveaux commissaires envoyés par le sénat. Cruauté de Philippe. Il envoye son fils à Rome pour se justifier. Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires. Le sénat affecte de ne prendre aucune part aux troubles du Péloponese. Mort de trois grands généraux. Les Achéens sont trahis par Callicrate, leur député. Philippe fait mourir son fils Démétrius, & meurt.

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine & de ses suites.

Pag. 177.

Informé que Persée se prépare à la guerre, le

sénat la lui déclare. Antiochus Epiphane succede à son frere Séléucus. Il arme contre le roi d'Egypte Ptolémée Philometor. Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine. Des dispositions des peuples qu'on nommoit libres. Peuples de la Grece qui se déclarent pour les Romains. Persée hésite, lorsqu'il devoit commencer la guerre. La république gouvernée pour la premiere fois par deux consuls plébéiens. Persée remporte une victoire dont il ne sait pas profiter. Il demande la paix. Campagnes des consuls Hostilius & Martius. Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix. Paul-Émile chargé de la guerre de Macedoine. Guerre d'Egypte. Persée songe à se faire des alliés. L. Anicius soumet l'Illyrie. Paul-Émile soumet la Macedoine. Antiochus Épiphane évacue l'Egypte. Réglements faits dans la Macédoine & dans l'Illyrie. Traitement que Rome fait aux peuples & aux particuliers, qui ne se sont pas déclarés pour elle.

CHAPITTE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

Pag. 194.

Des monarchies de l'Asie mineure après la ruine du royaume de Macedoine. Regne d'Antiochus Eupator. Regne de Philométor & de Phiscon. Regne de Démétrius Soter. Conspiration qui met

ſur le trône de Syrie Alexandre Bala. Autres révolutions dans cette monarchie. Phiſcon regne ſeul en Egypte. Il eſt inutile d'étudier l'hiſtoire de ces monarchies. Pourquoi les peuples de l'Eſpagne étoient difficiles à ſubjuguer. Pourquoi ils reprenoient continuellement les armes. Guerre qui a été la cauſe de la guerre que Viriathus a faite aux Romains. Cauſes de la troiſieme guerre punique. Perfidie des Romains. Carthage aſſiégée. Andriſcus. Guerre en Macédoine. Les Achéens ſe révoltent contre un decret du ſénat. Le ſénat montre de la modération. Les Achéens prennent cette modération pour de la timidité. Ils ſont vaincus. Ruine de Corinthe. Fin du ſiege de Carthage & ruine de cette ville.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE I.

Conſidérations ſur les accroiſſements des Romains.

Pag. 216.

Progrès des Romains dans les ſix premiers ſiecles. Si leurs ennemis ne ſe ſont pas réunis, ce n'eſt pas que le ſénat ait eu pour maxime de les diviſer. Le gouvernement des Romains s'eſt formé comme à leur inſu. Leur agrandiſſement n'eſt pas l'effet d'un plan qu'ils ſe ſoient fait pour s'a-

grandir. Il est l'effet des usages que les circonstances ont introduits. Circonstances où l'empire de la république romaine fut le mieux affermi. Circonstances où cet empire doit s'affoiblir. Ce n'est point par politique que les Romains ont été constants dans certaines maximes. Les Romains ont été supérieurs dans l'art militaire.

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe doit produire dans la république romaine.

Pag. 236.

Le luxe, quand il commença, fut un objet de scandale pour les Romains. Comment ils s'y accoutumerent. Quand il s'est introduit chez eux. Il devoit faire des progrès rapides. Comment l'usage autorisa les magistrats à fouler les peuples. Avidité avec laquelle les Romains recherchent les choses de luxe. Dans les commencements, l'avidité eut pour objet d'enrichir le trésor public. Dans la suite les généraux furent avides pour s'enrichir eux-mêmes. Effets que cette avidité devoit produire. L'oisiveté, qui contribua à l'agrandissement de la république, devoit rendre le luxe plus pernicieux. Le luxe ruine tôt ou tard les états. Effets qu'il a produits a Rome.

CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Gracchus.

Pag. 248.

Après avoir observé les causes de la grandeur des Romains, il reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement. Conduite des Romains dans la guerre d'Espagne. Leur conduite avec Viriathus. Leur conduite avec les Numantins. Soulevement des esclaves. Loi qui regle que les élections se feront par scrutin.

CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus.

Pag. 257.

Circonstances où les troubles commencent sous le tribunat de Tibér. Gracchus. Motifs de Tibérius pour renouveller la loi Licinia. Oppositions des riches. Adoucissements que Tibérius apportoit à cette loi. Raisons avec lesquelles il combattoit les riches. Comment les riches se défendoient. Inconvénients de la loi Licinia. Elle passe après que Tiberius a fait déposer le tribun Octavius qui s'y opposoit. Puissance de Tibérius. Il fait de nouvelles propositions qui soulevent le sénat. Il demande à être continué dans le tribunat. Il est assommé par les sénateurs.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Caïus Gracchus.

Pag. 265.

Aristonicus, qui se rend maître du royaume de Pergame, est fait prisonnier, & étranglé. Indignation du peuple après la mort de Tiberius. Scipion Nasica est contraint de s'exiler. Le sénat feint de consentir à l'exécution de la loi Licinia. Scipion l'Africain empêche que cette loi ne soit exécutée. Devenu odieux aux triumvirs, il est assassiné. C. Gracchus s'exerce à l'éloquence. Il obtient la questure. Il est élu tribun. Loix qu'il publie. Il ôte les jugements aux sénateurs, & il les transporte aux chevaliers. Commencement de l'ordre équestre. Pouvoir de Caïus. Il est continué dans le tribunat. Moyen employé par les sénateurs pour diminuer son crédit. Il conduit une colonie à Carthage. Son absence est nuisible. Il ne peut pas rétablir son crédit. Le consul Opimius jure la perte de Caïus. Il arme. Mort de Caïus. Les loix des Gracques sont abolies.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes & sur les effets des dissentions de la république.

Pag. 280.

Origine des dissentions. Les tribuns ne de-

voient pas se borner à la voie d'opposition. Motif qui les faisoit agir. Moyens qu'ils avoient pour acquérir de l'autorité. Préjugés qui défendoient les prérogatives des patriciens. Comment ces préjugés font place à une nouvelle maniere de penser. Moyens des patriciens pour défendre leurs prérogatives. Combien ils avoient d'avantages dans les querelles qui s'élevoient. Comment pendant plusieurs siecles, la pauvreté & l'amour de la liberté bannissoient de toutes les délibérations la corruption & la violence. Pourquoi, sous les Gracques, la violence préside aux délibérations publiques. Effets que cet usage doit produire.

CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha.

Pag. 289.

Irruption des Cimbres & des Teutons. Commencements de Jugurtha. Il s'empare du royaume de Numidie. Prostitution du sénat & prevarication des commissaires qu'il envoie en Numidie. Le senat & ses commissaires continuent à se prostituer. Le sénat declare la guerre à Jugurtha. Prevarication du consul Calpurnius. Jugurtha comparoît devant le tribunal du peuple romain. Le sénat lui ordonne de sortir de l'Italie. La guerre recommence. Métellus la fait avec succès. Commencements de Marius. Il supplante Metellus. Fin de la guerre. Objet du livre suivant.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE I.

Marius & Sylla.

Pag. 302.

Guerres des Cimbres & des Teutons. Marius paroît la seule ressource de la république. Il défait les Teutons, & les Cimbres. Il obtient un sixieme consulat. Il médite la perte de Métellus. A cet effet, Saturninus, de concert avec lui, aspire au tribunat, & l'obtient par violence. Loi Agraire proposée par Saturninus. Conduite de Marius. Bannissement de Métellus. Mort de Saturninus. Rappel de Métellus. Marius passe en Asie. Violences des tribuns. Abus des assemblées tumultueuses. Brigandages, suite des progrès du luxe. Comment Sylla commence à gagner la faveur du peuple. La noblesse intéressée à le mettre au dessus de Marius. Pour ne pas obéir au peuple, le sénat est dans la nécessité d'obéir à un chef. Pourquoi les Romains deviennent jaloux des droits de cité, qu'ils accordoient facilement dans l'origine, & pourquoi les alliés commencent à rechercher ces droits. Prévarications des chevaliers dans les tribunaux. Mécontentement du

peuple. Drusus, pendant son tribunat, seme des troubles. Il porte des loix en faveur du peuple. Il partage les tribunaux entre les sénateurs & les chevaliers. Les alliés se soulevent, parce qu'ils n'obtiennent pas les droits de cité, qu'il leur avoit promis. Il est assassiné. Sa mort est suivie de troubles. République italique, ou ligue des alliés. Peuples qui entrent dans cette ligue. Comment finit la guerre sociale, qui auroit pu être funeste à la république romaine. On crée pour les alliés huit tribus nouvelles. Marius se ligue avec le tribun Sulpicius, pour enlever à Sylla le commandement de l'armée contre Mithridate. Troubles à ce sujet. Sylla, à qui Sulpicius ôte le commandement de l'armée contre Mithridate, marche à Rome à la tête des légions. Rien ne l'arrête. Il entre dans Rome comme dans une place ennemie. Il réforme le gouvernement. La république, par sa constitution, ne peut plus avoir de regles fixes. Sylla proscrit douze sénateurs. Marius s'enfuit en Afrique: Sulpicius est tué. Pourquoi il affecte une conduite modérée. Mithridate roi de Pont. Il fait la guerre aux alliés des Romains. Il résoud de la faire aux Romains mêmes. Conquêtes qu'il fait sur eux. Sylla recouvre la Grece pendant qu'il se faisoit à Rome une révolution dans le gouvernement. Le consul Cinna, chassé de Rome, est déposé par le sénat. Il arme. Rome est presque sans défense. Marius, qui revient en Italie, se joint à Cinna. Ils assiégent Rome, qui leur

ouvre ses portes. Cruauté de Marius. Décret porté contre Sylla. Mort de Marius. Son fils hérite de son pouvoir. Valérius élu consul, part pour l'Asie. Valérius est tué par Fimbria, son lieutenant. Fimbria prend le commandement de l'armée. Ses succès contre le roi de Pont. Mithridate lui demande la paix. Sylla lui fait la loi. Fimbria est abandonné de ses troupes, qui se donnent à Sylla. Brigandages de Sylla. Il se dispose à revenir en Italie. Cinna est tué. Les consuls de l'année suivante sont du même parti. Arrivée de Sylla en Italie. Forces des consuls. Sylla défait le consul Norbanus. Il débauche l'armée du consul Scipion. Crassus lui amene un corps de troupes. Pompée lui en amene un autre. P. Céthégus, qu'il avoit proscrit, se joint à lui. Les consuls Marius & Carbon font alliance avec les Samnites. Sertorius passe en Espagne. Marius vaincu s'enferme dans Préneste. Sylla à Rome. Norbanus & Carbon quittent l'Italie. Téléfinus général des Samnites, menace Rome. Sylla vient au secours des Romains. Téléfinus est tué dans un combat. Massacres que Sylla fait de ses ennemis. Ses proscriptions. Il fait égorger les Prénestins. Il est nommé dictateur. Comment il exerce la dictature. Changements qu'il fait dans le gouvernement. Il abdique. Il a asservi la république, sans l'avoir projeté. Raisons de son abdication.

CHAPITRE II.

Pompée & César.

Pag. 349.

La noblesse & le peuple impuissants par eux-mêmes. Chefs du parti de la noblesse. Métellus. Crassus. Pompée. Lépidus entreprend de faire casser les loix de Sylla. Sertorius en Espagne. Il y crée un sénat. Il est cher aux Lusitaniens. Métellus & Pompée contre Sertorius. Mépris de Sertorius pour Pompée. Avantages de Sertorius. Mithridate fait alliance avec lui. Sertorius assassiné. Pompée termine la guerre d'Espagne. Guerre de Spartacus. Pompée veut dérober à Crassus la gloire de l'avoir terminée. Pompée & Crassus sont élus consuls. Pompée & Crassus refusent de licencier leurs troupes. Crassus recherche la faveur du peuple par des largesses. Pompée par des loix agréables à la multitude. Conduite de Pompée, lorsqu'il est sorti de magistrature. Guerre de Mithridate. Lucullus subjugue le Pont. Puissance de Tygrane, roi d'Arménie. Lucullus porte la guerre dans l'Arménie. Il remporte deux grandes victoires. Il prend ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie. On n'attendoit pas de lui de si grands succès. Soulévement de ses troupes. Mithridate recouvre son royaume. Origine de la guerre des Pirates. Pompée nettoie les mers. Pouvoir qu'on lui donne en cette occasion. On charge Pompée de

la guerre contre Mithridate, & on lui confie toutes les forces de la république. Sa dissimulation & sa jalousie. Pompée chasse Mithridate du Pont, & Tygrane se soumet. Il réduit la Syrie en province romaine. Mort de Mithridate. Pompée rétablit Hircan. Il regle les affaires du Pont. Désordres que les richesses causoient dans Rome. Catilina. Son caractere. Comment il forme un parti. Catilina brigue le consulat. Conduite de Cicéron à son égard. On refuse le consulat à Catilina, & on le donne à Cicéron. Conjuration de Catilina. Cicéron est instruit des desseins des conjurés. Précautions qu'il prend. Il n'a pas des preuves suffisantes. Crassus lui apporte des lettres anonymes. Catilina arme ouvertement. Dispositions des esprits dans cette conjoncture. Les conjurés qui étoient restés à Rome, tentent d'engager dans leur parti les députés des Allobroges. Ces conjurés sont arrêtés & convaincus. Le sénat les juge, & ils sont exécutés. Catilina vaincu & tué. Cicéron regardé comme le patron de l'ordre équestre. César accusé d'avoir été complice de la conjuration de Catilina. Caractère de César. Proscrit par Sylla, il en devient plus circonspect. Il partage de bonne heure la faveur du peuple. Il veut faire revivre la faction de Marius. Il humilie le parti de Sylla. Il allioit les petites choses & les grandes qualités. Gloire de Pompée à son retour d'Asie. Sa modération. Son caractère. César propréteur en Espagne. Son plan & sa conduite. De retour

en Italie, il réconcilie Craſſus, & Pompée. Triumvirat. Caton s'éleve inutilement contre les deſſeins des triumvirs & contre les mœurs de ſon ſiecle. Bibulus eſt donné à Céſar pour collegue dans le conſulat. Céſar conſul ſe conduit comme un tribun factieux. Loi Agraire qu'il porte au ſénat. Il la fait paſſer dans un aſſemblée du peuple. Il en fait jurer l'exécution. Il diſpoſe de tout. Bibulus eſt ſans autorité. Murmures contre les triumvirs. Ils auroient pu gagner Cicéron. P. Clodius ennemi de Cicéron, ſe ligue avec les triumvirs, & obtient le tribunat. Précautions de Céſar avant de partir pour les Gaules, Cicéron exilé. Caton eſt envoyé dans l'île de Chipre. Royaumes légués au peuple romain. Exemple du trafic que les magiſtrats faiſoient de leur pouvoir. Rappel de Cicéron. On donne à Pompée la ſurintendance des vivres pour cinq ans. Pompée perd de ſon crédit, & les deux autres triumvirs paroiſſent n'avoir plus beſoin de lui. Céſar quoiqu'abſent, eſt tous les jours plus puiſſant à Rome. Sa conduite. La diviſion des triumvirs enhardit leurs ennemis. Les triumvirs renouvellent leur aſſociation. Leur traité. Cicéron recherche l'amitié des triumvirs. Pompée fait conſtruire un théâtre à demeure. Pompée entretient les troubles dans la république. Les liens, qui uniſſoient Céſar & Pompée, ſont entiérement rompus. Pompée conſul ſans collegue. Il prend un collegue. Conſuls déſignés. Pompée continue d'avoir la principale autorité. Il attend avec

impatience que César ait licencié ses troupes. Mesures de César. Pompee les veut rompre, & ne les rompt pas. Proposition du consul Marcellus, qui veut désarmer César. Pompée songe à faire passer cette proposition sous les consuls de l'année suivante. César gagne un des consuls & le tribun Curion, Curion rompt les mesures de Pompée. Motifs qui donnent de la confiance à Pompée. César s'étudie à mettre de son côté les apparences de la justice. Il écrit au sénat Le sénat lui ordonne de licencier ses troupes. César s'assure de ses soldats. Il passe le Rubicon. Troubles que cette nouvelle produit à Rome. Peu de ressources de Pompée à l'approche de César. Pompée passe en Épire. Pourquoi César ne le suit pas. César à Rome. Il part pour l'Espagne. Il la soumet. Défaites de ses lieutenants. Il revient à Rome lorsqu'il avoit été nommé dictateur. Il est élu consul, & part pour Brindes. Ses forces. Forces de Pompée. César passe en Épire. Les deux armées en présence. Action où Pompée a l'avantage. César & Pompée passent dans la Thessalie. Confiance du parti de Pompée qui est entierement défait. Pompée se retire chez Ptolémée qui étoit en guerre avec Cléopatre sa sœur. Il est égorgé. César pleure la mort de Pompée. Il se porte pour juge entre Ptolémée & Cléopatre. Ptolemée arme contre lui. César vainqueur dispose de la couronne d'Egypte. Après avoir vaincu Pharnace & réglé les affaires de l'orient, il revient à Rome, où il

y avoit de grands désordres. Il passe en Afrique où le parti de Pompée s'étoit relevé. Ruine de ce parti. Clémence de César. Il triomphe. Il fait divers réglements. Ruine du parti des fils de Pompée. Honneurs qu'on rend à César. On le nomme empereur. Nouvelle acception de ce mot. Projets qu'il formoit. Il multiplioit les récompenses. Le sénat étoit humilié. Le peuple ne croyoit pas avoir rien perdu. Il n'étoit plus possible de rétablir le gouvernement républicain. Conjuration contre César. Il aspire à la royauté, & il est assassiné. Effet que produit sa mort.

CHAPITRE III.

Marc-Antoine & Caïus Octavius.

Pag. 438.

Il s'agit de décider si les conjurés seront punis ou récompensés. Embarras des sénateurs. Décret du sénat. Gouvernements donnés aux chefs des conjurés. On ordonne que le testameut de César soit exécuté, & on lui décerne les honneurs de la sépulture. Effet que produisent sur le peuple ce testament & ces funérailles. Les chefs des conjurés sortent de Rome. Conduite peu mésurée d'Antoine. Pour gagner la bienveillance du sénat, il fait donner le commandement des flottes à Sextus fils de Pompée. Il fait étrangler Amatius. Dolabella, collegue d'Antoine, acheve de dissiper

les émeutes du peuple. Antoine obtient une garde. Il abolit la dictature. Sa puissance. Il dépouille Brutus & Cassius de leurs gouvernements. C. Octavius ose se porter pour héritier de César. En arrivant en Italie, il se trouve à la tête d'un parti. Parti qui lui étoit contraire. Ce parti n'étoit pas aussi redoutable qu'il le paroissoit. Entrevue d'Octavius & d'Antoine. Octavius qui veut acquiter les legs de son grand-oncle, est traversé par Antoine. La garde d'Antoine désapprouve les dificultés qu'il fait à Octavius. Elle les réconcilie. Antoine obtient la Gaule Cisalpine. Pour perdre Octavius, Antoine devoit s'unir à lui. Antoine se brouille avec Octavius. Octavius rend Antoine suspect à tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de César. Novelle réconciliation peu sincere de ces deux hommes. Si Octavius n'eût pas eu Antoine pour concurrent, il seroit parvenu plus difficilement à l'empire. Brutus & Cassius quittent l'Italie. Antoine & Octavius arment. Octavius est abandonné de la plus grande partie de ses troupes. Antoine est au moment d'être abandonné des siennes. Octavius lui débauche deux légions. Assemblée du sénat où Cicéron parle contre Antoine & pour Octavius. Décret du sénat contre Octavius. Après deux combats, Antoine est forcé de passer dans la Gaule Transalpine. Bruit qui se répand contre Octavius. Il ne veut pas ruiner le parti d'Antoine. Le sénat croit la guerre finie. Pendant qu'Octavius recherche Antoine, il de-

mande le consulat que le sénat lui refuse. Antoine, qui avoit passé les Alpes, les repasse à la tête de dix-sept légions. Octavius est élu consul. Il poursuit les meurtriers de César. Il fait révoquer les décrets contre Lépidus. Mort de Décimus Brutus. Octavius, Antoine & Lépidus, sous le titre de triumvirs, s'arrogent toute l'autorité. Ils proscrivent leurs ennemis, leurs parents & leurs amis. Mort de Cicéron. Octavius plus cruel que ses collegues. Un décret confirme aux triumvirs la puissance qu'ils ont usurpée. La Sicile, qui obéit à Sext. Pompéius, devient l'asyle des proscrits. Le sénat confirme à Brutus & à Cassius les gouvernements dont ils se sont emparés. Ces deux généraux rassemblent toutes leurs forces auprès de Philippes. Les triumvirs viennent camper dans la plaine de Philippes. Désavantage de leur position. Il étoit dangereux pour eux que la guerre tirât en longueur. Cassius est vaincu & se tue. Sa mort donne tout l'avantage aux triumvirs. Pourquoi Brutus se détermine à engager une seconde action. Une bataille étoit l'unique ressource des triumvirs. Brutus, qui l'ignore, est vaincu & se tue. Puissance de Sex. Pompéius. Conduite d'Octavius aux journées de Philippes. Sa cruauté. Antoine & Octavius partagent l'empire entre eux, & dépouillent Lépidus. Octavius vient à Rome. Avantages & désavantages de sa position. Causes de la guerre de Pérouse. Fin de cette guerre. Antoine se concilie l'affection des Grecs. Puissance des généraux

romains en Asie. Antoine en Asie. Cléopatre vient à Tarse où il l'attendoit. Il se hâte de suivre cette reine en Egypte. Les Parthes font une invasion dans les provinces romaines. Prêts à venir aux mains, Antoine & Octavius sont forcés à la paix, & font un nouveau partage de l'empire. Traité de paix avec Sex. Pompéius. Antoine retourne à Athènes. Jaloux des succès de Ventidius, il passe en Asie. Il cede à Ventidius le triomphe qu'on lui decerne. Les triumvirs multiplient les magistrats. Octavius epouse Livie. Octavius & Pompéius se preparent à la guerre. Ménas passe dans le parti d'Octavius. Les flottes d'Octavius sont ruinées. Il charge Agrippa de cette guerre. Pompéius ne profite pas de ces avantages. Les triumvirs se continuent dans le commandement. Octavie reconcilie Antoine & Octavius. Ruine & mort de Sex. Pompeius. Octavius dépouille Lépidus. Il commence à faire aimer son gouvernement lorsqu'Antoine se rendoit odieux & méprisable. Antoine donne plusieurs provinces à Cléopatre. Guerre qu'il fait aux Parthes. Son imprudence & ses pertes. Combien les soldats lui étoient attachés. Autres pertes qu'il fait par impatience de revoir Cleopatre. Il fait la conquête de l'Armenie. Il triomphe à Alexandrie. Prêt à marcher contre les Parthes, il revient en Egypte. Il défend à Octavie de venir en Asie. Son amour pour Cléopatre acheve de le rendre odieux & méprisable. Octavius obtient un décret qui prive An-

toine de la puissance triumvirale. Lenteur avec laquelle Antoine se prépare à la guerre. Journée d'Actium & ses suites. Antoine est trahi par Cléopatre. Ils se tuent l'un & l'autre. Octavius affecte de la modération. Il a dû son élection aux circonstances.

FIN de la Table.



LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De la premiere guerre punique.



Les républiques de la Grece, foibles lors même qu'elles paroissoient plus redoutables, étoient, par leur constitution, dans l'impuissance de s'accroître. Rome, au contraire, acquiert continuellement de nouvelles forces. Elle sent qu'elle peut plus qu'elle n'a fait encore. Ce sentiment, qui lui promet de nouveaux succès, lui fait prendre un nouvel essor. Elle porte déja la vue au de-là des mers; & la victoire, qui marche devant elle, semble lui offrir sur les peuples à vaincre, les droits qu'elle s'est fait

Les conquêtes que Rome a faites, l'invitent à de nouvelles conquêtes.

ſur les peuples vaincus. Elle a triomphé de Pyrrhus, le plus grand général de ſon ſiecle; &, ce qui pouvoit beaucoup ſur l'imagination des Romains, Pyrrhus étoit un deſcendant d'Achille. Ce ne ſont pas des Volſques, des Sabins, des Etruſques, des Gaulois & des Samnites, qui ornent le triomphe de Curius Dentatus, vainqueur de ce héros: ce ne ſont pas des gerbes, des troupeaux, des armes & des dépouilles, qu'on a déja vus tant de fois; ce ſont des Épirotes, des Moloſſes, des Theſſaliens, des Macédoniens: c'eſt l'or, la pourpre, & toutes les richeſſes, que les Grecs étaloient juſques dans leurs camps: enfin ce ſont ces éléphants, qui avoient d'abord répandu l'épouvante, & qui maintenant, chargés de leurs tours, ne paroiſſent que pour donner un ſpectacle au peuple. Vous imaginez l'impreſſion que ce triomphe fit ſur les Romains, & vous jugez qu'il ne leur faut plus qu'un prétexte pour franchir les mers.

Rome punit la perfidie d'une de ſes légions qui s'étoit emparée de Rhege.

Une légion romaine, en garniſon à Rhege, s'étoit emparée de cette ville par le maſſacre des principaux habitants, & s'étoit alliée des Mamertins. Rome, alors en guerre avec Pyrrhus, avoit laiſſé jouir ces ſcélérats du fruit de leur trahiſon. Si cependant elle ne vouloit pas paroître leur complice, il lui importoit d'en faire un exemple. C'eſt pourquoi le conſul Génucius eut ordre de faire le ſiege de Rhege.

Les traîtres se défendirent en désespérés. La résistance fut plus longue qu'on ne l'avoit prévu; & l'armée romaine, qui souffroit de la disette, eût été forcée à se retirer, si Hiéron n'y eût envoyé des vivres. Enfin, la ville ayant été prise, & rendue à ses premiers habitants, trois cents légionnaires, faits prisonniers, furent conduits à Rome, où ils périrent sous la hache, après avoir été battus de verges.

Cependant elle prend la défense des Mamertins.

Ce jugement équitable & politique étoit encore tout récent, lorsque les députés des Mamertins arriverent à Rome. Secourir ces brigands, c'étoit approuver à Messine, ce qu'on venoit de punir à Rhege: se refuser à leur demande, c'étoit laisser échapper une occasion de porter la guerre en Sicile. Le sénat renvoya la chose au peuple, se croyant à l'abri de tout reproche, si les secours étoient ordonnés par un plébiscite plutôt que par un sénatus-consulte.

Le peuple, à qui une nouvelle guerre paroissoit toujours une ressource, ordonna d'armer pour les Mamertins. Le sénat l'avoit prévu, sans doute. Mais pouvoit-il se croire bien justifié? Quelle raison d'ailleurs avoit-il de porter déja ses vues sur la Sicile? Craignoit-il que les Carthaginois n'en fissent la conquête? N'auroit-il pas été toujours à temps d'aller au secours d'Hiéron? Le motif de la guerre alors eût été honnête. Comment excuser le sénat? Le roi de Syracuse a secouru les Romains contre les

brigands de Rhege; & c'est contre lui qu'ils prennent les armes, pour secourir les brigands de Messine.

Ap. Claudius passe en Sicile

Réunis pour chasser de Sicile les Mamertins, Hiéron & les Carthaginois assiégeoient Messine, & leur flotte paroissoit fermer le détroit aux Romains. Mais ils le garderent avec trop de négligence, & le consul Appius Claudius passa avec toutes ses troupes.

Av. J. C. 264 de Rome 490.

Il paroît qu'on a voulu répandre du merveilleux dans cette entreprise. On diroit que les Romains n'ayant pas même des vaisseaux de transport, Appius ait imaginé de construire des especes de radeaux, ce qui lui fit donner le surnom de *caudex*.

Par le premier traité que les Romains ont fait avec les Carthaginois, on voit que dès le temps des rois, ils navigeoient sur mer. Ils faisoient peu de commerce, cependant ils ne pouvoient pas le négliger tout-à-fait. On ne peut pas même douter, qu'ils n'aient eu de bonne heure des vaisseaux de guerre, quoiqu'avant l'an de Rome 443, il n'en soit pas fait mention dans les historiens. Leur marine, sans doute, étoit peu considérable : mais ils n'étoient pas ignorants, au point de regarder des radeaux comme une invention nouvelle. D'ailleurs, peut-on supposer, qu'ayant formé le projet de passer en Sicile, ils n'ayent pas fait venir des vaisseaux des villes grecques d'Italie ?

Les Syracusains & les Carthaginois, campés séparément, pressoient Messine de tous côtés, & Ap. Claudius paroissoit n'y être arrivé que pour être assiégé lui-même. Il fit des propositions qu'on n'écouta pas. Alors se voyant dans une situation qui demandoit de la hardiesse & & de la promptitude, il offrit la bataille aux Syracusains.

Il remporte deux victoires & délivre Messine.

Si Hiéron eût refusé le combat, il est vraisemblable que les Romains n'auroient pas pu le forcer dans ses lignes; &, par conséquent, il les auroit mis dans la nécessité d'abandonner les Mamertins. Mais il jugea qu'une action termineroit plus promptement la guerre, persuadé, sans doute, que les Carthaginois n'en seroient pas simples spectateurs, & que les ennemis succomberoient sous le poids de deux armées, qui les attaqueroient en même temps. Il se trompa. Ses alliés virent sa défaite, sans sortir de leur camp. Peut-être imaginerent-ils qu'il seroit toujours en leur pouvoir de chasser les Romains; & que la victoire, qu'ils leur laissoient remporter, ne faisoit qu'affoiblir la seule puissance alors redoutable pour eux. La conduite d'Hiéron paroît le prouver. Si, après la bataille, il se fût renfermé dans son camp, Appius n'eût tiré aucun fruit de sa victoire. Mais indigné de la perfidie des Carthaginois, il retourna à Syracuse, ne songeant plus qu'aux moyens d'établir la paix dans ses états, & d'as-

surer le bonheur de son peuple. Appius ayant appris sa retraite, marcha contre les Carthaginois. Il les vainquit, & Messine fut délivrée. Ce général a eu la gloire de triompher le premier des peuples au de-là des mers.

Premiers combats des gladiateurs.

Av. J. C. 264 de Rome 490.

Cette même année est remarquable par les jeux funebres avec lesquels M. & D. Junius-Brutus crurent honorer leur pere. On vit pour la premiere fois des combats de gladiateurs : spectacle barbare qui plut au peuple, & qui sera toujours plus agréable à ses yeux.

Les consuls enlevent plusieurs places aux Carthaginois.

Av. J. C. 263 de Rome 490.

Le sénat qui se proposoit d'abord de donner quatre légions aux nouveaux consuls qui passerent en Sicile, ne leur en donna que deux, parce qu'Hiéron se hâta de faire sa paix avec les Romains. On ajouta seulement à ces légions quelques troupes des alliés. Les consuls enleverent rapidement plusieurs places aux Carthaginois.

Motifs qui déterminent Hiéron à la paix.

Le roi de Syracuse prit le seul parti, qui pouvoit écarter la guerre de ses états. Si les Romains n'étoient pas plus justes que les Carthaginois, ils sentoient mieux combien il leur importoit de le paroître, & ils étoient dans l'usage de ménager leurs alliés. Assuré d'en être respecté par les avantages qu'ils pouvoient retirer de son alliance, Hiéron, d'ailleurs, n'avoit rien à craindre des Carthaginois, qui seroient assez occupés à la défense de leurs places.

La peste qui survint à Rome, troubla la joie que donnoient les succés de la guerre. On y apporta le remede ordinaire ; un dictateur & un clou.

Blocus & prise d'Agrigente.

Av. J. C. 262 de Rome 492.

L'année suivante, les consuls L. Posthumius Mégellus & Q. Mamilius Vitulus ouvrirent la campagne par le blocus d'Agrigente, place d'armes des Carthaginois, bien fortifiée, & défendue par une garnison de cinquante mille hommes, que commandoit Annibal. Ce général voyant que les assiégeants alloient au fourrage avec beaucoup de désordre, fit une sortie, dans laquelle il se seroit rendu maître de leur camp, s'il eût marché evec plus troupes, ou plutôt si la discipline n'eût pas mis les Romains dans la nécessité de vaincre ou de périr. Il fut repoussé. Alors la plupart des peuples de Sicile se déclarerent pour Rome contre Carthage ; & quoique les consuls ne fussent arrivés qu'avec deux légions, ils eurent bientôt une armée de cent mille hommes.

L'abondance étoit dans le camp des Romains, Agrigente manquoit de vivres, & le siege duroit depuis cinq mois, lorsqu'Hannon vint au secours d'Annibal avec cinquante mille hommes de pied, six mille chevaux & soixante éléphants. Il s'empara d'Erbesse, & mit la disette dans le camp des ennemis. Quoique ce fût la seule place, d'où les Romains tiroient des vivres, ils avoient eu l'imprudence de ne pas s'en as-

Av. J. C. 262 de Rome 492

surer. Désolés par la famine & par les maladies qui en étoient la suite, ils auroient été contraints de lever le siege, si Hiéron n'eût pas trouvé le moyen de leur faire passer quelques convois. Cependant Hannon se flattoit de les réduire sans rien hasarder; mais ayant cédé aux instances d'Annibal, qui le pressoit d'engager une action, il fut entiérement défait, & Annibal lui même n'eut plus d'autre ressource que de se sauver avec sa garnison.

Les Agrigentins égorgerent les Carthaginois qui étoient restés. Ils n'en furent pas traités avec plus d'indulgence: on en vendit vingt-cinq mille. On ne dit pas le nombre de ceux qui périrent, lorsque leur ville fut livrée aux soldats. Les Romains ou leurs alliés perdirent à ce siege plus de trente mille hommes, & la perte des Carthaginois fut beaucoup plus grande. Les conquêtes, funestes aux vaincus, coûtent cher aux vainqueurs. Voilà comment se forment les empires.

Les places intérieures de la Sicile se soumettent aux Romains.

La prise d'Agrigente ouvrit aux Romains toutes les villes intérieures de la Sicile. Les places maritimes resterent sous la domination des Carthaginois. Ils révoquerent Hannon. Amilcar, qui lui succéda dans le commandement, ravagea les côtes d'Italie: mais il n'osa rien tenter sur terre, & l'année se passa sans combat.

Av. J. C. 261 de Rome 493.

Rome équipe une flotte.

Autant les légions étoient redoutables aux Carthaginois, autant les flottes l'étoient aux Romains; & ces deux puissances se faisoient une guerre, qui devenoit funeste à l'une & à l'autre, sans être avantageuse à aucune des deux. Rome se proposa d'enlever à Carthage l'empire de la mer.

Ce projet étoit hardi, sans doute: mais on s'est plu à le faire paroître plus hardi encore. Rome, dit-on, n'avoit pas un seul petit bâtiment armé en guerre. Elle manquoit d'ouvriers pour la construction des vaisseaux. Elle ne connoissoit pas les galeres à cinq rangs de rames, qui faisoient la principale force des armées navales; & elle n'auroit pas pu en construire, si une galere carthaginoise, qui échoua sur la côte, ne lui eût servi de modele. Tout cela est, sans doute, exagéré. Avant la guerre punique, les Romains avoient une flotte, que commandoit le duumvir Valérius, & qui fut insultée par les Tarentins. S'ils manquoient d'ouvriers pour la construction des vaisseaux, ils en pouvoient trouver dans les villes grecques, qui étoient sous leur puissance, & il est vraisemblable qu'ils y auroient encore trouvé des modeles de galeres à cinq rangs de rames. Enfin Hiéron, alors leur allié, auroit pu suppléer à tout ce qui leur manquoit. Quoi qu'il en soit, en deux mois, ils équiperent cent ga-

sénat la lui déclare. Antiochus Epiphane succede à son frere Séléucus. Il arme contre le roi d'Egypte Ptolémée Philometor. Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine. Des dispositions des peuples qu'on nommoit libres. Peuples de la Grece qui se déclarent pour les Romains. Persée hésite, lorsqu'il devoit commencer la guerre. La république gouvernée pour la premiere fois par deux consuls plébéiens. Persée remporte une victoire dont il ne sait pas profiter. Il demande la paix. Campagnes des consuls Hostilius & Martius. Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix. Paul-Émile chargé de la guerre de Macedoine. Guerre d'Egypte. Persée songe à se faire des alliés. L. Anicius soumet l'Illyrie. Paul-Émile soumet la Macedoine. Antiochus Épiphane évacue l'Egypte. Réglements faits dans la Macédoine & dans l'Illyrie. Traitement que Rome fait aux peuples & aux particuliers, qui ne se sont pas déclarés pour elle.

CHAPITTE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

Pag. 194.

Des monarchies de l'Asie mineure après la ruine du royaume de Macedoine. Regne d'Antiochus Eupator. Regne de Philométor & de Phiscon. Regne de Démétrius Soter. Conspiration qui met

sur le trône de Syrie Alexandre Bala. Autres révolutions dans cette monarchie. Phiscon regne seul en Egypte. Il est inutile d'étudier l'histoire de ces monarchies. Pourquoi les peuples de l'Espagne étoient difficiles à subjuguer. Pourquoi ils reprenoient continuellement les armes. Guerre qui a été la cause de la guerre que Viriathus a faite aux Romains. Causes de la troisieme guerre punique. Perfidie des Romains. Carthage assiégée. Andriscus. Guerre en Macédoine. Les Achéens se révoltent contre un decret du sénat. Le sénat montre de la modération. Les Achéens prennent cette modération pour de la timidité. Ils sont vaincus. Ruine de Corinthe. Fin du siege de Carthage & ruine de cette ville.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE I.

Considérations sur les accroissements des Romains.

Pag. 216.

Progrès des Romains dans les six premiers siecles. Si leurs ennemis ne se sont pas réunis, ce n'est pas que le sénat ait eu pour maxime de les diviser. Le gouvernement des Romains s'est formé comme à leur insu. Leur agrandissement n'est pas l'effet d'un plan qu'ils se soient fait pour s'a-

tres, les habitants des ces îles, privés de toute communication avec l'étranger, avoient des mœurs féroces, que les Carthaginois, tyrans avides & cruels, n'adouciſſoient pas. Maîtres par les armes de tout le pays qui s'ouvroit à eux, ils avoient chaſſé dans les lieux inacceſſibles les anciens habitants, & pour les tenir dans une entiere dépendance, ils les avoient mis dans la néceſſité de faire venir d'Afrique juſqu'aux denrées les plus néceſſaires; défendant ſous peine de mort d'enſemencer les terres, arrachant les bleds, & coupant tous les arbres qui portoient des fruits. Une pareille tyrannie ne pouvoit que les rendre odieux. Cornélius leur enleva la Corſe, & ſe rendit maître d'Olbia en Sardaigne, où le conſul qui lui ſuccéda, continua la guerre avec ſuccès. En Sicile, les Romains prirent Mitiſtrate. Les habitants la livrerent eux-mêmes. Cependant ils furent égorgés ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, & on vendit tous ceux qui avoient échappé au carnage. Dans les campagnes ſuivantes, on fit de plus grandes entrepriſes.

Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval.

C. Attilius Régulus, voyant du port de Tindaris (*a*) la flotte ennemie qui paſſoit en déſordre, part avec dix vaiſſeaux, ſans atten-

(*) Cette ville étoit ſur la côte ſeptentrionale de la Sicile. Elle ne ſubſiſte plus.

dre les autres auxquels il ordonne de le ſuivre, & tombe dans une ligne toute formée, qui l'enveloppe, & lui enleve neuf bâtiments. Il ne ſauve que celui qu'il monte.

Av. J. C. 257 de Rome 497.

Au deſeſpoir, il ſonge à réparer ſon imprudence, & Amilcar, qui commande les Carthaginois, lui en donne les moyens par les fautes qu'il fait lui-même. Il pouvoit bloquer le port, & y tenir les Romains enfermés, juſqu'à ce qu'il eût été joint par le reſte de ſa flotte. Il pouvoit encore ſe retirer, pour ſe rapprocher des vaiſſeaux qu'il avoit laiſſés derriere lui, & revenir enſuite en bon ordre & avec toutes ſes forces. Il ne fit ni l'un, ni l'autre, & il fut défait par Attilius, qui ſe hâta de lui livrer un ſecond combat. Il perdit dix-huit vaiſſeaux.

Autre victoire après laquelle ils paſſent en Afrique.

Encouragés par ce dernier ſuccès, les Romains formerent de plus grands projets pour l'année ſuivante. L'Afrique étoit ouverte, aucune place ne couvroit Carthage. Agathocles avoit fait trembler cette république; on crut pouvoir, comme lui, tenter une deſcente en Afrique. L'armée navale, commandée par les conſuls L. Manlius Vulſo & M. Attilius Régulus, fut compoſée de trois cents trente vaiſſeaux & de cent quarante mille hommes. On ne conçoit pas comment Rome, encore pauvre, faiſoit de pareils armements. Polybe en eſt étonné. Il remarque même qu'elle n'auroit pas pu équi-

Av. J. C. 256 de Rome 498.

per de pareilles flottes dans des temps postérieurs, où elle paroissoit plus puissante. Nous avons malheureusement perdu la partie de son ouvrage, dans laquelle il rendoit compte des ressources de cette république, sous différentes époques.

Les Carthaginois, voyant le danger qui les menaçoit, & songeant à éloigner l'ennemi de leurs côtes, allerent le combattre sur celles de Sicile, près d'Ecnome. Leur flotte, plus forte que celle des Romains, étoit sous les ordres d'Hannon & d'Amilcar, dont nous avons déja vu les défaites. Le combat fut long: la fortune parut balancer: mais enfin les Romains remporterent la victoire. Ils prirent soixante-quatre vaisseaux, en coulerent à fond une trentaine, descendirent en Afrique, assiégerent Aspis, s'en rendirent maîtres, firent vingt mille prisonniers, & ne perdirent que vingt-quatre galeres.

Régulus y reste.

Les consuls étoient donc en Afrique avec cent trente mille hommes. L'armée carthaginoise, refugiée, pour la plus grande partie en Sicile, ne pouvoit, après sa défaite, venir que difficilement au secours de Carthage, & cette république paroissoit dans le plus grand danger. Mais Manlius fut rappellé, & Régulus, à qui on conserva le commandement, ne resta qu'avec quarante vaisseaux, quinze mille hommes de pied & cinq cents chevaux.

Il semble qu'après la retraite de Manlius, Carthage pouvoit rappeller les troupes qu'elle avoit en Sicile. Elle n'en fit pourtant venir que cinq mille hommes de pied, cinq cents chevaux, & Amilcar, à qui on donna pour collegues Bostar & Asdrubal, fils d'Hannon. Voilà des armées formidables, qui disparoissent bien subitement, & on a de la peine à comprendre ce que Rome & Carthage en ont fait.

Il force les Carthaginois à demander la paix.

Déja maître de plusieurs villes, Régulus dans le dessein d'assiéger Carthage, se proposoit de ne laisser derriere lui aucune place fortifiée qui pût l'inquiéter; & il avoit mis le siege devant Adis, lorsque les Carthaginois vinrent camper sur une colline, d'où ils le dominoient. Dans ce poste, ils ne pouvoient faire aucun usage de leur cavalerie ni de leurs éléphants, & c'étoit, pourtant, ce qui les rendoit supérieurs en forces. Régulus, qui remarqua cette faute, se hâta de les attaquer & les défit. Plusieurs peuples s'étant alors déclarés pour lui, il établit son camp à Tunis, c'est-à-dire, à cinq ou six lieues de Carthage. Dans le même temps, les Numides, qui se répandoient sur les terres des Carthaginois, y causoient de plus grands ravages que les Romains mêmes; & les habitants de la campagne qui se réfugioient de toutes parts à Carthage, portoient dans cette ville la famine & la consternation. Elle demanda la paix.

Avec quinze mille hommes, Régulus ne

Propositions dures qu'il leur fait.

pouvoit pas faire le siege de Carthage, & il devoit peu compter sur les peuples d'Afrique, qui l'abandonneroient au premier revers. Il semble donc qu'il auroit dû consentir à la paix & qu'il étoit assez glorieux pour lui de terminer la guerre, avec les avantages qu'il pouvoit raisonnablement se promettre. Il ne refusa pas d'entrer en négociation : mais aveuglé par ses succès, il fit des propositions peu raisonnables. Elles portoient que les Carthaginois remettroient aux Romains toutes les places qui leur restoient soit en Sicile, soit en Sardaigne; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers, faits sur la république; qu'ils racheteroient les leurs au prix dont on conviendroit; qu'ils payeroient les frais de la guerre & un tribut annuel; qu'ils ne pourroient mettre en mer qu'un seul vaisseau de guerre; qu'ils fourniroient à la république, toutes les fois qu'elle l'exigeroit, cinquante galeres équipées; & qu'ils ne feroient ni guerre ni alliance, qu'avec le consentement du sénat. Comme les députés de Carthage se récrioient sur la dureté de ces conditions, il répondit qu'il falloit savoir vaincre ou savoir se soumettre.

Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe.

Les Carthaginois, voyant que la paix qu'on leur offroit, étoit une vraie servitude, la rejeterent avec indignation. Cependant, sans généraux & n'ayant que des soldats, s'ils pouvoient armer encore, ils désespéroient de vaincre.

cre. Telle eſt l'extrêmité où ils étoient réduits, lorſque le hazard leur offrit un général dans un ſoldat lacédémonien, qui arriva avec d'autres mercenaires. Il ſe nommoit Xantippe. Ce Spartiate ayant appris les circonſtances de la derniere bataille, connut facilement pourquoi elle avoit été perdue. La liberté avec laquelle il en parla, & qui dans toute autre conjoncture auroit pu lui être funeſte, attira l'attention du ſénat, qui voulut l'entendre. Il répéta devant les ſénateurs ce qu'il avoit déja dit. Il fit voir que la république pouvoit vaincre, ſi elle ſavoit faire uſage de ſes forces. En un mot, il parla en capitaine inſtruit, & on lui donna le commandement de l'armée. Sans doute, la néceſſité étouffa tout ſentiment de jalouſie.

L'armée des Carthaginois étoit de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux & d'environ cent éléphants. On connut bientôt l'habileté du Lacédémonien, à la maniere dont il en fit mouvoir les différentes parties, & les ſoldats, pleins de confiance, n'attendoient que le moment du combat.

Xantippe défait Régulus.

Av. J. C. 255 de Rome 499.

Régulus fut d'abord ſurpris de voir les Carthaginois camper dans la plaine contre leur coutume. Il ne pouvoit les attaquer qu'avec déſavantage. Cependant ſi après avoir évité le combat, il y étoit forcé, lorſque ſes troupes auroient été découragées, le déſavantage auroit été encore plus grand. Il crut donc n'avoir pas

à délibérer, & il se flatta que tous les lieux devenoient égaux pour une armée victorieuse. Mais il fut entiérement défait. Cinq cents Romains, du nombre desquels il étoit, furent faits prisonniers: deux mille qui échapperent, se retirerent à Aspis: tout le reste périt.

Nous l'avons déja remarqué plus d'une fois: il ne faut qu'un seul homme pour changer la face d'un état. J'ajouterai que cet homme ne manque presque jamais: ce sont ceux qui gouvernent qui ne savent pas le découvrir.

Si Xantippe étoit habile, il ne fut pas moins prudent. Il sentit que la jalousie suivroit de près ses succès: il n'eut rien de plus pressé que de s'éloigner d'un peuple qu'il venoit de sauver. Les Carthaginois lui firent de grands présents, & le renvoyerent sur une galere richement ornée. On a dit que, honteux de devoir leur salut à un étranger, ils donnerent des ordres pour le faire périr. Cette perfidie n'est ni prouvée, ni même vraisemblable.

Les consuls remportent deux victoires.

Alarmés par la défaite de Régulus, & craignant quelque entreprise de la part des Carthaginois, les Romains se hâterent d'équiper une flotte, & les consuls la conduisirent en Afrique afin d'occuper les ennemis dans leur propre pays. Ils remporterent deux victoires, l'une sur mer, auprès du promontoire d'Hermée; l'autre sur terre près de Clipéa où ils avoient débarqué. Elles leur coûterent peu de

monde: mais les Carthaginois y perdirent, sans compter les prisonniers, environ vingt-quatre mille hommes, & plus de cent galeres. Comme tout le pays étoit dévasté, & qu'il auroit été difficile d'y subsister, les consuls se rembarquerent avec les troupes qu'ils retirerent d'Aspis.

Leur flotte est ruinée par la tempête.

Ils revinrent le long de la côte méridionale de la Sicile, quoique les pilotes leur représentassent les dangers de cette mer dans une saison orageuse. Ils se flattoient qu'à la vue de leur flotte toutes les villes se rendroient: mais ils furent assaillis par une tempête si terrible, que de trois cents soixante vaisseaux, ils n'en sauverent que quatre-vingt. Hiéron donna toutes sortes de secours aux soldats & aux matelots, qui échapperent du naufrage.

Les Romains équipent une flotte, & prennent Palerme.

Av. J. C. 254 de Rome 500.

La perte que les consuls venoient de faire, ouvroit la Sicile aux Carthaginois, ils y passerent, ils se rendirent maîtres d'Agrigente, & ils paroissoient devoir recouvrer toutes les places qu'ils avoient perdues. Rome fit un nouvel effort. En trois mois, elle équipa deux cents vingt galeres; & les consuls, ayant repris à Messine les restes du dernier naufrage, assiégerent & prirent Palerme, la plus importante place que les Carthaginois eussent en Sicile. Tout ce qui ne périt pas par le fer, fut fait prisonnier; & ceux qui ne purent pas se racheter, furent vendus. Il semble que les peuples, que ces deux puissances se ravissoient

tour-àtour, ne duſſent attendre de l'une & de l'autre que la mort ou l'eſclavage.

Ils paroiſſent renoncer à l'empire de la mer.

L'année ſuivante, ſans avoir remporté aucun avantage conſidérable, les Romains perdirent encore dans un naufrage, cent cinquante galeres & un grand nombre de bâtiments de tranſport. Dégoûtés de former des entrepriſes ſur mer, ils parurent alors vouloir ſe borner à la guerre de terre. Le ſénat arrêta même qu'on n'entretiendroit déſormais qu'une flotte de ſoixante vaiſſeaux pour défendre les côtes d'Italie, & pour tranſporter en Sicile des troupes & des vivres.

Il n'étoit pas raiſonnable de prétendre faire ſans marine la guerre à une puiſſance maritime. Si on ne le vit pas d'abord, on s'en apperçut après quelques campagnes. Les armées de la république ne pouvoient plus rien entreprendre, & cependant la guerre, qui tiroit en longueur, n'en devenoit que plus diſpendieuſe. Le ſénat donna des ordres pour conſtruire des vaiſſeaux.

Grande victoire des Romains.

Av. J. C. 250 de Rome 504.

On venoit d'équiper une flotte, lorſque L. Métellus, proconſul en Sicile, remporta une victoire qui coûta vingt mille hommes aux Carthaginois. Il leur tua vingt-ſix éléphants, & il leur en prit cent quatre, qui furent conduits à Rome, & qu'on promena dans toute l'Italie. Les Romains, qui depuis le malheur de Régulus, s'effrayoient à la vue de ces animaux, commencerent à ne les plus craindre.

La perte de cette derniere bataille fit desirer la paix aux Carthaginois. Leur commerce étoit interrompu, l'argent leur manquoit, & dans cette circonstance, ils voyoient les flottes des Romains menacer encore l'Afrique. Ne doutant point que Régulus, impatient de recouvrer sa liberté, ne contribuât au succès de la négociation, on dit qu'ils l'envoyerent à Rome avec leurs ambassadeurs; que, contre leur espérance, ce généreux romain, se dévouant pour la patrie, persuada au sénat de se refuser à la paix; & qu'il revint à Carthage où il savoit les supplices qui lui étoient préparés. Le silence de Polybe qui ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, fait soupçonner les autres écrivains d'avoir ramassé des bruits répandus parmi le peuple, pour exagérer la cruauté des Carthaginois & la constance d'un citoyen romain.

Ils se refusent à la paix.

Lilibée, située sur le promontoire du même nom, étoit la plus forte place des Carthaginois dans la Sicile. S'ils la perdoient, ce qui leur resteroit dans cette île, ne pouvoit manquer de leur échapper, & l'Afrique seroit plus exposée que jamais aux flottes ennemies. Les Romains en formerent le siege. Epuisés par une guerre qui duroit depuis quatorze ans, ils n'avoient équipé que deux cents vaisseaux. Ils ne pouvoient plus faire des armements aussi considérables que les premieres années; mais ils vo-

Siege de Libée.

Av. J.C. 250
de Rome 504

yoient que leurs ennemis, aussi épuisés qu'eux, étoient, par la forme du gouvernement, plus dépourvus de ressources ; & ils jugeoient avec raison, qu'avec du courage & de la constance, ils termineroient la guerre à leur avantage.

Le siege de Lilibée dura dix ans. Les assiégeants & les assiégés y déployerent toutes les ressources de l'art militaire. Imilcon, qui commandoit dans cette ville, paroît avoir été supérieur pour la défense des places. Les généraux romains, qui se succéderent, ne montrerent pas tous la même capacité, & plusieurs firent de grandes fautes.

La premiere année, sous les consuls L. Manlius Vulso & C. Attilius Régulus, l'attaque fut aussi vive que la défense fut vigoureuse ; les assiégeants serrant tous les jours la place de plus près, & les assiégés faisant des sorties continuelles pour ruiner leurs ouvrages. Il se livra des combats plus sanglants que des batailles rangées.

De dix mille hommes qui composoient d'abord la garnison, Imilcon en avoit perdu un grand nombre, & le reste étoit fort fatigué. Carthage équipa cinquante vaisseaux, & en donna le commandement à Annibal. Ce général entra dans le port de Lilibée, en présence de la flotte ennemie, débarqua dix mille hommes, & se retira sans avoir pu être attaqué. Les vaisseaux des Carthaginois plus légers, & montés

par des matelots plus habiles, avoient tout l'avantage dans ces sortes d'entreprises, lorsqu'on savoit profiter d'un vent favorable.

Imilcon, ayant reçu des troupes fraiches, fit de nouvelles sorties, mit le feu aux machines des assiegeants, & les consuma entiérement. Un vent très violent qui poussoit les étincelles & la fumée dans les yeux des Romains, ne leur permit pas d'arrêter l'incendie. Désespérant d'emporter Lilibée de vive force, les consuls changerent le siege en blocus. Ils avoient déja perdu plus de dix mille hommes, & les maladies seules leur enlevoient beaucoup de soldats. Rome fit passer en Sicile deux légions avec le nouveau consul P. Cl. Pulcher.

Imprudence du consul Claudius, qui est vaincu.

Av. J. C. 249. de Rome 505.

Claudius, ignorant & présomptueux, blâma hautement la conduite de ses prédécesseurs, qu'il accusoit de négligence, d'ignorance ou même de lâcheté, & il ne fit lui-même que des fautes. Après avoir vainement tenté de combler l'entrée du port, afin d'ôter toute espérance de secours aux assiégés, il forma le projet de surprendre la flotte d'Adherbal dans le port de Drépane.

Il part de nuit avec deux cents vaisseaux, sur lesquel il avoit mis l'élite de ses troupes, & à la pointe du jour, il arrive à la vue de l'ennemi, dont il étoit encore fort loin, & que par conséquent, il ne surprenoit plus. Il eût donc été prudent de se retirer, ou de prendre de nou-

velles mesures. Mais Claudius suit son projet avec cofiance.

Adherbal ne l'attendit pas dans le port, où n'ayant pas assez d'espace pour se mouvoir, il n'auroit pu éviter l'abordage. Il se mit en mer, & conduisit sa flotte derriere des rochers, qui bordoient le côté opposé à celui par où le consul arrivoit. De-là, il observe les Romains, & lorsqu'il voit que leur aîle droite s'est engagée dans le port, il gagne le large, tombe sur leur aîle gauche, & les surprend lui-même.

Claudius envoye ordre à son aîle droite de revirer de bord, pour revenir au gros de la flotte. Mais les vaisseaux qui veulent sortir du port, se heurtent contre ceux qui sont encore à l'entrée; & plus ils font d'efforts les uns & les autres pour se dégager avec précipitation, plus ils s'embarrassent.

Les matelots & les soldats voyoient avec frayeur le danger où ils étoient, lorsqu'on vint dire à Claudius que les poulets sacrés ne mangeoient pas. *Qu'on les jette à la mer* répondit le consul, *& qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ce mépris de la religion acheva d'ôter à l'armée toute espérance de vaincre.

Les Romains furent forcés de se ranger le long de la côte, où ils ne pouvoient manœuvrer que difficilement. Les Carthaginois, au contraire, avoient la pleine mer pour se mouvoir; & cette position étoit d'autant plus avantageuse

pour eux, que leurs bâtiments étoient plus légers, & leurs rameurs plus expérimentés. Claudius ne sauva de toute sa flotte que trente vaisseaux; il perdit trente mille hommes, dont huit mille furent tués ou noyés. Le reste fut fait prisonnier.

Sous Junius, son collegue, la flotte des Romains est abîmée.

Av. J. C. 249 de Rome 505.

Il fut rappellé. Son collegue L. Junius, qui prit le commandement, partit pour Syracuse, rendez-vous des secours qu'il devoit conduire à Lilibée. Il y rassembla cent vaisseaux de guerre & huit cents de charge. Il en donna à-peu-près la moitié aux Questeurs, qui prirent les devants; & il s'arrêta encore quelques jours, attendant les bleds que les alliés avoient promis,

Au peu de précaution qu'il prenoit, on eût dit que les Carthaginois n'avoient point de flotte. Cependant Carthalon, à qui Adherbal avoit donné une escadre de cent galeres, venoit de brûler, de prendre ou de dissiper tous les vaisseaux que les Romains avoient à Lilibée; & alors il étoit à la découverte des nouveaux secours, qui devoient leur arriver.

Il croisoit les mers aux environs d'Héraclée, lorsqu'il découvrit la flotte des Questeurs, qui se jugeant trop foibles pour hasarder un combat, se retirerent dans une espece de rade, formée par des rochers auprès de Phintias, petite ville alliée des Romains. Il leur enleva quelques bâtiments de charge, & il se retira dans l'em-

bouchure du fleuve Halicus, d'où il attendit quelle route ils prendroient.

Junius doubloit alors le Cap de Pachin & cingloit vers Lilibée. Carthalon, qui en fut averti, mit aussitôt à la voile, dans le dessein de le combattre avant qu'il eût pu se réunir aux Questeurs. Le consul, qui veut éviter le combat, cherche un asyle parmi des écueils, situés près de Camarine ; & Carthalon jette l'ancre entre les deux flottes ennemies, & les observe,

Bientôt après les pilotes carthaginois voyant un orage qui se préparoit, en avertirent leur général, qui se hâta de doubler le Cap de Pachin, afin de mettre son escadre dans un abri sûr. Les Romains n'ayant pas le même usage de la mer, n'eurent pas la même prévoyance; de sorte que la tempête les ayant surpris au milieu des rochers, leurs flottes furent abîmées. Ils ne sauverent que deux vaisseaux.

Junius se rend maître d'Erix.

Le consul cependant joignit l'armée, & saisit une petite occasion de se signaler. Des intelligences qu'il se ménagea dans Erix, lui livrerent cette ville, qui étoit un poste avantageux pour les Romains. Située au nord de Drépane sur le penchant d'une montagne fort haute & fort escarpée, cette place étoit d'un abord difficile, & il y avoit au bas un bourg que Junius fortifia. Mais Carthalon, ayant fait une descente dans cet endroit, se rendit maî-

tre du bourg : on ne ſait ſi dans cette occaſion le conſul fut tué, ou ſe tua lui-même. Il n'en eſt plus parlé.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Sicile, Claudius, à qui le ſénat ordonna de nommer un dictateur, choiſit dans la lie du peuple un nommé Glicias, comme s'il eût voulu par ce choix inſulter la république, & avilir la premiere magiſtrature. Forcé d'abdiquer le conſulat, il fut cité devant le peuple, qui le condamna à l'amende, & on nomma dictateur Attilius Calatinus.

Claudius, après avoir abdiqué, eſt condamné à l'amende.

Ce dictateur ne fit rien, & ne put même rien faire, parce qu'il n'avoit point de flotte. Épuiſés par les dernieres pertes, les Romains avoient renoncé pour la ſeconde fois à diſputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Il leur étoit neanmoins impoſſible de ſe rendre maîtres de Lilibée, tant que le port ſeroit ouvert aux ennemis,

Les Romains ſont ſans flotte.

Carthalon, qui ravageoit les côtes d'Italie, méditoit d'autres expéditions, lorſque ſes troupes ſe ſouleverent. Capitaine habile, mais trop ſévere, il ne ſavoit pas uſer de ces ménagements, avec leſquels on attache les ſoldats ſans rien relâcher de la diſcipline, & il fallut le révoquer. Heureuſement pour Carthage, elle trouva, dans Amilcar Barcas, un général ſupérieur à toux ceux qu'elle avoit employés juſqu'alors, & à tous ceux que Rome

Amilcar Barcas commande en Sicile.

pouvoit oppoſer. C'eſt le pere du fameux Annibal.

Barcas porta la déſolation dans les terres des Locriens & des Brutiens. Il s'empara d'Erćte, montagne ſituée ſur le bord de la mer, auprès de Panorme, aujourdhui Palerme. Il s'y maintint pendant trois ans, livrant ſans ceſſe des combats, ſe portant partout, prévoyant tout, & déconcertant toutes les meſures des conſuls.

Il ſe rendit enſuite maître d'Érix, quoique les Romains fuſſent campés ſur le ſommet & au pied de la montagne. Là, tout-à-la fois, aſſiégé & aſſiégeant, & ne recevant des convois que par un petit port, dont il étoit maître, il tint pendant deux ans les ennemis en échec, & ne laiſſa jamais prendre ſur lui le moindre avantage.

Les Romains équipent une nouvelle flotte.

Av. J. C. 242 de Rome 512.

Cinq années s'étoient écoulées, depuis que les Romains n'avoient point de flotte, & le ſiege de Lilibée n'avançoit pas. Il falloit donc ou renoncer au deſſein de prendre cette place, ou ſonger à ſe rendre maître de la mer. L'argent manquoit au tréſor public : des citoyens y ſupléerent. Ils équiperent à leurs frais deux cents galeres à cinq rangs de rames. La république promit de leur rendre leurs avances à la fin de la guerre. Elle n'avoit pas encore eu de vaiſſeaux ſi bien conſtruits. On les avoit faits

ſur le modele d'une des meilleures galeres carthaginoiſes.

La flotte, compoſée de trois cents galeres & de ſept cents bâtiments de charge, ſe préparoit à partir avec les deux conſuls, C. Lutatius & A. Poſthumius. Mais parce qu'alors les prêtres ne pouvoient pas s'éloigner de Rome, le grand pontife Métellus retint Poſthumius qui étoit prêtre de Mars. On avoit cependant beſoin de deux généraux, puiſqu'on ſe propoſoit de faire la guerre tout-à-la fois ſur terre & ſur mer. A cette occaſion, au lieu d'un ſeul préteur, on en créa deux cette année; & Q. Valérius Falto, l'un des deux, partit avec le conſul Lutatius. Dans la ſuite, quoiqu'on n'eût pas beſoin de préteur pour l'armée, la préture fut toujours partagée entre deux magiſtrats, dont l'un adminiſtroit la juſtice entre citoyen & citoyen; & l'autre entre citoyen & étranger. Le premier ſe nommoit *praetor urbanus*, le ſecond *praetor peregrinus*.

Création d'un ſecond préteur.

Av. J. C. 242 de Rome 512.

On eſt toujours étonné de la négligence des anciens à s'inſtruire des meſures que prennent les ennemis. Lutatius trouva les côtes de Sicile ſans défenſe. Il ſe rendit maître ſans combat, du port de Drépane & de toutes les baies aux environs de Lilibée. Les Carthaginois, qui avoient abandonné tous ces lieux, ne ſavoient rien du nouvel armement des Romains: ils en eurent la premiere nouvelle par les pertes qu'ils

Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix.

venoient de faire ; & ils avoient eux-mêmes négligé leur marine, parce qu'ils supposoient que les Romains ne reparoîtroient plus sur mer.

Cependant il falloit porter des secours au camp d'Erix, où il n'arrivoit plus de convois, & l'habileté de Barcas ne pouvoit pas suppléer au défaut de vivres On chargea donc une flotte de toutes les munitions nécessaires: mais équipée à la hâte, elle fut montée par des matelots qui n'étoient pas exercés, & par des soldats qui n'avoient jamais fait la guerre. Hannon, qui la commandoit, fit voile vers l'île d'Hiéra, dans le dessein d'aborder à Érix, d'y décharger ses vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y trouveroit de meilleures troupes, & d'aller ensuite avec Barcas présenter la bataille aux Romains.

Av. J. C. 242 de Rome 512. Lutatius jeta l'ancre à Éguse, île située devant Lilibée, & d'où il pouvoit observer tous les mouvements de l'ennemi. Ses vaisseaux étoient légers, ses matelots exercés, & ses soldats aguerris. Cependant, lorsqu'il apperçut les Carthaginois, il hésita d'abord, parce que le vent lui étoit tout-à-fait contraire. Mais ayant considéré, que, s'il laissoit entrer Hannon dans le port d'Erix, il auroit à combattre contre des vaisseaux débarrassés de leur charge, contre l'élite de l'armée de terre, & ce qu'il redoutoit plus encore, contre Barcas, il prit le

parti d'engager une action, & il remporta une victoire complete. Il enleva aux Carthaginois soixante-dix vaisseaux, il leur en coula à fond cinquante, & il fit sur eux plus de dix mille prisonniers.

Conditions de la paix.

Av. J. C. 241 de Rome 513.

Voilà les Romains maîtres de la mer. Leurs ennemis, dans l'impuissance de continuer la guerre, donnerent à Barcas plein-pouvoir de la terminer comme il jugeroit plus convenable. Ce capitaine, cédant aux circonstances, ouvrit une négociation avec Lutatius, & la paix se fit aux conditions suivantes : que les Carthaginois abandonneroient aux Romains Lilibée, Drèpane, toutes les places qu'ils possédoient en Sicile, & les îles situées entre l'Afrique & l'Italie; qu'ils rendroient tous les prisonniers sans rançon; qu'ils payeroient en dix ans trois mille deux cents talents pour les frais de la guerre; & qu'ils ne commettroient aucune hostilité contre Hiéron, ni contre ses alliés.

Pertes des Romains pendant cette guerre.

Telle fut la fin de cette guerre qui dura vingt-quatre ans sans interruption. Les Carthaginois y perdirent cinq cents vaisseaux, & les Romains sept cents, dit Polybe, en y comprenant ceux qui périrent dans les naufrages: mais il ne compte pas les bâtiments de charge, puisqu'en une seule fois, par la faute de Junius, huit cents furent engloutis. Ajoutons à ces pertes, celles qu'ils essuyerent dans les armées de

terre. Agrigente ſeule coûta trente mille hommes ; combien n'en dût-il pas périr au ſiege de Lilibée , ſoit par les armes , ſoit par les maladies ?

Conſidérations ſur la puiſſance des Romains.

C'eſt dans les premieres années de cette guerre, que Rome & Carthage ont fait de plus grands armements. Dans les dernieres, affoiblies par les coups qu'elles ſe ſont portées, elles ne montrent plus la même puiſſance. Voilà l'époque où la guerre devient diſpendieuſe pour les Romains. Dès qu'ils la font au loin , il leur faut de l'argent pour la faire, puiſqu'il leur faut des flottes.

Si la république romaine avoit de longs intervalles de paix , elle pourroit réparer ſes pertes, recommencer chaque guerre avec les mêmes forces , & paroître toujours également puiſſante.

Si au contraire, elle ne finit une guerre que pour en recommencer une autre , alors bien loin de pouvoir réparer ſes pertes, elle ſe trouvera, par la ſuite de ſes entrepriſes ; dans un état toujours violent ; & les conquêtes, qui concourront les unes après les autres à ſon agrandiſſement, diminueront ſucceſſivement ſes forces. Nous voyons qu'à la fin de la premiere guerre punique, elle eſt déja moins puiſſante qu'au commencement.

Tant que les Romains n'ont pas porté leurs armes hors de l'Italie , ils ont été puiſſants, ſans avoir

avoir beſoin d'être riches, & c'eſt-là la vraie puiſſance. Toutes leurs forces alors conſiſtoient dans le courage, dans l'amour de la patrie, dans l'habitude d'une vie dure; & ces ſortes de forces ſe renouvellent continuellement par l'uſage même.

Auſſitôt qu'ils portent leurs armes au de-là des mers, l'argent commence à devenir pour eux, ce qu'il eſt pour tous les grands empires: il devient le nerf de la guerre. Mais les forces que donnent les richeſſes ſe détruiſent par l'uſage, & elles énervent les forces qui conſtituent la vraie puiſſance. Plus un empire, qui n'eſt puiſſant que parce qu'il eſt riche, fait d'efforts pour ſe ſoutenir, plus il s'affoiblit. Il tombe néceſſairement. S'il ſe releve par intervalles, il n'a que des mouvements convulſifs; & il retombe enfin pour ne plus ſe relever.

Rome ne pourroit jamais conquérir ni la Grece ni l'Aſie, ſi elle étoit réduite à ſes ſeules forces, c'eſt-à-dire, aux ſeules armées & aux ſeules flottes qu'elle pourra fournir à ſes frais. Elle ne ſeroit pas aſſez riche pour une pareille conquête. Mais les nations armeront pour elle les unes contre les autres, & déſormais ce ſeront les diviſions des peuples & les querelles des princes, qui reculeront les bornes de ſon empire.

Lorſqu'avec les plus foibles, elle aura ſub-

jugué les plus puiſſants, les plus foibles ſe trouveront ſubjugués eux-mêmes. Les nations viendront d'elles-mêmes au devant du joug; & la grandeur de l'empire, qui paroîtra l'ouvrage de la politique & de la puiſſance des Romains, ne ſera néanmoins que l'ouvrage des diviſions qui auront aveuglé les peuples.

En conquérant l'Italie, Rome, par ſes guerres continuelles, ſeroit devenue un déſert, ſi elle ne s'étoit pas continuellement repeuplée, en adoptant pour citoyens une partie des peuples qui ſuccomboient ſous ſes armes. C'eſt une cité, dans laquelle ſe ſont perdus les reſtes des cités conquiſes; ce ſera bientôt un abîme, où ſe perdront les richeſſes des nations: & comme elle n'a été puiſſante en citoyens, que parce qu'elle a détruit les cités; elle ne ſera puiſſante en richeſſes, que parce qu'elle dépouillera les peuples.

Cependant elle ne ſera pas auſſi puiſſante qu'elle le paroîtra: car ſes richeſſes ne ſeront pas à elle. Elles ſeront à quelques citoyens qui ne ſeront riches que pour eux; & qui étant puiſſants, parce qu'ils ſeront riches, tourneront leur puiſſance contre la république même.

Tant qu'il y aura des peuples, qui ſeront les alliés de Rome plutôt que ſes ſujets, la république ſera puiſſante, parce que ces peuples

armeront pour elle. Mais elle ſera foible lorſqu'elle aura réduit en provinces romaines tous les pays où elle aura porté ſes armes, parce qu'alors elle armera ſeule & à ſes frais. Elle ne trouvera pas, dans des ſujets qu'elle aura opprimés, les mêmes reſſources qu'elle trouvoit dans des alliés. Ils auront des intérêts contraires aux ſiens, & ceux qui ſe donneront encore pour citoyens, ſe diviſeront eux-mêmes, & conſpireront contre elle.

Tel eſt le ſort d'un grand empire: il n'eſt puiſſant qu'autant qu'il eſt riche, & il n'eſt pas riche long-temps. Ses richeſſes ne ſont même jamais en proportion avec les dépenſes auxquelles il eſt forcé, parce qu'il n'eſt ſervi que par des ames mercenaires, auxquelles il donne toujours plus qu'il ne peut, & qui ne ſe croient jamais aſſez payées. Il n'eſt donc riche qu'en apparence, & il eſt pauvre en effet.

Alors il n'y a plus de patrie, plus de mœurs, plus de vertus. Le gouvernement devient un brigandage: l'avidité arme tous les citoyens, & les guerres civiles déchirent l'empire. C'eſt ainſi que la puiſſance des Romains, après avoir été le fléau des nations, deviendra le fléau de Rome même.





CHAPITRE II.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique.

La Sicile devient province romaine.

Gouvernement de ces sortes de provinces.

LA partie de la Sicile, qui avoit appartenu aux Carthaginois, fut gouvernée comme pays de conquête, & devint province du peuple romain. Elle paya un tribut: elle fut assujettie à plusieurs impositions : elle n'eut plus le choix de ses magistrats, enfin elle ne conserva pas toutes ses loix, & elle ne fut pas assurée de celles qu'on lui laissoit. Sous le titre d'alliés, qui n'étoit en effet qu'un titre, les peuples devenus sujets de la république, furent exposés à toutes les malversations des magistrats qui les gouvernoient. Chaque année, Rome envoyoit en Sicile un préteur, qui avoit-tout-à-la fois, le commandement des troupes & l'administration de la justice, & un Questeur qui présidoit à la levée des impôts. Tel étoit le gouvernement des pays réduits en province romaine.

Depuis long-temps, théâtre de guerres sanglantes, la Sicile, partagée entre les Ro-

mains & le roi de Syracuse, jouit enfin du repos. Elle fut heureuse, sans être libre, & elle n'eut rien à regretter. Une liberté, mal assurée, avoit été le principe de tous ses malheurs.

Guerre des mercenaires à Carthage.

Av. J. C. 241 de Rome 513.

Carthage ne jouissoit pas de la paix qu'elle avoit achetée si chérement. Comme elle n'avoit été puissante que par ses richesses, elle se trouvoit sans forces après une longue guerre, qui avoit épuisé ses finances & ruiné son commerce. L'année même qu'elle conclut la paix, elle se vit à deux doigts de sa perte par la révolte des troupes mercenaires.

Giscon, gouverneur de Lilibée, ayant cru dangereux d'envoyer à la fois tous les mercenaires en Afrique, les fit embarquer successivement & par petites troupes, afin qu'on pût congédier les premiers avant l'arrivée des autres. Cette précaution étoit sage. Mais les Carthaginois s'imaginerent, que tous les soldats étant rassemblés, ils obtiendroient plus facilement quelque diminution sur ce qui leur étoit dû. Le contraire étoit néanmoins facile à prévoir.

Les mercenaires, à peine débarqués à Carthage, commirent de si grands désordres, qu'il fallut penser à les envoyer ailleurs. On leur donna quelque argent: on leur promit qu'on acheveroit incessamment de s'acquitter envers eux, & ils se retirerent à Sicca. Ils desiroient de

laiſſer à Carthage leurs femmes, leurs enfants & leurs effets; c'étoit y laiſſer des otages. On ne le voulut pas, parce qu'on craignoit qu'ils ne cherchaſſent à ſe ménager un prétexte pour y revenir. Toute cette conduite des Carthaginois paroît fort imprudente.

A Sicca, les ſoldats, dans leur oiſiveté, ſupputoient ce qui leur étoit dû, & ils trouvoient qu'on leur devoit beaucoup de paye & plus de récompenſe encore. Cependant Hannon vint leur repréſenter que la république ne pouvoit pas leur donner tout ce qu'elle leur avoit promis, & qu'elle les prioit de lui en remettre une partie. A cette propoſition, le ſoulévement fut général. Les nations, dont l'armée étoit compoſée, n'entendoient qu'une choſe, c'eſt qu'on ne leur payoit pas tout ce qu'on leur devoit. Il n'étoit pas poſſible d'entrer en explication avec elles. Ceux qui ſervoient de truchements, ou ne ſaiſiſſoient pas ce qu'on leur diſoit, ou le rendoient mal. Le réſultat fut que les mercenaires vinrent camper à Tunis. Ils étoient au nombre de vingt mille.

Carthage, effrayée, ſe hâta de leur offrir tout ce qu'ils exigeoient, & ils s'en prévalurent. Réduite à traiter avec eux, elle leur envoya Giſcon. C'étoit de tous les généraux celui qui leur étoit le plus agréable: ils ſavoient d'ailleurs qu'il avoit blâmé la conduite qu'on tenoit avec eux.

Giſcon étoit ſur le point de tout terminer,

lorsque ses mesures furent rompues par Mathos & Spendius, les chefs de la révolte. Craignant d'être punis, si la paix se faisoit, ces deux hommes persuaderent aux Africains, que Carthage n'attendoit, pour se venger d'eux, que le moment où les autres troupes se seroient retirées, & ils souleverent de nouveau l'armée. On ne voulut plus entendre á aucune proposition. On pilla l'argent que Giscon avoit apporté; & on mit dans les fers ce général & tous ceux de sa suite.

Vexés par les impôts & par la dureté avec laquelle on les exigeoit, les peuples d'Afrique regarderent cette révolte comme une occasion de recouvrer leur liberté. Ils prirent les armes. Ils envoyerent aux rebelles de l'argent, des vivres, des soldats; & l'armée des mercenaires, grossie de soixante-dix mille Africains, assiégea tout-à-la fois Utique & Hippacra, les deux seules villes qui ne s'étoient pas soulevées. Maîtres de Tunis, Spendius & Mathos, par leur position, bloquoient en quelque sorte les Carthaginois du côté des terres, & les harceloient jusqu'au pied des murs de leur ville.

Carthage, ainsi resserrée, n'avoit ni armée, ni vaisseaux, ni munitions, ni alliés. On fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter; & Hannon prit le commandement de l'armée. Ce général avoit eu des succès en Numidie contre des peuples, qui ne sa-

voient pas faire la guerre. Habile à fouler les provinces, aucun gouverneur ne savoit mieux les faire contribuer, & à ce titre, il jouissoit d'une grande considération dans une république marchande.

Ayant tenté de faire lever le siege d'Utique, il eut d'abord un avantage qu'il dut à ses éléphants, & qui auroit pu être décisif: mais parce que les ennemis s'étoient retirés, il supposa qu'ils ne reviendroient pas, & il se laissa surprendre. Les mercenaires remporterent une victoire complete. Il falloit qu'il fît encore d'autres fautes, avant qu'on ouvrît les yeux sur son incapacité: il en fit, & on donna le commandement à Barcas.

Carthage étoit une presqu'île, séparée du continent par des collines & par un fleuve sur lequel il n'y avoit qu'un pont. Mathos, qui étoit maître de ce pont, gardoit encore tous les autres passages. Les Carthaginois, renfermés dans leur ville, n'avoient que soixante-dix mille hommes de nouvelles troupes. Un général habile les sauva.

Amilcar Barcas considérant que lorsque certains vents souffloient, le reflux des eaux déposoit des sables dans l'embouchure du fleuve, & y formoit une espece de banc, saisit un moment favorable, passe le fleuve au gué, marche contre Spendius, qui étoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, & le défait. Sa démarche

avoit été d'autant plus hardie, qu'après avoir passé le fleuve, son armée n'avoit de salut que dans la victoire.

Mathos, qui faisoit le siege d'Hippone, envoya, chez les Numides & chez les Africains, demander de nouveaux secours. Spendius, avec huit mille hommes qu'il avoit recueillis de sa défaite, suivit de près les Carthaginois, évitant néanmoins de s'engager dans les plaines, où il auroit combattu avec trop de désavantage contre un ennemi fort en cavalerie & en éléphants. Jusques-là, il se conduisit avec tant d'habileté, que, lorsque les troupes auxiliaires furent arrivées, Amilcar se trouva les Africains en tête, les Numides en queue & Spendius en flanc.

Sur ces entrefaites, deux mille Numides ayant passé dans le camp d'Amilcar avec Naravase qui les commandoit, Spendius, soit qu'il se crût trop foible tant que ses forces seroient séparées, soit qu'il craignît quelque nouvelle défection, réunit toutes ses troupes, & perdit ses avantages. Amilcar le vainquit une seconde fois.

Le vainqueur laissa aux prisonniers le choix de se retirer ou de servir dans ses troupes. Cette générosité étoit dans le caractère d'Amilcar : mais parce qu'elle pouvoit affoiblir le parti des révoltés, Spendius & Mathos en parlerent à leurs soldats comme d'un piege qu'on tendoit pour les diviser; & ils assurerent qu'il y avoit

déja parmi eux des traîtres, qui pour s'assurer leur grace, projetoient de rendre la liberté à Giscon, & de livrer l'armée aux Carthaginois. Par ces discours, ils semerent la méfiance & l'effroi. Tout le camp fut en tumulte. Pour prévenir une trahison supposée, on prit la résolution barbare de faire périr Giscon & tous les prisonniers. On leur coupa les mains, les oreilles, on leur brisa les jambes, on les jeta vifs dans une fosse, & on jura de faire le même traitement à tous les Carthaginois dont on se saisiroit. Spendius & Mathos vouloient par ces attentats rendre tous leurs soldats aussi coupables qu'eux, & ne leur laisser aucune espérance de pardon.

Amilcar n'avoit eu que des succès. On lui donna pour collegue Hannon, qu'il fallut bientôt rappeller. Cet homme ignorant, jaloux & opiniâtre, fit perdre l'occasion de battre les ennemis. Les Carthaginois éprouverent d'autres malheurs. Ils perdirent dans une tempête tous les vaisseaux qui leur apportoient des vivres. Hippacra & Utique se jeterent dans le parti des révoltés. Les mercenaires, qui étoient en Sardaigne, tuerent leurs officiers, & se rendirent maîtres de l'île. Enfin Carthage fut réduite à une telle extrémité, que Mathos & Spendius en formerent le siege. Peut-être cette ville auroit-elle succombé, si Hiéron ne lui eût pas envoyé quelques secours. Ce roi sage jugeoit

avec raiſon, que les Romains ne le ménageroient, qu'autant qu'ils redouteroient les Carthaginois,

Sur ces entrefaites, Carthage reçut une nouvelle alarme. Elle ſe vit au moment d'une rupture avec Rome, parce qu'elle avoit traité comme ennemis, des marchands qui paſſant d'Italie en Afrique, avoient apporté des vivres aux peuples révoltés. Heureuſement cette querelle n'eut pas de ſuite. Les Carthaginois ayant renvoyé les priſonniers qu'ils avoient faits en cette occaſion; les Romains, qui pour cette fois ſe piquerent de générofité, renvoyerent auſſi ceux qui leur reſtoient de la guerre de Sicile. Ils permirent à leurs marchands de porter des vivres à Carthage: ils leur défendirent d'en vendre aux rebelles; & ils ſe refuſerent aux révoltés de Sardaigne, qui les invitoient à paſſer dans cette île. Les Carthaginois, délivrés de l'inquiétude que Rome leur avoit donnée, furent plus en état de ſe défendre, & Amilcar força les mercenaires à lever le ſiege de Carthage.

Leur armée étoit de cinquante mille hommes, aguerris, déterminés, & n'ayant de reſſource que dans la victoire. Mais que peut une valeur brutale contre un courage éclairé? Amilcar qui paroiſſoit les conduire lui-même dans les lieux où il les vouloit combattre, après avoir remporté pluſieurs avantages, les enfer-

ma & les mit dans la néceſſité de périr par la famine ou par les armes.

Ils ſe ſoutinrent dans cette poſition, tant qu'ils eſpererent que Mathos, qui étoit à Tunis viendroit à leur ſecours. Comme ils n'ignoroient pas les ſupplices qui les attendoient, ils n'oſerent d'abord penſer à faire des propoſitions de paix : mais enfin lorſque, ſans reſſources, ils ne virent plus que la mort, ils voulurent au moins la retarder. Alors ils ſe ſouleverent contre leurs chefs, ménaçant de les égorger, s'ils ne les tiroient de l'état cruel où ils les avoient réduits.

Les chefs ayant obtenu un ſauf-conduit, ſe rendirent dans le camp d'Amilcar ; & ils conclurent un traité, par lequel ils conſentirent qu'il prendroit à ſon choix dix des rebelles, & ils obtinrent qu'il renverroit tous les autres, chacun avec ſon habit. Le général carthaginois, par une mauvaiſe foi que les cruautés de ces traîtres ne juſtifioient pas, choiſit ceux qui étoient préſents, & ſe rendit par-là maître de Spendius. Les mercenaires, dans leur déſeſpoir, coururent aux armes : mais ils furent tous égorgés. Bientôt après Mathos ayant eu le même ſort, toute l'Afrique ſe ſoumit.

Carthage forcée d'abandonner la Sardaigne aux Romains.

Cette guerre a duré un peu plus de trois ans. Elle finit, lorſque Rome ſongeoit à s'emparer de la Sardaigne, quoique peu auparavant elle ſe fût refuſée aux invitations qui lui avoient

été faites. Les Carthaginois, qu'elle accusa d'armer contre elle, parce qu'ils armoient pour réduire les révoltés, n'éviterent une nouvelle guerre, qu'en abandonnant la Sardaigne & en payant deux cents talents. Les Romains furent alors sans ennemis, & pour la premiere fois, depuis Numa, le temple de Janus fut fermé.

Av. J. C. 235
de Rome 519.

Amilcar passe en Espagne.

Amilcar Barcas, qui ne se consoloit pas de la perte de la Sicile, étoit indigné de la perfidie, avec laquelle les Romains venoient de s'emparer de la Sardaigne, & il voyoit avec humiliation le nouveau tribut que ces vainqueurs avoient imposé aux Carthaginois. Jaloux de se venger, il projeta de s'ouvrir par l'Espagne un chemin en Italie. Divisée en une multitude de petites cités, l'Espagne paroissoit offrir des conquêtes faciles. On en pouvoit tirer de l'argent & des troupes : & elle communiquoit avec des peuples, de tout temps ennemis du nom romain. Ce général y passa avec Asdrubal, son gendre, & Annibal son fils. Celui-ci étoit un enfant de neuf ans, qu'il se proposoit de former dans l'art de vaincre & dans la haine contre Rome. Il lui donna des leçons de l'un, & il lui fit jurer l'autre sur les autels. Le fils répondit parfaitement aux vues du pere. Amilcar mourut au bout de neuf ans, après avoir soumis plusieurs peuples par la négociation ou par les armes. Asdrubal, qui lui succéda, se conduisit avec la même sagesse, &

fit de nouveaux progrès. Il bâtit Carthagene, qui, par sa situation, ses fortifications & ses ports, devint une ville des plus considérables. Il commandoit depuis huit ans, lorsqu'il fut assassiné par un Gaulois. Il laissa le commandement à Annibal.

Les Romains n'avoient pas joui long-temps de la paix. Au bout de quelques mois, des soulèvements en Sardaigne & en Corse avoient fait rouvrir le temple de Janus ; & il survint ensuite d'autres guerres, qui méritent de nous arrêter. La premiere fut en Illyrie.

Guerre d'Illyrie.

Av. J. C. 229 de Rome 525.

Agron, roi d'Illyrie, & allié de Démétrius pere de Philippe, avoit eu des succès contre les Étoliens, & s'étoit rendu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Il venoit de mourir laissant la couronne à son fils Pinée, sous la tutele de Téuta, sa seconde femme, belle-mere du jeune prince. Cette princesse, qui comptoit sur ses flottes & sur la foiblesse de ses voisins, autorisa ses sujets à la piraterie, & ils firent quelques prises sur des marchands italiens. Le sénat lui en demanda satisfaction. Elle répondit que ce n'étoit pas l'usage des rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs sujets ; & un des ambassadeurs lui ayant repliqué, que Rome apprendroit aux rois d'Illyrie à changer leurs coutumes, elle le fit assassiner.

Pendant que la république armoit, les Illyriens firent le dégât sur les côtes de la Grece,

prirent Corcyre, & mirent le siege devant Dyrrachium. Mais Démétrius de Pharos, à qui Téuta avoit donné le gouvernement de Corcyre, livra cette île aux consuls, & leur facilita la conquête des autres îles de la mer Adriatique. Ils en chasserent les Illyriens, ils firent une descente sur leurs côtes, & ils forcerent Téuta à demander la paix.

Par le traité qui fut conclu, cette princesse perdit la régence, qui fut donnée à Démétrius avec quelques places en Illyrie. On conserva la couronne à Pinée, moyennant un tribut annuel. Les Romains réserverent pour eux Corcyre, Pharos, Issa & Dyrrachium; & ils ôterent aux Illyriens les moyens d'exercer la piraterie sur les côtes de la Grece.

Paix conclue avec les Illyriens.

Av. J. C. 228 de Rome 526.

La république se hâta de faire part de ce traité aux Etoliens, aux Achéens, aux Corinthiens & aux Athéniens. Les Grecs se réjouirent de l'humiliation d'un ennemi commun, ne prévoyant pas que le peuple, qui les protégeoit, tourneroit bientôt ses armes contre eux. Empressés de témoigner leur reconnoissance aux Romains, les Corinthiens les admirent aux jeux Isthmiques; & les Athéniens leur donnerent les droits de citoyens, & déclarerent qu'ils pourroient être initiés dans les grands mystères. Telle fut la premiere alliance de Rome avec la Grece.

Premiere alliance des Romains avec les Grecs.

Rome traite avec Asdrubal.

Av. J.C. 228 de Rome 526.

Amilcar étoit mort l'année qui termina la guerre d'Illyrie. Inquiets des progrès que ce général avoit faits en Espagne, les Romains craignoient encore ceux qu'Asdrubal pouvoit faire; & les Sagontins, menacés de tomber sous la domination de Carthage, avoient recherché leur alliance, & les invitoient à prendre les armes contre les Carthaginois. La république ouvrit une négociation avec Asdrubal. Elle obtint de lui qu'il n'entreprendroit rien sur Sagonte, & qu'il ne porteroit pas les armes au de-là de l'Ebre. Elle se trouvoit dans une conjoncture à ne pouvoir pas se prêter aux sollicitations des Sagontins: car les Gaulois la menaçoient, & c'étoient de tous ses ennemis ceux qu'elle redoutoit davantage.

Cause de la guerre des Gaulois.

Défaits plusieurs fois, les Gaulois avoient été contraints de demander la paix, trois ans avant le passage de Pyrrhus en Italie; & ils furent quarante-cinq ans sans reprendre les armes. Ils n'inquiéterent point la république, pendant les guerres qu'elle eut avec le roi d'Epire, les Carthaginois & les Illyriens. Ils parurent attendre qu'elle pût tourner toutes ses forces contre eux Il faut convenir que Rome a été heureusement servie par les circonstances.

La cause de la guerre fut une distribution, que le tribun C. Flaminius fit faire au peuple de quelques terres du Picénum. Les Gaulois Sénonois, à qui on les enleva, jugerent, à cette

cette démarche, que la république projetoit de les exterminer, parce qu'en effet c'est ainsi qu'elle en avoit agi avec des nations qui ne subsistoient plus. Toute la Gaule Cisalpine prit l'alarme, & forma une ligue, dont les Boïens & les Insubriens furent les chefs, & dans laquelle entrerent les Gésates, qui habitoient au de-là des Alpes, le long du Rhône. Les Boïens occupoient le pays qui est en deça du Pô ; les Insubriens, établis au de-là, avoient Milan pour capitale.

Barbares superstitions des Romains.

Les livres des Sibylles augmenterent l'épouvante qui se répandoit parmi les Romains. On crut y voir un oracle, qui portoit que les Grecs & les Gaulois prendroient possession de Rome. Pour en détourner l'effet, les décemvirs imaginerent d'enterrer vifs dans la place deux Gaulois, croyant que par cette barbarie l'oracle se trouveroit accompli.

Rome pouvoit armer jusqu'à sept cents soixante-dix mille hommes.

Le sénat fit faire dans chaque province le dénombrement des jeunes gens en âge de porter les armes; & Polybe, qui en rapporte les résultats, assure qu'alors la république pouvoit, en cas de nécessité, armer jusqu'à sept cents soixante-dix mille hommes, tant alliés que citoyens.

Il est difficile de révoquer en doute une chose attestée par cet historien; &, peut être, ne nous paroît-elle inconcevable, que parce que nous jugeons des temps anciens par ceux où nous vi-

vons. Aujourd'hui *un prince qui a un million de ſujets*, dit Mr. de Monteſquieu (*), *ne peut, ſans ſe détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes . . . Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques : car cette proportion des ſoldats au reſte du peuple, qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aiſément comme d'un à huit.* Or, dans cette proportion ſept cents ſoixante-dix mille ſoldats ne feroient monter la population, dans toutes les provinces romaines, qu'à ſix millions cent ſoixante mille ames. Elle étoit, ſans doute, plus grande : mais il faut remarquer que dans ces dénombrements on ne comprenoit pas les eſclaves, qui étoient en grand nombre dans toute l'Italie.

Troupes qu'elle leve contre les Gaulois.

Av. J. C. 225 de Rome 529.

De tant de troupes la république mit ſur pied un peu plus de deux cents mille hommes, dont quarante-trois mille cinq cents étoient citoyens romains. Le conſul C. Attilius fut obligé de paſſer en Sardaigne, où il y avoit une révolte. L. Emilius, ſon collegue, s'avança le long de la mer Adriatique juſqu'à Rimini. Un préteur commanda les troupes deſtinées à la défenſe de l'Etrurie. On retint à Rome une armée prête à ſe porter par tout; & on envoya, ſur la frontiere des Boiens, un corps de troupes des alliés.

(*) Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur, &c. chap. 3.

Telle étoit la disposition des forces de la république, lorsque les Gaulois passerent les Apennins sans obstacle, quoiqu'il semble qu'on eût pu leur en disputer les passages. Résolus de marcher à Rome, ils s'avancerent jusqu'à Clusium, & ils ne retournerent sur leurs pas que pour tomber sur le préteur qui étoit aux environs de Fésule. Ils remporterent sur lui une victoire complete. Cependant L. Émilius, qui venoit au secours de l'Etrurie, arriva pendant la nuit, & campa près des ennemis, sans avoir eu aucun avis du combat qui s'étoit donné la veille. Les Gaulois, ayant été avertis de son arrivée, se disposerent à retourner dans leur pays, afin de mettre à couvert le butin qu'ils avoient fait. Victoire des Gaulois.

Émilius les suivoit & les observoit, lorsqu'Attilius, qui revenoit de Sardaigne, arriva près de Télamon, & se trouva sur leur chemin. Des fourrageurs, qui tomberent dans son avant-garde, lui ayant appris ce qui se passoit, il rangea ses troupes en bataille, & il se saisit d'une hauteur, au dessous de laquelle les Gaulois devoient passer. Ceux-ci voyant ce poste occupé, crurent qu'Émilius, par une marche forcée, leur avoit coupé le chemin. Émilius n'étoit pas mieux instruit: car s'il savoit que son collegue devoit revenir, il ne le jugeoit pas si près. C'est ainsi que ces trois armées, fort sur- Rencontre singuliere des deux armées des consuls. Av. J. C. 225 de Rome 529.

prises de se rencontrer, se trouverent en présence comme par hasard.

Défaite entiere des Gaulois

Les Gaulois ayant reconnu le danger de leur position, firent face aux deux consuls, & combattirent avec un courage opiniâtre. Les Gésates quitterent même leurs habits, afin d'agir avec plus de liberté. Mais enfin les Romains avoient tout l'avantage sur des ennemis, qu'ils enveloppoient de toutes parts, & dont les armes, tant offensives que défensives, étoient bien inférieures aux leurs. Les Gaulois laisserent sur la place quarante mille hommes, & dix mille furent faits prisonniers.

Les Romains passent le Pô. Conduite, & victoire de Flaminius.

Av. J. C. 223 de Rome 531.

Cette victoire ouvrit aux Romains la Gaule Cisalpine. Ils se hâterent de marcher contre les Boïens, qui se soumirent; & les légions passerent le Pô pour la premiere fois, sous les consuls C. Flaminius & P. Furius. Elles remporterent sur l'Adda une nouvelle victoire, qu'elles durent encore à la nature de leurs armes. Pour peu qu'elles eussent perdu de terrain, elles auroient été culbutées dans la riviere qu'elles avoient derriere elles. Flaminius, impatient de triompher, avoit choisi cette position, afin de les mettre dans la nécessité de vaincre: imprudence d'autant plus grande, que rien ne le pressoit d'engager une action.

Pendant que ces choses se passoient dans la Gaule Cisalpine, on soupçonnoit à Rome qu'il y avoit eu quelque défaut dans la créa-

tion des conſuls, & le ſénat leur avoit écrit de revenir. Mais Flaminius, qui voulut éluder ces ordres, n'ouvrit les lettres qu'après la victoire, & traita de ſuperſtition groſſiere l'irrégularité qu'on croyoit voir dans ſon élection. Cette conduite l'eût privé du triomphe, ſi le peuple, dont il avoit gagné la faveur pendant ſon tribunat, ne le lui eût pas décerné. La confiance de ce conſul ſera funeſte à la république.

Claudius Marcellus acheve la conquête de la Gaule Ciſalpine.

Av. J. C. 222. de Rome 532.

L'année ſuivante, M. Claudius Marcellus termina la guerre des Gaulois par la conquête du pays des Inſubriens; & toute l'Italie, juſqu'aux pieds des Alpes, fut ſous la domination de la république. Il triompha portant, comme Romulus, ſur ſes épaules les dépouilles qu'on nommoit opimes: c'étoient celles de Viridomarus, roi des Géſates, qu'il avoit tué dans le combat. Les conſuls, qui lui ſuccéderent, ſoumirent l'Iſtrie, dont les peuples, pirates de profeſſion, avoient enlevé quelques bâtiments aux Romains.

Cenſure de Flaminius. Guerre en Illyrie contre Démétrius de Pharos.

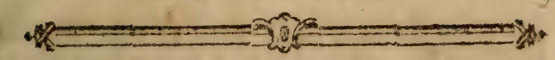
Av. J. C. 220. de Rome 534.

C'eſt vers ce temps qu'Annibal prenoit le commandement en Eſpagne, & on prévoyoit que les Carthaginois armeroient inceſſamment contre Rome. Dans cette circonſtance, Démétrius de Pharos crut pouvoir ſecouer le joug, & la république arma contre lui. Pendant qu'elle faiſoit ſes préparatifs, C. Flaminius, alors cenſeur & toujours jaloux de ſe diſtin-

guer dans ses magistratures, fit un chemin qui conduisoit jusqu'à Rimini, & qu'on nomma voie Flaminia. Il construisit le cirque qui fut aussi appellé de son nom, & à l'exemple de Fabius Maximus, il renferma dans les tribus de la ville les affranchis, qu'on avoit encore répandus dans les tribus de la campagne. L. Emilius, son collegue dans la censure, fut consul

Av. J. C. 219 de Rome 535. l'année suivante, & termina la guerre d'Illyrie. On conserva la couronne au jeune Pinée, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de son tuteur; Démétrius se retira auprès de Philippe, à qui Antigone Doson venoit de laisser la couronne de Macédoine. Vous voyez, Monseigneur, que nous sommes aux temps où Aratus gouvernoit la république d'Achaïe.





CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes.

Tout peuple qui, par la constitution de son gouvernement, se déclare à perpétuité l'ennemi de ses voisins, donne à ses voisins le droit de l'exterminer, s'ils en ont la puissance : car lorsqu'un pareil peuple menace tous les autres, la sureté, qui est la premiere regle des nations, semble faire à chacune une loi d'exterminer pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles circonstances, on commence la guerre, parce qu'on croit la pouvoir faire avec avantage. Si on n'a pas des raisons pour y être autorisé légitimement, on s'en passe : on ne cherche que des prétextes, & on se croit justifié, si on a des succès. Il seroit donc bien inutile d'entreprendre la justification des Romains ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendoit qu'une occasion pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu, Rome n'attendoit aussi qu'une occasion pour envahir encore : & ces deux républiques devoient être dans cet état de guerre, jusqu'à ce

Cause de la guerre.

que l'une des deux ne fût plus. Ces dispositions les préparoient à reprendre les armes. Le moment favorable parut s'offrir aux Carthaginois, & Annibal le saisit. Telle fut la cause de la guerre.

Les Romains ne secourent pas Sagonte, & Annibal s'en rend maître.

Av. J. C. 219, de Rome 535.

On comptoit vingt-trois ans depuis la paix conclue par Amilcar, lorsqu'Annibal assiegea Sagonte, l'unique place qui lui restoit à conquérir, pour être maître de l'Espagne jusqu'à l'Ebre. Aux mesures qu'il prenoit, il étoit facile de juger qu'il se proposoit de marcher en Italie, & qu'il ne vouloit pas laisser derriere lui une place, qui auroit ouvert l'Espagne aux Romains. Les Sagontins en avoient averti le sénat. Ils étoient dans une position à ne pas se tromper sur les desseins d'Annibal.

Les Romains armoient alors contre Démétrius de Pharos. Cependant il étoit bien plus essentiel pour eux d'arrêter les progrès des Carthaginois en Espagne, que de porter leurs armes dans une province, dont la conquête, peu importante pour le moment, auroit pu se faire dans un autre temps. Si au lieu de conduire les légions en Illyrie, L. Émilius les eût conduites à Sagonte, le théâtre de la guerre eût toujours été loin, & Rome n'eût pas vu Annibal à ses portes. Mais le sénat se contenta d'ouvrir une négociation avec un ennemi, contre lequel il falloit marcher. Annibal, qui méditoit la guerre depuis long-temps, & qui avoit tout pré-

paré pour la faire avec succès, ne daigna pas donner audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya; & Carthage leur refusa toute satisfaction.

Av. J. C. 219 de Rome 535.

Pendant que Rome perdoit du temps à négocier, Sagonte, privée de tout secours, succomboit sous les efforts d'Annibal. Le siege dura huit mois. Les habitants se défendirent avec un courage surprenant. Déterminés à périr, ils se refuserent à toute capitulation; & ceux qui ne moururent pas les armes à la main, se brûlerent dans leurs maisons avec leurs femmes & leurs enfants.

Avantages qu Annibal retire de la prise de Sagonte.

Le triste sort de cette ville soumit plusieurs peuples d'Espagne. Autant on redoutoit les armes des Carthaginois, autant on paroissoit craindre d'avoir les Romains pour alliés. Les riches dépouilles, envoyées à Carthage, firent cesser les contradictions qu'Annibal avoit jusques-là trouvées dans le sénat. L'argent que ce général mit en reserve, fournit abondamment aux avances nécessaires pour la guerre qu'il vouloit porter en Italie; & le butin dont il fit part aux soldats, l'assura de leur ardeur à le suivre par-tout où il les voudroit conduire.

Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois.

Honteux de n'avoir pas secouru Sagonte, les Romains étoient consternés, quand ils se représentoient Annibal, à la tête des nations les plus belliqueuses de l'Espagne, franchissant les

Pyrénées, les Alpes, & grossissant son armée des Gaulois, qui, de tout temps ennemis de la république, avoient encore à venger leurs dernieres défaites. Ils envoyerent de nouveaux ambassadeurs en Afrique avec ordre de déclarer la guerre aux Carthaginois, s'ils ne désavouoient leur général. Par cette démarche inutile auprès d'un ennemi qui armoit contre eux, ils croyoient mettre de leur côté une apparence de justice.

Ils tentent inutilement de faire alliance avec les peuples d'Espagne & des Gaules.

Les ambassadeurs revinrent par l'Espagne, afin de faire alliance avec les peuples de cette province : mais on leur répondit de chercher des amis dans les pays où le désastre des Sagontins ne seroit pas connu. Ils ne furent pas mieux accueillis dans les Gaules. Les Marseillois étoient alors les seuls alliés que les Romains eussent au de-là des Alpes. Si les autres peuples ne s'étoient pas encore déclarés contre Rome, au moins n'avoient-ils point de raison pour se déclarer contre Carthage.

Départ d'Annibal. Mesures qu'il prend.

Av. J. C. 218 de Rome 536

Jugeant que les Romains pourroient tenter de faire des diversions en Espagne & en Afrique, Annibal pourvut à la sureté de ces provinces. Il confia tout le pays conquis jusqu'à l'Èbre à son frere Asdrubal, auquel il laissa des forces suffisantes, & il partit de Carthagene à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & de douze mille chevaux. Il s'étoit instruit de tous les obstacles qui pouvoient traverser son entre-

prise : il connoissoit les dispositions, des différents peuples de la Gaule, & il avoit fait alliance avec quelques-uns de leurs rois.

De l'Ebre jusqu'aux Pyrénées, il livra plusieurs combats. Il laissa dans ce pays Hannon. Avant d'en partir, il congédia plus de dix mille hommes, qui paroissoient effrayés de son entreprise. Par cette conduite, il prévint une désertion, qui auroit pu être d'un dangereux exemple; & il s'attacha le reste de ses soldats, auxquels il laissoit l'espérance d'un congé. Quand il passa les Pyrénées, son armée étoit de cinquante mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, & de trente-sept éléphants.

Mésures des Romains.

A la nouvelle du passage de l'Ébre, le consul Tibérius Sempronius fit de grands préparatifs à Lilibée. Il se proposoit de conduire les légions en Afrique, pendant que son collegue, P. Cornélius Scipio, s'embarqueroit pour passer en Espagne. Mais on avoit pensé trop tard à ces diversions, & l'approche d'Annibal permettoit d'autant moins aux consuls de quitter l'Italie, qu'alors la Gaule Cisalpine, qui s'étoit soulevée, venoit de battre le préteur L. Manlius qui commandoit dans cette province. Tel étoit l'état des choses, lorsque Scipion, ayant abordé dans le voisinage de Marseille, apprit qu'Annibal avoit passé les Pyrénées. Il envoya à la découverte trois cents ca-

valiers, & un corps de Gaulois que les Marſeil-lois avoient à leur ſolde.

Annibal & P. Scipion dans les Gaules.

Les Carthaginois étoient déja ſur les bords du Rhône, un peu au deſſus d'Avignon. Mais une armée de Barbares ſe préſentoit ſur l'autre bord. Annibal uſa de ruſe. Il détacha un corps de troupes, qui ayant remonté quelques lieues plus haut, paſſa le fleuve ſans réſiſtance, & s'avança pendant la nuit ſur les derrieres des ennemis. Dès qu'il en fut inſtruit par les ſignaux dont on étoit convenu, il tenta de paſſer le Rhône à la vue des Barbares, qui ſe voyant attaqués en queue, prirent l'épouvante, & livrerent le paſſage aux Carthaginois.

Informé de l'arrivée des Romains, Annibal envoya cinq cents chevaux numides pour les reconnoître. Ce corps rencontra celui que Scipion avoit détaché, l'attaqua & fut repouſſé avec déſavantage. Le conſul, à qui ce premier ſuccès parut d'un bon augure, ſe hâta de marcher avec toute ſon armée: mais il n'arriva à l'endroit où ſon détachement avoit rencontré les Carthaginois, que trois jours après qu'ils en étoient partis. Comme il déſeſpéroit de les atteindre, il retourna ſur ſes pas, ſe rembarqua, & revint en Italie, où il ſe propoſoit d'attendre Annibal à la deſcente des Alpes. Il fit paſſer en Eſpagne ſon frere Cnéus Scipio.

On reproche aux Romains de n'avoir pas défendu les passages des Alpes du côté de l'Italie. Mais pouvoient-ils s'engager dans ces montagnes, & laisser derriere eux les Boïens & les Insubriens qui venoient de se révolter ? Peut-être seroit on plus fondé à blâmer le parti que prit Scipion? N'auroit-il pas pu continuer de suivre Annibal, le harceler, lui couper les vivres? Allié des Marseillois, n'avoit-il pas des ressources pour subsister au de-là des Alpes? Ne pouvoit-il pas tirer quelque avantage des Barbares qui s'étoient déclarés contre les Carthaginois? C'étoit peut-être le moyen le plus sûr de fermer les Alpes, dont les passages, difficiles par eux-mêmes, l'étoient encore par la rigueur de la saison. Ce fut à travers les neiges & les glaces, qu'Annibal eut à se frayer un chemin : il fut même dans la nécessité de livrer plusieurs combats aux peuples des Alpes. Il n'employa néanmoins que quinze jours à passer ces montagnes: mais il ne lui resta que douze mille Africains, huit mille Espagnols & six mille chevaux.

Scipion revient en Italie & Annibal passe les Alpes.

Lorsqu'Alexandre arma contre Darius, tout paroissoit lui ouvrir la conquête de l'Asie. Il voyoit, comme présages des succès qui l'attendoient, les victoires de Thémistocle, de Pausanias, de Cimon, la retraite des dix mille & les progrès rapides d'Agésilas. Peut-être néan-

Sur quoi Annibal fondoit le succès de son entreprise

moins eût-il échoué, si le roi de Perse eût suivi le conseil de Memnon.

Annibal formoit une entreprise plus difficile que celle d'Alexandre. On n'avoit encore rien tenté qui pût en faire prévoir le succès, & la premiere guerre entre Carthage & Rome étoit d'un mauvais augure pour lui. Mais avant de partir de Carthagene, il s'étoit instruit de la situation des lieux, & de la disposition des peuples dans l'espace de quatre cents lieues qu'il avoit à traverser. Il n'étoit point arrêté par les difficultés, parce qu'il les avoit prévues, & que par les précautions qu'il avoit prises, il pouvoit se flatter de les surmonter. Enfin il savoit qu'après avoir franchi les Alpes, il se trouveroit dans un pays, sur lequel la domination des Romains n'étoit pas encore assurée; & que d'ailleurs les Romains, qui négligeoient la discipline militaire, & que la prospérité commençoit à corrompre, n'étoient plus eux-mêmes ce qu'ils avoient été pendant la premiere guerre punique. Cependant il pouvoit naître bien des obstacles qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Annibal soumet par les armes quelques peuples de la Gaule Cisalpine.

Il avoit descendu les Alpes, & aucun peuple ne se déclaroit encore pour lui. Ceux qui habitoient au pied de ces montagnes, se refuserent même à toutes les propositions qu'il leur fit; & il fut obligé de mettre le siege devant la principale de leurs villes. Il s'en rendit maître,

& tous les Gaulois des environs se soumirent.

Il a besoin d'une victoire pour gagner la confiance des Gaulois.

Ce n'étoit pas assez d'avoir répandu la terreur. Annibal avoit besoin de secours. Il lui importoit, sur-tout, de gagner la confiance des Insubriens & des Boiens. Il est vrai que ces peuples l'attendoient, ils l'en avoient même prévenu : mais ils n'osoient encore se déclarer ouvertement, & il n'y avoit qu'une victoire sur les Romains, qui pût les enhardir à prendre les armes.

Sempronius, qui devoit passer en Afrique, a ordre d'aller au secours de P. Scipion.

Scipion, après avoir débarqué à Pise, s'étoit avancé dans la Gaule Cisalpine, & il avoit passé le Pô. Annibal en fut étonné, car la route que le consul avoit tenue, étoit longue & orageuse. La surprise de Scipion fut plus grande encore. Il ne comprenoit pas que les Carthaginois eussent franchi le Alpes, & cependant il apprenoit qu'ils avoient déja subjugué des peuples. Cette nouvelle, portée à Rome, parut peu croyable. Elle se confirma : on en fut alarmé, & on se hâta de rappeller Tibérius : il eut ordre de venir au secours de Scipion, avec les troupes qui avoient été destinées pour l'Afrique. La diversion, qu'on avoit d'abord projetée, paroissoit pourtant plus nécessaire que jamais. Pourquoi ne pas marcher tout à la fois contre Carthage & contre Annibal? Les Romains n'avoient-ils plus ces armées

nombreuses, dont nous avons vu le dénombrement, lors de la guerre des Gaulois ?

Scipion, vaincu sur le Tésin, abandonne aux Carthaginois tout le pays au de là du Pô.

Av. J. C. 218 de Rome 536.

Scipion avoit passé le Tésin. Les deux généraux, chacun à la tête de leur cavalerie, avançoient pour se reconnoître l'un & l'autre. Il falloit une victoire aux Carthaginois. La guerre, si elle tiroit en longueur, leur devenoit funeste. Les Romains devoient donc éviter d'en venir aux mains. Ils auroient dû prévoir qu'une défaite leur enlevoit la Gaule Cisalpine, & l'armoit contre eux. Mais ils se flatterent de vaincre, & ils furent défaits. Ils eurent occasion de reconnoître combien la cavalerie carthaginoise étoit supérieure à la leur. Scipion, blessé dangereusement, & tombé entre les mains des ennemis, dut son salut au courage de son fils, qui faisoit sa premiere campagne, & qui deviendra dans cette guerre le héros de la république.

Il n'y avoit de part & d'autre que la cavalerie qui eût combattu. L'infanterie des Romains, supérieure à celle des ennemis, n'avoit pas essuyé les mêmes fatigues. Il paroît donc que la journée du Tésin auroit pu n'être pas décisive. Mais la blessure du consul le força d'abandonner au vainqueur tout le pays au de-là du Pô. Il se hâta de passer ce fleuve, & il étoit arrivé à Plaisance, lorsque les Carthaginois le croyoient encore sur le Tésin.

Anni-

Annibal avançoit avec précaution, ne s'engageant qu'à mesure que les Gaulois se déclaroient pour lui. Les Insubriens & les Boïens lui livrerent tous les passages, lui fournirent des munitions, & grossirent son armée. Ayant alors passé le Pô sans obstacle, il alla camper assez près des ennemis, & il leur présenta la bataille. Mais ils ne sortirent pas de leurs retranchements.

Les Gaulois donnent des secours à Annibal.

La nuit suivante, deux mille Gaulois, qui servoient dans l'armée du consul, forcerent les portes du camp, & passerent dans celui d'Annibal. Cette désertion donna de l'inquiétude à Scipion. Il crut devoir s'éloigner encore, & il passa la Trébie. Cependant comme il ne put pas cacher sa retraite, une partie de son arriere-garde fut taillée en pieces.

Scipion passe la Trebie.

Dans le temps qu'Annibal passoit en Italie, les Carthaginois firent une tentative sur Lilibée. Elle ne leur réussit pas. Leur flotte avoit déja été dissipée, lorsque Tib. Sempronius arriva en Sicile. Rappellé presqu'aussitôt, ce consul, après avoir pourvu à la sureté des côtes, vint par la mer Adriatique, à Rimini, d'où il joignit son collegue auprès de la Trébie.

Tibérius Sempronius le joint.

Les deux armées consulaires réunies formoient environ quarante mille hommes, dont vingt mille avoient été fournis par les alliés.

Il se résout à livrer bataille.

C'étoient des troupes de nouvelle levée, qui auroient eu besoin de s'essayer dans de petits combats, avant d'en venir à une action générale. D'ailleurs, il suffisoit aux Romains d'arrêter Annibal: car les Gaulois devoient se détacher de lui, dès qu'ils le verroient dans l'impuissance de former quelque entreprise. D'après ces raisons, Scipion vouloit ne rien précipiter. Mais parce que le temps de l'élection des nouveaux consuls approchoit, Sempronius craignit qu'un successeur ne lui enlevât une victoire, dont la maladie de son collegue lui laisseroit tout l'honneur. Ce motif l'aveugla sur toute autre considération. Il regarda le moment où il commandoit seul, comme le plus favorable pour livrer une bataille; & il résolut d'en saisir l'occasion, aussitôt qu'elle se présenteroit. Annibal, qui faisoit les mêmes reflexions que Scipion, se félicitoit des dispositions où il voyoit Sempronius.

Dispositions que fait Annibal.

Les deux armées n'étoient separées que par la Trébie, & la facilité de passer cette riviere au gué, donnoit souvent lieu à des escarmouches. Dans un de ces combats, Sempronius ayant eu quelque avantage sur un détachement de Numides, Annibal se hâta de rappeller ses troupes, & parut montrer de la timidité. C'étoit un piege: il vouloit augmenter la confiance du consul, afin de l'amener plus surement où il l'attendoit.

Les Carthaginois campoient dans une plaine, où leur cavalerie pouvoit agir avec avantage, & qui, quoique rase & découverte au premier coup d'œil, avoit néanmoins en quelques endroits des cavités couvertes de brossailles, & assez profondes pour y cacher de la cavalerie. Annibal mit en embuscade dans ces cavités son frere Magon avec deux mille hommes. Il ne s'agissoit plus que d'attirer Sempronius dans ce champ de bataille, & de l'y engager de maniere qu'au fort du combat, les troupes cachees pussent le prendre en queue.

Bataille de la Trébie.

Dès le point du jour, & lorsque les Romains étoient encore à jeun, Annibal fit passer la riviere à sa cavalerie numide, & elle s'avança jusqu'aux portes du camp ennemi. Sempronius aussitôt envoie sa cavalerie contre les Carthaginois : il la soutient avec ses archers : enfin il sort de ses retranchements avec toutes ses troupes.

Les Numides, qui font d'abord leur retraite avec ordre, prennent peu-à-peu la fuite, & paroissant offrir au consul une victoire facile, ils l'entraînent au delà de la Trébie. On étoit au mois de décembre. Il faisoit un grand froid : les pluies de la nuit avoient grossi la riviere : il neigeoit, & un brouillard glaçant ne permettoit de voir qu'à une petite distance. Quand les Romains eurent passé la riviere, les fantassins,

qui avoient eu de l'eau jusqu'à la poitrine, se trouverent saisis d'un froid si pénétrant, qu'ils pouvoient à peine porter leurs armes. Ils étoient d'autant plus foibles, qu'ils commençoient à souffrir de la faim. Ils avoient déja lancé la plus grand partie de leurs traits contre les Numides, & ceux qui leur restoient, appesantis par l'eau dont ils étoient imbibés, ne pouvoient leur être d'aucun usage. Cependant les Carthaginois prenoient de la nourriture, ils se chauffoient à de grands feux, & ils se frottoient le corps avec de l'huile.

Telles étoient les dispositions des deux armées, lorsqu'Annibal ayant amené Sempronius où il vouloit, engagea l'action. La victoire ne fut pas long-temps à se déclarer. En un moment la cavalerie carthaginoise enfonça celle des Romains; & comme elle se replioit sur les flancs de l'infanterie, les troupes, qui avoient été mises en embuscade, chargerent en queue les légions qui combattoient au centre. Dix mille Romains cependant se firent jour, & se retirerent à Plaisance. C'est à peu-près tout ce qui put échapper à l'ennemi. Les Carthaginois perdirent peu de monde dans le combat: mais les jours suivants, ils souffrirent beaucoup de la pluie, de la neige & du froid, & de tous les éléphants, ils n'en sauverent qu'un seul. Tous les Gaulois firent alliance avec Annibal. Ce géneral renvoya sans rançon les prisonniers qu'il

avoit faits sur les alliés de la république, déclarant qu'il n'étoit venu que pour les soustraire à la domination des Romains.

Préparatifs des Romains pour la campagne suivante.

Sempronius écrivit à Rome qu'il avoit livré une bataille, & que sans le mauvais temps, il auroit remporté la victoire. Quand on fut mieux instruit, on en fut plus alarmé, & on fit de nouveaux préparatifs pour la campagne suivante. On envoya des troupes en Sardaigne, en Sicile, à Tarente, dans tous les postes importants. On équipa soixante galeres à cinq rangs de rames, & on obtint quelques secours du roi de Syracuse. Sur ces entrefaites, les nouvelles qui arriverent d'Espagne, donnerent lieu de juger que la diversion de Cn. Scipion seroit d'un grand secours pour la république. Vainqueur de Hannon, il l'avoit fait prisonnier, & avoit mis sous sa domination ou dans son alliance, tous les peuples depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre; & Asdrubal n'avoit eu sur lui d'autre avantage, que de surprendre quelques troupes qu'il avoit laissées à la garde de ses vaisseaux.

Succès de Cnéus en Espagne.

Conduite scandaleuse du consul Flaminius.

Cn. Servilius & C. Flaminius avoient été désignés consuls. Il étoit d'usage de prendre possession du consulat au Capitole. Les nouveaux consuls s'y rendoient en cérémonie : ils prioient Jupiter d'être favorable à leurs armes, & ils faisoient des vœux pour la prospérité de la république. C. Flaminius, qui, pendant son

tribunat, avoit fait distribuer, malgré le sénat, les terres du Picénum, & qui depuis, lorsqu'il commandoit l'armée contre les Gaulois, avoit montré peu d'égard pour les ordres de ce corps, fit une chose qui étoit sans exemple. Dans la crainte que les sénateurs, qu'il savoit être irrités contre lui, ne cherchassent des prétextes pour le retenir à Rome, il s'évada, lorsqu'il n'étoit encore que consul désigné, & se rendit à Rimini, où il prit possession du consulat. Cette démarche, qui montroit son mépris pour les cérémonies religieuses, scandalisa d'autant plus, qu'on publioit alors un grand nombre de prodiges, & comme il étoit parti sans auspices, on avoit peine à le reconnoître pour consul. On fit au reste beaucoup de sacrifices, & on ne négligea aucune des superstitions, qu'on jugeoit propres à écarter les calamités publiques.

Passage d'Annibal dans l'Étrurie.

Av. J.-C. 217 de Rome 537.

Les Carthaginois passerent l'hiver dans la Gaule Cisalpine. Les Gaulois cependant ne vouloient pas que leur pays fût le théâtre de la guerre. Il les falloit mener au butin. D'ailleurs il étoit essentiel pour Annibal d'aller en avant, & ce n'étoit pas à lui d'attendre que les Romains vinssent l'attaquer. Il résolut de passer dans l'Étrurie à l'entrée du printemps.

Le chemin le plus praticable étoit celui d'Arétium. Mais dénué de fourrages, ruiné par le séjour des armées romaines, il n'offroit que des montagnes difficiles à franchir, & une suite de

défilés qu'occupoit le consul C. Flaminius. A chaque pas, c'eût été des combats à livrer, & dans des lieux où la cavalerie n'eût été d'aucun usage. Annibal ne pouvoit pas même douter, que Servilius, qui campoit à Rimini, ne marchât bientôt après lui. Auquel cas, enfermé entre deux armées, il eût manqué de subsistance, & eût péri par la famine ou par les armes. Il n'étoit donc pas possible de prendre cette route.

Il y avoit un autre chemin beaucoup plus court, & dans un pays abondant en vivres & en fourages. Mais après avoir passé des montagnes, il falloit traverser le marais de Clusium qu'on jugeoit si impraticable, que les Romains n'avoient pas pris la précaution de le garder. Ce marais néanmoins n'étoit pas aussi impraticable qu'il le paroissoit. Il avoit un fond solide, & Annibal ne balança pas à prendre cette route. Si elle étoit difficile, il se flattoit au moins qu'il n'auroit point d'ennemis à combattre. Il voyoit Servilius à Rimini, Flaminius à Arétium; & il savoit que le sénat, qui avoit alors l'imprudence de vouloir diriger les opérations de la campagne, ne permettoit pas aux consuls de prendre, sans son aveu, des dispositions contraires aux ordres qu'il avoit donnés. Il jugea donc qu'on n'imagineroit pas qu'il tentât sérieusement ce passage; que d'abord on le laisseroit faire, qu'ensuite les consuls enverroient des

couriers à Rome; que les sénateurs délibéreroient, & qu'il seroit passé, avant qu'on eût pris des mesures pour s'y opposer.

Tout arriva, comme il l'avoit prévu. Mais son armée souffrit beaucoup. Elle fut dans l'eau quatre jours & trois nuits. Les bêtes de charge resterent dans les boues. Lui même il eut une fluxion qui lui fit perdre un œil: & ses troupes étoient si harassées de fatigues, qu'elles auroient été hors d'état de se défendre, si au déboûché du marais, elles eussent rencontré l'ennemi.

Sa conduite pour engager Flaminius à en venir aux mains.

Quoiqu' Annibal fût dans un pays riche & abondant, sa position paroissoit encore bien difficile. Servilius venoit au secours de Flaminius. Il falloit prévenir la réunion des deux armées, dont la moindre étoit supérieure à celle des Carthaginois. Cependant il n'étoit pas possible de forcer les Romains dans le camp d'Arétium; & comme le sénat avoit défendu à Flaminius de rien hasarder avant d'avoir été joint par son collegue, il étoit à présumer que ce consul ne sortiroit pas de ses retranchements. Mais, parce que Servilius arrivoit, Flaminius, jaloux de vaincre seul, n'en étoit que plus impatient de combattre.

Annibal, qui connoît les dispositions de ce général, en profite. Il s'approche du camp du consul: il s'en éloigne: il paroît tour-à-tour

le braver & le craindre : il met à feu & à sang toute la campagne. Enfin il prend tout-à coup la route de Rome, ayant Cortone à sa gauche & le lac de Thrasymene à sa droite, & il continue de porter le dégât par-tout où il passe. Alors le consul se mit en marche. Rome, menacée de voir l'ennemi à ses portes, lui parut un prétexte suffisant pour ne pas attendre plus long-temps son collegue.

Bataille de Thrasymene.

Cependant Annibal avançoit. Comme il observoit les lieux afin de choisir le plus propre à son dessein, il arriva dans un vallon spacieux, que deux chaînes de montagnes bordoient dans sa longueur. Il étoit fermé au fond par une colline escarpée, & on y entroit par un défilé étroit entre les montagnes & le lac de Thrasymene. Sur les deux côtés du vallon il mit une partie de son armée en embuscade, & à la tête du reste de ses troupes, il attendit les Romains.

Flaminius, qui le suivoit, étant arrivé le soir assez tard, campa auprès du défilé. Le lendemain il s'y engagea, sans avoir reconnu les lieux, & avant le jour. Mais à peine son armée fut entrée dans le vallon, qu'assaillie de toutes parts, il ne lui fut pas même possible de se mettre en ordre de battaille. La déroute fut complete. Flaminius perdit la vie. Six mille hommes, qui s'étoient retirés sur une hauteur, mirent bas les armes; & les Carthaginois

firent quinze mille prisonniers. Annibal rendit la liberté aux alliés, répétant ce qu'il avoit déja dit, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre. Quelques jours après, Maharbal défit quatre mille chevaux, auxquels Servilius avoit fait prendre les devants.

Av. J. C. 217 de Rome 537.

Courses d'Annibal dans plusieurs provinces d'Italie.

Annibal traversa l'Ombrie & le Picénum. Lorsqu'il fut arrivé sur la mer Adriatique dans le territoire d'Adria, il envoya à Carthage la premiere relation de ses succès. Pendant le séjour qu'il fit dans ces lieux fertiles, ses troupes se remirent de leurs fatigues, & s'enrichirent de butin. Il les conduisit ensuite, par le pays des Marucins & des Frentans, dans la Pouille; & il alla camper sous Hippone, d'où il ravagea sans obstacles toute la province. Non seulement, il faisoit passer au fil de l'épée les Romains en âge de porter les armes, il ravageoit encore jusqu'aux terres des alliés. Il est vrai que cette conduite étoit en contradiction avec ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'avoit pas pris les armes contre eux. Mais comme aucune de leurs villes ne s'étoit encore déclarée pour lui, il vouloit, par ces dévastations, les forcer à renoncer à l'alliance d'un peuple, qui ne paroissoit plus en état de les défendre.

Il semble qu'il auroit dû s'établir dans

Quoique victorieux, Annibal, cependant n'a pas une seule place. Au milieu d'un pays ennemi, s'il lui arrive un echec, il est sans ref-

source. C'est un torrent, qui se répand de côté & d'autre, & qui n'a de lit nulle part.

les provinces du nord.

Il se seroit conduit, ce me semble, avec plus de prudence, s'il se fût établi dans le nord de l'Italie; c'est-à-dire, dans le Picénum, dans l'Ombrie, &, sur-tout, dans l'Ètrurie. Ces provinces le mettoient à portée de tirer de nouveaux secours des Gaules & de l'Espagne, elles suffisoient pour lui fournir toutes les subsistances nécessaires : & en marchant à Rome, il les laissoit derriere lui, & il s'assuroit une retraite. Peut-être pensoit-il qu'à force de vaincre, il se rendroit maître de Rome même. Mais pouvoit-il supposer qu'on ne lui opposeroit jamais que des généraux tels que Sempronius & Flaminius? Et pourquoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnoîtroient enfin qu'ils devoient éviter les actions générales & décisives? Or, s'ils les évitent, Annibal est perdu. J'imagine que ce général, s'il ne détruisoit pas Rome, regardoit tout établissement en Italie, comme un succès peu digne de ses armes.

Q. Fabius, nommé dictateur, se propose de n'engager aucune action générale.

Av. J. C. 217 de Rome 537.

Depuis trente-trois ans aucun dictateur n'avoit commandé les armées. Ceux qu'il y avoit eu dans cet intervalle, avoient été créés pour tout autre objet. Après la journée de Thrasymene, on conféra la dictature à Q. Fabius Maximus, qui choisit pour général de la cavalerie, R. Minutius Rufus. Comme on attribuoit les

dernieres défaites à l'irréligion plutôt qu'à l'incapacité de Sempronius & de Flaminius, Fabius commença par remplir ſcrupuleuſement toutes les cérémonies accoutumées. Il ordonna même de nouveaux vœux & de nouveaux ſacrifices. C'étoit une précaution néceſſaire pour rendre la confiance aux ſoldats.

Il donna ordre à Servilius de raſſembler tous les vaiſſeaux, qui ſe trouvoient à Oſtie ou ailleurs, & il le chargea de veiller à la défenſe des côtes. Quant à lui, après avoir fortifié Rome, mis des troupes dans tous les poſtes où il en falloit, & ruiné le pays par où l'ennemi pouvoit arriver, il partit à la tête de quatre légions, dont deux étoient de nouvelles levées, & il prit le chemin de la Pouille où étoit Annibal. Il ne marchoit pas avec la confiance des derniers généraux. Il ſe propoſoit de ne rien haſarder, qu'autant qu'il y ſeroit forcé; d'éviter les plaines, où la cavalerie des Carthaginois avoit tout l'avantage; d'obſerver les mouvements des ennemis, afin de les harceler dans leurs marches, ou de leur couper les vivres; & de ſe tenir toujours à une diſtance, qui lui laiſſeroit la liberté d'engager une action ou de l'éviter. Il jugeoit avec raiſon qu'en temporiſant, il feroit échouer tous les projets d'Annibal.

Annibal ne le peut faire

Rien ne le fit jamais changer de réſolution, ni le ravage des terres, ni l'incendie des villa-

ges. Annibal, avec tous ses artifices, ne put l'attirer en rase campagne. Fabius occupoit toujours les hauteurs : il retenoit les soldats dans le camp : il ne hasardoit que de petits combats, & avec tant de précaution qu'il avoit presque toujours l'avantage.

changer de résolution.

Après avoir saccagé une partie de la Pouille, les Carthaginois se jeterent dans le Samnium, pays fertile, où une longue paix avoit apporté l'abondance. Ils firent des incursions sur Bénévent : ils prirent Téléfie, place fortifiée ; & ils passerent ensuite dans les plaines de Capoue. On leur faisoit espérer que cette ville se déclareroit pour eux.

Les dévastations les suivoient par-tout. Cependant Minucius, général de la cavalerie, blâmoit hautement la conduite de Fabius, qu'il accusoit de timidité ou même de lâcheté. Les soldats, désespérés de voir le plus beau pays de l'Italie en proie à l'ennemi, demandoient le combat, & sembloient vouloir forcer le dictateur à marcher contre les Carthaginois. Les discours séditieux, qu'on tenoit à l'armée, passoient à Rome, où le peuple les approuvoit ; & toute la république paroissoit conspirer contre un général qu'elle auroit dû regarder comme son sauveur. Il étoit bien plus difficile de résister à ces cris, que de se défendre des artifices d'Annibal. Fabius néanmoins persista dans sa premiere résolution, quoiqu'Annibal, qui eût

La sage lenteur de Fabius est blâmée.

voulu voir tout autre général à la tête des légions, le bravât de plus en plus, & cherchât par de nouvelles dévaſtations à rendre ſa conduite toujours plus odieuſe aux Romains.

Ruſe avec laquelle Annibal ſe tire d'un mauvais pas.

Quand il fut temps de prendre des quartiers d'hiver, Annibal voulut retourner dans la Pouille, parce que la Campanie ne pouvoit plus fournir à ſa ſubſiſtance. Mais lorſqu'il voulut repaſſer les défilés par où il étoit venu dans les plaines de Capoue, il les trouva occupés. Quatre mille hommes, que Fabius avoit détachés, s'en étoient ſaiſis, & ce général s'étoit retranché ſur une colline, qui commandoit les défilés. Les Carthaginois, campés dans la plaine, ſe virent enfermés entre les rochers de Formies, les marais de Linturne, & les Romains qui avoient derriere eux Capoue & le Samnium. Une ruſe les tira de ce mauvais pas.

Annibal choiſit, parmi les bœufs qui ſe trouvoient dans le butin, deux mille des plus forts. Il fit attacher à leurs cornes des fagots de ſarment & d'autre bois ſec & menu; & au milieu de la nuit, pendant que les armés à la légere gagnoient les hauteurs, & ſe répandoient de côté & d'autre avec grand bruit, les pionniers pouſſerent les bœufs juſqu'au ſommet d'une montagne qui étoit entre le camp des Carthaginois & le défilé, & mirent le feu aux fagots qu'on avoit attachés aux cornes de ces ani-

naux. Les bœufs, d'abord effrayés à la vue des feux qu'ils portoient ſur leurs têtes, & bientôt après brûlés juſqu'au vif, devinrent furieux, ſe diſperſerent dans les bois, & répandirent le feu par-tout où ils paſſoient.

Les Romains, qui étoient à la garde du défilé, ne pouvoient rien comprendre à ces flammes qui paroiſſoient les envelopper. Les uns ſe croient inveſtis par l'ennemi, & prennent la fuite: les autres penſent qu'Annibal s'empare des hauteurs, & courent pour l'en chaſſer. Tous, en un mot, abandonnent leur poſte, & laiſſent le paſſage libre aux Carthaginois. Fabius ne ſortit point de ſes retranchements. Etonné de ce qu'il voyoit, il ne voulut rien haſarder pendant les ténébres de la nuit. Le jour qu'il attendoit, lui apprit qu'Annibal lui avoit échappé.

Succès des Romains en Eſpagne.

En Eſpagne, la guerre continuoit ſur mer & ſur terre. Cnéus ſurprit, à l'embouchure de l'Ébre, la flotte ennemie. De quarante vaiſſeaux dont elle étoit compoſée, il en emmena vingt-cinq. Maître par cette victoire de la mer & des côtes, il porta le dégât juſqu'aux portes de Carthagene. Les peuples qui habitoient le long de l'Ébre, ayant alors abandonné le parti des Carthaginois, Aſdrubal marcha contre eux: mais il perdit deux batailles, quinze à vingt mille hommes & pluſieurs places.

Dans l'eſpérance de réparer ces pertes, Carthage équipa ſoixante-dix galeres. Cette flot-

te, qui se montra sur les côtes d'Étrurie, ne fit rien. Elle s'en retourna, lorsqu'elle apprit que Servilius venoit au devant d'elle avec cent vingt vaisseaux. Rome, quoiqu'elle eût Annibal à ses portes, paroissoit moins épuisée que sa rivale. P. Scipion passoit alors en Espagne avec trente galeres & huit mille hommes de débarquement. Lorsqu'il eut joint son frere, les Romains pousserent leurs conquêtes au de-là de l'Èbre : ils s'avancerent jusqu'à Sagonte : & la conduite des deux Scipions engagea plusieurs peuples, auparavant alliés de Carthage, à rechercher l'alliance de Rome. Les otages qu'Asdrubal faisoit garder dans la citadelle de Sagonte, ayant été livrés à ces deux généraux, ils les rendirent aux villes qui les avoient donnés aux Carthaginois : bienfait par lequel ils assuroient leur puissance beaucoup mieux que par les armes.

Minucius, général de la cavalerie, remporte un avantage sur Annibal.

Le dictateur, rappellé pour présider à quelques cérémonies de religion, avoit quitté l'armée. Avant de partir, il défendit au général de la cavalerie de combattre en son absence. Mais Minucius étoit d'autant moins disposé à lui obéir, que depuis la derniere retraite d'Annibal, on se plaignoit plus que jamais des lenteurs de Fabius.

Les Carthaginois avoient établi leur camp sous les murs de Gérunium, dans un pays abondant, où ils vouloient prendre leurs quartiers d'hiver.

d'hiver. Comme la saison avancée ne permettoit pas de poursuivre les avantages qu'une victoire auroit offerts, Annibal ne cherchoit pas alors à livrer des combats. Il avoit pour objet de ne pas consommer ses provisions, & d'en faire de nouvelles, afin que, pendant l'hiver, rien ne pût manquer à son armée. C'est pourquoi tandis qu'une partie de ses troupes conduisoit les bestiaux dans les pâturages, une autre alloit au fourrage, & une troisieme restoit à la garde du camp. Il divisoit ses forces, parce qu'il y étoit forcé. Peut-être aussi présumoit-il qu'on ne l'attaqueroit pas. Minucius l'attaqua néanmoins, il marcha à la tête des légions au camp des Carthaginois, pendant que sa cavalerie & ses armés à la légere tomboient sur leurs fourrageurs, qui étoient épars dans la plaine. Trop foible pour aller au devant de l'ennemi, Annibal l'attendit derriere ses retranchements. Il se défendit avec désavantage, il perdit beaucoup de monde, & il ne fut en état de repousser les Romains, que lorsque quatre mille fourrageurs furent revenus au camp.

Il partage le commandement avec Fabius.

Minucius se hâta d'écrire à Rome l'avantage qu'il venoit de remporter. Il l'exagera. Ceux qui blâmoient la conduite de Fabius, l'exagérerent encore, & ce petit succès parut aux yeux du peuple une grande victoire. Dans l'enthousiasme où l'on étoit du général de la cavalerie, on ne ménagea plus le dictateur. Un

tribun proposa de partager également l'autorité entre l'un & l'autre, & ce décret sans exemple fut porté.

Fabius ayant rejoint l'armée, Minucius lui proposa de commander chacun alternativement. Le dictateur lui offrit la moitié des troupes, disant que le décret du peuple le forçoit à partager le commandement, & non pas à le céder tout entier. Cette offre fut acceptée, & Minucius alla camper dans la plaine, à une petite distance de l'armée de Fabius.

Il est défait. Annibal s'applaudissoit de la mésintelligence qui divisoit les forces de l'ennemi, & qui paroissoit lui en livrer une partie. Il y avoit entre son camp & celui du général de la cavalerie, une petite colline, qui lui parut propre à engager une action, parce qu'elle pouvoit donner de l'avantage à celui qui l'occuperoit le premier. Mais avant de faire aucune tentative pour s'établir dans ce poste, il cacha pendant la nuit cinq cents chevaux & cinq mille fantassins dans des ravins qui coupoient la plaine; & dès la pointe du jour, lorsque l'embuscade ne pouvoit encore être éventée, il envoya ses armés à la légere se saisir de la colline.

A peine Minucius voit l'ennemi si près de lui qu'il le veut déloger. Les deux armées s'ébranlent insensiblement, & l'action devient générale. Alors les troupes qui étoient en embuscade, tombant sur les flancs & sur les derrieres

des Romains, les enveloppent & les culbutent. Les légions auroient été taillées en pieces, si Fabius ne fût venu à leur secours. Il s'avança en bon ordre, & reçut l'armée vaincue sous ses drapeaux. Annibal fit sonner la retraite, ne jugeant pas à propos de hasarder un nouveau combat contre des troupes fraiches, & commandées par un homme dont il faisoit cas.

Quant à Minucius, il répara sa honte. Il se hâta de reconduire son armée dans le camp du dictateur, reconnoissant tout ce qu'il lui devoit, renonçant à partager le commandement avec lui, & rentrant volontairement sous les ordres de ce général. A la fin de la campagne, Fabius abdiqua, & remit l'armée à Cn. Servilius, & à M. Attilius Régulus qui avoit été subrogé à Flaminius.

Après l'abdication du dictateur, les deux consuls suivent le même plan.

Les deux consuls, à l'exemple du dictateur, éviterent les actions générales. Ils observoient l'ennemi : ils tomboient sur ses détachements : ils lui enlevoient ses convois ; & ils ne livroient des combats, que lorsqu'ils avoient l'avantage. Par cette conduite, ils mirent la disette dans le camp des Carthaginois. Les troupes commençoient à murmurer contre Annibal ; & pour achever sa ruine, il suffisoit de continuer sur le même plan.

C. Terentius Varro nommé

Cependant la sage lenteur de Fabius étoit encore un objet de critique. C. Terentius Var-

consul avec L. Emilius.

ro, un de ceux qui l'avoient blâmée plus hautement, avoit fait passer le décret qui partagea le commandement entre le général de la cavalerie & le dictateur. Devenu par-là cher au peuple, il fut élevé au consulat. La bassesse de sa naissance, qui auroit dû lui donner l'exclusion, devint un titre aux yeux de la multitude, qui accusant les nobles patriciens ou plébéiens, de vouloir la guerre, se persuada qu'elle n'en verroit la fin, que lorsqu'elle auroit donné le commandement à un homme nouveau. Elle s'applaudit d'avoir choisi Varron, qui déclamoit contre les nobles, qui les accusoit d'avoir fait venir Annibal en Italie, & qui promettoit de l'en chasser incessamment. A ce consul vain & présomptueux, le sénat fit donner pour collegue L. Émilius, qui avoit commandé en Illyrie contre Démétrius de Pharos. C'étoit un capitaine sage & expérimenté.

Armées envoyées en Sicile & dans la Gaule Cisalpine.

Après l'élection des consuls, on procéda à celle des quatres préteurs. Deux resterent à Rome suivant l'usage. Des deux autres, M. Claudius Marcellus fut envoyé en Sicile, & L. Posthumius Albinus dans la Gaule Cisalpine. Le sénat fit passer en Espagne toutes les munitions, dont les deux Scipions pouvoient avoir besoin ; & pendant que les nouveaux consuls faisoient à Rome tous les préparatifs pour la nouvelle campagne, Cn. Servilius & M. Régulus continuerent de commander en qualité

de proconſuls, avec défenſe expreſſe d'engager une action générale.

Sur ces entrefaites, Annibal ſe ſaiſit de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient leurs munitions, & d'où ils tiroient leurs convois. Dans cette poſition, il commandoit ſur toute la Pouille, & il rendoit l'abondance à ſon armée. Il n'étoit plus poſſible aux proconſuls d'approcher des Carthaginois, ſans ſe mettre dans la néceſſité de combattre. Tout le pays étoit ruiné; & les alliés, en ſuſpens, attendoient à quoi on ſe détermineroit. Dans cet état des choſes, le ſénat jugea qu'il falloit enfin marcher à l'ennemi.

Annibal ſe rend maître de la citadelle de Cannes.

Av. J. C. 216 de Rome 538.

Les Romains levoient d'ordinaire quatre légions, chacune de quatre mille hommes de pied & de deux cents chevaux. Les alliés fourniſſoient le même nombre de fantaſſins & le double de cavalerie. Ces troupes ſe partageoient également entre les deux conſuls, & il arrivoit rarement que les deux armées conſulaires marchaſſent enſemble pour la même expédition. Dans cette occaſion, non-ſeulement, on les réunit, on fit encore les légions de cinq mille hommes de pied & de trois cents chevaux. Au lieu de quatre, on en leva huit, & on augmenta, dans la même proportion, le nombre des troupes fournies par les alliés. Ainſi, l'armée des Romains étoit de quatre-vingts mille hommes de pied & d'environ ſept mille chevaux.

Levées que fait la république.

Annibal, dont l'armée étoit à peu-près la moitié moins forte, avoit en infanterie quarante mille hommes, & en cavalerie dix mille.

Les armées en présence.

Émilius vint camper sur l'Aufide, dans une plaine toute découverte, à six milles environ des Carthaginois. Il ne vouloit pas néanmoins en venir encore aux mains : il se proposoit d'attirer l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie eût la plus grande part à l'action.

Le lendemain, Varron, c'étoit son tour de commander, s'approcha des ennemis, malgré toutes les représentations de son collegue. Annibal vint au devant de lui avec sa cavalerie & ses armés à la légere. Les Romains soutinrent le choc. Ils eurent même ce jour-là tout l'avantage, soit qu'Annibal eût mal pris ses mesures, soit qu'il eût dessein d'augmenter la confiance de Varron.

Le jour suivant, Émilius ne pouvant se retirer sans danger, fit passer l'Aufide à un tiers de son armée, & forma deux camps, séparés par le fleuve. Cette position le mettoit en état de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder beaucoup ceux des Carthaginois.

Annibal, dans la situation où il se trouvoit, ne pouvoit rien entreprendre sur les Romains. Cependant il avoit de la peine à subsister, & il en auroit eu également à faire une retraite. Il ne lui restoit pour ressources que les fautes de

l'ennemi. Il présenta la bataille : Émilius ne l'accepta pas. Heureusement pour lui, la prudence de ce consul ne lui faisoit perdre qu'un jour.

Bataille de Cannes.

Av. J. C. 216. de Rome 538.

Le lendemain, Varron fit passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, & rangea son armée en bataille. Il appuya sa droite sur le fleuve ; & quoique la plaine lui permît de s'étendre pour déborder les aîles des ennemis, il préféra de donner plus de profondeur à ses lignes.

Annibal passe aussi l'Aufide. Ses soldats n'étoient pas sans inquiétude à la vue de la grande armée qu'ils alloient combattre. Quelle armée, disoit Giscon, on ne la peut considérer sans étonnement ! Cela est vrai, répondit Annibal : mais une chose encore plus étonnante, & que tu ne remarques pas, c'est que dans toute cette multitude, il n'y a pas un seul homme qui se nomme Giscon, comme toi. Cette plaisanterie passa de bouche en bouche, & dissipa la frayeur des soldats.

Après avoir rangé toutes ses troupes sur une même ligne, Annibal marche à l'ennemi à la tête de l'infanterie espagnole & gauloise, qui occupoit le centre, & qui, doublant le pas, se détachoit des aîles, & présentoit aux Romains le convexe d'un croissant. Il y avoit deux raisons dans ce mouvement : l'une de tendre un piege à l'ennemi ; l'autre d'éviter que le combat fût général dès le premier choc. Dans la crain-

te que ſon armée, la moitié plus foible, ne pût pas ſoutenir le poids des Romains, Annibal vouloit attirer au centre l'effort des combattants. Ce fut auſſi par-là que l'action commença.

Les Eſpagnols & les Gaulois tiennent d'abord ferme. Bientôt ils cédent, ſe replient, reculent au de-là de l'alignement de leurs aîles, & préſentent à l'ennemi le concave d'un croiſſant. Si Varron au lieu de vouloir charger ces troupes qui reculoient, eût engagé le combat aux deux aîles, & arrêté ſon centre ſur l'alignement des ſiennes, la ruſe d'Annibal tournoit contre lui-même. Mais, au contraire, pendant que ſon centre s'engage, il jette de nouvelles troupes dans le piege qu'on lui tend, & il y pouſſe inſenſiblement toute ſon infanterie. Alors les Africains, dont Annibal avoit formé ſes deux aîles, ſe répiient, l'aîle droite à gauche, l'aîle gauche à droite; & l'infanterie romaine, attaquée par les flancs, s'embarraſſe d'autant plus qu'elle eſt plus nombreuſe, & qu'il lui reſte moins de terrain pour ſe former.

Cependant la cavalerie des Romains eſt miſe en déroute. Tandis que les Numides la pourſuivent, la cavalerie eſpagnole & gauloiſe prend en queue les légions, & les taille en pieces. Emilius & les deux proconſuls périrent. Soixante-dix mille Romains ou alliés reſterent ſur

la place. Dix mille furent faits prisonniers, & Varron s'enfuit à Vénuse.

La défaite de de Varron répand l'alarme à Rome.

Sur le premier bruit de cette défaite, le sénat s'assembla. On n'avoit encore aucune connoissance des détails de la bataille. On ne savoit ce qu'étoient devenus, ni l'armée ni les généraux. On ignoroit où étoient les restes des troupes: on ignoroit même s'il en restoit: & on étoit inquiet des projets d'Annibal. On envoya sur la voie Appia & sur la voie Latine pour interroger ceux que la fuite auroit sauvés. La consternation fut si grande, que, dans la crainte que les citoyens n'abandonnassent la ville, on mit des corps de garde aux portes, afin que personne ne sortit sans permission.

Elle paroissoit livrer cette ville aux Carthaginois.

Si, sans perdre de temps, les Carthaginois s'étoient approchés de Rome, peut-être s'en seroient-ils rendus maîtres. Il est vrai qu'ils n'avoient pas assez de troupes pour en faire la circonvallation, & qu'ils manquoient de machines pour former un siege: mais il ne s'agit ni de circonvallation ni de siege, quand une ville est attaquée sans l'avoir prévu, qu'elle n'a ni armes ni soldats, & que ses citoyens consternés songent plutôt à l'abandonner qu'à la défendre. C'est un coup de main qui peut ne pas réussir, mais qu'il est sage de tenter. Maharbal, qui commandoit la cavalerie, demandoit l'ordre pour marcher à Rome. Annibal lui répondit que cette entreprise méritoit d'être méditée:

cependant s'il la méditoit, elle devenoit impossible. *Tu sais vaincre*, repliqua Maharbal; *mais tu ne sais pas profiter de la victoire.* Le siege de Rome étoit d'ailleurs une entreprise, qui devoit attirer les peuples dans l'alliance d'Annibal (*).

Rome se rassure; ses ressources.

Dès que Rome avoit eu le temps de se reconnoître, elle étoit sauvée. Elle sentoit renaître ses forces, à mesure que la consternation se dissipoit. Une fois rassurée, elle avoit des défenseurs, tant qu'il lui restoit des citoyens. Les alliés fournirent des secours. Les particuliers porterent à l'envi leur argent au trésor public. On leva quatre légions: pour les rendre completes, on fit prendre les armes à des citoyens qui n'avoient pas l'âge prescrit par les loix. On enrôla huit mille esclaves. On tira des prisons ceux qu'on y retenoit pour crimes ou pour dettes, & on en fit un corps de six mille hommes. Enfin les trophées qui se conservoient dans les temples & dans les portiques, fournirent des armes qu'on avoit prises sur les ennemis & principalement sur les Gaulois. Elles étoient vieilles & mauvaises; mais c'étoient des citoyens qui les devoient manier. On comptoit encore sur les troupes des deux pré-

(*) Voy. les *Observations sur les Romains*. liv. 5.

teurs, lorsqu'on apprit que L. Posthumius étoit tombé dans une embuscade, & que son armée avoit été taillée en pieces.

Précautions superstitieuses & barbares.

Les Romains ne négligerent pas les précautions, que la superstition leur inspiroit. Les décemvirs eurent ordre de consulter les livres des Sibylles. Q Fabius Pictor fut envoyé à Delphes, pour demander au dieu quelle seroit la fin des maux de la république: & on enfouit tout vivants un Gaulois & une Gauloise, un Grec & une Grecque.

Le sénat refuse de racheter les prisonniers.

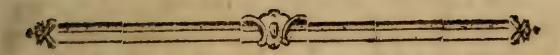
Quoique la république eût besoin de soldats, elle refusa de racheter sept à huit mille prisonniers, qu'Annibal offroit pour une rançon modique. Dans la néceſſité de vaincre ou de tomber en servitude, les Romains n'avoient de salut que dans la victoire; &, par cette raison, leur courage croissoit dans les dangers. Ils auroient, sans doute, combattu avec moins de valeur, si en devenant prisonniers de guerre, il avoient pu espérer de redevenir citoyens. Voilà pourquoi, observe Polybe, Annibal offroit de rendre les prisonniers qu'il avoit faits, & c'est pourquoi aussi le sénat refusoit de les racheter.

Réception qu'il fait à Varron.

Lorsqu'on sut que Varron arrivoit à Rome, tous les ordres allerent au devant de lui, & on lui rendit de solemnelles actions de graces pour n'avoir pas désespéré du salut de la république. Par cette réception, à laquelle on ne s'attend

pas, le ſénat donna une grande preuve de ſageſſe. Rien n'étoit plus capable de diminuer aux yeux de la multitude les dangers, dont elle ſe croyoit menacée. On auroit renouvellé la conſternation, ſi au lieu de rendre des honneurs au conſul, on l'avoit traité avec le mépris qu'il méritoit.





CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin da la seconde guerre punique.

Carthage n'envoie point de secours à Annibal.

Av. J. C. 216 de Rome 538.

La bataille de Cannes, qui paroissoit comme le présage de la ruine des Romains, entraîna la défection de plusieurs villes. Pour achever la révolution qui se préparoit, il auroit fallu que les Carthaginois se fussent hâtés de porter leurs principales forces en Italie. Mais Annibal avoit à Carthage des ennemis, qui ne négligerent rien pour l'arrêter au milieu de ses succès. Lorsqu'ils n'étoient pas assez puissants pour empêcher qu'on ne lui accordât les secours dont il avoit besoin, ils l'étoient assez au moins pour les rendre inutiles par les retardements qu'ils faisoient naître.

De la Pouille, il passa dans le Samnium & dans la Campanie. Il fit des tentatives inutiles pour se rendre maître de Naples & de Nole. Il fut même repoussé avec perte de devant cette derniere place, dans laquelle Marcellus, alors préteur, s'étoit renfermé. Les Campaniens ayant recherché son alliance, il prit ses quartiers d'hiver à Capoue.

Avantages des Scipions en Espagne.

En Espagne, les deux Scipions continuoient d'avoir des avantages. Ils remporterent une victoire complete sur Asdrubal, lorsqu'il se proposoit de passer en Italie. Les Espagnols, qui faisoient la principale force de l'armée des Carthaginois, prirent la fuite dès le premier choc, parce qu'ils ne vouloient pas être traînés hors de l'Espagne.

Consuls plébéiens l'un & l'autre pour la premiere fois.

Av. J. C. 215 de Rome 539.

L. Posthumius avoit péri dans la Gaule Cisalpine, lorsqu'il venoit d'être désigné consul avec Tib. Sempronius Gracchus. On lui substitua M. Marcellus, & Rome eut pour la premiere fois deux consuls plébéiens. Les patriciens, qui n'avoient pas pu empêcher cette élection, la firent déclarer vicieuse par les augures, & on subrogea Q. Fabius Maximus à Marcellus. Celui-ci néanmoins servit en qualité de proconsul.

Circonstance où Philippe fait alliance avec Annibal.

Les nations avoient alors les yeux ouverts sur l'Italie. Elles considéroient avec curiosité l'orage, qui devoit tôt ou tard fondre sur elles. Elles ne prévoyoient pas qu'elles auroient tout à craindre de celui des deux peuples qui seroit vainqueur. C'est pourtant ce qu'Agélaüs de Naupacte ne cessoit de représenter aux Grecs & au roi de Macédoine. Mais il les invitoit inutilement à oublier leurs querelles.

C'est dans cette circonstance, que Philippe, mal conseillé, fit alliance avec Annibal, &

aliéna les Grecs. Rome ne parut pas craindre ce nouvel ennemi. Elle équipa contre lui une flotte de cinquante vaisseaux, & menaça de porter la guerre en Macédoine, s'il tentoit de passer en Italie. Elle avoit une autre flotte, qu'elle opposoit aux Carthaginois, une armée en Sicile, une en Sardaigne, une dans le Picénum, celle des deux Scipions en Espagne, & trois contre Annibal, c'est-à-dire, les deux armées consulaires, & celle du proconsul Marcellus. On admire les ressources de cette république, quand on ne considere pas ce qu'elles coûtent.

Carthage éprouve des revers par-tout.

Av. J. C. 215 de Rome 539.

Carthage n'en avoit pas de pareilles. C'est qu'elle ne pouvoit faire la guerre qu'avec de l'argent, & l'argent lui manquoit, parce que son commerce étoit ruiné. Elle leva néanmoins de nouvelles troupes, qu'elle vouloit envoyer en Italie, & dont elle changea la destination, lorsqu'elle eut appris la défaite d'Asdrubal. Ensuite elle crut avoir trouvé l'occasion de recouvrer la Sardaigne, qui venoit de se soulever contre les Romains. Mais en voulant poursuivre à la fois toutes ces entreprises, elle éprouva des revers par-tout. En Espagne, les Scipions gagnerent encore deux batailles, qui engagerent tous les peuples à rechercher l'alliance des Romains : en Sardaigne, L. Manlius Torquatus remporta une victoire, qui soumit toute l'île, & en

Italie, Marcellus vainquit Annibal devant Nole.

Mort d'Hiéron. Idée de son regne.

Av. J. C. 215 de Rome 539.

Hiéron mourut cette année, après avoir regné cinquante-quatre ans. Son regne long, paisible & florissant tient peu de place dans l'histoire. Tandis qu'elle aime à s'appesantir sur les désastres des nations, elle parle à peine du bonheur d'un peuple bien gouverné: comme si les désastres étoient une chose extraordinaire, & le bonheur une chose commune.

Hiéron rendit ses sujets heureux, & répandit ses bienfaits au dehors. Quoique ses états fussent peu considérables, de grandes puissances eurent besoin de ses secours, & il n'eut jamais besoin des leurs. Voilà les ressources qu'il faudroit admirer.

Généreux envers les Carthaginois lors de la guerre des mercénaires, il ne le fut pas moins envers les Romains après la bataille de Thrasymene. Il fit débarquer au port d'Ostie des provisions d'orge & de bled: il offrit d'en envoyer encore dans tel lieu qu'on lui désigneroit; & il joignit à ce don une Victoire d'or, pesant trois cents vingt livres, & un corps d'archers & de frondeurs.

Un tremblement de terre ayant causé de grands dommages dans l'île de Rhodes, Hiéron envoya cent talents aux Rhodiens; & il fit élever

ver dans une de leurs places deux ſtatues, qui repréſentoient le peuple de Syracuſe couronnant celui de Rhodes, comme s'il eût voulu marquer qu'un peuple ne pouvoit avoir pour bienfaiteur qu'un autre peuple.

Enfin, dans une famine qui déſoloit l'Egypte, il fit préſent à Ptolémée Philadelphe de pluſieurs vaiſſeaux chargés de toutes ſortes de proviſions, & entre autres d'une galere, qu'on avoit été un an à conſtruire, & qui étoit le plus grand & le plus beau bâtiment qu'on eût encore vu.

Quoiqu'en paix, ſes arſenaux étoient remplis d'armes de toute eſpece, & ſa marine faiſoit reſpecter ſes vaiſſeaux marchands.

Il rapportoit tout à l'utilité. Ce fut par ſes conſeils, qu'Archimede, ſon parent & ſon ami, appliqua la géométrie aux méchaniques; & ce grand géometre fit conſtruire des machines étonnantes par leur ſimplicité & par leurs effets.

Hiéron a écrit ſur l'agriculture. On peut juger par-là combien il l'encourageoit. Ses ouvrages ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Il laiſſa la couronne à Hiéronyme ſon petit-fils. Il avoit nommé un conſeil de régence, & pris des meſures pour aſſurer la tranquilité des Syracuſains. Ses diſpoſitions ne furent pas reſ-

pectées. Andranodore, un des tuteurs, comptant gouverner lui-même, déclara que le prince, qui avoit à peine quinze ans, étoit en âge de gouverner, & il écarta tous les autres tuteurs. Dans le cours d'un long regne, Hiéron n'avoit point vu de sédition: Hiéronyme fut assassiné, l'année même qu'il monta sur le trône. Les conjurés vouloient rétablir le gouvernement républicain; une faction livra Syracuse aux Carthaginois.

Philippe arme contre les Romains.

Av. J. C. 214 de Rome 540.

Q. Fabius & M. Marcellus étoient alors consuls. C'est sous leur consulat que Philippe, roi de Macédoine, arma contre les Romains. Il se montra sur les côtes d'Épire, prit Orique qui étoit sans défense, remonta le fleuve Aoüs, mit le siege devant Apollonie, le leva honteusement; & lorsque le preteur M. Valérius parut à l'embouchure de ce fleuve, il brûla ses vaisseaux, & se retira par terre en Macédoine. Quelque temps après, les Étoliens & Attalus, roi de Pergame, devenus alliés des Romains, lui déclarerent la guerre. Il eut alors trop d'ennemis pour penser à l'Italie.

Epoque de la décadence d'Annibal.

Le consulat de Fabius & de Marcellus est l'époque de la décadence d'Annibal. Ce n'est pas, quoi qu'en dise Tite-Live, que les délices de Capoue eussent amolli les soldats, & perdu la discipline, puisqu'Annibal se maintint encore en Italie pendant treize à qua-

torze ans, qu'il prit des villes, qu'il remporta des victoires, & que lorsqu'il eut des revers, ses troupes, toujours fideles, s'exposerent sans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de sédition dans son armée.

La vraie raison de sa décadence, c'est que Rome faisoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva cette année jusqu'à dix-huit légions. Elle employa ses meilleurs généraux, & il s'en étoit formé de bons. Annibal, au contraire, étoit sans ressources, parce qu'il ne recevoit presque aucun secours de Carthage; & cependant son armée se trouvoit réduite à vingt-six mille hommes de pied & à neuf mille chevaux. Avec si peu de forces, il étoit difficile de gagner la confiance des peuples d'Italie. Il falloit pourtant contenir ceux qui s'étoient déclarés pour lui, conserver ses conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la campagne contre plusieurs armées qui se renouvelloient tous les ans.

Je n'entrerai pas désormais dans le détail des expéditions, qui ont été faites de part & d'autre. Je me bornerai aux résultats, & je parlerai seulement des princiaples entreprises. La premiere qui s'offre, est le siege de Syracuse par Marcellus.

Av. J. C. 214
de Rome 540.

Siege de Syracuse.

Parfaitement bien fortifiée, Syracuse se défendit, sur-tout, par les machines d'Archimede.

Ce géometre déconcerta les assiégeants, qu'il écartoit des murs, & dont il ruinoit tous les ouvrages. Après huit mois, Marcellus se vit réduit à changer le siege en blocus. Il fut trois ans devant cette place; & il désespéroit de s'en rendre maître, lorsqu'il s'établit dans un quartier par surprise, & que la trahison lui livra les autres. Archimede fut tué par un soldat.

En Espagne les Romains soutiennent leurs succès.

En Espagne, les Scipions avoient de nouveaux succès. Ils firent alliance avec Syphax, roi de Numidie, qui prit les armes contre Carthage. Mais Géla, roi d'un autre partie de la Numidie, envoya au secours de cette république une armée sous les ordres de Massinissa son fils, prince qui deviendra célebre.

En Italie ils reprennent la supériorité.

Av. J. C. 212 de Rome 542.

En Italie, la guerre se faisoit avec moins de vivacité qu'ailleurs, parce qu'Annibal étoit trop foible pour former de grandes entreprises. Il se rendoit maître des places par les intelligences qu'il se ménageoit, plutôt que par ses armes: c'est ainsi qu'il le devint de Tarente. Les Romains hâterent eux-mêmes la défection de cette ville, parce que les otages qu'elle leur avoit donnés, ayant voulu s'enfuir, ils les battirent de verges & les précipiterent du haut de la roche Tarpéienne. Ils conserverent néanmoins la citadelle.

Tarente, sans la citadelle, étoit une conquête peu importante, & un foible dédommagement

de la perte de Syracuse, que Marcellus prit cette année. Cependant Annibal se voyoit encore ménacé de perdre Capoue, que les Romains assiégeoient. Il vint au secours de cette place: il livra plusieurs combats: il marcha contre Rome, dans l'espérance de faire une diversion. Rien ne lui reussit. Capoue se rendit l'année suivante. Les Romains firent trancher la tête aux principaux habitants. Ils vendirent ou disperserent les autres, & ils crurent avoir usé de clémence, parce qu'ils ne raserent pas les murs de cette ville, qu'il étoit de leur intérêt de conserver.

Av. J. C. 212 de Rome 542.

Av J. C. 211 de Rome 543.

Pendant que Rome reprenoit la supériorité en Italie, elle éprouvoit des revers en Espagne, où Massinissa, vainqueur de Syphax, avoit conduit ses Numides. Cnéus & Publius ayant divisé leurs forces pour attaquer à la fois deux armées des Carthaginois, furent défaits, périrent l'un & l'autre & l'Espagne paroissoit perdue pour les Romains.

Pertes qu'ils font en Espagne.

Cependant L. Marcius, simple chevalier, rassemble les soldats que la fuite avoit dispersés, & les conduit dans le camp de T. Fontéius, lieutenant de P. Scipion. Il venoit d'être choisi pour les commander, lorsque les Carthaginois s'avancerent avec le désordre que donne la confiance, ne presumant pas de trouver de la résistance dans les débris de deux armées, dont

Victoires de L. Marcius.

les chefs avoient été tués. Mais, assaillis tout-à-coup, ils furent mis en déroute. Rentrés dans leur camp, ils ne prévirent pas devoir être attaqués ; & cette sécurité acheva de les perdre. Marcius, qui les surprit pendant la nuit, en fit un si grand carnage, qu'ils laisserent sur la place plus de trente mille hommes. Le sénat cependant reconnut mal ce service, parce que ce capitaine prit dans ses lettres le titre de propréteur. D'ailleurs, il jugeoit d'une dangereuse conséquence que les armées nommassent elles-mêmes leurs généraux.

Triomphe de Marcellus.

Av. J. C. 211 de Rome 543.

La prise de Capoue fut suivie du triomphe de Marcellus. Le peuple vit avec curiosité ces machines de guerre, qui avoient effrayé les légions; & ce qui ne fut pas moins nouveau pour lui, ce triomphe offrit à ses yeux les vases, les tableaux, les statues, tout le luxe, en un mot, d'une ville opulente qui cultivoit les arts. De tant de richesses, le général, qui les étaloit, ne conserva rien pour lui : il les déposa dans les temples, d'où elles furent dans la suite enlevées. On a regardé ce triomphe comme l'époque du goût des Romains pour les arts des Grecs, & on a reproché à Marcellus de leur avoir, le premier, fait connoître ces superfluités. Il est vrai qu'il n'auroit fallu montrer à ce peuple guerrier que des trophées d'armes : mais il eût fallu aussi que les peuples qu'il

ſubjuguoit, n'euſſent jamais été que ſoldats comme lui.

L'année ſuivante, le conſul M. Valérius Lévinus prit Agrigente ſur les Carthaginois, & toute la Sicile paſſa ſous la domination des Romains. Mais le principal théâtre de la guerre étoit alors en Eſpagne, où P. Scipion commandoit en qualité de proconſul.

Toute la Sicile ſous la domination des Romains.

Av. J. C. 210 de Rome 544.

Scipion, qui avoit donné des preuves de ſon courage au combat du Téſin, avoit une pénétration ſinguliere, un jugement ſûr, une grande activité & une ame ſenſible & généreuſe. Hardi dans ſes projets, prompt dans l'exécution, il ſe diſtinguoit, ſur-tout, par ſa prudence: elle étoit telle, qu'elle le faiſoit paſſer pour un homme inſpiré des dieux. Il laiſſoit ſubſiſter cette erreur, qui pouvoit contribuer à ſes ſuccès.

Scipion ſe prépare à faire le ſiege de Carthagene.

On ne prévoyoit pas que Scipion ouvriroit la campagne par le ſiege de Carthagene. Les Carthaginois étoient maîtres de tout le pays au de-là de l'Ebre: ils le défendoient avec trois armées victorieuſes, & à peine avoit-il lui-même trente mille hommes. D'ailleurs Carthagene étoit fort bien fortifiée. C'étoit la place d'armes des Carthaginois. Elle avoit un port aſſez ſpacieux pour recevoir une armée navale, & on y arrivoit facilement d'Afrique.

Scipion considérant que moins une entreprise est prévue, moins l'ennemi la prévient, jugea que la prise de Carthagene n'étoit pas impossible; & aussitôt qu'il fut arrivé à Tarragone, où il prit ses quartiers d'hiver, il s'informa de l'état des choses, de la position des lieux, de la force des armées, & des dispositions des alliés de Carthage. Il apprit que les Carthaginois appesantissoient le joug depuis leurs dernieres victoires; que les peuples n'attendoient que l'occasion pour se soulever; que la mésintelligence divisoit les généraux; qu'ils campoient à une grande distance les uns des autres; & que le plus près de Carthagene en étoit au moins à dix journées.

Cette ville, située au fond d'un golfe, sur une montagne qui forme une presqu'île, est défendue à l'orient & au midi par la mer, au couchant par un étang, & il ne reste au nord qu'une langue de terre qui la joint au continent. Elle étoit fort peuplée: mais les Carthaginois n'y entretenoient que mille hommes de troupes, tant ils étoient éloignés de prévoir qu'elle pût être assiégée. Enfin l'étang, qui la baignoit, sujet à un reflux sensible, devenoit guéable, lorsque la marée se retiroit: circonstance dont Scipion saura tirer avantage.

Il se rend maître de cette place.

Instruit de toutes ces choses, il marcha, conduisant lui-même ses troupes de terre, &

ayant donné le commandement de la flotte à C. Lélius, à qui seul il avoit confié son projet. Il arriva le septieme jour, lorsque sa flotte entroit dans le port. L'importance de son entreprise, les raisons qui la lui faisoient tenter, les récompenses qu'il promettoit, auroient suffi pour donner de la confiance aux soldats : il ajouta que Neptune lui avoit promis son secours.

Av. J. C. 210
de Rome 544.

Le lendemain matin, ayant commandé deux mille soldats, & des échelles, il donna le signal de l'assaut. Les Carthaginois, qui firent une sortie, furent repoussés, & les soldats appliquerent leurs échelles contre les murs. Mais comme elles étoient d'autant plus foibles qu'il avoit fallu les faire fort longues, la plupart se brisoient sous le poids des soldats qui montoient à la fois; & si quèlques-uns parvenoient jusqu'au haut, les assiégés les repoussoient facilement, & les précipitoient. Scipion fit sonner la retraite.

Il se prépare à donner un nouvel assaut le même jour. Il commande des troupes fraîches pour escalader les murs du côté de l'isthme, & il place sur le bord de l'étang cinq cents soldats, auxquels il donne des échelles. Les assiégés qui venoient de repousser l'ennemi, se flattoient de traîner le siege en longueur, lorsqu'ils se virent tout-à-coup assaillis de nouveau. Ils accourent pour défendre les murs du côté de l'isth-

me, & ils négligent le côté de l'étang, qu'ils croient suffisamment défendu. Cependant la marée se retire: les soldats, qui voient les eaux s'écouler, ne doutent pas que Neptune ne vienne à leur secours: ils passent, ils escaladent les murs sans obstacle, & ils se rendent maîtres de la place.

Il gagne l'affection des peuples.

Scipion trouva dans Carthagene les otages que les Carthaginois avoient exigés de leurs alliés: il les renvoya chez eux avec des présents. Il rendit la liberté à un grand nombre de prisonniers, il la fit espérer à tous; & il eut soin, sur-tout, que les femmes fussent respectées. Il y avoit, parmi elles, une jeune personne d'une rare beauté, qui avoit été promise à Allucius, prince des Celtibériens: les soldats l'ayant amenée à Scipion, il se hâta de faire venir Allucius & les parents, & il la leur remit. Avec ces procédés, il s'attacha les anciens alliés, & il en acquit de nouveaux.

Pertes que font les Carthaginois.

Av. J. C. 209 de Rome 545.

Il falloit une victoire aux Carthaginois pour arrêter les progrès de Scipion. Asdrubal la tenta, aprés avoir tout disposé pour passer en Italie, si la fortune lui étoit contraire. Ce dernier parti fut sa seule ressource. Alors Marcellus suivoit de près Annibal, pendant que Fabius assiégeoit Tarente. Il livra trois combats dans trois jours consécutifs. Le premier fut douteux. Dans le second, Annibal eut l'avantage, dans le troisieme, il fut défait. Bientôt après un corps

de Brutiens, qui faisoit partie de la garnison de Tarente, livra cette ville au consul Fabius.

Etat d'épuisement où sont les Romains.

Cependant si Asdrubal pénétroit en Italie, Annibal se flattoit encore de rétablir ses affaires, parce que les Romains étoient dans le plus grand épuisement. En effet, dans l'espace de dix ans, Rome avoit perdu la moitié de ses citoyens (*). Les pertes des alliés n'étoient pas moins considérables : leurs villes se dépeuploient, & il ne leur étoit pas possible de payer les impôts dont ils étoient surchargés. Plusieurs colonies avoient même déclaré à la république, qu'elles ne fourniroient plus ni argent ni soldats. Sur ces entrefaites, le consul Marcellus tomba dans une embuscade où il fut tué, & où son collegue, T. Quintius, reçut une blessure dont il mourut quelque temps après.

Av. J. C. 208 de Rome 546.

Situation d'Annibal, lorsque son frére Asdrubal arrive en Italie.

Asdrubal, qui amenoit quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux & quinze éléphants, passa les Alpes sans obstacles de la part des Gaulois, qui le reçurent comme allié, & dont un grand nombre le suivit en Italie. Mais cette facilité lui devint funeste, parce que son frere, qui ne l'attendoit pas si

Av. J. C. 207 de Rome 547.

(*) L'an 220 av. J. C. le dénombrement avoit donné 270213 citoyens, & l'an 209 il ne donna que 137108.

tôt, étoit encore dans le Brutium, lorsqu'il au-
roit dû se rapprocher de la Gaule Cisalpine
Peut-être même Annibal avoit-il trop attendu
Il lui étoit d'autant plus difficile de traverse
l'Italie à la vue d'un armée consulaire de qua-
rante mille hommes, que C. Claudius Néro
qui la commandoit, avoit eu l'avantage dan
deux combats, & l'avoit réduit à éviter lui-
même d'en venir aux mains. Quand même i
auroit pu, malgré Néron, aller au devan
d'Asdrubal, il auroit encore rencontré sur so
chemin la seconde armée consulaire, que M
Livius Salinator conduisoit dans la Gaul
Cisalpine. Dans cet état des choses, il pa-
roît que son seul parti étoit d'attendre qu
son frere vînt lui-même le joindre dans le Bru-
tium.

Résolution hardie de Claudius Néro.

Asdrubal lui dépêcha des couriers pour lu
donner avis de son arrivée: mais ils furent pris,
& conduits à Néron, qui, jugeant devoir alle
au secours de son collegue, partit aussitôt ave
l'élite de ses troupes. C'étoit en apparence li-
vrer à l'ennemi le midi de l'Italie. En effet, si
Annibal eût été instruit de l'absence du consul,
il eût pu reprendre l'avantage sur une armée
affoiblie, qui restoit saus chef. Mais Néron se
flatta qu'il n'en auroit aucun soupçon. Et afin
de lui cacher plus surement son projet, il le
cacha même aux soldats qu'il emmenoit avec
lui. Ils crurent marcher pour surprendre une

ille de Lucanie, qui étoit dans le voisinage
lu camp.

Quand on apprit à Rome cette résolution
ardie, on fut dans les plus grandes alarmes
L'événement les dissipa biéntôt. Asdrubal, en-
agé par la trahison de ses guides dans un poste
ésavantageux, perdit la bataille & la vie. Les
iistoriens ne s'accordent pas sur le nombre des
norts. Polybe regarde Asdrubal comme un
rand capitaine, & rejette les revers qu'il a eus
n Espagne, sur les collegues que Carthage lui
voit donnés.

Défaite & mort d'Asdrubal.

Néron, qui avoit eu la plus grande part
i la derniere victoire, rejoignit son armée,
ivant que les ennemis eussent rien su de son
ibsence. Il fit jeter la tête d'Asdrubal dans leur
camp; & c'est ainsi qu'Annibal apprit son
nalheur.

Sous ce consulat, la flotte des Carthaginois
fut défaite par celle des Romains, que com-
nandoit M. Valérius Lévinus. L'année sui-
vante, il ne se passa rien en Italie. Annibal resta
ranquille dans le Brutium, & les Romains se
bornerent à l'observer. Le théâtre de la guerre
fut en Espagne, d'où Scipion chassa, tout-à-fait,
es Carthaginois, six ans après avoir pris le
commandement dans cette province. Alors il
projetoit de porter la guerre jusqu'aux portes de
Carthage. Il falloit pour cela avoir des alliés en
Afrique, & il importoit, sur-tout, d'acquérir les

Fin de la guerre en Espagne.

Av. J. C. 206 de Rome 548.

Numides, parce qu'ils faisoient la principale force de la cavalerie ennemie.

Lors de la décadence des affaires des Romains en Espagne, après la mort de Cnéus & de Publius, Syphax étoit rentré dans le parti des Carthaginois. Scipion ayant fait sonder ce prince, partit de Carthagene avec deux vaisseaux, pour aller, comme le desiroit Syphax, traiter en personne avec lui. Cette démarche, qui l'exposoit à tomber entre les mains des ennemis, lui réussit, & il renouvella l'alliance avec ce roi numide. De retour en Espagne, il acquit un autre allié : ce fut Massinissa, qui cherchoit depuis quelque temps l'occasion de traiter avec lui. Après avoir négocié avec autant de succès qu'il avoit fait la guerre, il revint à Rome, où il fut fait consul. Il eut pour collegue P. Licinius Crassus.

Magon, frere d'Annibal, maître de Genes.

Av. J. C. 205 de Rome 549.

Pendant ce consulat, il ne se passa rien dans le Brutium, parce que des maladies contagieuses désolerent également l'armée des Carthaginois & celle des Romains. Mais Magon, frere d'Annibal, descendit dans la Ligurie avec douze mille hommes de pied & deux mille chevaux. Il s'établit à Genes, dont il s'empara; & les Gaulois commençoient à se joindre à lui.

Motif pour les Romains de porter la

Les efforts des Carthaginois pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Italie, étoient une nouvelle raison de porter la guerre en Afri-

que. Si une diversion en Espagne avoit été utile, que ne devoit-on pas espérer d'une diversion qui porteroit l'alarme jusques dans Carthage? Le danger où Rome, cette république de soldats, s'étoit trouvée, faisoit prévoir l'extrémité où seroit Carthage, qui n'avoit pour sa défense que des troupes mercenaires, des citoyens peu aguerris, & des généraux, connus seulement par leurs défaites. Il étoit donc plus facile de vaincre les Carthaginois en Afrique, qu'en Italie; & une victoire remportée sur eux, les forçoit à rappeller Annibal, & éloignoit de Rome un ennemi qu'on redoutoit encore.

guerre en Afrique.

Voilà les motifs du projet que Scipion avoit médité, & qu'il s'étoit flatte d'exécuter, lorsqu'il seroit consul. Mais quand il le proposa, il trouva de grandes oppositions. Fabius, sur-tout, le désapprouva: il ne vit que des dangers dans cette entreprise, & il employa tout son crédit pour la faire rejeter. Lorsque, malgré ses remontrances & ses intrigues, le sénat eut donné à Scipion le département de la Sicile, avec la permission de passer en Afrique, il ne se désista pas encore. N'ayant pu empêcher la résolution qui avoit été prise, il voulut au moins en traverser l'exécution. Il fit refuser au consul de nouvelles levées, & Scipion vit le moment où il ne pourroit pas même emmener avec

Ce projet que Scipion propose, trouve des oppositions.

lui les volontaires, qui le voudroient suivre.

Moyens qu'emploient les Carthaginois pour empêcher Scipion de passer en Afrique.

Afin d'occuper les Romains chez eux, les Carthaginois inviterent le roi de Macédoine à porter la guerre en Italie; & ils envoyerent à Magon vingt-cinq vaisseaux, six mille hommes de pied, huit cents chevaux, sept éléphants, & des troupes. Ils auroient voulu qu'Annibal eût pu jeter encore la terreur dans Rome, & ils se reprochoient alors de l'avoir si mal soutenu.

Moyens qu'emploient à Rome les ennemis de Scipion.

Philippe n'étoit pas à redouter. Quant à Magon, on lui opposa deux armées, une à Rimini, & une en Etrurie. Cependant Scipion continuoit de trouver des oppositions dans les sénateurs, à qui ses projets donnoient de la jalousie, ou qui étoient trop timides pour les adopter; pour lui faire ôter le commandement, ses ennemis le calomnierent. On l'accusa de vivre dans la mollesse, de corrompre la discipline, d'être par ses mœurs plus redoutable aux Romains qu'aux Carthaginois. Les choses vinrent au point, que, si l'avis de Fabius eût été suivi, Scipion auroit été condamné, sans avoir été entendu. Mais le sénat, qui voulut s'assurer de la vérité, fit partir des commissaires pour la Sicile. Scipion fut pleinement justifié. C'est ainsi que se passa l'année de son consulat & une partie de l'année suivante.

Ce général passe en Afrique.

Quand il eut achevé ses préparatifs, il partit de Lilibée avec cinquante vaisseaux de guerre,

te, & près de quatre cents bâtiments de charge. On ne sait pas quel étoit le nombre de ses troupes. Il campa à un mille d'Utique.

Av. J. C. 204 de Rome 550.

Massinissa vint le joindre avec deux cents chevaux, ou, selon quelques-uns, avec deux mille. C'est tout le secours qu'il amenoit avec lui. Ce prince avoit été dépouillé de ses états par Syphax, qui étoit rentré dans l'alliance des Carthaginois. Ainsi de deux alliés, sur lesquels Scipion avoit compté, il ne lui en restoit qu'un qui étoit sans forces. Cette révolution dont il avoit été instruit avant son départ de Lilibée, ne changea rien à ses projets. Dans cette premiere campagne, il ravagea les terres des Carthaginois, & défit deux détachements de cavalerie. Pendant que ces choses se passoient en Afrique, les censeurs C. Claudius Néro & M. Livius Salinator donnoient à Rome une étrange scene.

Censure de Claudius Néro & de Livius Salinator.

M. Livius & L. Emilius avoient été collégues dans la guerre d'Illyrie contre Démétrius de Pharos; & après être sortis de charge, ils avoient été accusés l'un & l'autre d'avoir détourné à leur profit, une partie du butin. Néron s'étoit porté pour accusateur de Livius, & celui-ci fut condamné par toutes les tribus, excepté la tribu Mécia. Outré de cet affront, il se retira à la campagne & ne revint à Rome que plusieurs années après, à la sollicitation de Marcellus. Il persistoit dans la résolution de ne prendre aucune part aux at-

faires, lorsque le peuple se reprochant le jugement qu'il avoit porté contre lui, le donna pour collégue à Néron, qu'il venoit d'élire consul. On eut de la peine à lui faire accepter une magistrature, qu'il devoit partager avec son ennemi : cependant il se rendit aux instances qu'on lui fit; il se réconcilia même avec Néron.

Ces deux censeurs étoient l'un & l'autre de l'ordre des chevaliers. Ils se dégraderent réciproquement. Néron ôta le cheval à Livius, sous prétexte qu'il avoit été condamné par le peuple; & Livius l'ôta également à Néron, premierement, parce qu'il avoit porté contre lui un faux témoignage, & en second lieu, parce qu'il l'avoit encore trompé par une fausse reconciliation. Enfin il flétrit trente-quatre tribus, & ne laissa le droit de suffrage qu'à la tribu Mécia, qui ne l'avoit pas condamné. Il disoit que le peuple avoit nécessairement prévariqué, une fois en portant un jugement contre lui, ou deux fois en le créant ensuite consul & puis censeur.

L'entreprise de Scipion n'est plus traversée.

Av. J. C. 203 de Rome 551.

On prorogea le commandement à Scipion, pour tout le temps qu'on auroit la guerre en Afrique. On cessoit alors de le traverser. Les consuls, les préteurs, tous les magistrats vouloient contribuer au succès de son entreprise. Son armée ne manqua de rien, & il n'eut plus à combattre que contre les Carthaginois.

Il brûle les deux camps ennemis.

Syphax étoit venu au secours de Carthage avec cinquante mille hommes de pied & dix

mille chevaux; & cette république avoit levé trois mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie, qu'Asdrubal, fils de Giscon, commandoit. C'étoit un des généraux que Scipion avoit chassés d'Espagne. Ces deux armées campoient à une demi-lieue l'une de l'autre, & à deux lieues environ de celle des Romains. Elles furent dissipées en une nuit. Scipion ayant fait mettre le feu tout-à-la fois aux deux camps, les Carthaginois & les Numides, croyant que cet incendie étoit un accident auquel l'ennemi n'avoit point de part, coururent pour l'éteindre, & tomberent sans armes sous les coups des Romains. Asdrubal & Syphax, qui échapperent, ne sauverent que deux mille hommes de pied & cinq cents chevaux.

Autres victoires des Romains.

Vaincus parce qu'ils avoient été surpris, ils se flatterent d'un plus heureux succès, lorsque la force décideroit seule du sort du combat : ils leverent de nouvelles troupes : ils reparurent avec trente mille hommes, & ils furent encore défaits. Alors toutes les villes qui dépendoient des Carthaginois se soumirent aux Romains : Massinissa recouvra ses états, & Syphax, battu pour la troisieme fois, fut fait prisonnier. Vers le même temps, Magon ayant perdu une bataille dans la Gaule Cisalpine, mourut de ses blessures, lorsqu'il retournoit en Afrique. Alors Carthage se vit forcée à rappeller Annibal.

Inquiétudes des Romains, après le départ d'Annibal.

Annibal quitta l'Italie, & les Romains ordonnerent des prieres publiques pour rendre graces aux dieux qui les délivroient de cet ennemi redoutable. Cependant ils n'étoient pas ſans inquiétude. Le ſuccès de la guerre leur paroiſſoit plus incertain que jamais. Les victoires de Scipion ne les raſſuroient pas. Pour avoir vaincu des troupes levées à la hâte, & commandées par des généraux tels qu'Aſdrubal & Syphax, ils ne jugeoient pas qu'il dût vaincre de vieilles troupes, aguerries, bien diſciplinées, & conduites par le plus grand capitaine. C'eſt Fabius, ſur-tout, qui répandoit ces inquiétudes. Il ne ceſſoit de préſager des malheurs, depuis que le théâtre de la guerre étoit en Afrique. Il mourut ſur ces entrefaites.

Av. J. C. 203 de Rome 551.

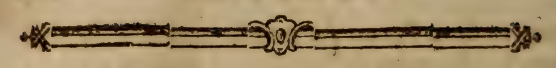
Défaite d'Annibal. Traité de paix.

Av. J. C. 201 de Rome 553.

Annibal arrive à Zama, & nous ſommes au moment qui décida du ſort des deux républiques: moment funeſte à Carthage qui fut vaincue, & la victoire ne dédommagea pas les Romains des pertes qu'ils avoient faites pendant une guerre longue & opiniâtre. Les conditions du traité de paix furent, que les Carthaginois renonceroient à l'Eſpagne, à la Sicile & à toutes les îles ſituées entre l'Afrique & l'Italie; qu'ils rendroient tous les priſonniers & tous les transfuges; qu'ils livreroient leurs éléphants & leurs vaiſſeaux, à l'exception de dix galeres; qu'ils payeroient un tribut pendant cinquante ans; & qu'ils n'entreprendroient point de

guerres ſans l'aveu du peuple romain. Syphax orna le triomphe de Scipion : il mourut en priſon quelque temps après. On fit préſent de ſes états à Maſſiniſſa & on donna le ſurnom d'Africain au vainqueur d'Annibal.





CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grece à la fin de la seconde guerre punique.

Il n'est pas nécessaire d'étudier en détail toutes les guerres des Romains.

QUOIQUE la Gaule Cisalpine & l'Espagne eussent été subjuguées, la domination des Romains n'y fut pas entiere & paisible. Il fallut pendant long-temps y remporter encore des victoires, & ce ne fut pas sans éprouver des revers. Mais je négligerai ces expéditions. Il ne s'agit pas d'aller avec les Romains de combat en combat. Autant il est utile de juger de leurs entreprises, lorsqu'elles commencent; autant il est inutile d'en observer scrupuleusement le progrès. Quand elles sont déja fort avancées, nous pouvons les regarder comme achevées, & passer rapidement à la conclusion. C'est le plan que je crois devoir suivre.

Après la seconde guerre punique, les Romains furent conduits à la conquête de la Macédoine & de la Grece. Pour observer cette entreprise dans ses commencements, il faut connoître quel étoit alors l'état de ces deux provinces.

[redacted]

Brigandages des Etoliens.

Les Étoliens, dont le pays s'étendoit depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe & jusqu'au pays des Locres Osoliens, s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie & dans d'autres provinces voisines. Cependant armés moins pour conquérir que pour piller, ils vivoient de brigandage, & ils le regardoient comme la seule profession d'un peuple libre & courageux. Contenus pendant un temps par la crainte d'Antigone Doson, ils se crurent tout permis, lorsqu'ils virent un jeune prince sur le trône de Macédoine. Alors ils firent de nouvelles courses dans le Péloponese: ils ravagerent les terres des Achéens: ils pillerent même celles des Messéniens leurs alliés.

Depuis que Cléomene avoit été chassé de Lacédémone, & qu'Antigone paroissoit avoir pacifié la Grece, la république d'Achaïe peu militaire par sa constitution, négligeoit tout-à-fait le métier des armes. Parce qu'elle ne redoutoit plus les Spartiates, elle croyoit n'avoir plus d'ennemis; & elle ne prévoyoit pas que les Étoliens recommenceroient leurs hostilités, dès qu'ils cesseroient de craindre le roi de Macédoine.

Quand il fallut armer pour chasser de la Messénie les Étoliens, Timoxene, alors préteur, s'y refusa. Il ne comptoit pas sur des troupes peu aguerries & levées à la hâte; & comme

l'année de sa préture alloit expirer, il aima mieux laisser le soin de la guerre à son successeur. Ce fut Aratus qui lui succéda, & il fut défait. Les Etoliens continuerent impunément leur brigandage : ils se retirerent même sans être inquiétés : & les Achéens ayant besoin des secours de leurs alliés ; députerent en Épire, en Béotie, en Phocide, en Acarnanie & en Macédoine.

On arme contre eux.

Philippe vint à Corinthe, où il convoqua les députés de toutes les villes qui avoient des plaintes à porter contre les Etoliens. On y délibéra sur les intérêts communs, & on prit des mesures pour agir avec vigueur. Le commencement de cette guerre, qu'on nomma sociale, répond au temps où Annibal se disposoit à faire le siege de Sagonte, & où les consuls L. Emilius & Livius Salinator furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Philippe, qui se conduisoit par les conseils d'Aratus, montra beaucoup de sagesse, & donna de grandes espérances aux alliés.

Av. J. C. 219 de Rome 535.

Cléomene, roi de Sparte, meurt en Egypte.

Sparte étoit alors déchirée par des factions. Les uns se souvenant des bienfaits d'Antigone, ne vouloient pas qu'on se séparât de Philippe; les autres, par haine pour la république d'Achaïe, vouloient qu'on s'alliât des Etoliens. Ces divisions paroissoient offrir à Cléomene une occasion de recouvrer la couronne. Ptolémée Évergete, chez qui il s'étoit retiré, lui

avoit même promis de le rétablir ; & les secours de ce souverain paroissoient lui être d'autant plus assurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Egypte de s'opposer à l'agrandissement des rois de Macédoine. Mais Évergete mourut la même année qu'Antigone Doson. Son successeur, Ptolémée Philopator, trop incapable de soins pour se conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grece. Il refusa des troupes à Cléomene : il ne lui permit pas même de retourner à Sparte ; & ce roi malheureux, après de vaines tentatives pout recouvrer sa liberté, fut réduit à se donner la mort. Les Spartiates, qui ne lui avoient point encore donné de successeur, disposerent alors du trône ; mais ce fut au gré de la faction favorable aux Étoliens.

Rois, qui lui succedent.

Les deux branches des Héraclides subsistoient encore. On choisit, dans l'une, Agésipolis ; & comme il étoit encore enfant, on le mit sous la tutele de son oncle Cléomene. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, simple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avoit d'éphores : tant, dit Polybe, les grandes dignités s'achetent quelquefois à vil prix.

Sage conduite de Philippe pendant la guerre sociale

La guerre se fit alors avec vivacité : les Étoliens, les Éléens & les Spartiates d'une part ; & de l'autre, tout le reste du Péloponese avec

les Acarnaniens, les Macédoniens & les Thébains. Les Messéniens refuserent d'entrer dans l'alliance des Achéens, quoique ce fût pour eux qu'on eût d'abord pris les armes.

Dans toute cette guerre, Philippe fut cher aux alliés & redoutable aux ennemis. Il eut des succès, qu'on attribuoit à la fortune : il en eut qu'on auroit jugés téméraires, s'il eût échoué. Mais il les dut tous à sa conduite. Actif, vigilant, infatigable, il savoit toujours saisir le moment. Par des marches rapides & bien concertées, il arrivoit souvent, lorsqu'on l'attendoit le moins : il enlevoit des places, qu'on n'imaginoit pas devoir être attaquées : & les ennemis déconcertés succomboient tantôt sous sa valeur, tantôt sous la hardiesse seule de ses entreprises.

Il est vrai qu'il avoit un bon conseil dans Aratus : mais il pouvoit seul exécuter les projets de ce grand homme. On le louoit d'autant plus d'avoir donné sa confiance à ce vertueux citoyen, qu'il étoit entouré de gens qui ne cherchoient qu'à le tromper & à perdre Aratus.

Il punit des hommes, qui abusoient de sa confiance.

Parmi ces traîres étoient Apelle, Léontius & Mégaléas. Le premier, qui avoit été tuteur de Philippe, en étoit le ministre. Les deux autres, mis en place par Antigone Doson, occupoient deux des principales charges de la cour, & entroient dans toutes les vues d'Apelle, auquel ils étoient dévoués. Ces trois hommes intriguoient sourdement pour faire

échouer les entreprises, qu'Aratus avoit concertées avec le roi de Macédoine : ils entretenoient même à cet effet des intelligences avec les ennemis. Philippe, qui, malgré l'ascendant qu'ils paroissoient avoir pris sur lui, ouvrit les yeux sur leur conduite, punit de mort Apelle & Léontius. Mégaléas se tua pour échapper au suplice qu'il méritoit. Dans toute cette affaire, le roi se conduisit avec autant de prudence que de fermeté.

Il accorde la paix aux Etoliens, pour faire la guerre aux Romains.

Déconcertés par la sagesse de ce prince, les Étoliens desiroient la paix, & on la négocioit, lorsqu'on apprit la défaite des Romains auprès du lac de Thrasymene. Ce fut alors que Démétrius de Pharos conseilla au roi de Macédoine de passer en Italie, l'assurant qu'il étoit déja maître de la Grece, & que tout l'occident alloit tomber sous sa domination. Philippe, trop jeune pour ne pas se laisser séduire aux discours flatteurs d'un ami inconsidéré, regarda les succès qu'il avoit eus jusqu'alors, comme l'augure de ceux que Démétrius lui promettoit. C'est pourquoi dans l'impatience de marcher contre les Romains, il se hâta de faire la paix avec les Étoliens ; & le traité en fut conclu à Naupacte, l'année même de la bataille de Thrasymene.

Av. J. C. 217
de Rome 537.

Combien les Grecs auroient été

Ce prince seroit devenu le chef de la Grece, s'il eût continué de se conduire avec la prudence qu'il avoit montrée jusqu'alors. Réunis sous

puissants, si ce prince avoit su les réunir.

un général habile, les peuples de cette contrée auroient formé une puissance redoutable; & les Romains, épuisés par les dernieres guerres, se seroient trouvés trop foibles pour subjuguer les Grecs par la force des armes. Annibal, pour qui la Grece seroit devenue un asyle, eût pu s'ouvrir un nouveau chemin par l'Illyrie, & marcher une seconde fois contre Rome. Au contraire, si Philippe abandonnoit les Grecs à leurs divisions, il est évident qu'il les livroit aux Romains, & qu'il s'y livroit lui-même.

Il leur devient odieux.

A travers les bonnes qualités qu'on admiroit en lui, on commençoit à démêler des vices qu'on auroit voulu excuser, lorsque l'échec, qu'il reçut devant Apollonie, acheva de les dévoiler. Dès-lors, cessant tout-à-fait de ménager les Grecs, il se fit autant d'ennemis qu'il avoit de voisins. Ce n'est pas ainsi qu'il falloit se préparer à la conquête de l'Italie.

Il se rendit à Messene, en apparence pour éteindre une sédition, & il l'alluma de plus en plus, parce qu'il se flattoit de trouver, dans les troubles, l'occasion de se rendre maître de la forteresse d'Ithome. Il fut même sur le point de se saisir de cette place, dans laquelle les Messéniens lui avoient permis d'entrer pour faire un sacrifice. C'étoit l'avis de Démétrius, qui lui représentoit que, s'il ajoutoit Ithome à Corinthe qu'il avoit déja, il mettroit tout le Péloponese sous sa domination. Mais Aratus

lui rappellant ses premieres années, lui fit voir que l'affection des peuples assuroit bien mieux sa puissance, que des forteresses enlevées par trahison. Philippe, retenu par un reste de respect pour ce citoyen vertueux, n'osa exécuter son projet. Il s'en repentit bientôt. Il porta ses armes sur les terres des Messéniens, & parce qu'Aratus désapprouvoit hautement sa conduite, il le fit empoisonner.

Ennemis qu'il a tout-à-la fois.

C'est environ deux ans après, qu'il eut tout-à-la fois pour ennemis les Étoliens, les Illyriens, les Éléens, Attalus roi de Pergame, & les Romains. Si pour lors les Achéens, qui le méprisoient, ne l'abandonnerent pas, c'est qu'ils avoient les mêmes ennemis. Philippe s'allia du roi de Bithynie, comptant sur une diversion qui empêcheroit Attalus de passer dans la Grece. Cette alliance lui fut d'un foible secours.

Av. J. C. 212 de Rome 542.

Attaqué de tous côtés, à peine a-t-il remporté deux victoires en Étolie, qu'il est obligé de passer dans le Péloponese, pour secourir ses alliés contre les Éléens, soutenus des Romains. Encore victorieux, il n'a pas le temps de suivre ses avantages. Les Dardaniens ont fait une irruption dans la Macédoine, & il vole à la défense de ses propres états. Il revint dans la Grece, lorsqu'Attalus repassoit en Asie, parce que Prusias, roi de Bithynie, venoit d'armer contre lui. Peu après, les Romains se retirerent encore. Les Étoliens abandonnés de ces

secours, demanderent la paix, & Philippe la leur accorda.

Education de Philopémen.

Quelque temps auparavant, un autre ennemi s'étoit declaré. Machanidas, successeur de Lycurgue sur le trône de Sparte, ravageoit l'Achaïe, & se flattoit de contribuer à la ruine du roi de Macédoine. Mais Philopémen étoit préteur. Vous m'avez demandé, Monseigneur, pourquoi je vous ai si peu fait connoître Philopémen, puisque c'étoit un grand homme. Je vais aujourd'hui satisfaire votre curiosité.

Cassandre, illustre par sa naissance & par l'autorité dont il jouissoit à Mantinée, ayant été exilé, se retira à Mégalopolis chez son ami Craüse, pere de Philopémen. Peu après, Craüse étant mort, Philopémen trouva dans Cassandre un second pere.

Il y avoit alors à Mégalopolis deux citoyens éclairés & vertueux, Ecdémus & Démophane. Disciples l'un & l'autre d'Arcésilas, ils n'avoient pas étudié la philosophe pour se perdre dans de vaines disputes. Ils avoient rendu la liberté aux Mégalopolitains. Ils étoient avec Aratus, lorsqu'il délivra Sicyone. Dans la suite, ayant été appellés par les Cyrénéens, ils dissiperent les troubles qui les divisoient, leur donnerent des loix, & les gouvernerent avec beaucoup de sagesse. C'est à ces deux hommes que Cassandre confia le jeune Philopémen.

D'une constitution forte, & propre aux

exercices de toute eſpece, Philopémen joignoit à ces avantages une conception prompte, une grande activité, un deſir vif de ſe diſtinguer, & une exactitude ſcrupuleuſe juſques dans les petites choſes. C'étoit une ame qui ſe portoit au vrai & au bien, rapidement & comme par inſtinct.

Sous ſes maîtres, il étudia la guerre dans les ouvrages qui traitoient de cet art. Il l'étudia, ſur-tout, dans la vie des grands capitaines. Il lut Homere, le poëte le plus propre à élever l'ame; & il ne négligea ni l'éloquence ni la philoſophie morale: études abſolument néceſſaires aux hommes deſtinés à gouverner les républiques.

Les talents & les vertus ſe formerent dans Philopémen, comme les plantes croiſſent dans un ſol qui leur eſt propre. Ses premieres études lui furent toujours cheres, parce qu'il en ſentit toujours l'utilité. Les exercices du corps étoient les ſeuls délaſſements de ſon eſprit. Il s'endurciſſoit aux fatigues. Il cultivoit lui-même un bien qu'il avoit à la porte de Mégalopolis; partageant les travaux avec ſes eſclaves, ſe nourriſſant comme eux, dormant comme eux ſur la paille, toujours le premier à l'ouvrage & le dernier. Vous voyez, Monſeigneur, combien les grands hommes ſont au deſſus des préjugés des grands. Ce n'eſt pas le beſoin qui forçoit Philopémen à cette vie dure. Il étoit

inutile qu'il fût riche pour lui : mais il vouloit l'être pour les autres, & il rachetoit ses citoyens, qui avoient été faits prisonniers à la guerre.

Il conserve la liberté aux Mégalopolitains.

Il étoit dans sa trentieme année, lorsque Mégalopolis fut livrée à Cléomene par trahison. Il déroba ses concitoyens au vainqueur, & les ayant conduits à Messene, il leur persuada de se refuser aux offres du roi de Sparte qui les invitoit à revenir dans leur patrie. Il jugeoit que ce prince abandonneroit Mégalopolis, lorsqu'elle seroit sans habitants. Il ne se trompa pas. Peu de temps après, il ramena les Mégalopolitains dans leur ville, ruinée, à la vérité, mais libre.

Il contribue au succès de la bataille de Sélasie.

C'est dans cette même campagne que se donna la bataille de Sélasie, entre Cléomene & Antigone Doson. La gauche du roi de Macédoine, repoussée, fuyoit en désordre, & il étoit temps de la soutenir. Philopémen, qui le représenta, voyant qu'on ne l'écoutoit pas, prit sur lui de faire marcher la cavalerie mégalopolitaine qu'il commandoit, & ce mouvement, fait à propos, ramena la victoire. Antigone ayant ensuite demandé, pourquoi la cavalerie avoit attaqué, avant d'avoir reçu ses ordres : tous ses officiers s'excuserent, & rejeterent sur le jeune Mégalopolitain, une faute dont ils n'avoient pas été capables. Antigone leur répondit que ce jeune homme s'étoit conduit en grand

grand capitaine. Il tenta inutilement de se l'attacher.

Pendant la paix qui suivit l'expulsion de Cléomene, Philopémen alla faire la guerre en Crete. Il y acquit une grande réputation, & à son retour les Achéens le nommerent général de la cavalerie.

Les Achéens deviennent sous ses ordres d'excellents soldats.

Ce commandement ouvroit la préture aux généraux, lorsqu'ils savoient ménager les suffrages des citoyens. C'est à quoi on n'avoit réussi jusqu'alors, qu'en usant de beaucoup d'indulgence, & la cavalerie achéenne étoit tout-à-fait tombée. Sous Philopémen, elle fut supérieure à celle des ennemis, parce qu'il rétablit la discipline. Cependant il parvint à la préture, & il n'en fut pas moins févere. Les Achéens, dociles aux leçons de ce grand maître, devinrent d'excellents soldats.

Victoire qu'il remporte à Mantinée.

C'est pendant sa préture que Machanidas prit les armes. Une bataille, qui se donna près de Mantinée, termina cette guerre. Après un combat opiniâtre, l'aîle gauche de Philopémen, composée d'étrangers, fut mise en déroute. Le reste de l'armée n'avoit point encore donné, & Machanidas, qui pour lors débordoit l'ennemi, auroit pu tout-à-la fois l'attaquer de front & le prendre en flanc : mais il poursuivit les fuyards ; & cette faute, dont Philopémen sut profiter, lui coûta la victoire & la vie.

Les Romains déclarent la guerre au roi de Macédoine.

Av. J. C. 204 de Rome 550.

Av. J. C. 200 de Rome 554.

La paix, que les Etoliens obtinrent deux ans après, lorsque Scipion passoit en Afrique, devint générale. Tous les alliés de part & d'autre furent compris dans le traité ; & les Romains y accéderent eux mêmes, parce qu'ils avoient alors besoin de toutes leurs forces contre Carthage. Mais il paroît que Philippe, qui se portoit par inquiétude à de nouveaux projets, n'avoit voulu que se débarrasser d'une partie de ses ennemis. En effet, il continua de faire la guerre au roi de Pergame, il la déclara aux Athéniens, il attaqua les Rhodiens, & il menaça l'Egypte. Toutes ces puissances ayant porté leurs plaintes à Rome, lorsque Scipion venoit de vaincre Annibal, la république déclara la guerre au roi de Macédoine.





CHAPITRE VI.

De la premiere guerre de Macédoine & de ses suites.

Quels étoient les peuples les plus puissants.

LA *Macédoine*, remarque Mr. de Montesquieu, *étoit presque entourée de montagnes inaccessibles. Les peuples en étoient très propres à la guerre, courageux, obéissants, industrieux, infatigables.*

La Grece, dit le même écrivain, *étoit redoutable par sa situation, sa police, ses mœurs, ses loix: elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art* (*).

Alors de tous les peuples de la Grece, les plus puissants étoient les Ètoliens & les Achéens. Les Ètoliens, endurcis aux fatigues, intrépides dans les combats, capables des entreprises les plus hardies, n'aimoient que la guer-

(*) De la grandeur & de la décadence des Romains, Chap. 5.

re. Les Achéens, moins belliqueux, mais également jaloux de leur liberté, étoient puissants par la sagesse de leur gouvernement, & ils devenoient soldats sous Philopémen. Enfin les Spartiates, quoiqu'asservis sous des tyrans, se faisoient encore redouter, parce qu'ils conservoient leur premier courage. Les autres peuples n'étoient rien par eux-mêmes. Les Macédoniens, les Étoliens, les Achéens & les Spartiates décidoient donc du sort de la Grece.

Pertes que fait Philippe.

Av. J. C. 200 de Rome 554.

Le consul P. Sulpicius Galba aborde en Illyrie avec deux légions. Pendant qu'il se rendoit maître de quelques places sur les frontieres de Macédoine, vingt vaisseaux, qu'il avoit détachés de sa flotte, se joignirent à celle d'Attale, chasserent les Macédoniens de l'Attique, enleverent Chalcis, subjuguerent les Cyclades, & bientôt après toute l'île d'Eubée. Philippe mit le siege devant Athènes, le leva, & ravagea l'Attique. Cependant plusieurs princes voisins de la Macédoine armoient contre lui.

Les Etoliens se déclarent contre lui.

Les Étoliens, sollicités par les deux partis, ne se déclaroient pas encore. Philippe fut défait, & ils armerent pour les Romains. C'est avec leurs secours que Rome vaincra. La campagne suivante fut moins féconde en événements, parce que P. Villius la commença dans l'arriere-saison.

Conduite de T. Quintius

Les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir par eux-mêmes un grand nombre de

troupes. Ils avoient beſoin que la Grece leur fournît de l'argent, des vivres, des munitions & même des ſoldats. Pour terminer promptement la guerre, il falloit donc enlever ces ſecours à Philippe, &, par conſéquent, détacher les Grecs de ſon alliance. C'eſt-à-dire, qu'il ne ſuffiſoit pas de vaincre, il falloit négocier. Rome trouva dans T. Quintius Flaminius, qui remplaça P. Villius, un bon général & un habile négociateur.

[redacted] pour priver Philippe des ſecours de la Grece.

Il eut une entrevue avec Philippe, qui parut deſirer la paix, & on tint des conférences pendant trois jours. Il prévoyoit, ſans doute, quelle en ſeroit l'iſſue. Mais il vouloit faire croire qu'en armant contre le roi de Macédoine, Rome n'avoit pas deſſein de faire la guerre aux Grecs, & qu'au contraire, elle s'intéreſſoit à leur liberté. En effet, il mit pour conditions à la paix, que Philippe retireroit ſes garniſons de toutes les villes grecques; & parmi ces villes, il comprit celles de Theſſalie, qui depuis Philippe pere d'Alexandre, avoient toujours été ſoumiſes aux Macédoniens. *Quand vous m'auriez vaincu*, dit le roi, *vous ne m'impoſeriez pas des loix plus dures*; & il rompit les conférences.

Av. J. C. 198 de Rome 556.

Les Grecs eurent la ſimplicité de croire que Rome, dont toutes les entrepriſes avoient été terminées par des conquêtes, & qui ſortoit à peine d'une guerre longue & diſpendieuſe, reprenoit les armes uniquement pour aſſurer leur

liberté. Cette illusion fut l'ouvrage de Quintius : il saura l'entretenir.

Succès des armes de Quintius.

Il ne falloit plus que des succès pour détacher tout-à-fait de Philippe des peuples qu'il aliénoit, & qui croyoient voir leur sureté dans la protection des Romains. Quintius, campé dans l'Epire, étoit séparé de l'ennemi par des défilés qui paroissoient inaccessibles. Il les força : le roi s'enfuit dans le fond de la Macédoine, & la victoire soumit aux Romains l'Epire & la Thessalie. Leur flotte, celle d'Attale & celle des Rhodiens, s'étant réunies, prirent Érétrie & Cariste, deux villes principales de l'Eubée, où il y avoit garnison macédonienne. Elles mirent ensuite le siege devant Corinthe. Dans le dessein de gagner les Achéens, Quintius publia qu'il ne prendroit cette ville que pour la leur rendre.

Les Achéens s'allient des Romains.

Les Achéens se trouvoient dans une situation, où ils ne pouvoient éviter un inconvénient, que pour tomber dans un autre. S'ils avoient des obligations à Philippe, ce prince leur étoit suspect : d'ailleurs il paroissoit trop foible pour les défendre. Cependant il n'y avoit pas de milieu : il falloit avoir les Romains pour amis ou pour ennemis ; & il falloit opter, lorsque leur flotte assiégeoit Corinthe, & que le consul approchoit avec ses légions. L'alliance des Romains fut acceptée. Voilà donc les princi

paux peuples de la Grece, déclarés contre Philippe.

C'est ainsi que Quintius termina sa premiere campagne. On lui continua le commandement avec le titre de proconsul. Il y avoit de l'inconvénient à donner chaque année la conduite de la guerre à de nouveaux généraux, qui ayant à peine le temps de prendre connoissance des lieux, étoient révoqués au moment qu'ils pouvoient agir avec plus de vigueur.

Nabis, roi de Sparte, devient aussi leur allié.

Av. J. C. 197 de Rome 557.

Pendant l'hiver, Nabis qui avoit usurpé le trône de Sparte après la mort de Machanidas, fit alliance avec les Romains, & remit à Quintius la ville d'Argos que Philippe lui avoit confiée. Le traité que fit le proconsul avec ce monstre, auroit suffi pour faire voir aux Grecs qu'il s'intéressoit peu à leur liberté. Mais ils n'ouvroient pas les yeux, & d'ailleurs il n'étoit plus temps de les ouvrir.

Les Béotiens sont forcés d'entrer dans la même alliance.

Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales. Uniquement conduits par le sentiment présent du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit, pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter; & ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (*). Cette république étoit une association des villes de la Béotie.

(*) Montesquieu. *Ibid.*

Incertains par caractère, & comme engourdis, les Béotiens, pour prendre un parti, avoient besoin d'y être forcés. Il étoit peu avantageux pour les Romains de les acquérir : mais il leur importoit de les enlever à Philippe, parce que la défection de tous les peuples de la Grece achevoit de ruiner la réputation de ses armes, & décourageoit les Macédoniens. Quintius & Attale se rendirent à Thebes, suivis d'un corps de troupes, qui, ne laissant pas la liberté des suffrages, ne permit pas aux Béotiens de rester dans leur incertitude. L'alliance avec les Romains fut arrêtée tout d'une voix. Sur ces entrefaites, Attale mourut. Fidele à ses alliés, juste envers ses sujets, ami des lettres, ce prince généreux fut généralement regretté. Il laissa la couronne à Eumene, l'aîné de ses fils.

Quintius, vainqueur à Cynocéphale, accorde la paix à Philippe.

Quintius, assuré des Grecs dont les troupes fortifierent son armée, tourna tous ses efforts contre la Macédoine. Une victoire qu'il remporta dans les montagnes de Cynocéphale en Thessalie, força Philippe à demander la paix, & il la lui accorda aux conditions suivantes: qu'il se renfermeroit dans les limites de la Macédoine; qu'il évacueroit toutes les villes grecques où il avoit garnison; qu'il livreroit tous ses vaisseaux; & qu'il payeroit mille talents en dix années.

Il humilie les Etoliens.

Dans l'assemblée où les alliés traiterent des conditions de cette paix, les Etoliens avoient proposé de détrôner Philippe, comme le seul

moyen d'assurer la liberté de la Grece. Mais le proconsul jugea qu'il étoit de l'intérêt des Romains de conserver un monarque, dont l'ambition inquiete affoiblissoit les Grecs en les divisant. D'ailleurs les Étoliens, alors le peuple le plus puissant de la Grece, seroient devenus trop redoutables, si on eût anéanti l'unique puissance qui pouvoit leur résister. Ils avoient eu la plus grande part à la derniere victoire; & parce que, dans leur aveuglement, ils s'imaginoient avoir vaincu pour eux, ils s'étoient flattés de donner la loi. Ce fut une raison de les humilier. Ils apprirent qu'en armant pour Rome, ils avoient armé contre eux-mêmes.

Il fait croire aux Grecs qu'ils sont libres.

Cependant les peuples de la Grece, soustraits à la domination d'un roi qui ne les avoit pas pu subjuguer, se voyoient à la discrétion d'un vainqueur qui alloit disposer de leur sort. Ils ne pouvoient recevoir la liberté que comme un don; & la liberté qui se donne, n'est qu'une servitude déguisée. Les Étoliens ne cessoient de dire, qu'on n'avoit fait que changer de maître.

Il y avoit dans la Grece trois places, qui paroissoient avoir été élevées pour l'asservir, Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, & Corinthe dans l'Achaïe. Philippe les appelloit les entraves de la Grece. Lorsque le sénat envoya des commissaires pour régler les affaires de cette province avec le procon-

ſul, il fut aſſez peu politique pour ordonner de laiſſer des garniſons dans ces trois places.

A l'arrivée de ces commiſſaires, les Grecs paroiſſoient inquiets, ſoit qu'ils ſoupçonnaſſent les ordres du ſénat, ſoit que la crainte les leur fît preſſentir. Mais un héraut ayant proclamé aux jeux Iſthmiques la liberté de toutes les villes, ils *ſe livrerent*, dit Mr. de Monteſquieu, *à une joie ſtupide, & crurent être libres en effet parce que les Romains les déclaroient tels.*

Av. J. C. 196 de Rome 558.

Cependant il les aſſujettit aux Romains.

Quintius les avoit raſſurés. Si conformément aux ordres du ſénat, il eût laiſſé garniſon dans les trois places dont nous avons parlé, tous les Grecs auroient reconnu avec les Étoliens qu'ils n'avoient fait que changer de maître. Il eut au contraire, la ſageſſe de déclarer que ces villes ſe gouverneroient par leurs loix, & qu'il en ſeroit de même de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe ou à quelqu'autre prince. Par ce réglement, qui en faiſoit autant de petites républiques, il les retenoit chacune dans la dépendance de la puiſſance qui les protégeoit; & la Grece ſe trouvoit aſſujettie, parce qu'il l'avoit diviſée. Il étoit facile de prévoir que les Étoliens, Philippe, Nabis & les Achéens ne manqueroient pas de former de nouvelles entrepriſes; que les peuples opprimés porteroient leurs plaintes au ſénat; qu'en leur donnant des ſecours, on affoibliroit les oppreſſeurs; que la Grece, en un mot, ſe livreroit d'elle-mê-

me, & que les Romains auroient à peine besoin de prendre les armes.

Guerre qu'il fait à Nabis.

Av. J. C. 195 de Rome 559.

Nabis offroit déja une occasion d'armer contre lui, & Quintius ne la laissa pas échapper. Ayant assemblé les alliés à Corinthe, il s'agit, leur dit-il, de décider si Argos sera libre comme les autres villes, ou si elle restera au tyran de Sparte qui s'en est emparé. Cette affaire, ajouta-t-il, vous regarde uniquement: Rome n'ambitionne que la gloire de délivrer toute la Grece. La guerre fut déclarée.

Les flottes des Romains, des Rhodiens & du roi Eumene formerent le siege de Githium, port de mer des Lacédémoniens, & cette place se rendit, lorsque le proconsul assiégeoit Sparte avec une armée de cinquante mille hommes. Nabis fut forcé d'évacuer Argos & toutes les villes de l'Argolide. Il eût été au pouvoir du proconsul de le détrôner, & de rendre la couronne aux descendants d'Hercule; mais un tyran, odieux aux Grecs, & entreprenant, convenoit mieux aux vues des Romains.

Il quitte la Grece.

Il y avoit néanmoins de la contradiction à se déclarer les protecteurs de la liberté, & à laisser Sparte dans la servitude. Cette conduite paroissoit d'autant plus suspecte, que Chalcis, Démétriade & Corinthe n'étoient pas encore évacuées. Les Étoliens, sur-tout, se plaignoient hautement de la mauvaise foi du proconsul. Quintius se justifia dans une assemblée qu'il

Av. J. C. 194
de Rome 560.

avoit convoquée à Corinthe. Il évacua toutes les places, quitta la Grece, & emmena les légions.

Nabis reprend les armes. Philopémen associe Sparte à la république d'Achaïe.

Une faction avoit forcé Philopémen à se retirer en Crete. Il revint, lorsqu'elle fut dissipée : on faisoit alors la guerre au tyran de Sparte. La gloire de ce général ne fut point obscurcie par l'enthousiasme des Grecs pour Quintius.

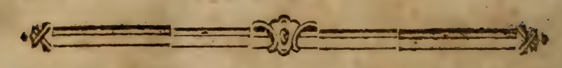
Av. J. C. 193
de Rome 561.

Les Romains s'étoient à peine retirés, que Nabis mit le siege devant Githium, se proposant de recouvrer toutes les places qu'on lui avoit enlevées. Les Achéens députerent aussitôt à Rome, & le sénat promit d'envoyer incessamment une flotte à leur secours. Cependant ils équiperent à la hâte quelques vaisseaux : ils les chargerent de soldats & de matelots peu versés dans la marine ; & Philopémen, alors préteur, quoiqu'il ne connût la mer que pour avoir été en Grece, eut l'imprudence de prendre le commandement de cette flotte.

Il fut vaincu : mais il répara bientôt sa défaite. Comptant sur la sécurité que la victoire donnoit aux ennemis, il prit terre, tomba tout-à-coup sur eux, & en fit un grand carnage. Les Achéens marchoient à Sparte, lorsque Nabis, qui venoit de se rendre maître de Githium, accourut avec toutes ses forces, & les surprit dans des défilés. Effrayés lorsqu'ils considéroient combien le lieu leur étoit peu fa-

orable, ils ne se rassurerent que par la confiance qu'ils avoient dans les ressources de leur énéral. En effet, Nabis perdit presque toute on armee, & eut peine à se sauver lui-même à Lacédémone. L'année suivante, ce tyran Av. J. C. 192 de Rome 562. érit par la trahison d'un Ètolien, & Philoémen associa les Spartiates à la république 'Achaïe. Alors commençoit la guerre de Sye.





CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'orient avant la guerre de Syrie.

Il importe de connoître quelle étoit la puissance des monarchies de l'Asie.

DES débris de l'empire d'Alexandre, nous avons vu plusieurs monarchies se former parmi les discordes, les trahisons, les meurtres & les forfaits. Elles ont duré, comme elles ont commencé : c'est à peu-près toute leu histoire. Il faut néanmoins observer quelle étoit la puissance de ces monarchies, si nou voulons juger des causes qui ont contribué aux succès des Romains, lorsqu'ils passeren en Asie.

Royaume de Pergame.

Av. J. C. 285 de Rome 469.

Philétere, eunuque qui avoit appartenu à un officier de l'armée d'Antigone, passa avec son maître au service de Lysimaque, qui lui confia la ville de Pergame avec ses trésors. Depui plusieurs années, il servoit le roi de Thrac avec fidélité, lorsque son attachement pour l fils aîné de ce prince, Agathocles, que les intrigues d'Arsinoé avoient fait périr, le rendi suspect à cette princesse qui prit des mesure

pour le perdre. Il se révolta, & avec le secours de Séleucus, il conserva la ville de Pergame. Trois ou quatre ans après, le roi de Thrace & celui de Syrie étant morts, il sut profiter des querelles qui s'éleverent entre leurs successeurs; & il se maintint avec d'autant plus de facilité, que les rois de Macédoine, alors chancelants sur le trône, ne pouvoient pas conserver les provinces éloignées. Après un regne de vingt ans, il eut pour successeur Eumene, qui étoit son frere ou son neveu. Celui-ci en regna vingt-deux, & laissa la couronne à Attale, fils d'Attale, frere de Philétere. C'est celui que nous avons vu allié des Romains.

Royaume de Bithynie.

Le royaume de Bithynie, plus ancien, avoit eu ses rois particuliers sous la domination des Perses. Il les eut encore sous les successeurs d'Alexandre, & il fit partie de la monarchie de Lysimaque. Les troubles qui survinrent après la mort de Séleucus, furent favorables à l'agrandissement des rois de Bithynie, & c'est à cette époque qu'ils commencent à devenir puissants. Nicomede I regnoit alors, & son regne a été long.

Royaume de Cappadoce.

La puissance des rois de Cappadoce est de la même époque. Auparavant ils étoient sous la domination des Perses. Le premier dont l'histoire fait mention, est un Pharnace à qui

Cyrus avoit donné ce royaume. Ainsi que les rois de Bithynie, ceux de Cappadoce ont pris peu de part à la guerre de Syrie.

Royaume d'Egypte.

En Egypte, Ptolémée Soter, fils de Lagus, a conservé sur le trône l'amour de la simplicité & l'éloignement du faste. Philadelphe eut aussi des vertus. Il protégea les arts & le commerce. Il répandit l'abondance dans ses états. Mais il s'amollit dans le luxe, & il flétrit les commencements de son regne par la mort de Démétrius de Phalere. Démétrius avoit conseillé à Soter de laisser la couronne à l'aîné de ses fils.

Ptolémée Évergete aima les lettres, attira les savants & agrandit ses états. Ses successeurs furent des ames lâches, livrées aux débauches & aux forfaits.

Démembrements de la monarchie de Syrie sous Antiochus Soter & sous Antiochus Théos.

Les Gaulois venoient de s'établir dans la Thrace, lorsqu'Antiochus, qui succédoit sur le trône de Syrie à Séleucus, déclara la guerre à Nicomede I, roi de Bithynie. Nicomede ouvrit l'Asie aux Gaulois, qu'il appella à son secours; & Antiochus remporta sur eux une victoire, qui lui fit donner le surnom de Soter ou de Sauveur. Les Gaulois cependant resterent maîtres d'une partie de l'Asie mineure, qu'on a nommée Gallo-grece, ou Galatie, & Nicomede ajouta de nouvelles provinces à son royaume.

A la

A la mort de Philétere, Antiochus Soter ayant voulu s'emparer de Pergame, Eumene le vainquit près de Sardes, & lui enleva aussi plusieurs provinces. Comme la Macédoine & la Thrace étoient exposées à des révolutions continuelles, les rois de Bithynie & de Pergame avoient encore plus de facilité à faire des conquêtes dans les parties de l'Asie mineure, qui avoient appartenu à Lysimaque.

Ainsi des quatre monarchies formées par les successeurs d'Alexandre, celle de Thrace ne subsistoit déja plus, celle de Macédoine se soutenoit à peine, & celle de Syrie, qui paroissoit la plus puissante, commençoit à se démembrer. Dans ces circonstances, Antiochus Soter arma sans succès contre l'Egypte. Il vouloit soutenir Magas, gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, qui s'étoit soulevé contre Philadelphe. Cette guerre continua sous son fils, Antiochus, auquel les Milésiens donnerent le surnom de *Théos* ou *Dieu*. Mais pendant que ce prince rassembloit toutes ses forces contre l'Egypte, Arsace, homme d'une basse naissance, souleva les Parthes, & jeta les fondements d'un nouvel empire. Ses successeurs ont été, nommés Arsacides. Peu d'années après, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi. D'autres gouverneurs se souleverent à son exemple, & Antiochus perdit toutes les provinces au de-là du Tigre.

Av. J. C. 256 de Rome 498.

Il fit alors la paix avec Philadelphe, dont il épousa la fille Bérénice.

Av. J. C. 247 de Rome 507.

Regne de Séleucus Callinicus.

Mais Laodice, sa sœur & sa femme, qu'il avoit répudiée, l'empoisonna, mit sur le trône Séleucus II, son fils aîné, surnommé Callinicus ou Victorieux, & se hâta de faire périr Bérénice & un fils que cette princesse avoit eu d'Antiochus Théos. Ptolémée Évergete, qui montoit alors sur le trône, arma pour venger la mort de sa sœur. Il conquit plusieurs provinces, il fit mourir Laodice, & il eût détrôné Séleucus, si une sédition ne l'eût pas forcé à revenir dans ses états. Avec un butin immense, il remporta les idoles que Cambyse avoit autrefois enlevées à l'Egypte, & il les replaça dans leurs anciens temples. Ce fut à cette occasion que les Egyptiens lui donnerent le surnom d'Évergete, c'est-à-dire, Bienfaiteur.

Antiochus, surnommé Hiérax, Oiseau de proie, commandoit dans l'Asie mineure. Il arma sous prétexte de donner des secours à Séleucus, son frere, qu'il vouloit détrôner. Le roi de Syrie, ayant découvert ses desseins, fit la paix avec l'Egypte, marcha contre lui, & fut vaincu près d'Ancyre en Galatie.

Les Gaulois, qui servoient dans l'armée d'Antiochus, se souleverent; & ce prince, bien loin de recueillir le fruit de sa victoire, con-

tinua la guerre sans succès, & périt enfin, après avoir erré de province en province. Eumene, qui profita de ces troubles, recula ses frontieres, & Attale, qui lui succéda, & qui prit le premier le titre de roi de Pergame, poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus. Sur ces entrefaites, Séleucus, ayant tourné ses armes contre Arsace qui lui avoit enlevé l'Hyrcanie, perdit une grande bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il mourut quelques années après chez les Parthes.

Av. J. C. 227 de Rome 527.

Regne de Séleucus Céraunus.

Il eut pour successeur son fils Séleucus III, auquel on donna le surnom de Céraunus ou de Foudre, quoiqu'il eût un corps foible & un esprit plus foible encore. Ce prince eût perdu la couronne, si Achéus, son oncle maternel, n'eût pris les rênes du gouvernement. Il le conduisit contre Attale, & il avoit recouvré toutes les provinces que ce roi avoit enlevées à Callinicus, lorsque Séleucus mourut empoisonné. Achéus punit les coupables, refusa le trône qui lui fut offert par l'armée, & le conserva au frere du dernier roi, Antiochus le Grand. Trois ans après mourut Évergete, auquel succéda son fils Ptolémée, surnommé Philopator, c'est-à-dire, qui aime son pere.

Av. J. C. 224 de Rome 530.

Foiblesse des monarchies d'Egypte & de Syrie.

Nous voici aux événements contemporains aux préparatifs d'Annibal pour passer en Italie. C'est le temps où trois jeunes souverains com-

mencent à gouverner les trois principales monarchies; Philippe, la Macédoine: Antiochus III, la Syrie: Ptolémée Philopator, l'Egypte. Nous avons vu comment Philippe a livré la Grece aux Romains: il nous reste à considérer la conduite de Philopator & d'Antiochus.

Leurs monarchies, formées des débris d'un empire qui ne pouvoit subsister, ont eu dès leurs fondateurs tous les vices qui préparent la chûte des états. Aux révolutions qu'a éprouvé la Syrie, nous voyons quelle étoit sa foiblesse. Si l'Egypte s'est mieux conservée, c'est que jusqu'à Philopator ses souverains ont eu quelques vertus. D'ailleurs les Egyptiens & les Syriens étoient également amollis; & les Macédoniens, confondus parmi eux, avoient pris leus mœurs.

Ces deux monarchies, également foibles, ne se defendoient l'une contre l'autre, que parce qu'elles étoient chacune dans l'impuissance de conquérir. L'Egypte n'avoit à redouter que les Séléucides, & par cette raison, elle se maintenoit mieux. La Syrie, au contraire, étoit entourée d'ennemis. Puissants par les provinces qu'ils lui avoient enlevées, tous se faisoient craindre à la fois; parce que, pour se conserver, tous avoient le même intérêt à se réunir contre elle.

Ptolémée Philopator, roi d'Egypte.

Incapable de soins, Philopator laissoit le gouvernement du royaume à Sosibe, ministre qui avoit des vices & des talents, & qui faisoit servir à son ambition les foiblesses de son maître. Jamais cour ne fut plus corrompue. Les honneurs étoient prostitués : les forfaits paroissoient des titres à la faveur ; & le souverain donnoit lui-même l'exemple de la scélératesse. Il fit mourir Magas son frere, Bérénice sa mere, Arsinoé sa sœur & sa femme ; on l'accuse d'avoir empoisonné Evergete son pere. Mais il est inutile de compter les victimes que ce monstre immoloit à sa rage.

Antiochus le Grand gouverné par Hermias.

Hermias, mis en place par Séleucus Céraunus, gouvernoit la Syrie. Cruel, lâche, ignorant, tout son art étoit de se rendre nécessaire en flattant les goûts du prince, de l'entourer de ses créatures, & de fermer tout accès aux hommes de mérite. Les courtisans corrompus lui étoient vendus par les graces qu'ils en avoient reçues, ou qu'ils en attendoient ; les autres redoutoient son crédit.

La haine qu'on avoit pour cet homme, occasionna des soulèvements. Alexandre & Molon, deux freres, dont l'un avoit le gouvernement de la Perse, & l'autre celui de la Médie, armerent contre Antiochus, sous prétexte d'armer contre le ministre. Ils comptoient sur l'incapacité d'Hermias. Cette révolte arriva la quatrieme année du regne d'Antiochus, lorf-

que ce prince se proposoit de déclarer la guerre au roi d'Egypte.

Alexandre & Molon n'étoient que depuis trois ans dans leurs gouvernemens. Ils ne pouvoient pas y être encore bien affermis; & il y avoit lieu de présumer que si le roi marchoit contre eux, les peuples, à son approche, les abandonneroient. C'est ce que pensoit Épigene, sujet fidele & capitaine expérimenté. Mais Hermias, qui craignoit de se compromettre dans cette expédition, l'accusa de vouloir livrer Antiochus aux rebelles. Il conseilla donc au roi de charger de cette guerre quelques-uns de ses généraux, & de marcher lui-même contre Philopator. Il comptoit le conduire à des succès plus assurés, & gagner sa confiance de plus en plus.

Mais les généraux qu'il employa, ayant été vaincus dans plusieurs combats, Alexandre & Molon se rendirent maîtres de la Babylonie & de la Mésopotamie. Leurs progrès ne furent pas une raison pour Épigene de changer d'avis. Au contraire, il représenta qu'il étoit plus nécessaire que jamais que le roi se montrât à la tête des armées qu'on enverroit contre eux. Comme Antiochus en fut convaincu lui-même, Hermias cessa de s'y opposer. Il feignit même de se réconcilier avec Épigene: mais ce fut pour le perdre plus surement. bientôt après, il lui sup-

posa des intelligences avec les rebelles, & le fit mourir. Tout le public savoit combien cette condamnation étoit injuste ; mais personne n'osoit parler contre le ministre.

Antiochus eut les succès qu'Épigene lui avoit promis. Alexandre & Molon, abandonnés de leurs troupes, se tuerent l'un & l'autre, & toutes les provinces se soumirent. On s'apperçut, pendant cette campagne, que le roi commençoit à souffrir impatiemment la dépendance où il étoit d'Hermias. À ce changement qui se faisoit en lui, on jugea que la haine prenoit la place de la confiance, & que par conséquent, son ame s'ouvriroit facilement aux soupçons. Hermias se rendoit suspect lui-même. Toute sa conduite déceloit une ambition qui n'étoit pas encore satisfaite, & le public le croyoit capable d'attenter à la vie du roi. Il paroissoit néanmoins difficile & dangereux de parler : car jusqu'alors le ministre étoit seul écouté, & il immoloit à sa vengeance tous ceux qu'il jugeoit lui être contraires. Ce fut le médecin d'Antiochus qui perdit Hermias. L'accès qu'il avoit auprès du prince, lui permit de saisir le moment où il pouvoit parler sans danger, & il parla. Le roi crut devoir pour sa sureté faire assassiner son ministre.

Av. J. C. 220 de Rome 534.

Lorsqu'Antiochus eut rétabli l'ordre dans l'orient, il déclara la guerre à Philopator. En

Antiochus le Grand fait la-

guerre à Ptolémée Philopator.

Av. J. C. 218 de Rome 536.

une campagne, il recouvra presque entiérement la Célesyrie, que Ptolémée Evergete avoit enlevée à Séleucus Callinicus. L'Egypte paroissoit s'ouvrir à lui, & elle étoit sans défense. Sosibe entama une négociation.

L'art d'avancer les négociations, c'est de négocier en marchant à l'ennemi. Celle-ci n'étoit qu'un artifice de la part de Sosibe. Elle n'avança point, & Antiochus ne recommença la guerre, que lorsque les Egyptiens s'y furent préparés. Il n'avoit que deux chemins pour pénétrer en Egypte : l'un par des deserts impraticables, parce qu'ils sont sans eau & sans fourrages : l'autre par les défilés du mont Liban, & par des places maritimes qui étoient sous la puissance de Philopator. Son armée de terre prit cette route, & sa flotte la soutenoit.

Sosibe, qui avoit prevu ce plan, avoit également deux armées ; une sur terre pour défendre les défilés, & une sur mer pour repousser la flotte ennemie. Nicolas commandoit la premiere, & Périgene la seconde.

Nicolas étoit campé entre la mer & le mont Liban, dans un chemin étroit, le seul par où l'ennemi pouvoit passer. Dans cette position, tout dépendoit, pour les Egyptiens comme pour les Syriens, du succès d'un combat naval parce que les deux armées ne tiroient leur subsistance que de la mer. Antiochus jugea devoir

former en même temps plusieurs attaques, persuadé que si une lui réussissoit, elle feroit réussir les autres. Ainsi, pendant que l'action s'engageoit sur mer, un corps de troupes marcha contre les défilés, un autre chargea l'ennemi qui étoit au pied du mont Liban, un troisieme entreprit de s'ouvrir un chemin par les hauteurs, & le roi resta dans un lieu d'où il voyoit les quatre combats, prêt à porter des secours partout où ils seroient nécessaires. Il vainquit. Plusieurs gouverneurs lui livrerent leurs places, il soumit toute la Samarie, l'Arabie se souleva en sa faveur, & après avoir assuré ses conquêtes, il vint prendre ses quartiers d'hiver à Ptolémaïs.

L'année suivante, Sosibe arracha Ptolémée à la mollesse, & le mit à la tête de l'armée. Les deux rois se rencontrerent dans les plaines de Raphia. Les Syriens, plus aguerris, avoient encore l'avantage du nombre. Mais Antiochus ne fut pas le même qu'aux défilés du mont Liban. Il parut craindre d'en venir aux mains. Les Egyptiens, qui eurent le temps de se rassurer, demanderent à être conduits à l'ennemi, & remporterent la victoire. Le roi de Syrie fit la même faute que Machanidas.

Antiochus fait la paix avec l'Egypte.

Il y avoit deux ans qu'Achéus s'étoit révolté, parce que ses ennemis qui entouroient le roi, l'avoient rendu suspect, & ne lui permettoient

pas de se justifier. Antiochus craignit que le mauvais succès de ses armes n'enhardît d'autres gouverneurs à se soulever, & que pendant qu'il continueroit de faire la guerre au roi d'Egypte, Achéus ne s'affermît dans son gouvernement. C'est pourquoi il se hâta de demander la paix; & quoiqu'après sa défaite il fût encore supérieur en forces, il rendit à Philopator toutes les provinces qu'il avoit conquises.

Autres expéditions de ce monarque.

Attale arma pour Antiochus, parce qu'il étoit avantageux pour les rois de Pergame, que les provinces de l'Asie mineure fissent partie d'une grande monarchie, sur laquelle il paroissoit plus facile d'en faire la conquête que sur un prince particulier. Trop foible pour tenir la campagne, Achéus se renferma dans Sardes, & s'y maintint pendant plus d'un an. Mais ayant été trahi, il fut livré au roi de Syrie, qui lui fit trancher la tête.

Pendant cette guerre, Arsace II, fils du fondateur de l'empire des Parthes, entra dans la Médie, & s'en rendit maître. Il importoit d'autant plus de recouvrer cette province, qu'elle étoit une des plus considérables de la monarchie; mais il paroissoit difficile d'en chasser les Parthes. Antiochus néanmoins les chassa. Il avoit d'abord résolu de récouvrer aussi la Bactriane, qu'Euthydeme avoit enlevée au fils de Théo-

dote: cependant il reconnut ce prince pour roi, & fit alliance avec lui. Il parcourut ensuite les autres provinces orientales, & il y rétablit son autorité. Après sept ans que durerent ces expéditions, il revint à Antioche. Ce fut alors qu'on lui donna le surnom de Grand. Il s'étoit en effet conduit avec autant de prudence que de courage.

Après la mort de Philopator, Antiochus & Philippe se liguent contre l'Egypte.

L'année suivante, mourut Philopator. Ce prince, livré à la débauche, avoit usé, par son intempérance, un corps vigoureux & robuste. Agatoclia, musicienne qu'il aimoit, & Agatocle frere de cette femme, le gouvernoient depuis quelques années. Odieux l'un & l'autre au peuple, ils oserent aspirer à la régence: ils furent massacrés avec toute leur famille.

Philopator laissoit la couronne à son fils Ptolémée Épiphane ou l'Illustre. Ce prince n'avoit que cinq ans. Antiochus & Philippe s'unirent pour le dépouiller. En deux campagnes, le roi de Syrie conquit la Célesyrie & la Palestine. Philippe devoit avoir pour son partage la Carie, la Libye, la Cyrénaïque & l'Egypte. Mais les guerres qu'il eut avec les Rhodiens & avec Attale, ne lui permirent pas de tourner ses armes contre Épiphane.

L'Egypte sous la protection des Romains.

Dans cette conjoncture, le conseil du jeune roi d'Egypte eut recours à la protection des Romains. Ils accepterent la régence du royau-

me, & ils confierent l'éducation du jeune prince & l'administration des états à Aristomene, acarnanien qui avoit vieilli à la cour d'Egypte.

Antiochus fait des alliances.

Quelques années après, Antiochus, considérant les progrès des Romains dans la Macédoine, jugea que l'alliance de Philippe lui seroit d'un foible secours. Il abandonna donc ses desseins sur l'Egypte; & formant d'autres projets, il résolut de recouvrer toutes les provinces que Séleucus avoit conquises sur Lysimaque. C'étoit armer tout-à-la fois contre le roi de Pergame, contre Philippe, & contre des villes libres, qui étoient sous la protection des Romains, où qui s'y mettroient aussitôt qu'elles seroient menacées. Avant de s'engager dans cette guerre, il voulut s'assurer de ses voisins. Dans cette vue, il maria sa fille Cléopatre avec Épiphane, & il rendit à ce prince la Celésyrie & la Palestine. Il donna une autre de ses filles à Ariarathe, roi de Cappadoce. Eumene, qui venoit de succéder à Attale, refusa son alliance.

Il porte ses armes dans l'Asie mineure & dans la Thrace.

Antiochus se rendit maître d'Éphese & de plusieurs autres villes de l'Asie mineure; & pendant qu'une partie de ses troupes assiégeoit Smyrne & Lampsaque, deux villes libres qui implorerent la protection des Romains, il passa l'Hellespont, & conquit toute la Chersonese de Thrace. Il y donna audience aux ambas-

ſadeurs que Rome lui envoya. Cette république exigeoit qu'il abandonnât ſes dernieres conquêtes, & qu'il ceſſât de former des entrepriſes ſur les peuples qu'elle protégeoit. Elle n'obtint rien.





CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

Conseils d'Annibal au roi de Syrie.

Av. J. C. 195 de Rome 559.

Le roi de Syrie avoit paſſé l'hiver à Antioche. Au printemps, il vint à Épheſe, où Annibal arriva preſque auſſitôt. Ce général cherchoit un aſyle contre les Romains qui le pourſuivoient. Antiochus, juſqu'alors incertain ſur la conduite qu'il tiendroit avec Rome, ne balança plus. Avec Annibal, il ſe crut aſſuré de vaincre, & il employa cette année & la ſuivante aux préparatifs de la guerre.

Il ſembloit que ſous ce roi, la monarchie eût recouvré une partie de ſa puiſſance Mais les ennemis qu'il alloit combattre, étoient bien différents de ceux qu'il avoit vaincus ; & s'il ne comptoit ſur des ſuccès, que parce qu'il en avoit eus, ſa confiance pouvoit lui être funeſte.

S'il attendoit les Romains en Aſie, ou s'il ſe bornoit à tourner ſes armes contre la Grece, Rome, ſans preſque faire uſage de ſes forces, pouvoit l'accabler du poids de ſes alliés. En Italie, au contraire, elle paroiſſoit épuiſée ; elle

n'y avoit que des alliés épuisés comme elle : & Antiochus pouvoit lui-même trouver des alliés dans les Gaulois. La république n'étoit donc nulle part plus foible qu'en Italie. D'après ces considérations, persuadé qu'on ne vaincroit Rome que dans Rome, Annibal demandoit au roi cent galeres, dix mille hommes de pied & mille chevaux ; & pendant qu'avec cette flotte il aborderoit en Italie, où il se flattoit de susciter bien des affaires aux Romains, il vouloit qu'Antiochus conduisît une puissante armée dans la Grece, d'où il menaceroit de marcher contre Rome.

Pourquoi Antiochus ne les suit pas.

Le roi approuvoit ce plan. Cependant, comme la guerre n'étoit pas encore déclarée, on paroît de part & d'autre vouloir entrer en négociation, & les ambassadeurs du sénat arriverent en Asie. Mais ils repartirent sans avoir rien conclu. Ils n'avoient eu d'autre dessein que d'observer les préparatifs qui se faisoient. On dit qu'un d'eux, P. Villius, réussit à rendre Annibal suspect, parce qu'il affecta de le voir beaucoup. Il est vrai que ce général ne fut plus consulté ou que du moins on ne fit rien de ce qu'il conseilloit. Antiochus craignoit, sans doute, de partager avec lui la gloire du succès ; & cette raison, à laquelle ses courtisans applaudissoient, fut suffisante pour lui faire rejeter le plan qu'il avoit d'abord approuvé.

Il se propose la conquête de la Grece.

Il renonçoit donc à porter la guerre en Italie, & il se proposoit la conquête de la Grece qu'il regardoit comme assurée. Thoas, qui lui fut envoyé par les Étoliens, le confirma dans cette résolution. Il lui représenta que toute la Grece l'attendoit; qu'elle étoit sans défense; que les Étoliens, qui l'avoient ouverte aux Romains, la lui livroient. Il le pressa si fort, qu'Antiochus, sans attendre les troupes qui lui arrivoient d'orient, partit avec dix mille hommes de pied & cinq cents chevaux, laissant derriere lui Lampsaque, Troas & Smyrne, trois places dont il auroit dû se rendre maître avant de passer en Europe. Il avoit compté sur Nabis & sur Philippe. Le premier venoit de mourir: le second se joignit aux Romains, à qui Ptolémée, Massinissa & les Carthaginois offrirent des secours d'hommes, de vivres & d'argent.

Av. J. C. 192 de Rome 562.

Les Grecs ne lui sont pas favorables.

Comme les Grecs ne payoient point d'impôts, & qu'ils n'avoient reçu garnison dans aucune de leurs villes, ils ne comprenoient pas qu'Antiochus fût venu pour les délivrer. D'ailleurs, il avoit été appellé par les Étoliens qui leur étoient odieux, & il avoit trop peu de forces pour inspirer quelque confiance. Il voulut engager dans son alliance les Achéens & les Béotiens. Les premiers lui déclarerent la guerre, les autres lui répondirent que, lorsqu'il seroit en Béotie, ils délibéreroient

béreroient sur le parti qu'ils auroient à prendre. Il venoit d'échouer dans une tentative qu'il avoit faite sur Chalcis. Une premiere expédition, mal concertée, ne donnoit pas de la réputation à ses armes. Peu après cependant une faction lui livra cette place, & il se rendit maître de toute l'Eubée.

Nouveaux conseils d'Annibal.

Il étoit à Démétriade, dont les Étoliens s'étoient emparés. Il y délibere sur les opérations de la campagne suivante. Annibal insista sur la nécessité de détacher Philippe de l'alliance de la république. En effet, si le roi de Macédoine avoit, pendant plusieurs années, soutenu seul tout le poids de la guerre contre les Étoliens & les Romains, il paroissoit que la Grece s'ouvriroit difficilement aux légions, si Antiochus & Philippe se réunissoient, lorsqu'ils avoient pour eux les Étoliens, à qui Rome devoit ses victoires. Au reste, Annibal persistoit toujours dans son premier plan de porter la guerre en Italie; & il demandoit qu'Antiochus se hâtât de faire venir toutes ses flottes & toutes ses troupes. Ses conseils ne furent pas suivis.

Quartier d'hiver d'Antiochus.

Après avoir pris quelques places en Thessalie, Antiochus alla passer l'hiver à Chalcis. Il y épousa la fille de son hôte: il y donna des fêtes, & il oublia les Romains.

Il est vaincu, & il repasse en Asie.

Cependant le consul Manius Acilius, parti de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux & quinze éléphants, joi-

Av. J. C. 191 de Rome 563.

gnit Philippe dans la Thessalie, & se rendit maître de toutes les places, dans lesquelles le roi de Syrie avoit laissé garnison. Antiochus n'avoit pas encore reçu les troupes qu'il attendoit d'Asie, & les Étoliens ne lui amenerent que quatre mille hommes. Réduit à défendre les défilés des Thermopyles, il campa au même endroit où les Spartiates avoient autrefois combattu contre les Perses. Les Romains passerent par les mêmes sentiers, par où Xerxès & Brennus après lui s'étoient ouvert un passage. Le roi de Syrie fut défait, s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cents hommes, repartit pour l'Asie, & toute l'Eubée se soumit au consul.

La conquête de l'orient devient facile aux Romains.

Après la seconde guerre punique, ce fut une grande entreprise pour les Romains de passer dans la Grece, & le peuple s'opposa d'abord à cette nouvelle guerre. Mais quand Philippe eut été humilié, quand les Grecs, qui se croyoient libres, furent, en effet, asservis, & quand Antiochus eut été chassé honteusement le passage en Asie devenoit d'autant plus facile que la république n'avoit à faire que la moindre partie des frais de la guerre. Elle armoit pour elle Philippe, Eumene, les Rhodiens & il ne lui falloit que quelques victoires pour assujettir l'orient.

Antiochus se prépare à

Antiochus cependant croyoit n'avoir rien à craindre, parce qu'il laissoit la mer entre le

Romains & lui, & il fallut qu'Annibal lui ouvrit les yeux sur le danger qui le menaçoit. Alors songeant à fermer l'Hellespont, il fortifia Lysimachie, Sestos, Abyde & plusieurs autres places, & il se hâta de rassembler toutes ses forces. Il étoit temps : car la flotte des Romains, qui paroissoit déja, remporta bientôt après une victoire. Cette action termina la campagne.

résister aux Romains. Il perd une bataille.

Av. J. C. 191 de Rome 563.

L. Cornélius Scipio, nommé consul, obtint le département de la Grece, parce que son frere, Scipion l'Africain, offrit de servir sous lui en qualité de lieutenant. Le sénat leur permit de passer en Asie, s'ils jugeoient que le bien de la république le demandât.

L. & P. Scipion passent en Asie.

Av. J. C. 190 de Rome 564.

Jusqu'alors les Etoliens avoient demandé la paix sans pouvoir l'obtenir. Les deux Scipions, qui vouloient marcher contre Antiochus, leur accorderent une treve de six mois. L'armée romaine traversa la Macédoine. Philippe se fit un devoir de fournir aux troupes tout ce qui leur étoit nécessaire. Ce prince, qui ne pouvoit plus se relever, se flattoit d'obtenir au moins quelques-unes des places qu'on enleveroit aux Étoliens & au roi de Syrie. Dès que les ennemis de la république croient pouvoir s'agrandir en armant pour elle, tous armeront les uns contre les autres, & tous seront subjugués.

Antiochus ouvrit la campagne par une victoire navale, que Polyxénidas remporta sur les Rhodiens. Mais ceux-ci ayant équipé une nou-

Antiochus abandonne l'empire de la mer.

velle flotte, battirent Annibal, qui amenoit, de Phénicie à Ephese, une escadre de trente-sept vaisseaux. Ils le pousserent dans le port de Mégiste, où ils le tinrent bloqué. Bientôt après la flotte de Polyxénidas fut battue par celle des Romains; & les Syriens abandonnerent l'empire de la mer.

Vaincu à Magnésie, il reçoit la loi.

Alors au lieu de défendre l'Hellespont, Antiochus retira de Lysimachie & des autres villes, toutes les troupes qu'il y avoit mises en garnison. Ces places qui auroient pu soutenir de longs sieges, il les livra avec toutes les munitions qu'il y avoit amassées. Les Romains, qui se trouverent dans l'abondance, passerent en Asie sans obstacle, & vainquirent à Magnesie. Le roi n'obtint la paix, qu'en abandonnant tout ce qu'il possédoit en Europe & en Asie en deça du mont Taurus. Annibal & Scipion l'Africain ne se trouverent pas à la bataille: le premier étoit encore à Mégiste, & le second étoit malade à Elée.

Av. J. C. 190 de Rome 564.

Traitement que le sénat fait aux alliés.

Eumene, en considération des services qu'il avoit rendus, obtint du sénat la Lycaonie, les deux Phrygies, la Mysie & la Chersonese. On donna aux Rhodiens une partie de la Carie & de la Pisidie. On déclara libres toutes les villes qui l'avoient été avant la bataille de Magnésie, & on nomma dix commissaires pour régler sur les lieux les intérêts de ces villes & ceux des alliés. L. Scipion prit le surnom d'Asiatique, &

Av. J. C. 189 de Rome 565.

son triomphe surpassa en magnificence tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors.

Le consul Cn. Manlius, qui prit après lui le commandement, défit & soumit les Gaulois, nommés Gallo-grecs, qui jusqu'alors avoient mis à contribution presque toute l'Asie mineure. Il condamna Ariarathe, roi de Cappadoce, à payer deux cents talents, parce qu'il avoit donné des secours au roi de Syrie. Mais en considération d'Eumene qui épousa la fille de ce prince, le sénat remit une partie de cette somme : il accorda à Ariarathe le titre d'allié & d'ami du peuple romain.

Campagne du consul Manlius.

Manlius, à la fin de son consulat, quitta l'Asie, & ramena les légions. Il eut de la peine à obtenir le triomphe, parce qu'il avoit fait la guerre aux Gallo-grecs, sans y être autorisé. La même année, on accorda la paix aux Étoliens.

Av. J. C. 189. de Rome 565.





CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

Les Romains ôtent au roi de Syrie le droit de la guerre.

PAR le traité que les Romains conclurent avec Antiochus, non-seulement, ils lui enleverent plusieurs provinces, ils lui ôterent encore le droit de la guerre, comme ils l'avoient ôté aux Carthaginois. Il livra tous ses vaisseaux : on ne lui laissa que dix petits bâtiments ; & on lui marqua les limites, au de-là desquelles il ne lui seroit pas permis de naviguer.

Il lui étoit défendu d'avoir des éléphants, de s'allier avec les alliés de la république, & de faire chez eux des levées de soldats. Si quelque peuple allié des Romains armoit contre lui, il pouvoit repousser la force par la force : mais il devoit se borner à la défensive, & on lui interdisoit toute conquête. Or, tous ses voisins étoient alliés des Romains, ou le deviendroient, lorsqu'ils lui déclareroient la guerre : tous pouvoient donc l'attaquer impunément, & il ne lui restoit d'autre ressource que de

porter ses plaintes au sénat, qui devenoit son juge.

Enfin on le condamna à payer, en douze ans & en douze payements égaux, douze mille talents. Ce tribut, qui épuisoit ses finances, achevoit de le mettre hors d'état de faire la guerre. Comme il n'avoit pas même de quoi faire le premier payement, il pilla un temple de Bélus & il fut assommé par le peuple avec toute sa suite. Il eut pour successeur son fils, Séleucus Philopator.

La puissance des Romains en Asie est l'époque de la décadence des mœurs.

Les rois de Pergame, de Bithynie, de Cappadoce & d'Egypte, intéressés à l'humiliation des Séleucides, assuroient la domination des Romains sur la Syrie; & comme alliés de la république, ils lui étoient soumis eux-mêmes, parce qu'ils ne pouvoient être puissants, qu'autant qu'ils restoient dans son alliance. Ainsi Rome commandoit à tous, quoiqu'elle n'eût en Asie ni places ni troupes. Cette puissance, qui livroit à l'avidité des Romains toutes les richesses de l'orient est l'époque de la décadence des mœurs. On commence à s'en appercevoir aux dissentions qui s'éleverent. Scipion l'Africain fut accusé d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. Si cette calomnie démentie par le caractère de Scipion & par l'état où Antiochus avoit été réduit, parut avoir quelque fondement, il falloit qu'il y eût dès-lors bien des Romains capables de malversations.

Av. J. C. 187. de Rome 567.

Pourquoi Scipion l'Africain est accusé de péculat.

Depuis quelques années, les sénateurs assistoient aux spectacles dans un lieu séparé. Cette distinction, établie pour la premiere fois sous le second consulat de Scipion l'Africain, l'an de Rome 560, déplut au peuple. On se plaignit des censeurs qui l'avoient approuvée. Ce grand homme, à qui, lorsqu'il triompha de Carthage, on avoit voulu prodiguer des honneurs extraordinaires, & qui les avoit tous refusés, vit que ses services étoient oubliés, & que le peuple, qui passe subitement de l'enthousiasme à l'indifférence, se plaît à humilier ceux qu'il a éleves. Ce fut-là la vraie cause de l'accusation intentée contre lui. Ses ennemis crurent avoir trouvé le moment de se venger de la considération dont il jouissoit.

Ce fut Caton qui le fit accuser.

Parmi eux étoit M. Porcius Cato. Il s'étoit déclaré ouvertement contre lui, dès le temps qu'on porta la guerre en Afrique. Uni alors avec Fabius, il désapprouvoit hautement cette entreprise; & depuis, quoiqu'elle eût réussi, ou peut-être parce qu'elle réussit, il ne cessa d'outrager Scipion. C'étoit un homme nouveau qui avoit eu de la peine à se faire remarquer, & qui cherchoit à se faire une réputation, en déchirant la réputation des premiers citoyens. Il est vrai qu'il étoit simple dans sa maniere de vivre, & rigide jusqu'à l'excès; & il jouissoit de la considération qu'on obtient toujours, quand avec une conduite qui affiche les ancien-

nes mœurs, on déclame contre les mœurs qui se corrompent. Mais quelles qu'aient été ses vertus, il a été jaloux d'un grand homme, & ce vice flétrit les vertus mêmes. Ce fut à sa sollicitation, que deux tribuns, nommés l'un à & l'autre Q. Pétilius, citerent Scipion devant le peuple.

Mot de Scipion l'Africain au peuple.

Le hasard fit que le jour où Scipion comparut, étoit celui où Annibal avoit été vaincu à Zama. Il n'eut pas à se justifier. *Romains*, dit-il, *à pareil jour, je vainquis Annibal, & soumis Carthage: allons en rendre graces aux dieux.* Il monte alors au Capitole, & tout le peuple le suit. Il triomphoit des tribuns. Mais prévoyant que leurs poursuites recommenceroient, il se retira à Literne, bien déterminé à ne prendre plus aucune part aux affaires publiques.

Tib. Gracchus impose silence à ses ennemis.

Il y étoit à peine qu'il fut encore cité. Un des tribuns, Tib. Sempronius Gracchus, quoique son ennemi, fit cesser cette procédure. Plus généreux que Caton, il représenta combien elle étoit humiliante pour le peuple même Ce procédé lui mérita l'estime des honnêtes gens, & quelques années après, il épousa la fille de Scipion, Cornélia, qui sera la mere des Gracques.

Scipion l'Asiatique est condamné injustement.

Les Pétilius ne se désisterent pas. Ils cesserent, à la vérité, d'attaquer personnellement Scipion l'Africain: mais ils demanderent qu'il fût in-

formé en général contre tous ceux qui avoient reçu de l'argent d'Antiochus. Caton, qui les faisoit agir, harangua lui-même le peuple à ce sujet, & la loi passa. Mais le préteur, chargé par le senat de faire les informations nécessaires, devint l'objet de la haine publique; parce que, sans avoir trouvé aucun indice de péculat, il condamna Scipion l'Asiatique à restituer au trésor public une somme, à laquelle tous ses biens ne suffirent pas. Un peuple est déja bien corrompu, quand on porte à son tribunal des affaires de cette espece: & quand ces accusations tombent sur des citoyens qui ne sont pas coupables, il doit se corrompre encore; car il s'accoutume à regarder comme autant de calomnies les malversations dont on accuse ceux mêmes qui en commettent, & on s'en prévaudra.

Caton nommé censeur, malgré les brigues de la noblesse.

Les comices, qui se tinrent pour l'élection des censeurs, firent cesser ces procédures scandaleuses, parce qu'ils donnerent lieu à de grandes brigues. Caton s'étoit mis sur les rangs.

Une dignité, qui mettoit la condition des citoyens à la disposition de ceux qui l'exerçoient, paroissoit réservée pour la noblesse, c'est-à-dire, pour les patriciens ou pour des plébéiens dont la famille avoit été illustrée par des magistratures curules. Les nobles, indignés de voir Caton parmi les candidats, se réuni-

rent pour lui donner l'exclusion. Les citoyens riches, qui commençoient à goûter le luxe, ne vouloient pas d'un censeur qui affichoit l'austérité; & plusieurs qui l'avoient offensé, craignoient de se voir sous l'autorité d'un homme qui n'oublioit pas les offenses. Mais le luxe des grands étoit odieux au peuple, qui ne le partageoit pas; & la haine qu'ils montroient pour Caton, lui assuroit la faveur de la multitude. Non-seulement, il obtint la censure: il désigna même parmi les patriciens celui qu'il vouloit pour collegue, & on lui donna, comme il le demandoit, L. Valérius Flaccus. Il s'acquittoit envers lui: car c'est Valérius qui l'avoit fait connoître, & qui lui avoit ouvert l'entrée aux honneurs. Il le fit prince du sénat. Il chassa de ce corps plusieurs sénateurs: il ôta le cheval à Scipion l'Asiatique: & il mit de grosses impositions sur toutes les choses de luxe. Cette censure a été célebre par la sévérité des censeurs.

Philippe comparoît devant les commissaires du sénat.

Av. J. C. 185 de Rome 569.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, la Grece & la Macédoine offroient d'autres scenes. Philippe comparoissoit devant des commissaires, que la république avoit envoyés pour juger des plaintes que faisoient contre lui, Eumene, les Thessaliens & d'autres peuples. Il s'agissoit, sur-tout, de quelques places que le roi de Macédoine occupoit, & que le roi de Pergame prétendoit faire partie de la Chersonese

qui lui avoit été donnée. Philippe, quoi qu'humilié, montra néanmoins assez de fer meté pour étonner les commissaires. Il n'oserent prendre sur eux de porter un ju gement définitif, & ils renvoyerent l'affair au sénat.

Les Achéens refusent d'obéir aux commissaires.

J'ai dit qu'après la mort de Nabis, Philopé men réunit Sparte à la ligue des Achéens. Or il y avoit dans cette ville un parti qui étoit con traire à cette réunion. Il en porta ses plaint au sénat, & le sénat avoit pour maxime de fa voriser tous ceux qui lui portoient des plainte Il donna ses ordres en conséquence, & le commissaires les porterent aux Achéens: ma les chefs de la république n'y eurent aucu égard: ils refuserent de convoquer l'assemblé de la nation: & déclarerent qu'on ne pouvoi rien changer à ce qui avoit été réglé au sujet de Spartiates.

Nouveaux commissaires envoyés par le sénat.

Les commissaires retournerent à Rome, o ils furent suivis des députés de toutes les puis sances qui avoient à se plaindre ou à se justifier Le sénat ordonna que Philippe évacueroit tou

Av. J. C. 184 de Rome 570.

tes les places qu'Eumene avoit revendiquées il invita les Achéens à convoquer leur assem blée toutes les fois qu'on l'exigeroit: & il nom ma une nouvelle commission dont Ap. Clau dius fut le chef.

Cruauté de Philippe.

Sur ces entrefaites, Philippe eut la cruauté d se venger sur les habitants d'une des villes qu'i

levoit évacuer. Cassandre les fit égorger par son ordre. On ne conçoit pas comment ce prince se portoit à une cruauté, dont il ne pouvoit retirer aucun fruit, & qui autorisoit les Romains à l'humilier de plus en plus. Appius ne lui dissimula pas qu'il connoissoit l'auteur de ce massacre; & il lui ordonna d'envoyer Cassandre à Rome pour être interrogé. Le roi obéit. En même temps, il fit partir son fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à faire recevoir ses justifications. Ce jeune prince qui avoit été en otage à Rome, avoit mérité l'estime des Romains. Il y arriva seul. Cassandre mourut en chemin, & on accusa Philippe de l'avoir fait empoisonner.

envoye son fils à Rome pour se justifier.

Apres avoir réglé les affaires de la Macédoine, les commissaires passerent dans l'Achaïe. Lycortas, pere de Polybe l'Historien, étoit alors préteur. Pourquoi, leur demandoit-il, les Achéens, s'ils sont libres, ont-ils quelque compte à rendre au sénat? Nous ne nous informons pas du traitement que vous avez fait à Capoue après l'avoir prise: de quel droit vous informez vous du traitement que nous avons fait aux Spartiates après les avoir vaincus? Appius, sans entrer dans aucune discussion, conseilla aux Achéens de prévenir les ordres de la république, & de faire d'eux-mêmes ce qu'elle ne commandoit pas encore. On sentit que ce conseil étoit un ordre, & on obéit.

Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires.

Le sénat affecte de ne prendre aucune part aux troubles du Péloponese.

L'humiliation des Achéens enhardit plusieurs villes à se retirer de la ligue, & le sénat s'applaudit des troubles qu'il avoit fait naître. Alors il affecta de n'y vouloir prendre aucune part, & il répondit aux plaintes des peuples du Péloponese, qu'il ne vouloit plus se mêler de leurs affaires. Ces troubles enleverent Philopémen à la république d'Achaïe. La même année, Scipion l'Africain mourut à Literne, & Annibal en Bithynie.

Mort de trois grands généraux.

Av. J. C. 183 de Rome 571.

Par le traité honteux qu'Antiochus fit avec les Romains, il s'étoit engagé à leur livrer Annibal. Ce général se réfugia chez Prusias, roi de Bithynie, auquel il rendit de grands services dans une guerre contre Eumene. Les Romains le poursuivirent dans cet asyle, & Annibal, pour échapper à la trahison de son hôte, fut réduit à s'empoisonner.

Les Achéens sont trahis par Callicrate, leur député.

Il y avoit encore dans toutes les villes des Achéens, un parti qui se déclaroit hautement pour la liberté, & il y en avoit un autre qui ne connoissoit d'autres loix que les ordres du peuple romain. Le premier, auquel la multitude applaudissoit, attiroit à lui toute la considération : mais le second ne pouvoit manquer de prévaloir bientôt, si ceux qui le suivoient, devenoient l'objet des bienfaits du sénat. *Tant que la considération sera le partage de ceux qui vous sont contraires*, disoit aux sénateurs Callicrate, député des Achéens, *& que vous n'ac-*

corderez pas des distinctions à ceux qui vous sont devoués, ne comptez pas sur une obeïssance prompte à vos ordres. Protégez donc ceux qui se déclarent ouvertement pour vous. Alors les chefs vous seront soumis, & ils vous soumettront les peuples. Le sénat suivit ce conseil, & toutes les villes se remplirent de délateurs. Callicrate fut, sans doute, un des premiers dont la trahison fut récompensée. Il est étonnant que le sénat ait eu besoin que ce traître lui indiquât un moyen, qu'il auroit pu lui-même trouver facilement.

Philippe fait mourir son fils Démétrius, & meurt.

Av. J. C. 183 de Rome 571.

Démétrius ayant réconcilié son pere avec les Romains, revint en Macédoine. Son retour dissipoit la crainte d'une nouvelle guerre, & paroissoit assurer la paix pour long-temps. Seul fils légitime de Philippe, il devoit naturellement lui succéder. On ne doutoit pas que les Romains, qui l'estimoient, ne fissent valoir ses droits, & ne donnassent l'exclusion à Persée, son frere aîné, qui etoit né d'une concubine, & qui passoit même pour supposé. Cependant Philippe voyoit avec inquiétude les marques de considération que son fils avoit reçues du sénat. Persée, qui démêla ces sentiments, eut soin de les entretenir. Il tendit à Démétrius des pieges, que ce prince, sans artifice, ne sut pas éviter. Il mit dans ses intérêts ceux qui avoient le plus de part à la confiance du roi; & lorsqu'il eut répandu des soupçons sur la conduite de son frere, il suborna des témoins & l'accusa

Av. J. C. 178 de Rome 576. de trahiſon. Philippe fit mourir Démétrius. Deux ans après, il reconnut l'innocence de ce prince; & il mourut, lorſqu'il vouloit aſſurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Doſon. Perſée lui ſuccéda.



CHAPI-



CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine & de ses suites.

Informé que Persée se prépare à la guerre, le sénat la lui déclare.

PHILIPPE, lorsqu'il mourut, se préparoit à secouer le joug des Romains. Persée renouvella l'alliance avec eux, parce qu'il songeoit d'abord à s'affermir sur le trône.

Un des projets de Philippe avoit été de donner le pays des Dardaniens, ennemis naturels de la Macédoine, aux Bastarnes, Gaulois établis sur les bords du Boristhene. Ces barbares, qui ne connoissoient ni l'agriculture ni le commerce, portoient la guerre par-tout où le butin les appelloit. Ils s'étoient engagés à servir dans les armées du roi de Macédoine, & en même temps ils devoient faire une irruption en Italie; ils étoient même déja en chemin, lorsqu'ils apprirent la mort de ce prince, & ce contretemps les dissipa. Une partie néanmoins tomba sur les Dardaniens. Ceux-ci députerent à Rome, & accuserent Persée d'avoir armé les Bastarnes.

Persée s'excusa sur ce que ce n'étoit pas lui qui avoit appellé ces barbares. Cependant il recherchoit l'alliance des Grecs ; il avoit ouvert une négociation avec les Carthaginois ; & il refusa, sous divers prétextes, de donner audience aux ambassadeurs, que le sénat lui envoya pour lui demander raison de sa conduite.

Av. J. C. 172
de Rome 582.

Dans le dessein d'engager le sénat à le prévenir, Eumene vint lui-même à Rome. Il représenta que le roi de Macédoine, outre le revenu immense qu'il tiroit de ses mines, avoit de grands trésors amassés par son pere ; que ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espece ; que son pays, réparé par une longue paix, fournissoit beaucoup de soldats ; qu'il avoit actuellement trente mille hommes de pied & dix-mille chevaux : qu'il étoit allié de Prusias, à qui il avoit donné sa sœur, & qu'il avoit épousé la fille de Séleucus ; que les Béotiens & les Étoliens s'étoient déclarés pour lui ; & que les Achéens lui seroient favorables, si les chefs de leur ligue n'étoient pas dévoués aux Romains.

Il vint encore à Rome des députés de toutes les puissances auxquelles la conjoncture présente donnoit de l'inquiétude, & après quelques négociations inutiles, le sénat déclara la guerre à Persée. Voyons quelles étoient les dispositions des différents peuples.

Séleucus Philopator avoit ſuccédé à Antiochus le Grand, ſon pere. Ce prince, dans la onzieme année de ſon regne, rappella ſon frere Antiochus qui étoit en otage à Rome, & envoya en échange ſon fils Démétrius âgé de douze ans. Auſſitôt que Démétrius fut parti, Héliodore empoiſonna le roi, & uſurpa la couronne. Ainſi finit Séleucus, prince mépriſable, dont le regne peut être ignoré. Antiochus, inſtruit ſur ſa route de cette révolution, eut recours au roi de Pergame, qui l'établit ſur le trône, au préjudice de Démétrius. Il y avoit alors trois ans que Perſée regnoit. Antiochus, ſurnommé Épiphane, plus mépriſable encore que Séleucus, ne ſe diſtingua que par ſes perſécutions contre les Juifs.

Antiochus Epiphane ſuccede à ſon frere Séleucus.

En Egypte Ptolémée Épiphane, après un regne obſcur de 24 ans, avoit laiſſé la couronne à ſon fils Ptolémée Philométor, prince encore mineur, dont le regne commença deux ans avant celui de Perſée.

Il arme contre le roi d'Egypte Ptolémée Philométor.

La Céleſyrie & la Paleſtine continuoient d'être un ſujet de conteſtation entre la Syrie & l'Egypte. Philométor, livré à l'indolence & à la molleſſe, avoit pour miniſtre un eunuque, ſans capacité, qui avoit été ſon gouverneur, & qui l'avoit rendu incapable de ſoins. Ce regne paroiſſoit donc favorable à l'ambition d'Antiochus. Il eſt vrai que l'Egypte étoit ſous la protection des Romains. Mais Antiochus ne

Av. J. C. 172 de Rome 582.

présumoit pas qu'ils entreprissent de la secourir, parce qu'il arma contre Philométor l'année même que Rome déclara la guerre à Persée. Croyant néanmoins devoir ménager le sénat, il fit en même temps partir des ambassadeurs pour représenter ses droits, & pour déclarer que ses forces étoient au service de la république. La guerre de Macédoine pouvoit être une diversion pour lui, & son intérêt demandoit qu'elle occupât long-temps les Romains. D'ailleurs il n'y prit point de part, non plus que le roi d'Egypte.

Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine.

Quant au roi de Pergame, il tint une conduite si équivoque, qu'il se rendit suspect aux Romains. On accusoit néanmoins le roi de Macédoine de l'avoir voulu faire assassiner: mais peut-être Eumene commençoit-il à craindre que la ruine de Persée n'entraînât la sienne.

Prusias se proposoit d'être neutre, & d'attendre l'événement, comptant que le sénat ne le forceroit pas à prendre les armes contre le frere de sa femme. Quant au roi de Cappadoce, il suivoit le parti d'Eumene son gendre.

Massinissa fournissoit aux Romains du bled, des troupes & des éléphants: secours qu'il ne donnoit, que parce qu'il ne les pouvoit pas refuser, & il ne desiroit pas l'agrandissement des Romains. Leur politique mettoit alors des bornes à son ambition; & s'ils éprouvoient des re-

vers en Macédoine, il se flattoit de subjuguer, malgré eux, toute l'Afrique.

Cotès, roi des Odryses, peuples de Thrace, se déclaroit ouvertement pour le roi de Macédoine, & Gentius, roi d'Illyrie, eût pris le même parti; mais il vouloit vendre son alliance, & Persée étoit trop avare pour l'acheter.

Des dispositions des peuples qu'on nommoit libres.

C'est ainsi que les rois, sans prévoir le danger qui les menaçoit, hâtoient la chûte de Persée, ou la voyoient avec indifférence. Les peuples, qu'on nommoit libres, jugeoient mieux de leurs intérêts. L'événement leur avoit appris que la liberté, publiée aux jeux Isthmiques, n'étoit qu'une vraie servitude.

Si Persée succomboit, les Romains, déja maîtres de la Grece, en devenoient les tyrans. Au contraire, ils se voyoient forcés à la protéger, s'il étoit vainqueur; & elle n'avoit rien à craindre du roi de Macédoine, trop foible pour l'assujettir.

La multitude, qui raisonne mal, mais qui sent ses besoins, se déclaroit dans toutes les villes pour ce prince; & parloit de le secourir, sans juger de ses forces, ni de l'usage qu'elle en pouvoit faire. Parmi ceux qui la conduisoient, les uns, pour lui plaire, applaudissoient à son aveuglement; les autres, vendus aux Romains, vouloient l'armer contre le roi de Macédoine. Les meilleurs esprits, voyant le dan-

ger ſans voir comment il ſeroit poſſible de le prévenir, faiſoient des vœux pour Perſée, & attendoient l'événement.

Si ce monarque, moins avare, eût employé une partie de ſes tréſors à ſe faire des créatures dans toutes les villes ; s'il eût été capable d'éclairer les peuples & les rois ſur leurs vrais intérêts ; s'il eût eu aſſez de génie, aſſez de courage, aſſez de probité, pour mériter leur confiance, il auroit réuni des forces qui ne pouvoient rien ſéparément, il ſeroit devenu l'ame d'une ligue puiſſante, & il auroit mis les Romains hors d'état de faire de nouvelles conquêtes. Il n'étoit pas néceſſaire d'armer contre eux tous les peuples ; il ſuffiſoit qu'aucun n'armât pour eux : car ils ne pouvoient plus conquérir qu'avec les ſecours de leurs alliés.

Perſée n'avoit aucune des qualités, qu'exigeoit la conjoncture où il ſe trouvoit. Les villes de la Grece ne pouvant donc former une confédération, celles qui auroient oſé les premieres ſe déclarer pour lui, n'auroient fait que hâter leur ruine. Diviſées d'ailleurs chacune par des factions, elles ne ſavoient à quoi ſe réſoudre ; & on voit que, dans cet état des choſes, les Romains n'avoient qu'à paroître, pour les entraîner dans leur parti les unes après les autres.

Peuples de la Grece qui ſe déclarent pour les Romains.

Telles étoient leurs diſpoſitions, lorſque Rome leur envoya ſes ambaſſadeurs. Les Achéens promirent tout ce qu'on exigea d'eux. Il en fut de même des Béotiens, auxquels on ne permit

pas de délibérer dans leur assemblée générale. Comme on se proposoit de détruire leur ligue, on traita séparément avec chacune de leurs villes. Les Rhodiens affecterent, sur-tout, d'autant plus de zele, qu'Eumene les avoit rendus suspects. Ils montrerent une flotte tout équipée, qui n'attendoit que les ordres du sénat.

Persée hésite, lorsqu'il devoit commencer la guerre.

Les légions ne paroissoient pas encore. Cependant Persée, qui avoit achevé ses préparatifs, auroit pu commencer la guerre avec avantage, & des succès auroient enhardi les Grecs à se déclarer pour lui. Mais lorsqu'il prenoit les armes, il sembloit craindre de les tourner contre ses ennemis. Il négocia, comme s'il eût voulu la paix. Son incertitude ne lui permit pas de se faire des alliés. Les Grecs armerent contre lui, la plupart malgré eux; & il se vit réduit à ses seules forces. C'est ainsi que par le pouvoir des circonstances tous les peuples se trouvoient dans la nécessité de concourir à l'agrandissement de Rome, & d'avancer eux-mêmes le moment de leur servitude.

La république gouvernée pour la premiere fois par deux consuls plébéiens.

Av. J. C. 171 de Rome 573.

Pendant que ces choses se passoient, la république étoit gouvernée, pour la premiere fois, par deux consuls plébéiens, C. Popilius Lénas & P. Elius. Ils eurent pour successeurs P. Licinius Crassus & C. Cassius Longinus, sous qui la guerre commença.

Persée remporte une vic-

Après s'être rendu maître de plusieurs places dans la Thessalie, Persée s'arrêta auprès

toire dont il ne fait pas profiter.

du mont Offa. Il auroit pu marcher contre le conful Licinius, qui, étant parti des environs d'Apollonie, avoit trouvé dans l'Épire des chemins prefque impraticables, & dont l'armée fatiguée paroiffoit offrir une victoire facile. Pendant qu'il laiffoit échapper cette occafion, les Romains, qui fe remirent de leurs fatigues, s'approcherent de Lariffe, & vinrent camper fur le fleuve Pénée, où ils furent joints par Eumene qui leur amenoit cinq mille hommes. Il leur arriva encore quelques troupes des autres alliés, mais en petit nombre.

Le conful reftoit dans l'inaction. Il ne paroiffoit pas même s'informer des deffeins de l'ennemi. Cependant Perfée, qui approchoit, parut tout-à-coup à la tête de fa cavalerie & de fes armés à la légere, ayant laiffé à cinq cents pas derriere lui fon infanterie en ordre de bataille. Licinius, averti par les cris de fes foldats, fit fortir fa cavalerie & fes armés à la légere, les rangea devant fes retranchements, & fut défait. Il rejeta la faute fur les Étoliens,

De part & d'autre l'infanterie avoit vu ce combat fans y prendre part. Si perfée, profitant de l'ardeur de fes troupes & de l'effroi des ennemis, eût fait avancer la phalange macédonienne, il eft vraifemblable qu'il auroit remporté une feconde victoire. Mais il fe retira.

Pendant la nuit, Licinius transporta fon camp de l'autre côté du Pénée, & fit de ce fleu-

ve un rempart à ses troupes effrayées. Il décampa sans être inquiété par l'ennemi, qui campoit à quelques pas. Persée, qui se disposoit à l'attaquer le lendemain, put se reprocher les fautes qu'il avoit faites.

Il demande la paix.

Aux applaudissements que les Grecs donnerent à sa victoire, on connut les dispositions où ils étoient à son égard. Mais il n'étoit pas fait pour conserver leur confiance. Il envoya des ambassadeurs au consul, qui fuyoit devant lui, & demanda la paix aux mêmes conditions, qui avoient été imposées à son pere après la journée de Cinocéphale. Pourquoi donc avoit-il pris les armes ? Quoique Licinius paroisse un mauvais général, il répondit, avec toute la fermeté d'un romain, que Persée n'obtiendroit la paix, que lorsqu'il laisseroit à la disposition du sénat son royaume & sa personne.

Campagnes des consuls Hostilius & Martius.

Quelques expéditions peu importantes terminerent cette premiere campagne. L'année suivante, Licinius remit les légions au consul A. Hostilius Mancinus, qui fut battu, & qui ne fit que des fautes. Celui-ci laissa le commandement à Q. Martius.

Av. J. C. 169 de Rome 584.

Les Romains étoient toujours dans la Thessalie. Le nouveau consul résolut de porter la guerre dans la Macédoine. Il falloit franchir des montagnes difficiles, & forcer des défilés que les Macédoniens occupoient. Il y avoit de la témérité à tenter ce passage. Aussi après quel-

ques jours de marche, les Romains se trouverent enfermés de tous côtés. Ils ne pouvoien plus retourner sur leurs pas, qu'en s'exposan au risque de périr, & il leur eût été impossibl d'avancer, si Persée eût soutenu les troupes qu'i avoit mises dans les défilés. Mais ce prince s'ef fraya, abandonna tous les postes, se retir précipitamment à Pidna, & laissa son royau me ouvert à l'ennemi.

Cependant Martius qui s'étoit exposé à d grands périls, en retiroit peu d'avantages. Per sée, revenu de sa frayeur, se saisit des lieu les plus avantageux. Il se retrancha de manie re qu'on ne pouvoit ni le forcer dans ses li gnes, ni le contraindre à en sortir & les Romain furent réduits à prendre leur quartier d'hive dans un pays, où ils pouvoient difficilemen subsister.

Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les Rho diens, las d'une guerre qui interrompoit leu commerce, & dans laquelle ils s'étoient enga gés malgré eux, crurent pouvoir agir auprès d sénat en faveur du roi de Macédoine. Fiers de services qu'ils avoient rendus aux Romains contr Philippe & contre Antiochus, ils crurent qu'o ne pouvoit plus se passer de leur secours; & il s'imaginerent que, qour forcer Rome à la paix ils n'avoient qu'à la menacer de leurs armes Mais par cette démarche ils ne firent qu'aigri

le sénat, qui étoit déja prévenu, & qui dès-lors se proposa de les humilier.

Paul Emile chargé de la guerre de Macédoine.

Le peu de progrès des consuls employés contre Persée donnoit à la guerre de Macédoine plus d'importance qu'elle n'en avoit par elle-même; & on s'occupoit avec inquiétude des moyens de la terminer. Comme tout dépendoit du choix du général, on jeta les yeux sur L. Émilius Paulus.

Paul Émile, c'est ainsi que nous le nommons, avoit été consul quatorze ans auparavant, & avoit triomphé. Depuis il demanda le consulat sans pouvoir l'obtenir, parce qu'auprès du peuple la brigue ordinairement pouvoit plus que les titres. Il vivoit retiré, occupé de l'éducation de ses enfants, & préférant le repos au tumulte des affaires. Les besoins de la république le tirerent de sa retraite. Prévenu par les vœux de ses concitoyens, il se rendit à leurs instances. Il fut proclamé consul d'un consentement unanime, & on lui assigna le département de la Macédoine; il jugea qu'il ne pouvoit faire un plan de campagne, qu'autant qu'il connoîtroit parfaitement l'état des choses, & il demanda qu'on envoyât des commissaires sur les lieux. Ils partirent avec les instructions qu'il leur donna.

Guerre d'Egypte.

L'Egypte imploroit alors la protection du peuple romain. Dans une premiere campagne Antiochus avoit conquis la Célesyrie & la Pa-

Av. J. C. 168 leſtine ; & dans une ſeconde, toute l'Egypt
de Rome 685. à la réſerve d'Alexandrie. Maître de la perſonn
de Philométor qu'il avoit fait priſonnier, i
faiſoit ſervir le nom de ce prince à établir ſo
autorité. Il paroiſſoit n'avoir armé contre lu
que pour le prendre ſous ſa tutele, & le ro
d'Egypte, qui lui abandonnoit volontairemen
tous les ſoins de l'adminiſtration, lui livroi
lui-même ſon royaume.

Après les deux premieres campagnes, Antio-chus revint dans ſes états. Il y faiſoit des pré-paratifs pour achever la conquête de l'Egypte lorſqu'il apprit que les Alexandrins avoient dé-poſé Philométor, & mis ſur le trône le frer cadet de ce prince, Evergete II, ſurnomm Phiſcon. Alors il arma ſous prétexte de réta-blir le roi dépoſé.

Phiſcon, réduit à la ſeule ville d'Alexan-drie, entra en négociation. Ce fut ſans ſuc-cès. Après avoir employé inutilement la mé-diation des principales puiſſances de la Grece, il eut enfin recours à la protection du ſénat. Ses ambaſſadeurs arriverent à Rome au com-mencement du conſulat de Paul Emile.

Peu après leur départ d'Alexandrie, Antio-chus, déſeſpérant de forcer cette place, rendi à Philométor la liberté & tout ce qu'il avoi conquis. Il ne garda que Péluſe, qui lui ouvroi l'Egypte. Il comptoit que la concurrence, qu

evoit armer les deux freres l'un contre l'autre, ui livreroit ce royaume. Mais Cléopatre, eur sœur, les réconcilia, & ils convinrent de egner conjointement. Alors Antiochus, dont ette réconciliation déconcertoit toutes les meures, arma ouvertement contre les deux rois.

Persée songe à se faire des alliés.

Persée, instruit des nouveaux préparatifs ue faisoient les Romains, rechercha l'alliane d'Antiochus, d'Eumene, des Rhodiens, de Gentius & des Bastarnes. Il eût été plus sage e s'assurer de ces puissances, avant de comnencer la guerre.

Ses ambassadeurs n'obtinrent rien d'Antiohus. Ce prince, à qui son séjour à Rome uroit dû faire connoître les Romains, ne vooit pas qu'ils menaçoient tous les rois.

Eumene mettoit un prix à son alliance, & Persée ne la vouloit pas acheter. Ces deux rois ui marchandoient, comme si leur cause n'eût as été commune, ne purent pas s'accorder.

Persée compta trois cents talents aux ambasadeurs de Gentius: mais le roi d'Illyrie ayant ommencé les hostilités avant de les avoir reus, Persée les retint.

Vingt mille Bastarnes, sur les promesses qui eur avoient été faites, passerent le Danube. Le roi de Macédoine leur manqua de parole, & ils s'en retournerent après avoir ravagé la Thrace,

Enfin les Rhodiens persisterent dans les dis-

positions qu'ils avoient montrées pour ce mo-
narque. C'étoit s'associer à sa ruine.

L. Anicius soumet l'Illyrie.

Les Romains avoient donné le commandement de leur flotte au préteur Cn. Octavius & à L. Anicius le département de l'Illyrie. Ils partirent l'un & l'autre en même temps que Paul Émile.

L'Illyrie ne fit point de résistance. Toutes les villes se soumirent à l'arrivée du préteur; & Gentius, assiégé dans Scodra sa capitale, fut réduit à se livrer lui, sa mere, sa femme, ses enfants, son frere, avec toute sa suite.

Paul Emile soumet la Macédoine.

Cette guerre ne dura que trente jours. La nouvelle des succès d'Anicius fut portée dans le camp de Paul Èmile, que l'Enipée séparoit des ennemis. Persée, campé près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroissoient inaccessibles, se flattoit de consumer les Romains par la difficulté qu'ils auroient à subsister. Paul Émile ne lui laissa pas long-temps cette illusion. Il le chassa de son camp, le poursuivit jusques sous les murs de Pidna, & le vainquit. La déroute fut entiere. Persee, abandonné de toutes ses troupes, passa dans l'île de Samothrace, où il chercha un asyle dans le temple de Castor & de Pollux. Bientôt après il se rendit au préteur, qui arriva avec toute sa flotte. La Macédoine se soumit au vainqueur.

Au commencement de la campagne, le sé-nat avoit envoyé trois ambassadeurs auprès d'Antiochus, pour lui ordonner de cesser la guerre qu'il faisoit aux Ptolémées. Lorsqu'ils arriverent en Egypte, la nouvelle de la victoire de Paul Emile les avoit précédés; & Antiochus, qui se disposoit à mettre le siege devant Alexandrie, se voyoit menacé de toutes les forces de la république. C'est dans cette circonstance qu'il reçut les ordres du sénat, & que C. Popilius Lénas, chef de l'ambassade, ayant tracé un cercle autour de lui, le somma de répondre avant d'en sortir. Il fallut obéir sur le champ, & il évacua l'Egypte. Tous les trônes s'ébranloient par la chûte d'un seul.

Antiochus Epiphane évacue l'Egypte.

Sous le consulat suivant, on conserva le commandement à Paul Emile & à L. Anicius. En même temps on nomma des commissaires pour régler, conjointement avec eux, les affaires de la Macédoine & celles de l'Illyrie.

Réglements faits dans la Macédoine & dans l'Illyrie.

Av. J. C. 167 de Rome 587.

Conformément aux instructions qui leur furent données, on déclara que les Illyriens & les Macédoniens seroient libres; qu'ils conserveroient leurs villes, leurs loix; qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs magistrats; & qu'ils ne payeroient au peuple romain que la moitié des tributs, qu'ils avoient payés à leurs rois.

Mais pour affoiblir ces deux nations, on divisa la Macédoine en quatre provinces, l'Illyrie en trois; & on en fit autant de républiques,

qui se gouvernerent séparément. Chacune eût un conseil général, formé des députés de ses villes ; & il ne fut permis à personne de se marier, ni d'acquérir des biens hors de la républi que dont il étoit membre.

Traitement que Rome fait aux peuples & aux particuliers, qui ne se sont pas déclarés pour elle.

Il arriva de toutes parts à Rome des ambassadeurs qui venoient féliciter le sénat sur le succès de la derniere guerre. Tous les rois s'humilierent au point, qu'on eût dit qu'ils étoient jaloux de paroître avec Persée à la suite du char de Paul Emile. Les peuples libres eurent à se justifier. S'ils n'avoient pas donné des secours à Persée, ils avoient paru s'intéresser à lui. Dans toutes les villes de la Grece les délateurs se multiplierent plus que jamais. Les citoyens furent cités devant le sénat pour des discours dont on leur faisoit des crimes, & que souvent ils n'avoient pas tenus. Les Rhodiens perdirent la Lycie & la Carie. Un grand nombre fut condamné à mort, & ils se crurent heureux de n'être pas tous exterminés. Callicrate, ce traître qui avoit déja vendu sa patrie, dénonça plus de mille Achéens, des principaux de la république. Ils vinrent à Rome, & le sénat, sans avoir voulu les entendre, les relégua dans l'Etrurie, où la plupart finirent leurs jours.

Parce que les Epirotes avoient donné quelques secours à Persée, on livra au pillage soixante-dix de leurs villes, on en rasa les murs & on fit esclaves cent cinquante mille citoyens.

En

En Étolie, une faction, vendue aux Romains, fit périr par le fer cinq cents cinquante des principaux de la nation. Un grand nombre fut banni. On abandonna aux délateurs les biens des uns & des autres. Bébius, qui commandoit dans cette province, prêta son ministère à ces horreurs. Quoique les Étoliens eussent porté leurs plaintes à Paul Émile, les meurtriers furent renvoyés absous, & on déclara que ceux qui avoient été tués ou bannis, l'avoient été justement. Tout leur crime néanmoins étoit d'avoir paru former des vœux pour Persée. Nous voici aux temps où Rome ne sent plus le besoin de montrer une apparence de justice.





CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

Des monarchies de l'Asie mineure, après la ruine du royaume de Macédoine.

ROME avoit répandu la terreur, & les Grecs furent quelque temps sans oser remuer. Cependant l'Asie s'agitoit encore : mais elle avançoit le moment de son esclavage.

De tous les rois, aucun ne s'avilissoit autant que Prusias. Lorsque la république lui envoyoit des ambassadeurs, il se présentoit devant eux, la tête rasée & avec le bonnet d'affranchi. *Vous voyez*, leur disoit-il, *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce que vous ordonnerez.* C'est ainsi qu'il parut devant le sénat, se tenant à la porte, se prosternant, baisant le seuil. *Je vous salue, dieux sauveurs.* Ce fut le commencement de son discours. Polybe dit qu'il auroit honte de le rapporter tout entier.

A peine Prusias fut parti, qu'on apprit qu'Eumene arrivoit. Le sénat lui fit signifier un décret par lequel il défendoit à tous les rois de venir à Rome. Il ne vouloit pas traiter, comme ami, un prince qui lui étoit suspect ; & il

ne vouloit pas le déclarer ennemi, parce qu'il auroit fallu s'engager dans une nouvelle guerre. C'est pourquoi il parut adresser à tous les rois un décret qu'il portoit contre Eumene seul. Personne n'y fut trompé.

Ce prince parut d'autant plus sensible à cet affront, qu'en perdant la faveur du sénat, il restoit en bute à ses ennemis. En effet, Prusias & les Gallo-grecs l'accuserent d'avoir des intelligences secretes avec Antiochus ; & quoique ses freres, Attale & Athénée, fussent venus à Rome pour le justifier, Sulpicius Galba, envoyé par le sénat, se rendit à Sardes où il éleva un tribunal. Toutes les villes furent invitées à porter des plaintes contre le roi de Pergame.

Ariarathe Philopator, ayant succédé à son pere sur le trône de Cappadoce, fut détrôné par Holopherne, un de ses freres, qu'on disoit supposé. Comme il avoit renouvellé l'alliance avec les Romains, il crut qu'il en obtiendroit des secours, & il vint à Rome. Le sénat, qui ne pensoit qu'à saisir l'occasion d'affoiblir les puissances de l'Asie, partagea la Cappadoce entre les deux freres.

Vers ce temps mourut Eumene. Il avoit inutilement tenté de soutenir Ariarathe contre les entreprises d'Holopherne. Il laissa la couronne à son fils Eumene, qui ne regna qu'un an, & auquel succéda Attale Philadelphe. Ce-

lui-ci donna de nouveaux secours à Ariarathe ; & chassa Holopherne qui se réfugia auprès du roi de Syrie. La guerre continuoit entre le royaume de Bithynie & celui de Pergame. Le sénat la termina par un traité auquel Prusias survécut peu. Ce prince lâche, bas, perfide & cruel fut détrôné par son fils Nicomede, qu'il voulut faire périr ; & on le tua dans un temple, où il s'étoit réfugié. Alors la Syrie offroit d'autres scenes.

Regne d'Antiochus Eupator.

Antiochus Épiphane étoit mort, & sous son fils Antiochus Eupator, Lysias, gouverneur de ce jeune prince, s'étoit saisi de la tutele. Démétrius, qui continuoit d'être en otage à Rome, représenta ses droits au sénat, & demanda d'être rétabli sur le trône de son pere Séleucus Philopator. On n'eut aucun égard à sa demande. Le sénat reconnut Eupator, & lui confirma la couronne par un décret. Il jugeoit la minorité du monarque favorable au dessein, qu'il formoit d'affoiblir la monarchie & pour exécuter ce projet, il envoya en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius & L. Aurélius. Leurs instructions portoient, entre autres choses, de brûler tous les vaisseaux qui passeroient le nombre stipulé dans le traité fait avec Antiochus le Grand.

Regne de Philométor & de Physcon.

En Egypte, la mésintelligence avoit armé les deux freres qui regnoient conjointement & Philométor, chassé par Physcon, étoit ve

[redacted]

nu à Rome implorer les secours de la république. Le sénat, conformément à la maxime qu'il s'étoit faite d'affoiblir les monarchies, porta un décret par lequel il donnoit à Philométor l'Egypte & l'île de Chypre, & à Physcon la Cyrénaïque & la Libye, déclarant qu'ils seroient indépendants l'un de l'autre. Il chargea de l'exécution de ses ordres deux sénateurs, qui reconduisirent Philométor. Les deux freres, forcés d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, & le scellerent, suivant l'usage, par des sacrifices & par des serments.

Mais bientôt après Physcon vint à Rome. Il pensa que, lorsqu'il se plaindroit, il seroit écouté favorablement. Il ne se trompoit pas. Sur ce qu'il représenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le sénat ordonna qu'il seroit mis en possession de l'île de Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Physcon tomba entre les mains de son frere, qui eut la générosité de lui pardonner ; & il se crut trop heureux de conserver la Cyrénaïque & la Libye.

Regne de Démétrius Soter.

Pendant que ces choses se passoient entre les deux Ptolémées, les ambassadeurs romains, envoyés en Syrie, souleverent le peuple par les violences qu'ils commirent, & Octavius fut assassiné.

Le sénat renvoya sans réponse les députés qui lui apporterent les justifications de Lysias.

A ce mécontentement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendroit la permission de passer en Asie. Ses amis, pensoient au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils savoient que le sénat aimoit à voir la couronne sur la tête d'un prince qui fournissoit des prétextes contre lui. En effet, Démétrius fut refusé. Il prit le seul parti qui lui restoit : il s'échappa furtivement.

A son arrivée en Syrie, il répandit que le sénat l'envoyoit pour prendre possession de ses états. Ce bruit fit déclarer tout le peuple pour lui. On lui livra Eupator & Lysias qu'il fit mourir, & il monta sur le trône sans opposition. Les Babyloniens lui donnerent le surnom de Soter, parce qu'il les délivra de la tyrannie d'un gouverneur, qui fut puni de mort, moins pour avoir vexé les peuples, que pour s'être révolté.

Lorsqu'Antiochus Épiphane, forcé d'obéir aux ordres du sénat, eut abandonné l'Egypte, il parut vouloir se venger sur ses propres sujets de l'humiliation qu'il venoit d'essuyer. Il tourna, sur-tout, ses armes contre les Juifs. Eupator continua cette guerre, & elle duroit encore. Les Juifs, qui l'avoient soutenue par une suite de victoires miraculeuses, songerent à se mettre sous la protection des Romains. La circonstance étoit d'autant plus favorable, que la république n'avoit pas encore reconnu Démétrius



pour roi de Syrie. D'ailleurs, elle ne refusoit pas de protéger les peuples, lorsque l'oppression, dont ils se plaignoient, pouvoit être un prétexte d'abaisser les rois. Le sénat donna un décret par lequel il déclara les Juifs amis & alliés du peuple romain, & Démétrius cessa les hostilités. Peu après, il fut reconnu par la république.

Se croyant alors assuré sur le trône, il ne s'occupoit plus des soins du gouvernement. Tout languissoit dans le royaume, pendant que le monarque, inaccessible au fond de son palais, se livroit à des excès de toute espece. Il fut retiré de son inaction par les conspirations qui se tramerent contre lui. La premiere eut pour chef Holopherne, qu'il avoit lui-même établi sur le trône de Cappadoce, & auquel depuis il avoit donné asyle. Il le fit mettre en prison; mais il lui conserva la vie, parce qu'il vouloit s'en servir contre le roi de Cappadoce.

Conspiration qui met sur le trône de Syrie Alexandre Bala.

Attale & Ariarathe, qui soupçonnoient les desseins du roi de Syrie, formerent une nouvelle conspiration, dans laquelle entra Philométor. Le roi d'Egypte vouloit se venger de Démétrius, qui, pendant son séjour à Rome, avoit appuyé auprès du sénat les demandes de Physcon. Ces trois souverains confierent l'exécution de leur projet à Héraclide, frere du gou-

verneur de Babylone, dont j'ai parlé, & coupable comme lui.

Héraclide s'étoit retiré à Rhodes. Il y choiſit un jeune homme, nommé Alexandre Bala, qu'il donna pour fils d'Antiochus Épiphane, & il lui apprit à jouer ce perſonnage. Comme il avoit eu beaucoup de part à la confiance d'Antiochus, il lui fut facile de donner quelque vraiſemblance à cette impoſture. Les trois rois reconnurent Bala, & Héraclide le conduiſit à Rome.

Cette fable n'en impoſa point au ſénat. Mais, parce qu'il lui importoit de ſuſciter des guerres, il fit un décret pour mettre Bala en poſſeſſion du royaume de Syrie. Tout réuſſit à cet impoſteur. Démétrius fut tué dans un combat, & Alexandre, maître de l'empire, épouſa Cléopatre, fille de Philométor. Il regna cinq ans, avec le mépris & la haine des peuples : ſentiments dus à ſes débauches & à ſes cruautés.

Autres révolutions dans cette monarchie.

Démétrius Soter, lors de la révolution qui le menaçoit, avoit envoyé à Cnide ſes deux fils, Démétrius Nicanor & Antiochus Sidetes. Le premier voyant le mécontentement des Syriens, arma, vainquit ; & Bala ſe réfugia chez un prince arabe, qui lui fit trancher la tête.

Des imprudences, des débauches, des violences, des cruautés : voilà le regne de Nicanor. Diodote, ſurnommé Triphon, qui avoit

servi sous Alexandre Bala, entreprit de faire valoir les prétentions d'Antiochus, fils de cet imposteur. Il le fit proclamer à Antioche, & il vainquit Démétrius Nicanor qui s'enfuit à Séleucie.

Triphon n'avoit donné la couronne au fils de Bala, que pour la lui enlever. Il le tua, monta sur le trône, & fut maître de la plus grande partie de la monarchie.

Retiré à Laodicée, Nicanor oublioit ses droits, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, lorsque tout-à-coup il marcha contre les Parthes, se flattant, s'il réussissoit dans cette expédition, de retomber sur Triphon avec de plus grandes forces. Mais il fut fait prisonnier, & finit ses jours en Hyrcanie. L'empire des Parthes s'étendoit alors depuis l'Euphrate jusqu'au Gange. Il deviendra formidable aux Romains.

Triphon ne resta pas long-temps maître du trône. Antiochus Sidetes, qui épousa la femme de Démétrius son frere, chassa cet usurpateur, s'en saisit & le fit mourir. C'est pendant les troubles dont je viens de parler, que les Juifs secouerent le joug des rois de Syrie. Dans une assemblée qui se tint à Jérusalem, ils assurerent à Simon & à ses descendants la souveraineté & le sacerdoce.

Physcon regne seul en Egypte.

Ptolémée Philométor étoit mort la même année qu'Alexandre Bala. Cléopatre, sa sœur

& sa femme, avoit voulu mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Forcée de la céder à Physcon, elle fut encore réduite à épouser ce prince; & le jour même des noces, son fils périt entre ses bras par les coups de ce monstre. Physcon portoit la débauche & la cruauté jusqu'au délire. Il regna seul en Egypte.

Il est inutile d'étudier l'histoire de ces monarchies.

D'après l'idée sommaire que je viens de vous donner d'un petit nombre de regnes, vous voyez, Monseigneur, que les monarchies de l'orient tombent d'elles-mêmes. Il est inutile de les étudier davantage. Faudroit-il fouiller notre mémoire des noms de ces souverains, qui ne laissent après eux que le souvenir de leurs débauches, de leur cruauté, de leur scélératesse? pour s'autoriser à tout, ils vouloient faire taire les loix; & elles se taisoient devant les forfaits, dont ils devenoient les victimes. Ils sont égorgés par leurs confidents, par leurs freres, par leurs fils, par leurs femmes, même par leurs meres. Voilà les horreurs qui enveloppoient le trône. Jugez par elles des calamités qui se répandoient sur les peuples, & vous imaginerez toute l'histoire de ces temps malheureux.

Les dernieres révolutions dont je viens de parler, sont postérieures à la troisieme guerre punique. Mais comme mon dessein étoit de vous faire prévoir la chûte prochaine des monarchies de l'orient, j'ai cru devoir, sans m'in-

terrompre, suivre ces révolutions jusqu'au temps, où je viens de les laisser. Désormais je ne reviendrai à l'Asie, qu'autant que j'y serai forcé par la suite de l'histoire romaine. Il s'agit maintenant d'observer ce qui se passoit en Espagne, en Afrique, en Macédoine & dans la Grece.

Pourquoi les peuples de l'Espagne étoient difficiles à subjuguer.

Prêts à descendre du trône, les souverains de l'orient paroissoient n'attendre que les ordres du sénat; & les peuples de tout temps asservis, prévoyoient avec indifférence la révolution : ils pouvoient même se flatter que leur joug en deviendroit plus léger.

Il n'en étoit pas de même des peuples de l'Espagne. Ils avoient des chefs, mais ils n'avoient pas des monarques. Ils formoient de petites cités, dont les citoyens, endurcis aux fatigues, & jaloux de leur liberté, étoient autant de soldats. Rome, après les avoir vaincus plusieurs fois, forcée à les vaincre encore, désespéroit de les subjuguer.

Pourquoi ils reprenoient continuellement les armes.

La guerre continuoit donc toujours, ou elle n'étoit interrompue que par intervalles. Cependant l'amour de la liberté n'étoit pas le seul motif qui armoit les peuples. Si, sous la protection de la république, ils avoient joui de leurs loix, les soulévements auroient été plus rares; & peut-être que, comparant alors la domination des Romains à celle des Carthaginois, ils se feroient fait peu-à-peu une habitude de l'o-

béissance. Mais on les opprimoit, & ils prenoient les armes, moins pour défendre leur liberté, que pour se mettre à l'abri des vexations.

Guerre qui a été la cause de la guerre que Viriathus a faite aux Romains.

Une victoire que les Lusitaniens remporterent sur le préteur Calpurnius Piso, fut le commencement d'une guerre, où les Romains éprouverent de grands revers, & où leurs généraux se couvrirent de honte par leur perfidie, autant que par leurs défaites. La jeunesse romaine parut avoir dégénéré de ses ancêtres. Elle s'éffrayoit au seul récit des combats, qu'on avoit livrés aux Celtibériens. Elle refusoit de servir dans les légions, qu'on destinoit pour l'Espagne; & le découragement étoit au point, que le sénat n'osoit user ni de douceur ni de sévérité. Dans cette conjoncture, Scipion Emilien, fils de paul Emile, & petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, offrit de servir dans tel grade qu'on voudroit lui donner. Cet exemple rendit le courage aux plus lâches, & les consuls firent les levées.

Av. J. C. 154 de Rome 600.

Le département de l'Espagne échut par le sort au consul L. Licinius Lucullus. Quand il arriva, le proconsul Marcellus venoit de faire la paix avec les Celtibériens. Il n'avoit pas voulu laisser à son successeur la gloire de terminer une guerre qu'il avoit faite avec peu de succès. Lucullus, dont l'ame avide n'ambitionnoit le commandement que pour s'enrichir,

Av. J. C. 151 de Rome 603.

Av. J. C. 149 de Rome 605.

des dépouilles des provinces, parut néanmoins respecter le traité qui venoit d'être fait. Peut-être redoutoit-il les Celtibériens, & il aima mieux tourner ses armes contre les Vaccéens, quoiqu'il n'eût point ordre de les attaquer, & qu'ils n'eussent donné aucun prétexte aux hostilités. Il les assiégea dans une de leurs villes. Ils capitulerent, & malgré la foi jurée, il en égorgea vingt-mille, & vendit les autres. Il mit ensuite le siege devant deux places, dont il ne put se rendre maître ; & il passa dans la Lusitanie, où le préteur Ser. Sulpicius Galba venoit d'être battu. Il porta le fer & le feu par-tout.

Galba, devenu supérieur en forces par la diversion du consul, ravagea aussi de son côté la Lusitanie. Alors quelques peuples, croyant trouver leur salut dans l'alliance de la république, s'adresserent au préteur qui parut les écouter favorablement : mais quand il les eut fait donner dans le piege qu'il leur tendoit, il les enveloppa, & les fit égorger. La nouvelle de ce massacre excita dans Rome même une indignation générale. Cependant Galba, cité à son retour devant le peuple, fut renvoyé absous. Vous commencez à voir dans les Romains, ce que deviennent les peuples conquérants : à mesure qu'ils s'agrandissent, ils perdent tout sentiment d'humanité, & ils sont tous les jours plus féroces.

Les Romains payerent de leur ſang cette perfidie. Dès l'année ſuivante, Viriathus vengea les Luſitaniens par une victoire qu'il remporta ſur Vétilius, ſucceſſeur de Galba ; & pendant dix ans, il ſoutint avec ſuccès une guerre, qui dura encore après lui. Ce général n'avoit été juſqu'alors que le chef d'une troupe de montagnards, qui vivoient de brigandages.

Av. J. C. 149 de Rome 605.

La troiſiéme guerre punique commença l'année même où Viriathus devint le général des Luſitaniens, & alors les Romains perdoient la Macédoine.

Cauſes de la troiſieme guerre punique.

Les limites qui ſéparoient les états des Carthaginois de ceux de Maſſiniſſa, roi de Numidie, avoient été marquées par Scipion l'Africain. Mais ce prince, comptant ſur l'alliance de Rome, ne craignit pas de les franchir. Les Carthaginois en porterent ſouvent leurs plaintes au ſénat. Ils demandoient que Maſſiniſſa s'en tînt au dernier traité, où qu'il leur fût permis de repouſſer la force par la force.

Rome envoya des commiſſaires à pluſieurs repriſes, toujours en apparence pour rendre juſtice, & en effet pour ſuſciter la guerre entre Carthage & le roi de Numidie, ſi elle pouvoit être avantageuſe à la république. Caton le Cenſeur, qui fut le chef d'une de ces députations, remplit parfaitement les vues du ſénat. Général, homme d'état, orateur, hiſto-

rien, il avoit des talents. Mais personne n'étoit plus fait pour une négociation, où on ne vouloit montrer que les dehors de la justice. L'utilité de la république étoit son unique regle.

Les Carthaginois lui montrerent le traité fait par Scipion, & lui représenterent que le moindre changement seroit une injure à la mémoire du plus grand des Romains. Cet éloge ralluma la jalousie qu'il avoit toujours eue pour le vainqueur d'Annibal; & il songea dès ce moment à se venger sur Carthage de n'être pas plus grand que Scipion. A son retour, il ne parla que des richesses de cette ville, de ses magasins, de ses ports, de ses vaisseaux; & il en conclut qu'il la falloit détruire. Cette conséquence lui parut si juste, que toutes les fois qu'il opinoit, quoiqu'il fût question de toute autre chose, il terminoit toujours son avis par ces mots : *il faut détruire Carthage.*

Dans la prospérité de la république, le peuple commençoit à ne plus connoître de subordination; & il sembloit que pour prévenir de plus grands désordres, il eût été avantageux aux Romains d'être arrêtés dans leurs progrès. C'est pourquoi plusieurs sénateurs jugeoient que la destruction de Carthage seroit funeste à Rome même. Scipion Nasica, fils de Cneus, combattoit, sur tout, le sentiment de Caton. Il avoit été reconnu dans une occasion pour le plus honnête homme de la république. On

ne dit pas néanmoins qu'il ait représenté que cette guerre seroit injuste. Les Romains consultoient moins que jamais les loix de l'équité.

Perfidie des Romains.

Av. J. C. 149 de Rome 605.

L'avis de Caton devoit prévaloir ; & prévalut. Après avoir refusé de rendre justice aux Carthaginois, & les avoir mis par là dans la nécessité de repousser les hostilités de Massinissa, il fut arrêté qu'on leur déclareroit la guerre, parce qu'ils la faisoient à un prince allié de la république, & on la leur déclara en prenant les armes. Les consuls embarquerent les légions, & mirent à la voile.

Carthage avoit prévu la résolution du sénat, & pour la prévenir, elle envoyoit des ambassadeurs avec les pouvoirs les plus amples. Ils arriverent trop tard. La flotte étoit déja partie. Jugeant alors qu'il n'étoit plus temps d'ouvrir une négociation, ils crurent que, s'ils se soumettoient, ils obtiendroient la paix, & ils déclarerent que les Carthaginois s'abandonnoient à la discrétion du peuple romain. C'étoit, suivant l'interprétation du sénat, livrer le pays, les villes, les habitants, les rivieres, les ports, les temples, les tombeaux, tout en un mot. Les ambassadeurs n'avoient pas connu, sans doute, toute la force de cette expression.

On leur répondit que, puisqu'ils avoient pris le parti le plus sage, on leur accordoit la

la liberté, leurs loix & leurs terres; à condition seulement qu'ils enverroient trois cents otages à Lilibée, & qu'ils feroient ce qui leur seroit ordonné par les consuls. On ne parloit point des villes, parce qu'on croyoit, par cette réticence, s'autoriser à détruire Carthage. Les ambassadeurs en eurent de l'inquiétude. Ils ne savoient d'ailleurs quels seroient ces ordres qu'on n'expliquoit pas. Cependant ils se retirerent sans oser repliquer.

Les otages furent livrés, & le consul L. Marcius Censorinus les ayant reçus à Lilibée, mit à la voile pour Utique, où il débarqua avec environ quatre-vingts mille hommes. Aussitôt les magistrats de Carthage se présenterent devant lui, & lui demanderent ses ordres. Il leur commanda d'apporter toutes leurs armes & toutes leurs machines de guerre, disant que désormais ces choses leur étoient inutiles, puisqu'ils seroient sous la protection de la république. Ils obéirent. Alors Marcius, après avoir loué leur obéissance, leur dit: le sénat vous ordonne de sortir de Carthage qu'il a résolu de détruire, & il veut que vous vous établissiez à dix milles dans les terres.

Cette perfidie, aussi cruelle que lâche, porta le désespoir dans l'ame des Carthaginois, & ce désespoir leur fit trouver des armes. En peu de jours Carthage fut en état de défense. Lorsque Marcius & M. Manilius, son collegue,

Carthage assiégé.

s'en approcherent, ils furent étonnés de se voir forcés à faire un siege dans les formes. A la résistance qu'ils trouverent, ils eurent lieu de se reprocher de n'avoir pas marché sur le champ, & d'avoir été perfides, sans retirer le fruit de leur perfidie. Ils tenterent inutilement de prendre la place d'assaut. Ils firent plusieurs fautes : ils reçurent plusieurs échecs : Asdrubal brûla la plus grande partie de leurs vaisseaux, & la peste se mit dans leur armée.

Andriscus.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, Andriscus, homme de néant, se rendoit maître de la Macédoine. Il avoit pris le nom de Philippe, & se faisoit passer pour fils de Persée. Quelques années auparavant, ayant échoué dans cette entreprise, il s'étoit retiré chez Démétrius Soter, qui le fit arrêter, & l'envoya à Rome. Démétrius, à qui Alexandre Bala faisoit alors la guerre, s'imagina que ce service lui procureroit la protection des Romains. Mais Andriscus parut si méprisable, que, non-seulement, on ne témoigna aucune reconnoissance au roi qui l'avoit livré : on ne parut pas même occupé du soin de le garder. Il s'échappa, leva une armée dans la Thrace, se fit reconnoître par les Macédoniens, & soumit une partie de la Thessalie.

Guerre en Macédoine.

Av. J. C. 149 de Rome 605.

Cette affaire parut alors sérieuse; Scipion Nasica, député par le sénat pour en prendre connoissance, & pourvoir aux moyens de re-

couvrer la Macédoine, leva des troupes chez les alliés, & marcha contre Andriſcus, qu'il chaſſa de la Theſſalie. Peu après les légions paſſerent la mer, furent taillées en pieces & le préteur qui les commandoit perdit la vie. L'année ſuivante, Q. Cécilius Métellus remporta deux victoires, & Andriſcus ſe ſauva chez un roi de Thrace qui le livra. Le mauvais ſuccès de cet impoſteur n'empêcha pas deux autres aventuriers de tenter la même entrepriſe. Ils n'y réuſſirent ni l'un ni l'autre.

Av. J. C. 148 de Rome 606

Les Athéens ſe révoltent contre un décret du ſénat.

Dans ce temps-là une nouvelle guerre commençoit entre les Achéens & les Spartiates, quoique ces deux peuples, avant de l'entreprendre, euſſent invité le ſénat à terminer leurs différents. Mais les Achéens, alors de tous les peuples de la Grece celui que Rome avoit le plus d'intérêt à humilier, n'attendirent pas un jugement, qu'ils prévoyoient devoir leur être peu favorable, & ils prirent les armes. Ils ravageoient la Laconie, lorſque des commiſſaires arriverent avec un décret, par lequel le ſenat détachoit de la ligue achéenne Sparte, Corinthe, Argos & pluſieurs autres villes ſous prétexte qu'il avoit été un temps où elles n'étoient pas du nombre des confédérées. Lorſque ce décret fut publié dans l'aſſemblée qui ſe tenoit à Corinthe, il excita une indignation générale. Le peuple ſe ſouleva. Il ſe jeta ſur les Spartiates, qui étoient alors dans cette ville, &

il eût maltraité les commissaires mêmes, s'ils ne se fussent pas dérobés à sa violence.

Le sénat montre de la modération.

Viriathus se rendoit redoutable en Espagne, & le siege de Carthage duroit encore : c'est pourquoi le sénat, quoique vivement offensé, crut devoir traiter les Achéens avec quelque ménagement. Les nouveaux commissaires qu'il envoya, affecterent de parler avec beaucoup de modération. Ils ne se plaignirent point du dernier soulèvement : ils parurent plutôt l'excuser: ils ne firent aucune mention du décret, qui en avoit été la cause. Ils demanderent seulement qu'on cessât de faire la guerre aux Spartiates ; & ils inviterent les Achéens à ne pas encourir, par leur obstination, la disgrace de la république.

Les Achéens prennent cette modération pour de la timidité.

Quoiqu'ils ne parlassent pas du décret, ils ne le révoquoient pas ; & cet acte seul étoit une preuve du dessein formé de détruire la ligue achéenne. C'en étoit assez pour soulever les villes confédérées. La modération apparente des commissaires ne rassuroit pas. On la regardoit comme un effet de la foiblesse des Romains & on disoit que, dans le mauvais état de leurs affaires en Afrique & en Espagne, ils craignoient que les Achéens ne se déclarassent contre eux. Peut-être le sénat vouloit-il par une conduite timide en apparence, enhardir les Achéens, & avoir un prétexte pour faire marcher en Achaïe les légions qui étoient alors en Ma-

cédoine. Il paroiſſoit d'autant plus facile de les faire tomber dans ce piege, qu'ils étoient alors gouvernés par le caprice aveugle de la multitude, & par des magiſtrats qui ſacrifioient l'état à leur avidité. La choſe arriva comme le ſénat l'avoit pu prévoir. Les Achéens continuerent la guerre contre les Spartiates ; & ils y engagerent les Béotiens, qui étoient également mécontents du ſénat.

Ils ſont vaincus.

Lé préteur Q. Métellus, alors occupé à rétablir l'ordre dans la Macédoine, tenta inutilement de les porter à la paix. Il marcha contre eux, & les défit. L'année ſuivante, il les défit encore ; & il s'avança vers Corinthe, où Diéus, chef des Achéens, s'étoit enfermé avec les débris de ſes troupes. Métellus auroit voulu terminer cette guerre avant l'arrivée du conſul L. Mummius. Le Péloponeſe, épuiſé & ruiné, demandoit la paix : mais Diéus & ceux de ſa faction s'y refuſoient, parce qu'ils prévoyoient qu'ils ſeroient livrés aux Romains. Sur ces entrefaites Mummius arriva, & Métellus retourna en Macédoine.

Av. J. C. 147 de Rome 607.

Ruine de Corinthe.

Diéus, auſſi mauvais général que mauvais magiſtrat, eut la témérité de ſortir des murs & d'offrir le combat au conſul. Il fut entiérement défait : Il pouvoit ſe retirer dans la ville, s'y défendre quelque temps, & obtenir une capitulation : il s'enfuit à Mégalopolis, où il ſe

Av. J. C. 146 de Rome 608.

tua. Les Achéens, sans chefs, déserterent Corinthe. Mummius y entra sans résistance, fit main basse sur les hommes qui s'y trouverent, vendit les femmes & les enfants; & après avoir fait enlever les vases, les statues, les tableaux, & tout ce qu'il y avoit de précieux, il fit mettre le feu aux maisons. L'incendie dura plusieurs jours. Ainsi finit Corinthe. La liberté parut se perdre dans ses ruines. Toute la Grece fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

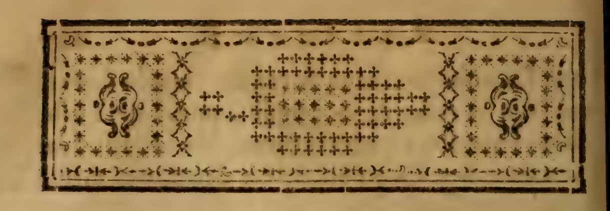
Fin du siege de Carthage & ruine de cette ville.

Av. J. C. 146 de Rome 608.

Nous avons vu que les consuls Marcius & Manilius conduisoient le siege de Carthage avec peu de succès. L. Calpurnius Piso, qui leur succéda, ne montra pas plus de capacité. Les Carthaginois faisoient de nouveaux efforts. Ils négocioient avec les rois, qu'ils invitoient à se soulever: ils songeoient même à fournir de l'argent & des vaisseaux au faux Philippe, & Rome commençoit à montrer de l'inquiétude. Tel étoit l'état des choses, lorsque Scipion Émilien, qui servoit en Afrique avec distinction, & qui avoit même souvent réparé les fautes des généraux, vint à Rome pour demander l'édilité. On lui donna le consulat qu'il ne demandoit pas; & sans tirer les provinces au sort, on lui assigna l'Afrique pour département. Tout cela étoit contre les regles. Mais à sa réputation, & peut-être encore à son nom, le peuple crut qu'il étoit destiné à terminer cette guer-

re. En effet Carthage se rendit l'année suivante. On la rasa, & le peuple romain défendit, sous d'horribles imprécations, de rebâtir dans le même lieu Cette ville a été détruite la même année que Corinthe. Av. J. C. 146 de Rome 608





LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les accroissements des Romains.

Progrès des Romains dans les six premiers siecles.

DANS l'espace de trois siecles & demi, Rome n'a fait que des progrès très lents. La prise de Véïes, l'an de la fondation 358, est la premiere époque de son agrandissement. L'usage des troupes soudoyées la mit en état de poursuivre les entreprises qu'elle commençoit, & il ne lui fallut que cent trente ans pour achever la conquête de l'Italie, dans laquelle on ne comprenoit pas la Gaule Cisalpine. La premiere guerre punique, qui dura vingt-trois ans, c'est-à-dire, depuis 390 jusqu'en 512, fut terminée par la conquête de tout ce que les Car-

thaginois avoient en Sicile. La ſeconde commença vingt-quatre ans après, lorſque les Romains s'étoient rendus maîtres de la Corſe, de la Sardaigne, qu'ils avoient ſoumis la Gaule Ciſalpine, l'Iſtrie, & qu'ils portoient leurs armes en Illyrie. Elle dura dix-ſept ans. Ils chaſſerent de l'Eſpagne les Carthaginois, & ils acquirent la Sicile, & les îles ſituées entre l'Afrique & l'Italie. Plus ils avoient fait de progrès, plus il leur étoit facile d'en faire de nouveaux: dans le cours de cinquante & quelques années, ils réduiſirent en provinces romaines la Macédoine, la Grece & l'Afrique, & ils rendirent la Syrie tributaire. Alors ſouverains en quelque ſorte des royaumes qu'ils recevoient dans leur alliance, ils parurent les maîtres de tous les peuples connus. Le ſénat prit connoiſſance des querelles des rois, marqua leurs poſſeſſions, régla leurs alliances, fixa leurs forces ſur terre & ſur mer, diſtribua les provinces, diſpoſa des couronnes; en un mot, il ſe donna pour le tribunal des nations, & les nations le reconnurent. On obéiſſoit à quelques magiſtrats qui portoient ſes ordres.

Si leurs ennemis ne ſe ſont pas réunis, ce n'eſt pas que le ſénat ait eu pour maxime de les diviſer.

Les choſes, Monſeigneur, les plus étonnantes au premier coup d'œil, ſont quelquefois bien ſimples. Mais, parce qu'on aime le merveilleux, on a vu dans le ſénat une politique profonde, un plan de conduite tracé dès la fondation de Rome, & ſuivi conſtamment

pendant six siecles. Si les ennemis de cette république ne se sont jamais tous réunis pour l'attaquer ensemble, ou si quelques-uns n'ont fait que des ligues mal concertées, c'est, dit-on, parce que les Romains savoient diviser & on oublie toute l'histoire, pour regarder, comme leur ouvrage, une division qui existoit avant leurs entreprises & avant eux. Mais ces petits peuples, que Rome dès son origine eut tout-à-la fois pour ennemis, ont-ils jamais su se réunir contre elle? n'est ce pas successivement & de proche en proche que d'autres dans la suite lui ont fait la guerre? Les Gaulois avoient cessé leurs courses, lorsque les Samnites prirent les armes; & les Latins attendirent, pour se soulever, que les Samnites eussent été forcés à demander la paix. Quand il fut au pouvoir des Romains d'exterminer le Latium, les Samnites recommencerent la guerre; & quand ceux-ci eurent été subjugués, les Gaulois reparurent. Si les circonstances avoient armé à la fois tous ces peuples, & que le sénat les eût divisés, j'admirerois sa politique.

Les Romains ont-ils semé la division dans la Sicile pour s'en préparer la conquête? ont-ils séparé Hiéron des Cartgaginois, ou si ce roi s'en est séparé lui-même? Est-ce leur politique ou l'aveuglement de Philippe, qui a armé les uns contre les autres les Grecs, que la jalousie divisoit depuis si long-temps? Comment le sé-

nat, si depuis près de six siecles sa maxime constante étoit de diviser, auroit-il eu besoin d'apprendre de Callicrate à soutenir dans l'Achaïe la faction qui lui étoit favorable ?

Comme les circonstances faisoient des Romains une nation conquérante, elles faisoient de tous les peuples des nations qui devoient être conquises. Les petites puissances livroient les grandes, & Rome n'avoit qu'à ne pas refuser sa protection aux peuples qui la recherchoient. Si les Grecs & les Asiatiques avoient été tels que les Gaulois & les Espagnols, les Romains n'auroient conquis ni la Grece ni l'Asie. En effet, Philippe & Antiochus étoient subjugués, & la guerre recommençoit toujours en Espagne & dans la Gaule Cisalpine. Ce sont des pays où il falloit que la république conquît avec ses propres forces : c'est pourquoi lorsque la Grece & l'Asie succomboient, les Gaulois & les Espagnols résistoient encore, & ont résisté long-temps après.

On ne se lasse pas de répéter, *divisez & vous commanderez*, & on admire la profondeur de cette maxime. Faut-il donc un si grand art pour diviser les peuples ; Il me semble au contraire qu'il suffit souvent de les abandonner à eux-mêmes, & d'attendre leurs divisions de la différence des intérêts présents & momentanés qui les aveuglent sur leurs vrais intérêts. La difficulté seroit de les tenir réunis, & de donner

à une ligue toute la force qu'elle peut avoir. Mais cette difficulté est un écueil, où tous les politiques échouent. Les Grecs armerent les uns contre les autres, aussitôt qu'ils n'eurent plus la guerre avec les Perses; & Philippe, ce politique trop admiré, les trouva divisés. Son attention fut uniquement de ne pas les forcer à se réunir contre lui. Il a réussi par des moyens d'autant moins admirables, qu'il ne lui a fallu que de la mauvaise foi; & d'ailleurs il lui a été facile de tromper des peuples, qui aimoient alors à se tromper eux mêmes. Le sénat n'a pas même eu cette politique grossiere. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous rappeller qu'il vouloit conserver les trois principales villes de la Grece. N'étoit-ce pas dire aux Grecs: réunissez-vous, si vous ne voulez pas tomber dans la servitude?

Le gouvernement des Romains s'est formé comme à leur insu.

A Rome l'administration partageoit les pouvoirs de la souveraineté, de maniere que se soutenant à certains égards & se balançant à d'autres, au moins jusqu'à un certain point, ils concouroient tous à l'agrandissement de la république. Ce systême, qu'on admire avec raison, me paroît s'être fait à l'insu des Romains.

Nous avons vu dans la Grece des républiques, dont le plan avoit été combiné, & où les pouvoirs, par la maniere dont ils avoient été distribués, régloient avec précision les droits des différents ordres & des différents magistrats.

à Rome au contraire rien n'eſt prévu. Lorſ-qu'on remédie à un abus, on ne juge ni des avantages ni des inconvénients qui en naîtront; & comme la diſtribution des pouvoirs eſt uniquement l'effet des querelles qui s'élevent entre les patriciens & les plébéiens, les droits ne ſont jamais bien déterminés, & il n'y a que des prétentions entre les ordres & entre les magiſtrats.

Lorſque le ſénat accorda des tribuns au peuple, il ne prévit pas quelle ſeroit la puiſſance de ces nouveaux magiſtrats. Il ne créa des cenſeurs, que parce que les guerres ne permettoient pas aux conſuls de faire réguliérement le cens; & il jugeoit ſi peu des prérogatives de cette magiſtrature, que perſonne ne ſongea d'abord à la briguer. La dictature, qui dans les circonſtances critiques étoit la grande reſſource des Romains, & qui ſuppléoit ſi bien à la lenteur du gouvernement, ne fut créée que pour éluder les loix, qui protégeoient le peuple ſous les conſuls. C'eſt ainſi que les magiſtratures, que le ſénat créoit pour le moment préſent, produiſoient dans la ſuite des effets qu'il n'avoit pas prévus; & c'eſt pourquoi je dis qu'à Rome les circonſtances ont tout fait & tout combiné.

Parce que les pouvoirs étoient diſtribués ſans préciſion, les droits étoient mal déterminés; & parce que les droits étoient mal déter-

minés, les Romains étoient exposés à des dissentions continuelles. Ce n'est certainement pas à dessein qu'on avoit choisi un gouvernement où rien n'étoit déterminé: c'est plutôt parce qu'on n'avoit pas su mieux faire. Cependant il n'est pas douteux que ce gouvernement, par ses vices mêmes, n'ait contribué aux progrès des Romains. Rome sans dissentions eût été moins redoutable. Elles entretenoient l'émulation entre les deux ordres: elles attachoient d'autant plus à la patrie, qu'elles paroissoient donner à chaque citoyen des droits à tous les honneurs; & elles portoient l'amour de la liberté jusqu'au fanatisme. Sous des loix, qui auroient assuré l'état des citoyens de maniere à prévenir toute espece de dissentions, les Romains, plus libres, auroient moins senti le prix de la liberté. Dès lors ils n'auroient plus eu la même émulation, le même courage, le même amour de la patrie.

Si cependant les dissentions avoient eu un libre cours, le gouvernement auroit dégénéré promptement en une démocratie monstrueuse; & Rome, sans pouvoir s'agrandir, eût passé continuellement de la liberté à la servitude, & de la servitude à la liberté. Mais les guerres, qui suspendoient les dissentions, maintenoient une sorte d'équilibre entre les deux ordres, parce qu'elles ne permettoient pas au peuple d'entreprendre tout ce qu'il pouvoit. Le gouverne-

ment des Romains n'a jamais été meilleur que
epuis qu'ils prirent les armes contre les Sam-
ites : il dut aux longues guerres tout ce que
a constitution a eu de bon; & il dégénéra d'a-
ord après la ruine de Carthage, parce qu'alors
es dissentions devinrent funestes à la république.

Leur agrandissement n'est pas l'effet d'un plan qu'ils se soient fait pour s'agrandir.

Les Romains, remarque t-on, se sont tou-
ours alliés des peuples foibles; & ils s'en sont
ervi pour subjuguer les plus puissants. Ils ne
e sont point hâtés d'appésantir le joug ni sur
es uns, ni sur les autres. Ils ont attendu qu'ils
ussent accoutumés à obéir comme alliés, avant
e leur commander comme à des sujets; &
'est par cette maniere lente de conquérir
u'ils ont assuré leurs conquêtes. La
hose est en effet arrivée ainsi; mais il n'y a
ien de plus faux en général que de dire: ce peu-
le à étendu sa domination par tels moyens; donc
es vues ont été de l'étendre par ces moyens là
nêmes. Supposer que les Romains, attentifs à
nodérer eux-mêmes leur ambition, ont tou-
ours eu la prudence d'attendre qu'on ne pût plus
eur résister, c'est leur supposer une conduite
ont aucun peuple n'est capable. Il me paroît
u'ils ont dominé aussitôt qu'ils l'ont pu; & que
ils ont conquis lentement, c'est qu'il n'a pas
té en leur pouvoir de conquérir avec plus de
apidité. Comme Rome, par sa constitution,
toit déstinée à des conquêtes; elle étoit aussi,
ar sa constitution même, condamnée à ne
es faire que lentement.

Admirez, dit-on encore, la conduite de ce peuple. Ambitieux de conquérir les nations, il prend les armes, uniquement parce qu'il est de son intérêt de les prendre; couvrant si bien ses injustices, qu'il paroît toujours juste; cachant si bien ses vues, qu'on ne démêle pas son ambition. C'est par-là qu'il donne enfin des fers aux peuples étonnés, qui l'avoient pris pour le protecteur de la liberté.

Voilà comme on juge. On veut que Romulus ait été un grand homme, que les six rois, qui lui ont succédé, aient été de grands hommes. On seroit tenté d'en dire autant de tous les sénateurs. En effet, il faudroit une succession non-interrompue de grands hommes, pour supposer avec fondement que les Romains, méditant de bonne heure de grandes conquêtes, se sont fait un plan dont ils ne sont jamais écartés. Mais sans nous arrêter à combattre des préjugés qui portent sur une supposition tout-à-fait gratuite, essayons de nous faire des idées plus exactes.

Il est l'effet des usages que les circonstances ont introduits.

Nous jugeons & nous nous conduisons d'après les maximes, dont nous nous sommes fait une habitude. Il y a des siecles où les préjugés généralement reçus arrêtent tout-à-coup l'homme qui a le plus de génie: il y en a d'autres, où, parce que ces préjugés ne subsistent plus, un esprit médiocre fait ce que l'homme de génie

nie n'a pas pu faire. Tout dépend des circonſtances où nous nous trouvons.

Cette obſervation eſt applicable aux peuples. Les maximes, qui s'introduiſent lors de leur établiſſement, font que les uns s'agrandiſſent, ſans en avoir formé le projet; & que les autres ne peuvent pas s'agrandir, quoiqu'ils en aient l'ambition. Les républiques de la Grece, par exemple, étoient dans le cas des hommes de génie, que les préjugés arrêtent au milieu de leurs progrès. C'étoit une folie à elles d'entreprendre de grandes conquêtes. C'eſt que les circonſtances ne leur avoient pas appris à augmenter leurs forces par les forces des peuples vaincus. Les maximes qu'elles avoient adoptées, étoient trop contraires à cette politique. Partager avec de nouveaux citoyens la gloire, qu'elles avoient acquiſe, c'étoit la diminuer; & la diminuer, c'étoit la perdre. Ce préjugé les aveugla toujours ſur leurs vrais intérêts, & il ne leur fut pas poſſible de ſortir de leur foibleſſe.

Les Romains, foibles dans les commencements, ont été forcés de contracter bien vîte des alliances; & de partager, avec les vaincus mêmes, les premiers avantages qu'ils ont dus à leur courage. Si les circonſtances leur faiſoient une loi d'exterminer les peuples qui leur étoient contraires; elles leur en faiſoient une de s'attacher, par toute ſorte de moyens, ceux qui

pouvoient leur être favorables. Cette politique ne demandoit aucune prévoyance de leur part: il leur suffisoit de voir le danger où ils étoient. C'est ainsi qu'ils se sont étendus en Italie, & qu'ils se sont servis, par exemple, des Latins & des Herniques pour subjuguer les Volsques & les Toscans. Dans la suite, ils ont continué comme ils avoient commencé; parce qu'en général l'usage est la grande regle des peuples, & que d'ordinaire, lorsqu'ils ont un parti à prendre, ils n'examinent pas ce qu'ils doivent faire, mais ils cherchent ce qu'ils ont fait en pareilles circonstances. Plus vous étudierez l'histoire des nations, plus vous vous convaincrez que l'usage conduit les unes à leur agrandissement, comme il conduit les autres à leur perte.

Si les Carthaginois avoient tenu la même conduite que les Romains, c'eût été l'effet d'une politique éclairée: car elle auroit été en opposition avec les maximes que les circonstances avoient introduites. Devenus puissants de bonne heure, & presque sans obstacles, ils étoient accoutumés à dominer par la force, & ils jugeoient en conséquence que la force seule assure la domination. Ils n'ont donc pas senti le besoin de ménager les peuples. Ils ont appesanti le joug sur les alliés, comme sur les sujets; & ils n'ont pas su conserver, parce qu'ils avoient acquis trop facilement.

Rome au contraire s'accroît plus lentement. Les ennemis se succedent : elle en trouve partout où elle recule ses frontieres, & pendant long-temps ils paroissent toujours plus redoutables. Au milieu de ces guerres, des villes sont détruites, des peuples sont exterminés, & tout ce qui résiste est tôt ou tard asservi. Cependant tous les peuples n'osent pas résister. Plusieurs, craignant le sort des vaincus, s'empressent de venir d'eux-mêmes au devant des vainqueurs. Les uns demandent les droits de citoyens en tout ou en partie : les autres se croient trop heureux de conserver leurs loix, leurs magistrats, & de se gouverner eux-mêmes sous la protection de la république. Par-là, l'usage s'établit d'accorder de pareils privileges, comme autant de récompenses. Cet usage dure, parce que c'est le caractère des usages de durer, sur-tout, dans les républiques, qui sont naturellement, pendant des siecles, ce qu'elles ont été d'abord. Elles conservent le même esprit, tant que les circonstances ne changent pas ; & cela n'est pas étonnant, puisque le souverain est un corps qui ne meurt point, & qui se meut toujours en conséquence des premieres impulsions. C'est en quoi le gouvernement républicain differe du gouvernement monarchique, où l'autorité passe tout entiere d'un homme à un homme, & où le souverain paroît quelquefois mourir à chaque changement de ministre.

Les circonſtances furent à peu-près les mêmes pour les Romains, tant qu'ils ne ſortirent pas de l'Italie. Auſſi conſerverent-ils les mêmes mœurs & la même conduite; & ils continuerent d'étendre leur domination, par les mêmes moyens qu'ils l'avoient d'abord étendue.

Lorſqu'ils furent maîtres de l'Italie, la guerre étoit répandue parmi toutes les nations connues. Il y avoit des monarques qui vouloient aſſervir, & il y avoit des peuples qui vouloient reſter libres. Les Romains ſe montrerent au milieu de ces troubles : moment favorable, où les foibles cherchoient une puiſſance qui les pût défendre, & qui ne parût pas les devoir ſubjuguer. Ils crurent l'avoir trouvée. Rome en effet, ne pouvoit alors que protéger leur liberté. Si elle la menaçoit, le danger étoit loin encore, & il importoit de ſe ſouſtraire à un danger préſent. Ainſi Marſeille ſe fortifia de ſon alliance contre les Gaulois; Sagonte contre Carthage; les Étoliens contre Philippe; Attale, les Rhodiens & les Egyptiens, contre les Séleucides. Les Romains n'eurent donc qu'à s'abandonner au courant des circonſtances, qui les entraînoient dans les Gaules, dans l'Eſpagne, dans la Macédoine, dans la Grece, dans l'Aſie, dans l'Egypte. La conquête de ces provinces s'offroit à eux, ſans qu'ils l'euſſent préparée. Ils n'avoient qu'à recevoir

dans leur alliance les peuples qui les appelloient. En montrant quelques légions, ils les réunissoient contre l'ennemi commun : ils abattoient les grandes monarchies ; & parce que dans ces guerres, ils étoient la puissance dominante, lorsqu'elles étoient finies, ils se trouvoient la seule puissance, & tous les peuples passoient sous le joug, les alliés comme les ennemis.

Telles étoient au dehors les circonstances qui favorisoient l'agrandissement des Romains. Voyons quelles étoient au dedans celles qui le favorisoient encore.

Dans un gouvernement tel que celui de Rome, les généraux ne pouvoient pas former de grands projets de conquête. Forcés à se régler sur le temps de leur commandement, de ménager les alliés & même les vaincus, ils accordoient la paix, dès qu'ils avoient assez fait pour mériter le triomphe, & ils paroissoient se refuser d'eux-mêmes à de plus grands succès. Cette conduite, dictée par l'intérêt personnel, servit mieux la république que n'eût fait l'ambition du peuple & du sénat. Elle lui donna une apparence de justice & de modération, & elle fit croire que Rome ne prenoit les armes que pour défendre ses alliés.

Cette erreur livra les nations. Elles ne prirent aucune précaution contre un danger, qu'-

elles ne voyoient pas, parce qu'il étoit encore loin d'elles. Jusqu'alors elles n'avoient vu que des conquérants, qui, tels qu'Alexandre ou Cyrus, combattoient avec leurs seules forces, & ne combattoient que pour eux; & elles n'avoient pas appris qu'on pouvoit parvenir à la monarchie universelle en combattant avec les forces des autres & pour les autres. Rome continua de montrer en apparence la même modération, tant que ses généraux, bornés dans le temps de leur commandement, furent obligés de donner la paix, lorsqu'ils pouvoient se promettre de nouveaux avantages. De la sorte elle cachoit son ambition, sans avoir projeté de la cacher. Elle s'agrandissoit insensiblement, & les peuples, qui s'étoient occupés de leurs querelles, ou qui l'avoient appellée à leur secours, furent étonnés de se voir asservis par une puissance, dont l'alliance avoit paru devoir assurer leur liberté.

Circonstances où l'empire de la républi que romaine fut le mieux affermi.

Un empire, tel que celui d'Alexandre, est d'autant plus foible, qu'il est plus vaste. Tout s'y trouve toujours en disproportion. Comme le vainqueur est supérieur, lorsqu'il faut assujettir, parce qu'alors il agit avec toutes ses forces réunies; le vaincu devient supérieur à son tour, lorsqu'il faut conserver, parce qu'alors le conquérant est obligé de diviser ses forces.

Après la destruction de Carthage, l'empire de la république romaine étoit plus solidement établi, parce qu'elle ne l'avoit pas conquis avec ses seules forces. Les alliés, qu'elle avoit armés pour son agrandissement, avoient le même intérêt qu'elle-même à lui conserver ses conquêtes. Toutes les parties de cet empire se soutenoient donc mutuellement. Elles étoient comme en équilibre autour d'un centre commun. Tout s'y trouvoit en proportion. Les causes qui conservoient, étoient les mêmes que celles qui avoient subjugué; & les peuples se forçoient, les uns les autres, à plier sous un joug, que Rome seule n'eût pas pu leur imposer.

Cependant, quoique cet empire fût formidable par-tout où la république pouvoit réunir plusieurs alliés contre un ennemi; il étoit foible en Italie, où elle étoit abandonnée à ses propres forces, & environnée de peuples qui étoient prêts à se soulever. Aussi c'étoit-là qu'il falloit porter la guerre: mais ce projet étoit trop hardi pour tout autre qu'Annibal.

Circonstances où cet empire doit s'affoiblir.

Lorsque toutes les nations seront au rang des sujets, Rome se trouvera dans la même position que si elle eût conquis avec ses seules armes. L'équilibre disparoîtra donc, & les forces du peuple souverain ne seront plus en proportion avec les forces des peuples subjugués. L'empire alors ne se soutiendra que par l'asservisse-

ment, dont les nations se seront fait une habitude.

Il en naîtra un autre inconvénient : c'est que la république ne pourra pas s'assurer des armées qu'elle entretiendra dans les provinces. Ne connoissant plus Rome, dont elles seront éloignées, elles se donneront à leurs généraux & de-là naîtront des guerres civiles. Ce temps n'est pas loin. Les succès des dernieres guerres l'ont avancé, & les nouvelles provinces romaines sont un premier pas, vers la décadence.

Cette république ne fut donc jamais mieux affermie, que lorsqu'elle se contenta d'être la puissance dominante. Mais forcée par sa constitution à s'agrandir, elle s'agrandira encore. Elle voudra tout envahir : elle ne verra que des sujets de triomphe dans des entreprises, qui ruineront sa constitution même jusques dans les fondements. Elle enlevera les richesses de tous les souverains. Elle ruinera les royaumes, dont elle voudra faire des provinces. Elle détruira pour acquérir ; & cependant elle croira avoir augmenté sa puissance, parce qu'elle comptera les peuples assujettis, & qu'elle ne considérera pas combien elle les a rendus misérables.

Plus les provinces s'épuiseront, plus elles seront asservies. Mais Rome, puissante unique-

nent par leur foibleſſe, s'affoiblira tous les
ours elle-même. Le luxe corrompra les
nœurs : la proſpérité achevera de détruire la
iſcipline, que la molleſſe condamnera : l'a-
nour de la patrie s'éteindra peu-à-peu : le
ombre des vrais citoyens diminuera tous les
ours ; & Rome deviendra la proie des ſoldats
u'elle armera pour ſa défenſe. Tel ſera bien-
ôt le ſort de cette république. Nous la verrons
béir dans ſa décadence à la force des cir-
onſtances, comme elle y a obéi dans ſa proſ-
érité.

Ce n'eſt point par politique que les Romains ont été conſtants dans certaines maximes.

Les progrès non interrompus des Romains,
endant pluſieurs ſiecles, ſont l'effet, de la
onſtance avec laquelle ils ont ſuivi certaines
naximes ; & cette conſtance eſt ce qu'on a pris
our une politique réfléchie. Mais ces maximes
ont on leur fait honneur, ils ne les ont point
néditées. Ils ont été conſtants dans des préju-
és qui leur ont réuſſi, comme nous le ſommes
ous-mêmes dans des préjugés qui ne nous réuſ-
ſſent pas, & nous ſommes plus étonnants
u'eux. En ce genre la conſtance eſt le caractère
e toutes les nations.

C'eſt uniquement parce que les circonſtances
e changeoient pas, ou changeoient peu, que
s Romains continuoient d'être attachés aux
naximes anciennes. En effet, la politique,
ariable par elle-même, change avec les chefs
ui gouvernent : il n'y a donc que l'unifor-

mité des circonſtances qui puiſſent forcer un peuple à ſuivre conſtamment les mêmes maximes. Les circonſtances changerent ſenſiblement après la ruine de Carthage: nous verrons les maximes changer avec elles, & les Romains perdront cette conſtance qu'on prenoit pour politique de leur part.

Quand je dis que les circonſtances peuvent ſeules rendre un peuple conſtant dans ſes maximes, je parle en général: il faut excepter les Spartiates, dont la conſtance a été l'ouvrage de la politique, parce qu'elle étoit l'effet de la légiſlation de Lycurgue; & ce qui prouve le pouvoir des circonſtances, c'eſt que ce légiſlateur n'a réuſſi, que parce qu'il en arrêta le cours, & qu'il les rendit en quelque ſorte immuables. Or, ce qu'il faut admirer dans la conſtance des Spartiates, ce ne ſont pas les Spartiates mêmes, c'eſt Lycurgue: de même dans la conſtance des Romains, ce ne ſont pas les Romains, c'eſt l'enchaînement des circonſtances où ils ſe ſont trouvés.

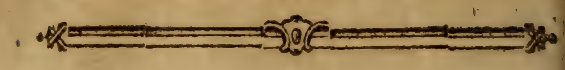
Les Romains ont été ſupérieurs dans l'art militaire.

Après les obſervations que je viens de faire, je crois qu'on peut diminuer de l'admiration qu'on a communément pour la politique des Romains. Mais rendons juſtice aux progrès qu'ils ont faits dans l'art militaire. Nulle part la diſcipline n'a été plus parfaite, & ne s'eſt mieux ſoutenue. Ils devoient au reſte perfectionner cet art, parce que c'étoit le ſeul qu'ils

cultivoient, parce qu'ils le cultivoient sans interruption, & que d'ailleurs la plupart de leurs guerres étoient de nature à leur faire sentir le besoin de la discipline (*a*).

(*) On peut voir dans le quatrieme livre des *Observations sur les Romains* les causes & les effets de la discipline militaire des Romains.





CHAPITRE II.

Des effets que le luxe doit produire dans la république romaine.

Le luxe, quand il commença, fut un objet de scandale pour les Romains.

LA vie simple & frugale à laquelle les Romains avoient été forcés pendant plusieurs siecles, paroissoit leur interdire les superfluités dont ils ne connoissoient pas l'usage. Ils aimoient cette simplicité dont ils s'étoient fait une habitude. Elle formoit leurs mœurs, elle régloit leur façon de penser, & elle entretenoit dans le gouvernement cette allure uniforme & constante qui en faisoit toute la force.

Le luxe, lorsqu'il commença, fut un objet de scandale, parce qu'il étoit contraire aux mœurs, à la façon de penser & au gouvernement. Le cri public, qui s'éleva contre ceux qui l'introduisoient, devoit en retarder les progrès, & en effet, il les retarda. On vit des généraux porter au trésor public les dépouilles des nations vaincues, & ne rien réserver pour eux : tel fut, entre autres, Paul Émile.

Comment ils s'y accoutumerent.

Mais le cri public s'affoiblissoit, à mesure que le luxe se répandoit parmi les premiers cito-

ens. On s'accoutuma peu-à-peu aux nouveaux ſages. Les anciens tomberent inſenſiblement ans l'oubli. On ne s'en ſouvint que pour les népriſer. On ne connut plus le ſcandale, & il ut honteux de ne pouvoir pas s'écarter de la mplicité de ſes peres.

Le changement des mœurs ayant changé la açon de penſer, les progrès du luxe en furent lus rapides. Le pauvre ſe corrompit à l'exemle du riche. Si des citoyens oſerent encore s'éever contre la corruption, on les regarda comne des hommes d'un autre ſiecle. On les tournoit en ridicule, ou du moins on les blâmoit, ors même qu'on étoit forcé à leur accorder uelque eſtime. Il étoit facile de prévoir que ette révolution dans les mœurs en préparoit ne dans le gouvernement.

Quand il s'eſt introduit chez eux.

C'eſt après la guerre de Syrie, & dans l'intervalle de la ſeconde guerre punique à la troiſeme, que le luxe s'eſt, ſur-tout, introduit parmi es Romains, & a commencé à faire paſſer chez ux les mœurs de l'orient. Alors pluſieurs loix urent portées particuliérement contre le luxe e la table. Mais elles prouvent un abus, dont lles ne furent pas le remede. Tous les jours e plus en plus en contradiction avec les mœurs es loix ſomptuaires devinrent tous les jours lus inutiles.

Il devoit faire des progrès rapides.

Dès que les Romains, renonçant à leur preniere ſimplicité, commençoient à mettre les

superfluités au nombre des choses nécessaires, ils devoient se porter rapidement à tous les excès du luxe: car ils avoient toujours été avides, & ils étoient devenus assez puissants pour donner un libre cours à leur avidité. Leur utilité avoit été leur unique regle: la force avoit fait leurs droits: au besoin la perfidie avoit suppléé à leur foiblesse. Nous avons vu parmi eux les plus puissants s'approprier les domaines de la république, usurper les terres des particuliers, enlever à leurs concitoyens jusqu'à la liberté. Cette façon de penser, que le gouvernement même avoit entretenue jusqu'alors, devoit influer de plus en plus dans les mœurs, à mesure qu'on se faisoit de nouveaux besoins. Comment les Romains, maîtres de dépouiller les nations les plus opulentes, auroient-ils pu ne pas leur enlever toutes les choses de luxe?

Comment l'usage autorisa les magistrats à fouler les peuples.

L'an de Rome 581, peu avant la guerre de Persée, le consul L. Posthumius Albinus, envoyé par le sénat dans la Campanie, ordonna aux magistrats des prénestins de lui préparer une maison, de venir au devant de lui, & de lui fournir tous les chevaux & toutes les bêtes de charge dont il avoit besoin pour son voyage. Jusqu'alors les consuls n'avoient jamais rien exigé de pareil. C'est la république qui leur fournissoit les choses nécessaires pour les commissions qu'elle leur donnoit. Les villes par où

ls paſſoient, n'étoient pas même tenues de
eur préparer un logement: ils logeoient chez
les particuliers, avec qui ils étoient liés d'hoſ-
italité. Poſthumius, qui avoit paſſé à Préneſ-
e dans un temps où il n'étoit pas en magiſtra-
ure, voulut, dit-on, ſe venger des Préneſtins,
arce qu'ils ne lui avoient pas rendu les hon-
eurs, qu'on ne devoit qu'aux magiſtrats.

Cet exemple, imité par d'autres, devint
ientôt un uſage. Alors les magiſtrats de la ré-
ublique parurent autoriſés à impoſer aux peu-
les telles charges qu'ils jugeoient à propos, &
s ſe firent des droits des malverſations qu'ils
ommettoient. Le ſénat ſe hata de faire publier
ans toutes les villes un décret, par lequel il
éfendoit de rien exiger d'elles au de-là de ce
u'il auroit réglé. Il faiſoit connoître par-là
u'il déſapprouvoit les vexations; mais il ne
es empêcha pas. Si dans la ſuite des conſuls
u des préteurs furent accuſés d'en avoir com-
nis, ils eurent ordinairement aſſez de crédit
our ſe faire abſoudre. Le tribun L. Calpurnius
Piſo, croyant arrêter cet abus, fit paſſer une
oi qui autoriſoit les peuples à ſe pourvoir de-
ant les juges contre les magiſtrats concuſſion-
aires. Cette loi fut portée la premiere année
le la troiſieme guerre punique, c'eſt-à-dire,
ans un temps où elle étoit viſiblement en con-
radiction avec l'eſprit même du gouvernement.
Elle devoit être ſans force, puiſque le ſénat

donnoit lui-même l'exemple de la perfidie & de l'injustice.

Avidité avec laquelle les Romains recherchent les choses de luxe.

Les Romains passerent presque subitement de la plus grande simplicité à la recherche des choses de luxe. Dans les commencements encore incapables de les apprécier par eux-mêmes, ils s'y porterent d'abord avec plus d'avidité que de goût : ils parurent n'en faire cas, que parce qu'elles avoient un prix chez les peuples auxquels ils les enlevoient, & ils les envahirent avec une sorte de férocité. C'étoient des soldats qui alloient au butin.

Quand une nation sait jouir des choses de luxe, ses mœurs deviennent plus douces, parce qu'elles s'amollissent. Alors il y a une sorte de lâcheté dans son caractère. Moins capable des fatigues qu'il faudroit prendre pour se procurer de nouvelles superfluités, elle se repose dans la jouissance de celles qu'elle a, & elle paroît moins avide.

Mais les Romains avoient apporté le luxe chez eux, & ils ne s'amollissoient pas encore. C'est qu'il leur avoit été plus facile de dépouiller les nations, que d'apprendre à jouir des superfluités qu'ils leur enlevoient. Ils conservoient donc le même courage, ou plutôt la même férocité qu'ils avoient eue, lorsque leur maniere de vivre étoit encore simple & frugale ; & par conséquent ils étoient d'autant moins capables de mettre des bornes à leur avidité, qu'ils

qu'ils recherchoient les choses de luxe avec moins de connoissance.

Lorsque les généraux ne s'étoient pas encore fait un besoin de ces choses, ils paroissoient ne dépouiller les nations, que pour triompher avec plus de magnificence; & après avoir étalé les richesses, que le peuple, dans les commencements, regardoit avec plus d'étonnement que d'envie, ils les déposoient dans le trésor public pour les besoins de l'état. Par là, l'esprit du gouvernement devenoit tous les jours plus avide. Il le devenoit sans scrupule, parce que l'utilité publique le justifioit: & les Romains s'accoutumoient à regarder les dépouilles des peuples vaincus, comme le principal fruit de leurs victoires.

Dans les commencements, l'avidité eut pour objet d'enrichir le trésor public.

Cette avidité, qui caractérisoit le gouvernement, fut entretenue par l'empressement des nations à rechercher la protection du peuple romain. Elles se ruinerent pour l'acheter ou pour la conserver, & Rome ne mit plus de bornes aux tributs qu'elle imposoit. Elle crut avoir des droits à tout ce qu'on ne pouvoit pas lui refuser.

Dès que le gouvernement devenoit tous les jours plus avide, il n'étoit pas possible que les généraux, qui s'accoutumoient au luxe des provinces conquises, se fissent toujours un point d'honneur d'être désintéressés. Ils détournerent donc à leur profit une partie des trésors qu'ils enlevoient aux nations: ils imposerent

Dans la suite les généraux furent avides pour s'enrichir eux-mêmes.

des tributs dont ils ne rendoient aucun compte : ils vendirent leur protection : ils s'approprierent les biens des particuliers & des provinces ; en un mot, ils commirent, dans leurs départements, les vexations que le gouvernemen de la république commettoit par-tout.

Effets que cette avidité devoit produire.

L'intervalle de la seconde guerre punique à la troisieme est le temps où les provinces étoien une source plus abondante de richesses. Mai l'avidité, qui tarira cette source, armera bientôt les Romains les uns contre les autres. Rome sera déchirée par des guerres civiles. Ell finira par avoir un maître ; & les revenus d'u empire, qui absorbera toutes les richesses de nations les plus opulentes, ne suffiront pas un seul homme.

L'oisiveté, qui contribue à l'agrandissement de la république, devoit rendre le luxe plus pernicieux.

Pendant que le luxe se répandoit, les Ro mains conservoient des usages qui s'étoien établis dans les temps où ils ne le connois soient pas ; & ces usages rendoient le luxe en core plus pernicieux pour eux.

Ils auroient cru se dégrader en cultivant le arts : c'est un vieux préjugé, que les circonstan ces avoient fait naître. Il étoit naturel qu'un nation de soldats abandonnât les arts à ses es claves ; & dès qu'elle les leur avoit abandon nés, il étoit naturel encore qu'elle dédaignâ de les cultiver elle-même. En temps de paix les Romains, qui n'avoient point de champ étoient donc dans une grande oisiveté. Tel éto

le ſort de la plus grande partie des citoyens, que les cenſeurs diſtribuoient ordinairement dans les quatre tribus de la ville.

Pendant cinq ſiecles, ou environ, cette oiſiveté ne contribua pas peu à l'agrandiſſement de la république. Car Rome auroit eu moins de ſoldats, ſi les citoyens avoient été plus occupés, & c'eſt la néceſſité de ſubſiſter qui faiſoit deſirer la guerre. Si le peuple ſe plaignoit de n'avoir point de part aux champs qu'il avoit conquis, les patriciens l'appaiſoient en cédant, à chaque fois, quelque partie de l'autorité. Comme tous les tyrans, plus avares qu'ambitieux, ils aimoient mieux abandonner des magiſtratures que des arpents de terres; & parce que les diſſentions n'étoient favorables qu'à l'ambition des tribuns, chaque année la guerre redevenoit l'unique reſſource du peuple, qui avoit toujours été trompé dans ſon attente, & qui devoit l'être encore. Or, cette reſſource fut aſſurée, tant que les Romains ne porterent pas leurs armes hors de l'Italie.

La république devoit pencher vers ſa ruine, auſſitôt que le changement des circonſtances changeroit l'influence des cauſes qui l'avoient élevée. C'eſt-ce qui arriva après la ſeconde guerre punique, & plus ſenſiblement encore après la troiſieme. Alors la guerre ne pouvoit plus faire diverſion aux diſſentions domeſtiques, parce qu'il n'étoit pas poſſible de mener à l'en-

nemi, d'un moment à l'autre, une grande partie des citoyens ; & le peuple, à qui le butin manquoit, restoit sans ressource, parce qu'il ne savoit pas subsister de son travail. Cependant il étoit plus nombreux que jamais. Or, un peuple oisif, qui n'a pas de quoi subsister, & qu'on ne peut arracher à ses dissentions, sera naturellement porté à causer des révolutions dans le gouvernement : car il n'a d'espérance que dans les troubles, & sa cupidité est excitée par le luxe qui lui rend sa misere plus sensible.

Si pendant un temps le partage de l'autorité fut l'objet des dissentions, ce sera désormais le partage des richesses. Les pauvres se soulèveront, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Les riches s'armeront, parce qu'ils ont tout perdu, s'ils cessent d'être riches ; & l'or, qui distingue seul les citoyens, coûtera plus à céder que les dignités.

Il coûtera d'autant plus à céder, qu'il tiendra lieu de tout dans un gouvernement où tout deviendra vénal. Celui qui sera assez riche pour acheter les suffrages, sera sûr d'obtenir les magistratures : celui qui les obtiendra, sera sûr de s'enrichir encore ; & on les ambitionnera par avarice.

Les mêmes usages sont bons ou mauvais suivant les circonstances. Un peuple sans arts & sans métiers, est ce qu'il falloit à Rome, tant

que la guerre se fit en Italie; parce qu'alors cette ville n'avoit besoin que de soldats. Il n'en fut pas de même dans la suite. Plus un empire est étendu, plus il importe que la capitale soit remplie de citoyens laborieux. Ainsi, comme le désœuvrement du peuple avoit été une des causes de l'agrandissement de la république, il devoit être aussi une des causes de sa décadence.

Au lieu de soldats, Rome ne renfermoit plus qu'une populace affamée, que la prospérité de l'état rendoit insolente, & que la misere soulevoit contre les riches. Pour la faire subsister, on étoit contraint de prendre dans le trésor public, & de lui distribuer du bled, du lard, de l'huile & autres choses semblables. Cependant cette populace, qui croyoit avoir conquis l'univers, ne pouvoit se résoudre à vivre uniquement d'aumônes; & elle demandoit des terres, que les propriétaires ne vouloient pas céder.

Le luxe ruine tôt ou tard les états.

Tôt ou tard, le luxe ruine les nations chez lesquelles il s'introduit. Il y a un temps, à la vérité, où il paroît multiplier la masse des richesses, Il anime l'industrie, il multiplie les arts, il fait fleurir le commerce: il met tout en valeur, en un mot, & il fait jouir de tout.

Il met tout en valeur, dis-je, excepté l'agriculture, à laquelle il nuit nécessairement, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Il suffit de rappeller ici, que les souverains, pour four-

nir à leur ſuperflu & à celui des grands, ſont dans la néceſſité de multiplier les impôts ; & qu'après les avoir multipliés, ils ſont dans la néceſſité de les multiplier encore. De génération en génération, ils ſont d'autant moins riches, qu'ils ſont plus d'efforts pour augmenter leurs revenus ; parce que d'un côté, tout renchérit pour eux comme pour leurs ſujets, & que de l'autre, la ſource, des richeſſes ſe tarit, à meſure que les campagnes tombent en friche.

Mais le luxe ne ruine l'agriculture qu'inſenſiblement, & pendant un temps, il porte l'abondance dans les villes où les citoyens qui n'ont rien, ſont aſſurés de vivre de leur travail. Si c'eſt un avantage, au moins n'eſt-il que paſſager.

Comme le luxe force les plus riches à dépenſer continuellement au de-là de ce quils ont, il viendra un temps où ils ſeront réduits malgré eux à vivre d'économie. Alors les arts de luxe ceſſeront d'être cultivés, ceux qui en vivoient tomberont dans la miſere, & les villes ſeront ruinées comme les campagnes.

Effets qu'il a produits à Rome.

Le luxe des Romains, qui ruinoit les provinces conquiſes, ruina de bonne heure l'agriculture en Italie, parce que les grands ſacrifierent à leur magnificence & à leurs caprices, les terres dont ils s'étoient emparés ; & comme les citoyens regardoient au deſſous d'eux de cultiver les arts, il arriva qu'à Rome, le luxe

n'eut pas même l'avantage passager de faire subsister les pauvres.

Le peuple étoit donc dans la misere, & souvent les citoyens, qui paroissoient dans l'opulence, se trouvoient pauvres eux-mêmes, parce qu'ils l'étoient de tout ce qu'ils n'avoient pas. Dans cet état des choses, il ne pouvoit naître que des troubles: d'un côté, le trésor public ne suffisoit pas aux besoins d'une populace nombreuse, qui manquoit de pain, & qui n'en savoit pas gagner; de l'autre, les loix ne pouvoient réprimer les grands, dont l'avidité dépouilloit indistinctement les sujets de la république, les alliés & les citoyens. D'après ces considérations, vous jugez, Monseigneur, que les dissentions, qui ont été suspendues par des guerres, ne tarderont pas à recommencer, & qu'elles seront bien différentes de celles que nous avons vues.





CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Gracchus.

Après avoir observé les causes de la grandeur des Romains, il reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement.

L'ETUDE de l'histoire, comme je l'ai déja remarqué, ne demande pas, Monseigneur, qu'on apprenne tout ce qui est arrivé. Il y a un choix à faire, & nous sommes conduits dans ce choix par l'objet que nous nous proposons.

Jusqu'ici nous avons considéré tout ce qui a pu contribuer à la grandeur des Romains. Actuellement que plusieurs nations ont été subjuguées, & que nous prévoyons la chûte des monarchies qui subsistent encore, il nous reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement jusqu'à la ruine de la république. C'est par rapport à cet objet que je choisirai les faits dont je vous entretiendrai.

Conduite des Romains dans la guerre d'Espagne.

La guerre continuoit en Espagne, & les Romains s'y montroient tels qu'ils s'étoient montrés en Afrique. Nous avons vu que Viriathus avoit défait le préteur Vétilius. Il eut de nouveaux succès : il eut aussi des revers. Mais,

tant qu'il vécut, il soutint avec gloire tout l'effort des ennemis. Humain, juste, intrépide, endurci à la fatigue, grand capitaine, il n'eut jamais d'autres intérêts que ceux des peuples dont il prenoit la défense : il partageoit également avec ses soldats le butin & le danger, & il étoit à leur tête comme un chef parmi ses égaux.

Q. Cécilius Métellus Macédonicus commandoit depuis deux ans en Espagne, lorsqu'on lui donna pour successeur, Q. Pompéius Népos, qui, sans talents & sans naissance, s'étoit élevé au consulat par une perfidie. Lélius, ami de Scipion l'Africain, demandoit le consulat. Pompéius, qui feignoit d'être ami de l'un & de l'autre, s'offrit de solliciter pour Lélius, & le supplanta.

Av. J. C. 141
de Rome 613.

Ennemi de Pompéius, Métellus donna des congés à tous les soldats qui en demanderent : il dissipa les munitions de guerre & de bouche, & il ordonna de laisser mourir de faim les éléphants. A cette conduite d'un homme qui avoit paru jusqu'alors aussi bon citoyen que bon général, on pouvoit juger qu'on n'étoit pas loin des temps où la république seroit tout-à-fait sacrifiée à des vues particulieres. Si Métellus, parce qu'il étoit ennemi de Pompéius, vouloit le faire échouer, il auroit pu s'en reposer sur l'incapacité de ce consul, qui

n'eut aucun succès, quoique son armée fût au moins de trente mille hommes.

Leur conduite avec Viriathus.

Pendant que Pompéius faisoit la guerre aux Arvaques, Viriathus, qui l'année précédente avoit vaincu le proconsul Fabius Servilianus, le défit encore, & le poussa dans un poste, d'où les Romains pouvoient difficilement lui échapper. Dans cette conjoncture, il fit des propositions, parce qu'il crut pouvoir assurer la paix; & par le traité, que le sénat & le peuple ratifierent, on convint de garder de part & d'autre tout ce qu'on possédoit. Viriathus avoit alors étendu sa domination sur le Tage & sur l'Ébre, & les Romains commençoient à se lasser de cette guerre, qui duroit depuis neuf ans.

Av. J. C. 141 de Rome 613.

Si Viriathus comptoit sur la foi des traités, il ne connoissoit pas le sénat. Dès l'année suivante, les hostilités recommencerent. On avoit continué le commandement à Pompéius dans l'Espagne citérieure; & dans l'Espagne ultérieure, le consul Q. Servilius Cépio avoit succédé à son frere Fabius Servilianus. Servilius, aussitôt qu'il fut arrivé dans sa province, commença par chercher des prétextes pour rompre la paix; & bientôt après, sans en chercher davantage, il arma ouvertement. Le sénat même l'y autorisa.

Viriathus, qui n'avoit pas prévu cette perfidie, fut réduit à fuir devant l'armée du con-

ſul. Ses alliés ne lui donnerent aucun ſecours. Comme ils n'avoient pas pu ſe concerter pour leur défenſe commune, ils n'oſerent prendre les armes, & quelques-uns furent même forcés de ſe ſoumettre aux Romains. Alors Servilius médita une nouvelle trahiſon. Il offrit la paix, ſi on lui livroit les chefs de pluſieurs villes, qui s'étoient ſouſtraites à la république; & lorſqu'on les lui eut livrés, il y mit une nouvelle condition : il demanda que Viriathus livrât ſes armes, & s'abandonnât lui-même à la diſcrétion du ſénat. La guerre continua. Il n'étoit pas néanmoins au pouvoir du conſul de la conduire avec ſuccès : car ſes troupes, auxquelles il étoit odieux, le mépriſoient, & ſe ſoulevoient contre lui. Il fit aſſaſſiner Viriathus.

Av. J. C. 140 de Rome 614.

Leur conduite avec les Numantins.

Pompéius aſſiégeoit alors Numance. Après avoir ruiné ſes troupes devant cette place, il fit avec les Numantins un traité qui les déſhonoroit; & lorſque, l'année ſuivante, il remit le commandement au conſul M. Popilius Lénas, il eut l'impudence de nier ce traité qu'il avoit conclu en préſence des principaux officiers de l'armée. Popilius renvoya la déciſion de cette affaire au ſénat, & ſuſpendit les hoſtilités. Mais Pompéius perſiſta toujours à nier un fait de la derniere évidence; & le ſénat, qui ne vouloit pas la paix, jugea qu'il n'y avoit point eu de traité.

Av. J. C. 137 de Rome 617.

Popilius, ayant recommencé la guerre, fu battu, & perdit une partie de son armée. L consul C. Hostilius Mancinus, qui lui succe da, ne fit que des fautes, & n'éprouva qu des revers. Ses soldats, effrayés à la vue de ennemis, n'osoient plus sortir du camp. Il ré solut de s'éloigner, & il choisit une nuit pou sa retraite. Mais, quoiqu'il eût vingt-mill hommes, quatre mille Numantins qui le pou suivirent, firent un grand carnage de ses trou pes, & le pousserent dans des défilés, où il l'enfermerent. Il leur envoya un héraut pou entrer en composition.

Les Numantins refuserent de traiter avec lu ils avoient appris à se méfier des généraux d la république. Heureusement pour les Romains ils crurent pouvoir donner leur confiance a questeur Tib. Sempronius Gracchus, dont l probité étoit reconnue; & Gracchus sauv l'armée. Ils étoient bien simples, si la probi té d'un seul citoyen les rassuroit contre l sénat.

Le traité que Tibérius Gracchus fit ave eux, étoit assez justifié par la nécessité où l'o avoit été de le conclure; & s'il étoit honteu pour la république, toute l'infâmie en retom boit sur Hostilius. Ce consul, qui eut ordr de venir rendre compte de sa conduite, fu remplacé par son collegue, M. Émilius Lépi dus, qui fit la guerre aux Vaccéens contre l

éfense du sénat, & qui perdit six mille hommes dans une déroute.

La conduite du sénat avec les Numantins fut même que celle qu'il avoit tenue avec les amnites après le traité des Fourches Caudies. Il ordonna qu'Hostilius & tous ceux qui voient garanti le dernier traité, seroient livrés à l'ennemi, & Hostilius, se piquant d'aunt de générosité que Sp. Posthumius, invita i-même le peuple à autoriser ce décret. Mais peuple ne consentit point que Gracchus fût vré, & Hostilius qu'on livra seul, ne fut s accepté par les Numantins. Av. J. C. 136 de Rome 618.

Cette nouvelle perfidie ne releva pas les afires des Romains. Contre une ville où il y avoit jamais eu plus de huit mille solts, il fallut enfin armer jusqu'à soixante millhommes: on en donna le commandement à ipion l'Africain, qu'on jugea seul capable terminer cette guerre; & encore ce général crut-il devoir marcher contre les Numanis, qu'après avoir employé une année à rélir la discipline dans les troupes. Numance rasée, & on vendit tous les citoyens, qui vécurent à la ruine de leur ville. Av. J. C. 133 de Rome 621.

endant cette guerre, on voit que les Romains nt ouvertement à la tyrannie par toutes sorde voies, que les généraux, sans égard ur les ordres du sénat, ne forment des enprises que pour assouvir leur avidité, & que, ns la prospérité de la république, la discipli-

ne commence à se perdre. Une révolte d[es] esclaves en Sicile va nous faire remarquer d'au[-] tres abus. Elle commença deux ans avant [la] ruine de Numance.

Soulévement des esclaves.

Les citoyens riches avoient rempli les cam[-] pagnes de Sicile & d'Italie d'esclaves, qu'i[ls] traitoient avec plus de dureté que leurs bêtes[,] parce qu'ils les acquéroient à plus vil prix. Le[ur] avarice sordide & barbare, qui refusoit à c[es] malheureux jusqu'aux choses les plus nécessa[i-] res, les forçoit à vivre de brigandage. Ils les invitoient eux-mêmes, afin d'être dispensés [de] les nourrir; & ils les protégeoient contre l[es] poursuites des préteurs, auxquels il étoit diffi[-] cile d'en faire justice.

En Sicile, où ce désordre étoit plus gra[nd] qu'ailleurs, les esclaves marchoient en trou[-] pes, & formoient des bandes de voleurs, q[ui] commettoient impunément toutes sortes [de] violences. Ce genre de vie, où ils faisoie[nt] ensemble l'essai de leur courage, leur fit con[-] noître leurs forces, & ils résolurent de se sou[s-] traire à des maîtres aussi avares que cruels. U[n] de leurs chefs, nommé Eunus, à la tête de so[i-] xante - dix mille, prit toutes les marques [de] la royauté. Il se faisoit appeller Antiochus, pa[r] ce qu'il étoit de Syrie, & bientôt on comp[ta] jusqu'à deux cents mille esclaves qui se soul[e-] verent dans les différentes parties de la Sicil[e.] Ces brigands commirent des cruautés inouie[s]

Ils se défendoient en désespérés, comme des hommes qui n'avoient pour ressources que la victoire ou la mort. Quatre préteurs, qu'on envoya contre eux, furent successivement battus. Le consul C. Fulvius, collegue de Scipion l'Africain, les combattit sans succès. Son successeur au consulat, L. Calpurnius Piso, le même qui avoit fait passer la loi contre les magistrats concussionnaires, remporta sur eux la premiere victoire ; & l'année suivante, le consul P. Rupilius Népos acheva de les exterminer. Ceux qui ne périrent pas dans les combats, expirerent sur la croix. Pendant cette guerre, à Rome & dans plusieurs villes d'Italie, les esclaves formerent une conspiration, qui fut découverte, & qui n'eut pas de suite.

Av. J. C. 132. de Rome 622.

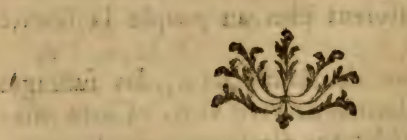
Aux désordres que les citoyens puissants causoient dans les provinces, on peut juger de l'abus qu'ils faisoient de leur crédit à Rome même. Une loi, portée pendant la guerre de Numance, donne occasion de remarquer qu'ils ne laissoient plus au peuple la liberté des suffrages.

Loi qui regle que les élections se feront par scrutin.

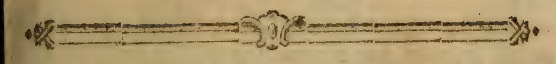
Jusqu'à l'an de Rome 615, les suffrages avoient été donnés de vive voix. Cette maniere de procéder aux élections avoit l'avantage de pouvoir éclairer le peuple sur les candidats, auxquels il devoit la préférence, parce qu'on discutoit publiquement le mérite de ceux

qui se présentoient. Mais quand le temps fut arrivé, où l'avidité commençoit à faire briguer les magistratures, les citoyens puissants employerent les menaces & la violence pour se rendre maîtres des élections; & le peuple sentit, qu'en continuant de donner ses suffrages de vive voix, il n'avoit plus la liberté de choisir ses magistrats. Alors on fit une loi qui régla que désormais les élections se feroient par scrutin, c'est-à-dire, en comptant les billets, où chacun auroit écrit le nom de celui qu'il choisissoit.

Cette loi rendit la liberté des suffrages. Mais le peuple, qui se corrompoit, ne devoit jouir de cette liberté, que pour vendre les magistratures; & le secret du scrutin favorisoit tout-à-fait ce nouvel abus. Quand il n'y a plus de mœurs, les loix paroissent moins faites pour remédier aux inconvénients, que pour les constater.



CHAPI-



CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus.

Circonstances où les troubles commencent sous le tribunat de Tibér. Gracchus.

Av. J. C. 133 de Rome 621.

IL y avoit à Rome une populace immense, les plus grandes richesses, la plus grande pauvreté, & tous les vices qui vont à la suite du luxe. Alors nâquirent des troubles qui ne finiront qu'avec la république. Ils commencerent l'année de la ruine de Numance, lorsque Scipion étoit encore devant cette place qu'il tenoit bloquée.

Gracchus, offensé de ce qu'on n'avoit point eu d'égard pour le traité dont il étoit l'auteur, fut encore irrité contre le sénat, qui l'eût livré aux Numantins, si le peuple ne s'y fût opposé. Sensible à cette injure, il chercha l'occasion de se venger, & il se fit élire tribun. Quoique plébéien, il jouissoit par sa famille d'une grande considération. Il étoit beau frere de Scipion, gendre d'Ap. Claudius prince du sénat, & son pere, deux fois consul, avoit obtenu les honneurs du triomphe. C'est ce même Sempronius, qui avoit épousé Cornélie, fille du premier Africain. D'ailleurs avec une réputation de

courage, de prudence & de probité, Gracchus avoit encore une éloquence qui le mettoit bien au dessus des orateurs de son temps, & une figure qui paroissoit donner un nouveau prix à son éloquence & aux autres qualités de son ame.

Motifs de Tibérius pour renouveller la loi Licinia.

Il entreprit de renouveller la loi Licinia par laquelle il étoit défendu à tout citoyen d'avoir plus de cinq cents arpents de terre. L'objet de ce tribun n'étoit pas uniquement de soulager la misere du peuple : il vouloit, sur tout, que les campagnes fussent désormais cultivées par des citoyens, jugeant les esclaves dont elles étoient remplies, inutiles pour la guerre & dangereux pendant la paix.

Oppositions des riches.

Il y avoit long-temps que la loi Licinia étoit tombée dans l'oubli. Elle paroissoit proscrite & les riches ne s'attendoient pas à la voir revivre. Il seroit difficile de se représenter la fureur avec laquelle ils s'éleverent contre les desseins de Tibérius. On n'avoit jamais rien vu de semblable dans les querelles fréquentes que le partage des terres avoit autrefois suscitées. C'est que l'avarice s'étoit accrue avec les richesses, & que le temps étoit arrivé, où on défendroit ses biens par toutes sortes de violences, parce qu'on les avoit acquis par toutes sortes de voies.

Adoucissements que Ti-

Le tribun, qui prévoyoit les oppositions des riches, avoit apporté quelque adoucissement

à la loi Licinia. Il consentoit que chaque enfant de famille pût avoir en propre deux cents cinquante arpents; & il n'exigeoit pas qu'en restituant les terres qu'on avoit usurpées, on rendît compte des fruits dont on auroit joui. Mais ces adoucissements mêmes aigrissoient les riches, parce que l'équité, dont on paroissoit user à leur égard, les rendoit plus odieux, s'ils ne se laissoient pas dépouiller. Ils traiterent Tiberius de séditieux, de perturbateur du repos public. Parce qu'ils ne voyoient qu'eux dans la république, ils l'appelloient l'ennemi de l'état; & ils l'accusoient d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il prenoit les intérêts du peuple.

bérius apportoit à cette loi.

Plus ils déclamoient contre lui avec animosité, plus lui-meme il montroit de modération. Il leur demandoit s'ils ne pouroient pas vivre avec cinq cents arpents. Il leur représentoit la misere des citoyens, auxquels ils refusoient des terres. Il s'élevoit contre l'abus, qui ôtant aux pauvres la ressource de vivre en cultivant les champs des riches, autorisoit les grands propriétaires à nourrir dans de vastes domaines leurs esclaves plutôt que leurs concitoyens. *Les bêtes sauvages*, disoit-il, *ont des tânieres pour se retirer; & des hommes, qu'on dit les maîtres de l'univers, n'ont pas un toit pour se mettre à couvert des injures du temps: il ne leur reste que les cicatrices des blessures qu'ils ont re-*

Raisons avec lesquelles il combattoit les riches.

çues dans les combats. Il lui étoit d'autant plus facile de rendre la multitude favorable à ses desseins, qu'il plaidoit pour le peuple devant le peuple même. Le jour ayant été pris pour la publication de la loi, le sénat s'assembla.

Comment les riches se défendoient.

A en juger par le passé, il sembloit que cette compagnie entreroit en composition. En effet, elle eût abandonné des dignités pour conserver ses terres : mais elle ne pouvoit plus faire de ces marchés, & elle étoit moins disposée que jamais à se laisser dépouiller. Si quelques sénateurs vouloient qu'on eût égard aux plaintes des tribuns, le plus grand nombre rejetoit avec indignation un avis, qui tendoit à diminuer leur fortune. Ces terres dont on les vouloit déposséder, les uns disoient les tenir de leurs peres ; les autres assuroient les avoir acquises de bonne foi. Quelques uns voilant leur avarice du prétexte de la religion, disoient que leurs ancêtres étoient enterrés dans ces terres & qu'ils en défendroient les sépulchres jusqu'à la mort. On parla d'employer la violence contre Tibérius ; & après bien des avis, on s'en tint au parti qui avoit réussi tant de fois, c'est-à-dire, à la voie d'opposition. On choisit à cet effet le tribun M. Octavius Cécina, qui, quoiqu'ami de Tibérius, entra facilement dans les vues des riches, parce qu'il étoit riche lui-même, & qu'il eût beaucoup perdu si la loi eût été portée.

Il est certain que la loi Licinia avoit de grands inconvénients. Il s'agissoit de ruiner les premieres familles, qu'on regardoit comme le soutien de la république. Les recherches, auxquelles elle obligeoit, pouvoient occasionner bien des troubles. Il en devoit naître des procès sans fin. Après avoir réduit les plus grands propriétaires à cinq cents arpents, il n'étoit pas sûr qu'il restât des terres pour tous les citoyens qui n'en avoient pas; & il paroissoit au contraire que la loi, qui devoit ruiner les riches, ne pouvoit pas pourvoir au soulagement de tous les pauvres. C'est sur ces motifs qu'Octavius fonda son opposition.

Inconvénients de la loi Licinia.

Tibérius cependant ne renonça pas à ses desseins. Il remonta à l'institution du tribunat: & après avoir montré quel en avoit été le motif, il représenta que si le peuple avoit pu déposer un roi, & abolir la royauté même, il pouvoit, à plus forte raison, déposer un tribun qui abuseroit de son autorité, & abolir le tribunat, si cette magistrature devenoit contraire à ses intérêts. Il demanda donc que le peuple décidât, qui, de lui ou d'Octavius, lui étoit contraire ou favorable; & que celui des deux qui seroit déclaré avoir abusé des privileges de sa place, fût déposé sur le champ.

Elle passe après que Tibérius a fait déposer le tribun Octavius qui s'y opposoit.

Cette entreprise, jusqu'alors sans exemple, qui réussit: Octavius fut déposé. La loi Licinia ne trouva plus d'opposition, & on nomma,

Puissance de Tibérius.

pour la faire exécuter, trois commissaires, Tibérius, son beau-pere Ap. Claudius, & son frere C. Gracchus, qui servoit alors sous Scipion au siege de Numance.

Tibérius disposa de la place d'Octavius en faveur d'un homme qui lui étoit dévoué. Alors absolu dans le tribunat, il fut en quelque sorte maître de la république. Il pouvoit suspendre les fonctions de tous les magistrats, & aucun d'eux ne pouvoit rien entreprendre sans son consentement.

Il fait de nouvelles propositions qui soulevent le sénat.

Tant de crédit pouvoit le faire soupçonner d'aspirer à la tyrannie. Ses ennemis s'en prévalurent. Ils formerent des complots contre lui, & sa vie fut en danger. Il falloit donc qu'il humiliât le sénat ou qu'il pérît dans son entreprise. C'est pourquoi, déterminé à ne plus garder de ménagement, il résolut de transporter toute la puissance au peuple. Il proposa d'abréger le temps de service des soldats, d'appeller au peuple de tous les jugements, & de mettre dans les tribunaux autant de chevaliers que de sénateurs. Le sénat étoit, sur-tout, offensé de cette derniere proposition, lorsque de nouveaux projets l'irriterent encore davantage.

Av. J. C. 133 de Rome 621.

Attalus Philométor, dernier roi de Pergame, mourut cette année. Il légua ses états au peuple romain; & déja les sénateurs regardoient d'un œil avide la succession de ce prin-

ce, dont ils se croyoient les héritiers. Ce fut à cette occasion que Tibérius leur porta le coup auquel ils parurent le plus sensibles. Il proposa de partager entre les plus pauvres citoyens tout le mobilier d'Attalus, & de donner au peuple la disposition des revenus du royaume de Pergame. A cette proposition, les sénateurs jurerent de se venger, à quelque prix que ce fût, du tribun qui l'avoit faite.

Il demande à être continué dans le tribunat.

Tibérius, pour exécuter ses projets, demandoit à être continué dans le tribunat. Il avoit contre lui le sénat, les grands & les tribuns jaloux de son crédit. Mais le peuple lui étoit favorable. Il venoit de s'assembler au Capitole, & il alloit procéder à l'élection, lorsqu'on vint dire à Tibérius, que les sénateurs avoient résolu de l'attaquer jusques dans son tribunal. En effet, leurs esclaves, armés de bâtons, les attendoient à la porte du sénat.

Il est assommé par les sénateurs.

Il s'agissoit de faire connoître au peuple le danger qui menaçoit son tribun. Le tumulte étoit grand: les ennemis de Tibérius l'augmentoient à dessein, & il ne lui fut pas possible de se faire entendre. Réduit à s'exprimer par des gestes, il toucha sa tête des deux mains, pour faire comprendre qu'on en vouloit à sa vie. Aussitôt un bruit se répand, jusques dans le sénat, que Tibérius demande la couronne. Les sénateurs, qui ne cherchoient qu'un prétexte pour user de violence, feignent de prendre

l'alarme. Scipion Nasica, fils de celui qui avoit été reconnu pour le plus honnête homme de la republique, exhorte le consul P. Minucius à faire perir le prétendu tyran, assurant qu'il n'y a pas un moment à perdre, si on veut conserver la liberté ; & sur le refus de ce magistrat, qui ne crut pas devoir être l'instrument de la vengeance de quelques citoyens, il marche lui même à la tête des sénateurs de son parti. Leurs esclaves, qui les précedent, frappent sur tout ce qui s'oppose à leur passage. Le peuple prend la fuite : Tibérius est assommé : plus de trois cents de ses partisans périssent avec lui, & le sénat continua de sévir, pendant plusieurs jours, contre tous ceux qu'il jugea avoir été favorables aux desseins du tribun. Voilà la premiere dissention de cette espece. Ce furent les sénateurs qui l'ensanglanterent. Leurs premiers coups tomberent sur un citoyen, dont la personne étoit réputée sacrée ; & ils le tuerent dans le Capitole même, où le peuple étoit assemblé.

Av. J. C. 133 de Rome 621.



CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Caïus Gracchus.

Aristonicus, qui se rend maître du royaume de Pergame, est fait prisonnier, & étranglé.

C'EST pendant le tribunat de Tibérius, que Calpurnius vainquit en Sicile les esclaves qui s'étoient révoltés. Cette guerre ne finit que l'année suivante. Alors il y avoit de pareils soulèvements en Asie : & la cause en étoit la même. Attale étant mort pendant ces troubles, Aristonicus, fils naturel d'Eumene, arma pour lui les esclaves, & se rendit maître du royaume de Pergame. Son regne fut court. Vainqueur, la premiere année, du consul P. Licinius Crassus qui perdit la vie, la suivante il fut vaincu & fait prisonnier par le consul M. Perpenna, qui mourut de maladie peu après sa victoire. Il orna le char de triomphe de Manius Aquilius, qui avoit succédé à Perpenna dans le département de l'Asie; & il fut jeté dans une prison où on l'étrangla.

Av. J. C. 132 de Rome 622.

Av. J. C. 129 de Rome 625.

Indignation du peuple après la mort de Tibérius.

La mort de Tibérius n'avoit pas rétabli le calme. Le peuple, qui se la reprochoit, n'attendoit que le moment de la venger. Il voyoit avec indignation, qu'au mépris de la loi Va-

léria, on eût banni & même fait mourir plusieurs citoyens; & il faisoit prévoir qu'à son tour il mépriseroit les loix, à l'exemple du sénat. La violence devoit donc décider désormais du sort de la république.

Scipion Nasica est contraint de s'exiler.

On insultoit Scipion Nasica : on le traitoit publiquement d'assassin, de sacrilege : on parloit de lui faire son procès. Envain le sénat donna un décret pour le justifier. Il le fallut soustraire à la haine publique, & on l'envoya en Asie. On prit pour prétexte la guerre d'Aristonicus. Mais cette commission fut un véritable exil. Nasica mourut à Pergame quelque temps après.

Le sénat feint de consentir à l'exécution de la loi Licinia.

Dans la vue d'appaiser le peuple, le sénat feignit de consentir à l'exécution de la loi Agraire, & on nomma, pour succéder à Tibérius dans cette commission, P. Licinius Crassus, beau-pere de Caïus Gracchus. Crassus périt, comme je l'ai dit, dans la guerre contre Aristonicus, & Ap. Claudius étant mort sur ces entrefaites, tout parut suspendu. Cependant le sénat, qui crut devoir feindre encore, consentit qu'on donnât deux nouveaux collegues à Caïus Gracchus. Le choix tomba sur M. Fulvius Flaccus & sur C. Carbo : deux hommes plus faits pour exciter des séditions, que pour conduire une entreprise.

Scipion l'Africain empêche

Afin de juger de ceux que la loi Licinia condamnoit à être dépouillés, les triumvirs

firent sommer tous les propriétaires de donner une déclaration exacte de la quantité d'arpents qu'ils possédoient. Mais les plus riches, trop puissants pour obéir, mirent des gens armés sur leurs terres, & les plus foibles implorerent la protection du sénat & des grands. Cette affaire excitoit de grands troubles, lorsque Scipion l'Africain, sans combattre directement la loi Licinia, trouva le moyen de l'éluder.

que cette loi ne soit exécutée.

Av. J. C. 129 de Rome 625.

Malgré les alliances qui étoient entre les maisons Cornélia & Sempronia, il n'y avoit jamais eu d'union entre elles. Les Scipions s'étoient toujours déclarés hautement contre les entreprises de Tibérius. On les soupçonnoit d'avoir tous contribué à la mort de ce tribun, ou du moins de l'avoir tous approuvée, & Scipion l'Africain vivoit mal avec sa femme, sœur des Gracques. La haine, qui divisoit ces deux maisons, devoit enfin éclater par un crime.

Comme les riches étoient, pour la plupart, en procès sur les bornes de leurs possessions, Scipion représenta que tant qu'on n'auroit pas terminé ces procès, il ne seroit pas possible de connoître quelles terres on devoit enlever à ceux qui en avoient plus de cinq cents arpents. En conséquence, il demanda qu'on marquât d'abord les bornes précises des terres que chacun possédoit; & parce que la connoissance

de cette affaire passoit les pouvoirs des triumvirs, il proposa de nommer une nouvelle commission pour en juger, ou de donner aux triumvirs des pouvoirs plus étendus.

On auroit pu répondre qu'il importoit peu de rechercher quelles étoient les prétentions réciproques des grands propriétaires; que le pouvoir donné aux triumvirs de restreindre leurs possessions, renfermoit implicitement le pouvoir d'en marquer les bornes; & qu'enfin, pour remplir l'esprit de la loi, il suffiroit de laisser à chacun cinq cents arpents. Mais le peuple, trompé par le raisonnement de Scipion, consentit à la proposition de ce sénateur. Peut-être aussi les triumvirs se flatterent-ils qu'on leur confieroit la nouvelle commission. On la donna au consul C. Sempronius Tuditanus.

Devenu odieux aux triumvirs, il est assassiné.

Tuditanus, qui parut d'abord s'occuper de cette affaire, l'abandonna bientôt après, sous prétexte que la guerre l'appelloit en Illyrie; & la colere des triumvirs, qui se voyoient les mains liées, retomba sur Scipion. Ils lui reprocherent son ingratitude envers le peuple, qu'il trahissoit, & qui cependant l'avoit élevé à deux consulats contre toutes les regles; & ils le forcerent à s'expliquer sur la mort de Tibérius, comptant que par sa réponse il se rendroit odieux à l'un ou à l'autre parti.

Je la crois juste, répondit Scipion, *s'il est vrai que Tibérius ait aspiré à la tyrannie.* Le peuple parut indigné à cette réponse, & Fulvius Flaccus s'emporta jusqu'à menacer Scipion. Le lendemain ce sénateur fut trouvé mort dans son lit.

Av. J. C. 129 de Rome 625.

Aux indices manifestes d'une mort violente, les soupçons tomberent sur Flaccus, sur Cornélie mere des Gracques, & sur Sempronia, qu'on accusoit d'avoir fait entrer les assassins dans la chambre de son mari. On ne fit aucune information sur l'attentat, qui enlevoit ce grand homme à la république. Le peuple craignoit, dit-on, que Caius ne fût trouvé coupable.

C. Gracchus s'exerce à l'éloquence.

Cet événement suspendit les dissentions. On fut quelque temps sans parler de la loi Licinia, & Caius parut même vouloir désormais ne prendre aucune part aux affaires. Il n'y renonçoit pas néanmoins. Il se préparoit dans le silence au rôle qu'il vouloit jouer, & il s'appliquoit à cultiver en lui le talent de la parole, si nécessaire pour conduire la multitude. Quelques années après, il monta dans la tribune aux harangues pour défendre un de ses clients. Aux acclamations avec lesquelles il fut reçu, on connut les dispositions du peuple à son égard. Il parla avec une éloquence qui entraîna tous les suffrages, & qui donna de l'inquiétude aux

riches. Ils résolurent de tout tenter pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Il obtient la questure.

Caïus avoit servi avec distinction au siege de Numance. Soit qu'il voulût achever de se faire une réputation par les armes, soit qu'il jugeât devoir s'éloigner pour quelque temps, il demanda de l'emploi dans l'armée de Sardaigne, & on lui donna celui de Questeur. C'étoit le premier grade pour arriver aux dignités. Pendant sa questure, il fut cher aux alliés & aux troupes. Avec des mœurs austères, il étoit indulgent pour les autres. Il donnoit l'exemple de la discipline : il étoit d'un grand désintéressement, & il avoit un courage à toute épreuve.

Av. J. C. 126 de Rome 628.

Il est élu tribun. Loix qu'il publie.

Deux ans après il revint à Rome, & il obtint le tribunat, malgré les cabales des grands qui employerent toutes sortes de moyens pour lui donner l'exclusion. Aussi éloquent que son frere, mais plus véhément, il en reprit les projets avec audace ; & il afficha autant de haine contre le sénat, que de zele pour les intérêts du peuple.

Tibérius avoit projeté de donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Il paroît que Caïus les donna à ceux du Latium & à quelques autres. En même temps, il arrêta que les colonies latines auroient les mêmes prérogatives que les colonies romaines ; & que par-

Av. J. C. 123 de Rome 631.

ni celles-ci, celles qui n'avoient pas droit de suffrage l'auroient désormais, lorsqu'ils s'agiroit de porter de nouvelles loix. Par ces réglements il augmentoit le nombre de ses partisans; & c'étoient autant de suffrages qu'il acquéroit.

Il ordonna que personne ne seroit contraint de porter les armes avant l'âge de dix-sept ans, & qu'on habilleroit les soldats aux dépens du public. Il régla à un prix très modique le bléd, qu'on distribuoit tous les mois aux citoyens peu aisés. Il fit même faire des distributions gratuites. Enfin il proposa de construire des greniers publics pour prévenir la disette; & ayant été chargé de la conduite de cet ouvrage, il l'exécuta avec une grande magnificence.

Il ôte les jugements aux sénateurs, & il les transporte aux chevaliers.

Ces réglements étoient agréables à la multitude: mais il importoit à Caïus d'intéresser dans ses projets les plus riches d'entre le peuple; & il se flatta d'y réussir, s'il leur procuroit des distinctions, qui jusqu'alors n'avoient appartenu qu'au sénat.

Les sénateurs en possession de tous les tribunaux, avoient seuls l'administration de la justice: ils étoient les arbitres de la fortune des citoyens, & à ce titre, ils jouissoient d'une grande autorité & d'une grande considération. Leur enlever cette prérogative, c'étoit tout-à-la fois les humilier, & élever contre eux un par-

ti puissant, qui auroit intérêt à les humilier de plus en plus. Tibérius, qui avoit formé ce projet, n'avoit pas eu le temps de l'exécuter. Caïus le reprit dans une circonstance favorable, & l'exécuta.

Aurélius Cotta & Manius Aquilius, convaincus de concussion, avoient échappé à la rigueur des loix, & la prévarication des juges étoit si manifeste, que le sénat n'osa s'opposer ouvertement aux mesures, qu'il convenoit de prendre pour prévenir de pareils abus. Caïus saisit cette occasion, pour faire voir combien il importoit à la sureté des citoyens, que les sénateurs n'eussent plus l'administration de la justice; & il fit passer une loi qui leur ôtoit les jugements pour les donner aux chevaliers.

Commencement de l'ordre équestre.

Aux deux ordres qui étoient autrefois dans la république, celui des patriciens & celui des plébéiens, nous avons vu qu'il en succéda deux autres, celui du sénat & celui du peuple. Il en va naître un troisieme, celui des chevaliers.

Depuis Servius Tullius jusqu'aux Gracques, les chevaliers, destinés à servir dans les légions, ont joui de plusieurs distinctions. Ils formoient les dix-huit premieres centuries, & en conséquence, ils avoient le premier rang dans les comices par centuries, & ils y opinoient les premiers. Leur paye étoit triple de celle des fantas-

antaſſins. Ils avoient encore une triple part
lans toutes les diſtributions qui ſe faiſoient aux
roupes. On leur donnoit le double d'arpents,
ou même davantage, lorſqu'on établiſſoit une
olonie; & quand on campoit, on les exemp-
oit de travailler aux retranchements. Ils por-
oient une phalere, c'eſt-à-dire, un baudrier
rné de clous dorés; un anneau d'or, comme
es ſénateurs; & dans certaines cérémonies,
ne robe blanche, bordée de pourpre, rayée
e larges bandes de même couleur, & que,
ar cette raiſon, on nommoit *trabea.*

Par ces diſtinctions ils ſe trouvoient les
remiers d'entre le peuple: cependant ils
toient du même ordre, au moins pour le plus
rand nombre. Mais la loi qui les introduiſoit
ans les tribunaux, les ayant mis en concur-
ence avec les ſénateurs, on s'accoutuma à les
garder comme un ordre à part, & ils ſe pla-
rent entre le ſénat & le peuple. C'eſt alors
opremement que commença l'ordre équeſtre.
ſe diſtinguera de plus en plus, parce qu'il
ura des intérêts ſéparés de ceux du peuple &
e ceux du ſénat (*).

Pouvoir de Caïus.

Caïus, à qui cet ordre devoit en quelque
rte la naiſſance, avoit un parti puiſſant, &

(*) Mr. le Beau a éclairci ce point d'hiſtoire dans des
ſertations qu'il a faites à ce ſujet. Mem. de l'Acad. des
crip. tom. 28.

attiroit à lui toute l'autorité. Continuellement environné d'ambassadeurs, de magistrats, de gens de guerre, d'hommes de lettres, d'artisans, d'ouvriers, il sembloit s'être chargé seul de tous les soins du gouvernement, & rien ne se faisoit sans lui. Cette puissance, odieuse au sénat, eût été suspecte dans une république, si le caractère de Caïus n'eût pas écarté tout soupçon.

Il est continué dans le tribunat.

Les sénateurs attendoient impatiemment la fin de ce tribunat, & Caïus lui-même ne demandoit pas à être continué. Mais le peuple qui mettoit en lui toute sa confiance, lui donna ses suffrages pour l'année suivante. Il est le premier qui ait obtenu cette magistrature sans l'avoir briguée.

Moyen employé par les sénateurs pour diminuer son crédit.

Av. J. C. 122 de Rome 632

Effrayé de tant de faveur, le sénat fut au moment d'employer encore la violence. Cependant, après de longs debats, le parti le plus modéré prévalut. Livius Drusus, un des collegues de Caïus, étoit plein de bonnes intentions. Il vouloit la paix : il eût été jaloux de la procurer. Mais cet ouvrage étoit au dessus de ses forces. Les sénateurs jugerent qu'ils pourroient faire servir à leurs desseins la droiture & la simplicité de cet homme, qu'ils connoissoient d'ailleurs pour un esprit borné. Ils n'exigerent pas de lui qu'il s'opposât aux propositions de Caïus : ils lui conseillerent au contraire d'en faire de plus favorables au peuple

& ils lui promirent que le sénat, qui le croyoit seul capable de rétablir le calme, & qui, par cette raison, vouloit contribuer à lui donner du crédit, le soutiendroit dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. On demandoit seulement qu'il rendît témoignage au peuple des bonnes intentions de cette compagnie.

Ce tribun donna dans le piege qu'on lui tendoit. Il ne fut plus possible à Caïus de proposer des loix avantageuses, qu'aussitôt Drusus n'en proposât de plus avantageuses encore; & parce qu'en renchérissant sur son collegue, il paroissoit toujours l'interprête du sénat, ce corps en devenoit moins odieux. Drusus s'applaudissoit de partager le crédit de Caïus, & les sénateurs voyoient avec plaisir un partage, qui diminuoit la puissance de leur ennemi. Mais ce moyen ne procuroit au sénat qu'un avantage passager, & il étoit tout-à-fait propre à entretenir les dissentions.

Il conduit une colonie à Carthage.

Malgré les imprécations qui avoient été faites contre ceux qui entreprendroient de rétablir Carthage, le peuple, à la sollicitation du tribun Rubrius, ordonna que cette ville seroit rebâtie; & Caïus, qui avoit appuyé la proposition de ce tribun, se chargea d'y conduire lui même une colonie de six mille hommes. Il y avoit de l'imprudence à s'éloigner dans une conjoncture, où son crédit diminuoit.

Son absence lui est nuisible.

En effet son absence fut favorable à Drusus, qui s'appliqua, sur-tout, à rendre odieux Fulvius Flaccus. Il représenta ce triumvir comme un séditieux, qui cherchoit son élévation dans les troubles. Il l'accusa même d'avoir tenté de soulever les peuples d'Italie, & on parla de lui faire son procès.

Il ne peut pas rétablir son crédit.

Caïus, ayant appris le danger qui menaçoit son ami, se hâta de revenir à Rome. Il n'avoit été absent que deux mois : cependant il trouva son parti bien refroidi. Il proposa de nouvelles loix : c'étoit le seul moyen de regagner la faveur du peuple.

Pour être plus assuré que ses loix seroient reçues, il fit venir à Rome un grand nombre des étrangers, auxquels il avoit fait donner le droit de suffrage. Mais le consul Fannius, à la sollicitation du sénat, leur ordonna de sortir incessamment de la ville; & Caïus, qui leur ordonnoit de rester, & qui leur promettoit main forte, vit un de ces étrangers, son hôte & son ami traîné en prison par les licteurs, & il le vit sans oser s'y opposer. Sur ces entrefaites, il eut encore l'imprudence d'aliéner ses collegues.

On devoit donner dans la place publique un combat de gladiateurs, & on y avoit élevé des échafauds pour la commodité des principaux citoyens. Caïus, préferant la commodité du peuple, ordonna de les abattre; &

nalgré les oppositions des autres tribuns, qui
iroient peut-être quelque profit de ces écha-
auds, il les fit enlever lui même la veille des
eux. Offensés de la hauteur avec laquelle il se
onduisoit, ses collegues se concerterent pour
'exclure du tribunat aux comices suivants. Ils
e purent pas cependant lui enlever la plurali-
é des suffrages : mais ils firent un rapport in-
idele du scrutin.

Le consul Opimius jure la perte de Caïus

Caïus étoit rentré dans une condition pri-
ée, & Opimius, son plus cruel ennemi,
voit été élevé au consulat. Le nouveau con-
ul, fier de sa naissance & plein de mépris
our le peuple, paroissoit capable des partis
es plus violents. Escorté d'un corps de trou-
es étrangeres, & environné des grands qui
aînoient à leur suite une foule de clients &
'esclaves, il insultoit Caïus dans tous les lieux
ù il le rencontroit, impatient d'engager une
uerelle avec un homme désarmé, qu'il avoit
solu de faire périr.

Av. J. C. 121 de Rome 633.

Il arme.

Dans le dessein de faire casser les loix des
racques, il avoit convoqué l'assemblée du
euple, & le jour où elle devoit se tenir, il
crifioit, suivant l'usage, au Capitole, lors-
i'un de ses licteurs fut tué par les gens de
accus, auxquels il avoit fait une insulte. Auf-
ôt, comme si la mort d'un licteur eût mis
tat en danger, le sénat ordonna aux consuls
pourvoir à ce qu'il n'arrivât aucun dommage

à la république. Revêtu par ce décret d'une autorité absolue, Opimius commanda aux sénateurs & aux chevaliers de prendre les armes, & de se trouver le lendemain sur la place, chacun avec deux esclaves armés.

Mort de Caïus.

Av. J. C. 121 de Rome 633.

Le Lendemain dès la pointe du jour, Flaccus s'empara du mont Aventin. Caïus vint le joindre. Affligé des maux dont il se reprochoit d'être la cause, il lui persuada d'entrer en accommodement. Mais Opimius, qui vouloit la mort de l'un & de l'autre, mit leur tête à prix, marcha contre eux, & dissipa facilement une populace attroupée. Flaccus fut égorgé dans un bain, où il crut se cacher ; & Caïus, qui n'avoit pas tiré l'épée, se réfugia dans un temple, où il se fit tuer par un de ses esclaves. Plus de trois mille hommes périrent dans cette émeute. Cependant le cruel Opimius éleva un temple à la Concorde, comme pour insulter aux mânes des citoyens dont il avoit répandu le sang.

Les loix des Gracques sont abolies.

Toutes les loix des Gracques furent abolies. Un tribun, gagné par le sénat, ayant représenté combien il étoit difficile de faire un nouveau partage des terres, demanda que ceux qui avoient plus de cinq cents arpents, payassent, à proportion de l'étendue de leurs possessions, une certaine redevance dont le produit seroit distribué aux pauvres citoyens ; & qu'en conséquence ils fussent reconnus pour

propriétaires légitimes de toutes leurs terres. Le peuple, trompé par l'appât qu'on lui présentoit, reçut cette loi: les grands, qui ne craignirent plus d'être recherchés, étendirent leurs domaines par toutes sortes de moyens; & bientôt ils cesserent de payer l'imposition, à laquelle ils s'étoient soumis.





CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes & sur les effets des dissentions de la république.

Origine des dissentions.

APRÉS l'expulsion des rois, les plébéiens auroient été les maîtres, si, dans les assemblées du peuple, tous les suffrages eussent été comptés. Mais appellés aux comices par centuries, ils n'y venoient que pour être témoins des délibérations qui se prenoient sans eux, & ils se voyoient forcés d'obéir à des loix qu'ils n'avoient pas faites.

Les appeller à ces assemblées, & y opiner sans prendre leurs suffrages ; c'étoit les y admettre en apparence, & les en exclure de fait ; c'étoit reconnoître qu'ils avoient droit à la puissance législative, & ne leur laisser néanmoins aucune part à la législation. On avoit donc abusé de leur simplicité. S'ils ouvroient les yeux, il étoit naturel qu'ils songeassent à recouvrer par la force ce qu'on leur avoit enlevé par artifice.

Il eût été possible d'entretenir l'erreur où ils étoient. Il est au moins vraisemblable qu'ils n'auroient pas tenté de faire des changements dans le gouvernement, si on n'avoit pas abusé de l'autorité qu'on usurpoit sur eux. Mais la tyrannie devoit être odieuse dans les patriciens, comme elle l'avoit été dans les rois. Le peuple réclama donc contre le partage inégal, que Servius Tullius avoit fait de la souveraineté; & il connut que, pour n'être pas vexé, il avoit besoin de commander.

Il le connut, dis-je: mais ce ne fut que par degrés. Comme l'autorité étoit loin de lui, il n'étoit pas naturel que sa premiere pensée fût de s'en saisir. Il lui suffisoit de n'être pas opprimé. C'est pourquoi il se retira sur le mont Sacré, & il obtint des tribuns. Telle fut l'origine des dissentions.

Les tribuns ne devoient pas se borner à la voie d'opposition.

On ne se borne pas à la défensive, lorsqu'on peut attaquer ceux qu'on a lieu de craindre. Il arriva donc que du droit de s'opposer aux entreprises des patriciens, les tribuns se firent un droit de former eux-mêmes des entreprises.

Motif qui les faisoit agir.

L'ambition étoit le motif de toutes leurs démarches. Ils voulurent d'abord que la puissance tribunicienne fût redoutable aux patriciens: ils aspirerent ensuite à partager avec eux toutes les dignités.

La raison, pour laquelle ils avoient été créés, n'étoit donc en général pour eux que le prétexte qui les faisoit agir. En paroissant vouloir s'opposer à l'oppression, ils avoient toute autre vue. La tyrannie constante des patriciens contribuoit elle-même à tromper le peuple : car en le forçant à se mettre sous la protection de ses magistrats, elle lui faisoit prendre pour zele de leur part ce qui n'étoit qu'ambition.

Moyen qu'ils avoient pour acquérir de l'autorité.

Les tribuns ne tarderent pas à se rendre redoutables. C'est la sixieme année après leur création, que Coriolan fut exilé. Alors les comices par tribus devinrent un tribunal qui jugea les patriciens.

Pour acquérir de jour en jour plus de puissance, il suffisoit aux tribuns d'étendre le ressort des comices par tribus & de resserrer celui des comices par centuries. C'est à quoi ils s'appliquerent.

Préjugés qui défendoient les prérogatives des patriciens.

Par ces changements l'autorité passoit aux plébéiens. Les patriciens néanmoins conserverent long-temps toutes leurs prérogatives. Comme les préjugés avoient mis une distance étonnante entre les familles patriciennes & les familles plébéiennes, & que le religion même ne permettoit pas de confondre ces deux ordres; il sembloit que le peuple, parce qu'il avoit toujours donné les dignités aux patriciens, ne pouvoit prendre sur lui de les donner aux plébéiens.

Mais les patriciens, comptant trop ſur des préjugés, qui faiſoient d'eux comme une eſpece à part, forcerent le peuple à s'appercevoir de l'aviliſſement où il avoit été réduit. Alors on demanda, pourquoi, dans une république où les citoyens avoient tous le même droit à la liberté, tous ne participoient pas aux mêmes honneurs; & cette queſtion, qu'on agitoit, devoit détruire l'opinion qui donnoit au plus grand nombre l'excluſion aux magiſtratures & au ſacerdoce.

Comment ces préjugés font place à une nouvelle maniere de penſer.

Les deux ordres ſe rapprochoient donc : ils tendoient à ſe confondre, à meſure qu'une nouvelle maniere de penſer ſappoit les préjugés qui s'étoient élevés entre eux, comme autant de barrieres.

Mais cette nouvelle maniere de penſer ne pouvoit s'établir que lentement. C'eſt pourquoi les plébéiens ont été long-temps avant d'entrer en partage des dignités. Les patriciens d'ailleurs avoient pluſieurs moyens pour ſe maintenir dans la poſſeſſion des privileges excluſifs qu'ils s'arrogeoient. Par le nombre des clients attachés à chacun d'eux, ils avoient une grande influence dans les élections. Le ſénat gagnoit un tribun, qui s'oppoſoit aux propoſitions de ſes collégues. S'il appréhendoit la réunion des ſuffrages en faveur d'un plébéien, il faiſoit paroître ſur les rangs un patricien agréable au peuple : il créoit un dictateur pour

Moyens des patriciens pour défendre leurs prérogatives.

présider aux comices : il suscitoit une guerre, qui suspendoit les entreprises des tribuns : enfin il entroit en composition, & il cédoit quelque chose pour ne pas tout perdre.

Combien ils avoient d'avantages dans les querelles qui s'élevoient.

Ce qui étoit, sur-tout, favorable au premier ordre, c'est que la multitude, peu capable de tenue, passe facilement de la plus grande résistance à la plus grande soumission. Le peuple, qui ne connoissoit pas ses forces, ne s'en servoit que pas intervalles. Il menaçoit d'une retraite : il refusoit de s'enrôler : il portoit des loix pour fonder ses prétentions : il se rendoit juge des patriciens, qui lui étoient contraires. Mais d'une année à l'autre il cédoit tout-à-coup, parce qu'il avoit des tribuns moins entreprenants, parce qu'il se laissoit tromper aux promesses des consuls, parce qu'il survenoit une guerre, ou seulement quelque événement qu'il n'avoit pas prévu.

La suppression des dettes & le partage des terres étoient les grands moyens des tribuns. Ils ne cessoient de dire au peuple qu'il resteroit asservi tant que les magistratures ne seroient conférées qu'aux patriciens, & ils les obtinrent eux-mêmes. Mais en partageant les honneurs, ils se rapprocherent du premier ordre, ils se confondirent avec lui, ils en prirent les intérêts, & le peuple perdoit ses protecteurs, dès qu'ils les avoit élevés.

Les patriciens ſe réuniſſoient pour défendre leurs prérogatives : les plébéiens ne ſe réuniſſoient pas également pour ſoutenir leurs prétentions. Les querelles, que ceux-ci élevoient, ne paroiſſoient que les querelles des principaux d'entre eux. Dans cet état des choſes, les patriciens avoient de grands avantages.

Les comices, où les différents ſe terminoient, pouvoient ſe paſſer en tumulte. Mais rien ne s'y décidoit qu'à la pluralité des ſuffrages ; & pour obtenir ce qu'on demandoit, il falloit ou perſuader le plus grand nombre ou lui plaire.

Comment, pendant pluſieurs ſiecles, la pauvreté & l'amour de la liberté banniſſoient de toutes les délibérations la corruption & la violence.

Il n'étoit pas poſſible d'employer la corruption : car chez un peuple pauvre, les ſuffrages ne ſe vendent pas, parce que perſonne ne les peut acheter.

On ne pouvoit pas non plus employer la violence. Dans une république où tous les citoyens étoient libres, ou vouloient l'être, on eût été ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie, ſi, ſous prétexte de défendre les intérêts du peuple, on eût oſé prendre les armes.

C'eſt ainſi que, pendant pluſieurs ſiecles, la pauvreté & l'amour de la liberté ont éloigné, de toutes les délibérations publiques, la corruption & la violence.

La ſeconde guerre punique avoit forcé les deux ordres à concourir également au bien commun, & ce concert ſe ſoutint juſqu'à la ruine

Pourquoi, ſous les Gracques, la vio-

lence préside aux délibérations publiques.

de Carthage. Mais lorsqu'on n'eut plus rien à craindre au dehors, les troubles recommencerent au dedans, & les dissentions prirent, sous les Gracques, un nouveau caractère.

Depuis long-temps il n'y avoit proprement ni patriciens ni plébéiens : les deux ordres, qui en avoient pris la place, cessoient en quelque sorte eux-mêmes. Il ne restoit que deux partis, celui des riches & celui de pauvres ; & le sénat, comme le peuple, étoit condamné à obéir désormais aux plus riches citoyens.

L'or, autrefois inutile, étoit devenu nécessaire. L'amour des richesses prenoit donc la place de l'amour de la liberté. Les richesses, par conséquent, devoient être l'unique sujet des dissentions.

C'est que si on étoit riche, on étoit tout. On obtenoit les magistratures : quand on les avoit obtenues, on s'enrichissoit encore ; & la puissance n'étoit plus recherchée, que par ce qu'elle promettoit de nouvelles richesses.

On reproche aux Gracques d'avoir transporté la puissance au peuple. Il est vrai que dans une république riche & corrompue, la démocratie ne pouvoit produire que des désordres : mais l'aristocratie n'en auroit guere moins produit. Depuis qu'il n'y avoit que des riches & des pauvres, ce n'étoit ni au peuple ni au

sénat à commander, & Rome devoit bientôt avoir un maître.

Le passage d'un usage à l'autre n'est jamais brusque. Voilà pourquoi les sénateurs ne prirent pas ouvertement les armes contre Tibérius. Mais la violence leur ayant réussi, ils ne craignirent plus de les prendre contre Caïus; & le consul Opimius fit entrer dans la ville un corps de troupes étrangeres. Voilà un usage que le sénat introduit, & qui fera des progrès rapides. Il est aisé d'en prévoir les suites.

Effets que cet usage doit produire.

La force, qui décidera de tout, fera passer toute l'autorité entre les mains des citoyens assez riches pour acheter les suffrages du peuple. Il faudra ou craindre les grands, ou se vendre à eux.

Dans un vaste empire, où il n'y a point de mœurs, & où par conséquent les loix se taisent, toutes les richesses se perdent dans un petit nombre de familles, qui se saisissent des magistratures, du commandement des armées, du gouvernement des provinces, & qui disposent de tout.

Quelles que soient les richesses de ces hommes puissants, ils les épuiseront pour entretenir leur luxe & leur crédit. S'ils veulent donc conserver l'autorité, il faudra qu'ils s'enrichissent de nouveau. Ils pilleront, par conséquent, les provinces, & ils les ruineront.

Ils s'attacheront les troupes par des largeſſes, & ils commanderont au citoyen qui ne ſe ſera pas vendu.

Alors le ſénat & le peuple ne ſeront rien. Réduits l'un & l'autre à chercher dans un grand, un protecteur contre un grand, ils s'humilieront devant tous. Il n'y aura plus ni de démocratie, ni d'ariſtocratie : il n'y aura que des chefs qui armeront inceſſamment les uns contre les autres.



CHAPI-



CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha.

Irruption des Cimbres & des Teutons.

Les Romains avoient tourné leurs armes con-
re les Allobroges & les Averniens, & ils
voient réduit en province romaine les pays
onquis sur ces peuples, lorsqu'une irruption
es Cimbres & des Teutons parut menacer l'I-
alie. Ces barbares, sortis des environs de la
ner Baltique, vainquirent dans la Norique le
onsul Cn. Papirius Carbo, & ils passerent dans
Gaule où ils défirent encore plusieurs armées
onsulaires. Alors se préparoit en Afrique une
ouvelle guerre, qui devoit dévoiler l'avarice
es premiers de la république.

Commencements de Jugurtha.

Massinissa avoit eu deux fils : Manastabal,
ui étoit mort avant lui, & Micipsa, qui héri-
de tous ses états. Le premier laissa un fils na-
rel, nommé Jugurtha, que Massinissa n'avoit
s voulu reconnoître, & qu'il avoit laissé dans
bscurité. Micipsa eut la générosité de faire
ever cet enfant, & il lui donna la même

éducation qu'à ses fils, Adherbal & Hiempsal.

Jugurtha se distingua parmi les jeunes gens de son âge : mais, à travers ses bonnes qualités, on démêla de bonne heure en lui une ame ambitieuse, & capable de tout oser. Micipsa, qui s'y étoit d'abord attaché, finit par le craindre ; & pour l'éloigner, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit à Scipion l'Africain. Ce général étoit alors devant Numance.

C'étoit une maxime généralement reçue chez les anciens, que, dans les affaires de particulier à particulier, il faut avoir égard à la justice ; mais que, lorsqu'il s'agit de regner, on peut violer tous les droits. Les Romains, qui avoient moins de probité que jamais, se faisoient une regle de cette maxime, lorsqu'il s'agissoit pour eux de s'élever aux dignités de la république. De pareils hommes ne pouvoient qu'applaudir à l'ambition de Jugurtha. Ils lui promirent même la protection du sénat, l'assurant que, tant qu'il auroit de l'argent, il pouvoit compter sur les suffrages de cette compagnie, & ils disoient vrai.

Les précautions de Micipsa furent donc pour ce jeune prince une occasion de s'enhardir dans les projets qu'il méditoit. Son esprit & son courage lui acquirent l'estime de toute l'armée. Il acheva de gagner, par des présents, les prin-

cipaux officiers qu'il jugeoit pouvoir le servir à Rome, & il s'attacha les troupes qui lui avoient été confiées.

Il s'empare du royaume de Numidie.

Assuré de l'amitié des Romains, il revint en Numidie, où la réputation, qu'il s'étoit faite à la guerre, l'avoit devancé. Plein d'artifices avec le roi, il en gagna la confiance. Il se fit des créatures par ses largesses : il mit dans ses intérêts les ministres mêmes. Micipsa, dont l'âge avoit affoibli l'esprit, l'adopta, & lui donna une partie de son royaume.

A peine étoit-il mort, que Jugurtha fit poignarder Hiempsal. Adherbal, qu'il vouloit aussi faire périr, lui échappa, arma, fut défait, & chassé de la province qui lui avoit été donnée en partage; il vint à Rome implorer la protection du sénat.

Prostitution du sénat & prévarication des commissaires, qu'il envoie en Numidie.

Av. J. C. 117 de Rome 637.

Quelle que soit la corruption des mœurs, il y a des attentats qui sont faits pour exciter une indignation générale. Mais le public n'a, pour ainsi dire, que des premiers mouvements; & ce qu'il a d'abord vu avec horreur, il le voit bientôt de sang froid. A mesure qu'il s'occupa moins de cette affaire, le sénat connut qu'il étoit plus libre d'en décider. Il en délibéra donc long-temps, & le résultat fut d'envoyer en Afrique dix commissaires, pour prendre connoissance de ce qui s'étoit passé, & pour faire un nouveau partage de la Numidie entre Jugurtha & Adherbal.

La conduite du sénat répondoit mal à l'indignation, qu'on avoit d'abord vue dans le public. Mais elle étoit l'effet de l'argent, que les ambassadeurs de Jugurtha avoient répandu. Comme les sénateurs se vendoient pour la premiere fois à un souverain, ils étoient, sans doute, encore à vil prix. Autrement il seroit difficile de comprendre que le roi de Numidie eût été assez riche pour corrompre un corps si nombreux,

Il le fut encore assez pour corrompre les commissaires, dont le chef étoit Opimius, magistrat aussi avare que cruel. Hiempsal passa pour avoir été l'agresseur : Jugurtha fut déclaré innocent; & le partage des états se fit sur le plan qu'il proposa lui-même, c'est-à-dire, qu'on lui adjugea les meilleures provinces & les places les plus fortes.

Av. J. C. 112 de Rome 642.

Cependant, parce que la foiblesse d'Adherbal & la prostitution du sénat paroissoient lui offrir la Numidie entiere, il arma quelque temps après; & Adherbal, assiégé dans Cirthe, sa capitale, implora de nouveau la protection de la république.

Le sénat & ses commissaires continuent à se prostituer.

L'or de Jugurtha ne permit pas d'ajouter foi à ses plaintes. Le sénat parut seulement avoir des doutes, & il fit partir trois commissaires pour s'assurer de la vérité, & pour ordonner aux deux princes de mettre bas les armes, supposé qu'ils les eussent prises.

Les mêmes moyens eurent le même succès. Les commissaires, à leur retour, assurerent que Jugurtha n'avoit armé, que parce qu'il y avoit été forcé; & quoiqu'il leur eût été ordonné de rétablir la paix entre les deux princes numides, ils n'en avoient rien fait. On s'en plaignoit, lorsque le sénat reçut des lettres d'Adherbal qui le conjuroit, par les services de Massinissa son ayeul, de lui sauver au moins la vie.

On proposa d'envoyer une armée en Afrique. Mais les partisans de Jugurtha rejeterent cet avis, sous prétexte qu'il engageroit la république dans des dépenses inutiles, & on nomma une nouvelle commission. On mit à la tête Emilius Scaurus, prince du sénat, illustre par sa naissance & considéré par ses services. Il paroissoit même qu'on pouvoit compter sur son intégrité. Il s'étoit refusé à l'or que les agents de Jugurtha distribuoient à Rome. On le savoit, comme on savoit ceux qui en avoient reçu: car ce trafic se faisoit déja publiquement. Il en fut néanmoins de cette commission, comme des autres. Scaurus qui n'avoit pas voulu se vendre à Rome, se vendit en Afrique, parce qu'il crut que la chose seroit secrete. Quelque temps après, Adherbal fut réduit à se livrer à Jugurtha qui le fit périr dans les tourments.

A cette nouvelle, il n'y eut à Rome qu'un cri contre la prévarication des commissaires. Le sénat crut alors devoir déclarer la guerre au

Le sénat déclare la guerre à Jugurtha.

Prévarication du consul Calpurnius.

Av. J. C. 111 de Rome 643.

roi de Numidie, & le consul L. Calpurnius Bestia eut ordre de passer en Afrique.

Bon général, mais d'une sordide avarice, Calpurnius, qui n'aspiroit au commandement que pour s'enrichir, regarda cette expédition, comme l'occasion la plus favorable à son avidité. Seulement, pour se mettre à l'abri de toute recherche, il imagina d'associer à ses brigandages des hommes puissants; & dans cette vue, il prit, pour lieutenants, Scaurus & quelques autres sénateurs.

Le roi de Numidie, pour écarter l'orage, envoya son fils à Rome, avec des ambassadeurs chargés de présents. Mais le sénat, forcé de céder à l'indignation publique, leur ordonna de sortir d'Italie dans dix jours, à moins qu'ils ne fussent venus pour livrer au peuple romain le roi & le royaume de Numidie.

Calpurnius poussa d'abord la guerre avec vigueur. Il falloit se rendre redoutable, pour se faire acheter plus chérement. En effet, on entra bientôt en marché, & on fit un traité, par lequel Jugurtha parut livrer son royaume & sa personne. Il vint même dans le camp des Romains, sans gardes, & sans aucune marque de sa dignité: mais il avoit pris la précaution de se faire donner des otages. Après que cette scene eut été jouée, Calpurnius évacua la Numidie, & Jugurtha jouit du fruit de ses crimes.

Jugurtha comparoît devant le tribunal du peuple romain.

Cette derniere prévarication acheva de révolter les esprits, & le peuple résolut de punir les coupables. Opimius, cité par le tribun Memmius, fut banni, & passa le reste de ses jours dans l'ignominie. Le même tribun, qui jetoit des soupçons sur Calpurnius & sur Scaurus, demanda que, pour éclaircir tout ce mystere d'iniquité, on fît venir à Rome le roi de Numidie. On applaudit à cette proposition, & le préteur Cassius porta les ordres du peuple à Jugurtha.

Av. J. C. 111 de Rome 643.

Ce prince obéit, comparut, & Memmius l'interrogea sur les crimes dont on l'accusoit, & le somma de déclarer ses complices. Mais le tribun C. Bébius, gagné par les présents de Jugurtha, lui défendit de répondre, & arrêta toute cette poursuite.

Le sénat lui ordonne de sortir de l'Italie.

L'impudence de ce magistrat mettoit le comble à la prévarication. Le peuple, justement irrité, fut au moment de sévir contre Jugurtha, sans égard pour les formes. On parla de donner sa couronne à Massiva, un autre petit-fils de Massinissa, qui s'étoit réfugié à Rome. Jugurtha le fit assassiner. Convaincu de ce nouveau crime par la déposition des assassins, il auroit pu être arrêté; mais comme il étoit venu sur la foi publique, le sénat lui ordonna de sortir de l'Italie. On dit qu'en se retirant, il s'écria: *o ville vénale! tu serois bien-*

tôt asservie, s'il se trouvoit un marchand pour t'acheter.

La guerre recommence.

Sans égard pour le traité qu'avoit fait Calpurnius, on recommença la guerre; ou plutôt le consul Sp. Posthumius Albinus fut chargé de la faire, & ne la fit pas. Il parut avoir voulu se laisser tromper par des négociations que Jugurtha traînoit en longueur. Il fut au moins vivement soupçonné de connivence, Il revint à Rome pour présider aux comices, & il laissa le commandement à son frere, Aulus Posthumius.

Av. J. C. 110 de Rome 644.

Aulus, avec beaucoup de présomption, peu de capacité & aussi peu de courage, se fût volontiers vendu; mais Jugurtha le méprisa trop pour l'acheter. Dans l'espérance d'assouvir son avarice, il mit le siege devant une place, où il croyoit que le roi de Numidie tenoit ses trésors : il n'en recueillit que la honte de passer sous le joug, & de souscrire à un traité qui ne fut pas ratifié.

Métellus la fait avec succès.

Enfin un homme incorruptible, le consul Q. Cécilius Métellus eut la conduite de cette guerre. Il étoit d'une des premieres familles, grand capitaine, cher au peuple comme à la noblesse. Il eut des succès & il les soutint jusqu'au bout. Il remporta deux grandes victoires, poussa Jugurtha jusqu'à l'extrémité de ses états, & le mit dans la nécessité de demander la paix. Cependant il ne s'en reposa pas

Av. J. C. 109 de Rome 645.

uniquement ſur le ſuccès de ſes armes. Inca-
pable de ſe vendre, il ne craignoit pas d'em-
ployer la perfidie, & il corrompit les confidents
de Jugurtha. Conſeillé par un traître, ce prin-
ce livra ſon argent, ſes éléphants, ſes chevaux,
ſes armes; lorſqu'il croyoit avoir obtenu la
paix, il fut contraint de recommencer la guer-
re, parce que le conſul lui ordonna de ſe livrer
lui-même. Métellus ſe croyoit peut-être juſ-
tifié par l'uſage, qui donnoit des exemples de
pareilles trahiſons. Cependant le temps des
comices approchoit, & il étoit à craindre pour
lui qu'un nouveau général ne lui enlevât
la gloire de terminer la guerre de Numidie.

Commencements de Marius.

Parmi ſes lieutenants, il y en avoit un que
le peuple lui avoit donné. Caïus Marius, de
la plus baſſe extraction, avoit paſſé par tous les
grades militaires, & ſon élévation avoit été à
chaque fois la récompenſe d'une action ſigna-
lée. Métellus, qui le connut de bonne heure,
& qui jugea de ſes talents, contribua plus que
perſonne à l'avancer. Mais il n'avoit pas eu oc-
caſion de démêler le caractère atroce de cet
homme, dont l'ambition tenoit de la férocité.
Élevé au tribunat par la protection de Métel-
lus, Marius déclama contre le luxe, l'avari-
ce, les prévarications, le brigandage. Il n'é-
toit pas éloquent, mais les vices des grands
lui tenoient lieu d'éloquence, & il avoit une
intrépidité qui le faiſoit craindre. Pendant

qu'il étoit tribun, le sénat le fit venir pou rendre compte de sa conduite, parce qu'i avoit proposé une loi malgré l'opposition d conful L. Aurelius Cotta. Marius, au lieu d penser à se justifier, brava le sénat, menaç le consul de l'envoyer en prison, fit arrête Métellus qui le désapprouvoit, força Auréliu à lever son opposition, & la loi passa. Tou ingrat qu'il étoit, Métellus l'accepta pour lieu-tenant, sacrifiant ses ressentiments au bien pu blic, & jugeant qu'il lui seroit utile.

Il supplante Métellus.

Av. J. C. 107 de Rome 647.

En effet, Marius contribua aux succès de l guerre : mais il sembloit, à l'en croire, qu Métellus n'y eût pas contribué. Attaché à l déprimer, il lui reprochoit de prolonger l guerre à dessein, ou d'avoir une lenteur natu-relle qui ne lui permettoit pas de poursuivr ses avantages ; & il assuroit que, dans un campagne, avec la moitié moins de troupes si on lui donnoit le commandement, il ame-neroit à Rome Jugurtha mort ou vif. Ces dis-cours qu'il répandoit dans l'armée, ses parti-sans les répétoient à Rome, & le peuple le écoutoit avec avidité. Depuis long-temps ex-clus des magistratures par les principaux cito-yens, qui se les transmettoient comme de mai en main, le peuple étoit flatté de l'élevatio d'un homme nouveau, né sans fortune, & il se préparoit à lui donner ses suffrages. Tell étoit la disposition des esprits, lorsque Mariu

vint à Rome briguer le consulat, & l'obtint. On lui donna même, comme il le desiroit, l'Afrique pour département.

Quoiqu'il eût dit qu'il ne lui falloit que la moitié des troupes de Métellus, il demanda de nouvelles recrues. Le peuple accourut à l'envi sous ses enseignes, &, sur-tout, la populace qui le regardoit comme un consul de sa classe. Il fit les levées sans choix, ou plutôt il parut préférer ceux qui étoient sans biens, & que par cette raison la loi & l'usage exemptoient de la milice. C'est un abus que Marius introduit & qui pourra devenir dangereux; car de pareils soldats sont moins à la république qu'au général. Métellus revint à Rome. Il dissipa les calomnies d'un ennemi qui avoit joint l'outrage à l'ingratitude; & on lui décerna tout d'une voix l'honneur du triomphe & le surnom de *Numidique*. Av. J. C. 107 de Rome 647.

Jugurtha, qu'il avoit presque entiérement dépouillé, venoit d'obtenir des secours de Bocchus, roi de Mauritanie. C'est contre les forces réunies de ces deux princes que Marius eut à combattre. Il leur enleva d'abord plusieurs places: cependant il se laissa surprendre, & il fut au moment d'être entierement défait. Mais avant que la nouvelle en fût arrivée à Rome, il remporta deux victoires, & il mit les ennemis hors d'état de tenir la campagne. Fin de la guerre. Av. J. C. 104 de Rome 650.

Ces revers déterminerent Bocchus à séparer ses intérêts de ceux de son allié. Il obtint de Marius une suspension d'armes, & il envoya des ambassadeurs à Rome pour traiter de la paix. ils lui rapporterent cette réponse : *Le sénat & le peuple romain n'oublient ni les services ni les injures. Puisque Bocchus se repent de sa faute, ils lui en accordent le pardon. Pour ce qui est de la paix & de leur alliance, il les obtiendra, quand il les aura méritées.* Le sénat vouloit que Bocchus livrât Jugurtha. Le roi de Mauritanie se refusa d'abord à cette proposition, soit qu'il en fût choqué, soit qu'il feignît de l'être. Mais enfin il livra ce malheureux prince à Sylla, qui étoit questeur de l'armée, & qui avoit conduit toute cette négociation. Après avoir orné le triomphe de Marius, Jugurtha fut jeté dans un cachot, où on le laissa mourir de faim.

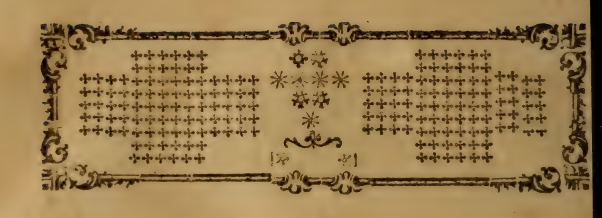
Av. J.C. 104 de Rome 650.

Objet du livre suivant.

Nous avons vu comment l'exemple avoit autorisé les rapines des gouverneurs de province; & nous venons de voir dans la guerre de Numidie, qu'il paroît autoriser les prévarications de toutes especes. A peine un sénateur se prostitue, que presque tout le sénat est prostitué. Ce n'est rien encore, & il semble que les Romains ne fassent que s'essayer aux forfaits. Nous verrons bientôt les attentats passer comme en usage; & au milieu des horreurs dont nous serons témoins, l'histoire de la républi-

que ne fera plus que l'hiſtoire de quelques chefs de parti, qui répandront le ſang des citoyens, pour aſſouvir leur vengeance, leur avarice ou leur ambition. Mon deſſein n'eſt pas de m'arrêter ſur des détails qu'on peut chercher dans les hiſtoriens. Je me propoſe, ſeulement, d'obſerver les progrès des abus & de la corruption.





LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Marius & Sylla.



Guerres des Cimbres & des Teutons.

Av. J.C. 105 de Rome 649.

Marius paroît la seule ressource de la république.

Les Cimbres & les Teutons, dont nous avons parlé, continuoient leurs ravages dans les Gaules, & venoient de remporter une victoire, qui répandoit l'épouvante jusques dans Rome. La défaite des Romains leur avoit coûté, à eux ou à leurs alliés, plus de quatre-vingts mille hommes.

Métellus étant trop âgé pour une guerre qui demandoit autant d'activité que de courage, les nobles furent forcés de céder aux cris du peuple qui mettoit toute sa ressource dans Marius; & ce général, qui étoit encore en Nu-

midie, fut nommé conſul, quoique la loi ne permît pas d'élire un abſent, & qu'elle exigeât dix ans d'intervalle d'un conſulat à l'autre.

Les barbares, qui menaçoient d'abord l'Italie, paſſerent en Eſpagne, & laiſſerent aux Romains le temps de ſe préparer à les repouſſer. Ils ne revinrent dans les Gaules qu'à la fin de l'année ſuivante, pendant laquelle Marius fut conſul pour la troiſieme fois. On alloit procéder à l'élection des nouveaux conſuls, lorſque ce général déclara qu'il ne prétendoit plus à cette magiſtrature, & que, ſi on la lui offroit, il la refuſeroit. Mais c'étoit un artifice concerté avec le tribun Saturnius, qui, ſur ces refus ſimulés, l'accuſoit publiquement de trahir la patrie & exhortoit le peuple à le forcer d'accepter. On lui conféra un quatrieme conſulat, & on lui donna pour collegue Q. Lutatius Catulus.

Av. J. C. 104 de Rome 650.

Catulus marcha contre les Cimbres, qui avoient pris par la Norique pour entrer dans l'Italie par le Trentin. Marius eut pour département les Gaules, où étoient les Teutons, qui ſe propoſoient de prendre leur chemin par la Ligurie. Il les taille en pieces près de la ville d'Aix. Les Barbares laiſſerent ſur la place deux cents mille hommes, & quatre-vingt-dix mille furent faits priſonniers. Cette multitude au reſte, étoit moins une armée qu'une peuplade. Marius faiſoit un ſacrifice, & rendoit

Il défait les Teutons.

Av. J. C. 102 de Rome 652.

graces aux dieux de sa victoire, lorsqu'il apprit qu'il avoit été nommé consul pour la cinquieme fois.

& les Cimbres

C'est dans les premiers mois de ce consulat que les Cimbres, qui ignoroient le désastre des Teutons, franchirent les Alpes. Catulus recula devant eux, & repassa le Pô. Il paroît que l'effroi, qui s'étoit répandu dans son armée, eût livré Rome aux Cimbres, si, sans perdre de temps, ils se fussent avancés jusqu'à cette capitale. Mais Marius ayant joint Catulus, ils furent exterminés dans la plaine de Verceil. Cent vingt mille furent tués, & soixante mille faits prisonniers. Cette même année, Manius Aquilius, collegue de Marius, termina une guerre qui duroit depuis trois ans. C'étoit une nouvelle révolte des esclaves de la Sicile.

Av. J. C. 101
de Rome 653.

Il obtient un sixieme consulat.

Accoutumé au commandement, Marius brigua un sixieme consulat. Il auroit feint de ne plus prétendre à cette dignité, s'il avoit pu se flatter qu'elle lui seroit offerte. Mais voyant que sa faveur diminuoit, à mesure que ses services devenoient moins nécessaires, il acheta les suffrages de ceux qui avoient le plus de crédit dans les tribus. Il fut élu: il donna l'exclusion à Métellus, & il obtint pour collegue L. Valérius Flaccus, qui lui étoit tout à-fait dévoué. Ce grand nombre de consulats consécutifs est un abus, qui accoutumera le peuple à voir

voir le même homme à la tête du gouvernement.

Il médite la perte de Métellus.

Jaloux de son autorité, Marius s'associa deux scélérats, parce que le temps étoit arrivé où le pouvoir devoit être le fruit du crime. Ces deux hommes étoient Apuléius Saturninus, que nous avons vu tribun, & Servilius Glaucia, alors préteur, sénateurs l'un & l'autre. Métellus, pendant sa censure, les eût chassés du sénat, si son collegue ne s'y fût opposé. Ils avoient donc à se venger, & Marius s'unit à eux dans le dessein de perdre Métellus.

Av. J. C. 100 de Rome 654.

A cet effet Saturninus, de concert avec lui, aspire au tribunat, & l'obtient par violence.

Pour exécuter ce complot, Saturninus brigua le tribunat; & ayant trouvé dans A. Nonius un concurrent qui dévoila ses crimes, & à qui le peuple donnoit la préférence, il le fit assassiner à l'issue même des comices. Glaucia, complice de cet assassinat, convoqua le lendemain de grand matin, une nouvelle assemblée, à laquelle les partisans de ces deux hommes se rendirent les premiers; & Saturninus fut élu tumultuairement, avant que la plus grande partie des citoyens eût pû se rendre sur la place. Ce tribun, escorté d'assassins, dont il avoit fait sa garde, se maintint, non-seulement, dans le tribunat, il se rendit encore maître des délibérations dans les assemblées du peuple.

Loi Agraire proposée par Saturninus.

Par la défaite des Cimbres, on avoit repris des terres dont ces barbares s'étoient emparés. Il auroit été juste de les rendre aux premiers pro-

priétaires. Saturninus proposa de les donner aux pauvres citoyens de la campagne, c'est-à-dire, à ces hommes sans aveu, que Marius avoit, contre l'usage, reçus dans les légions. Il ajouta que, si le peuple portoit cette loi, le sénat seroit obligé de l'approuver dans cinq jours, & que chaque sénateur en feroit serment dans le temple de Saturne, sous peine d'être exclus du sénat & d'être condamné à une amende de vingt talents. Le jour indiqué pour délibérer sur cette loi étant arrivé, les habitants de la ville & quelques tribuns s'y opposerent hautement; mais ils furent chassés à coups de pierres & de bâtons par les gens de la campagne, qui s'étoient rendus en grand nombre à l'assemblée, & la loi passa.

Conduite de Marius. Bannissement de Métellus.

Il s'agissoit de savoir le parti que prendroit le sénat. Marius le convoqua. Il parla, comme s'il eût désapprouvé tout ce qui avoit été fait dans l'assemblée du peuple; & son avis fut, ou du moins parut être, de ne point prêter le serment proposé par Saturninus. Mais il ne feignoit de penser ainsi que pour engager les sénateurs, &, sur-tout, Métellus à se déclarer ouvertement contre la loi, & quand il vit qu'ils s'y opposoient tous, il commença à voir du danger dans l'avis qu'il avoit ouvert. Il craignoit, disoit-il, une sédition de la part des paysans dont la ville étoit remplie; & il proposa un serment équivoque, par lequel on pro

mettroit d'observer la loi, s'il y avoit loi: ajoutant que, lorsque les habitants de la campagne se seroient retirés, on annulleroit tout ce qui auroit été fait. Par ce piege qu'il tendit aux sénateurs, il les entraîna au temple de Saturne; & ayant, contre leur attente, prêté un serment pur & simple, il les força en quelque sorte à en prêter un semblable. Métellus, qui eut seul le courage de se refuser à toute espece de serment, fut banni par le peuple, c'est-à-dire, par les paysans qui avoient fait la loi. La plus saine partie des citoyens s'élevoit contre ce jugement, & on eût pris les armes, si Métellus ne s'y fût opposé.

Mort de Saturninus Rappel de Métellus. Marius passe en Asie.

Après l'exil de ce sénateur, Saturninus, assuré de la protéction du consul, se crut tout permis. Il en vint à ce point de violence, que voulant procurer le consulat à Glaucia, il fit assassiner Mémius, parce qu'il en craignoit la concurrence. Cet assassinat fut comme le signal d'une guerre civile. On prit les armes: on se battit sur la place: on en chassa Saturninus & Glaucia, qui se réfugierent dans le Capitole avec leurs partisans. Marius, à qui le sénat ordonna de les poursuivre, parut d'abord obéir avec répugnance. Il obéit cependant, & il les abandonna comme de vils instruments dont il s'étoit servi: ils furent tous assommés. L'année suivante, redevenu simple particulier, il eut le chagrin de voir Métellus rappellé par les

vœux de tous les citoyens ; & il s'embarqua pour l'Asie, sous prétexte d'accomplir un vœu qu'il disoit avoir fait à la mere des dieux. On a prétendu encore qu'il se proposoit de sonder les desseins de Mithridate, roi de Pont, se flattant que, s'il pouvoit allumer une guerre dans l'orient, il auroit le commandement des armées.

Violences des tribuns.

Nous voyons sous ce consulat les progrès de la violence, dont Scipion Nasica avoit donné le premier exemple. Désormais la plupart des tribuns, semblables à Saturninus, ne seront que des séditieux qui se vendront aux citoyens puissants. Ils aviliront le sénat, ils sacrifieront les intérêts du peuple, & l'autorité sera à qui aura l'audace de l'usurper. Escortés de quelques satellites, ces tribuns ne cesseront d'ameuter la populace, & ils se croiront les maîtres. Ils seront néanmoins anéantis, si un général se montre à la tête des légions. Or, il n'est pas vraisemblable que les généraux, qui se seront assurés de leurs soldats, souffrent que d'autres qu'eux commandent dans Rome.

Abus des assemblées tumultueuses.

Les assemblées tumultueuses, qui viennent de commencer, sont un autre abus, qui fera encore des progrès rapides. Il y aura des plébiscites, qu'on portera si tumultuairement, que le peuple n'en aura aucune connoissance. Le sénat sera exposé au même désordre, & ce corps verra des sénatus-consultes qu'il ne sau-

ra pas avoir faits. Enfin, quand on aura accoutumé le public à des décrets qui ne seront connus ni du peuple ni du sénat, on ne se donnera plus la peine d'assembler tumultuairement ni l'un ni l'autre, & on produira des décrets supposés. C'est par cette suite d'abus que l'anarchie conduira la république à la servitude.

Brigandages suite des progrès du luxe.

Cette révolution sera hâtée par le luxe qui croît sensiblement d'un jour à l'autre, & qui fait croître avec lui l'avidité des magistrats. Comme les publicains, ou ceux qui levoient les impôts, étoient en général tirés de l'ordre équestre, le brigandage s'exerçoit impunément depuis que les chevaliers étoient en possession des tribunaux : car les publicains se trouvoient tout-à-la fois juges & parties, ou du moins ils pouvoient se promettre d'avoir un grand crédit auprès de leurs juges. D'ailleurs il arrivoit rarement qu'ils fussent réprimés par les magistrats, qui étant pour la plupart coupables de concussion, avoient à ménager eux-mêmes l'ordre des chevaliers. C'est ainsi que tout concouroit à la ruine des provinces & du gouvernement.

Comment Sylla commence à gagner la faveur du peuple.

Marius revint à Rome. Il ne jouit plus de la même considération : on avoit presque oublié ses victoires. Cependant d'autres capitaines commençoient à gagner la faveur du peuple. On distinguoit parmi eux L. Cornélius

Sylla, que nous avons vu questeur dans l'armée de Numidie.

Patricien, & d'une des plus illustres familles, Sylla joignoit aux avantages de la figure tous les talents qui font réussir dans une république. Eloquent, il persuadoit d'autant mieux que son éloquence étoit soutenue par des manieres nobles, aisées & en apparence pleines de franchise. Prodigue de louanges, quand il parloit des autres, & modeste quand il parloit de lui, il faisoit taire la jalousie, & on lui pardonnoit une supériorité dont il ne sembloit pas s'appercevoir. Affable, il prévenoit ceux qu'il pouvoit obliger : il leur ouvroit sa bourse : il ne redemandoit jamais l'argent qu'il avoit prêté. Enfin tout-à-la fois occupé de ses plaisirs & de ses devoirs, il cherchoit, sur-tout, la gloire, & il paroissoit également propre aux voluptés & aux fatigues. Mais, sous des dehors séduisants, il cachoit l'ame la plus cruelle.

Sylla s'appliquoit, sur-tout, à mériter l'estime des soldats. Assidu & courageux, il alloit au devant des occasions où il pouvoit partager avec eux les travaux & les dangers. Dans la guerre de Numidie, il acquit la confiance de Marius, qui lui donna le commandement en chef d'un corps séparé; & il devint bientôt un objet de jalousie pour ce général. Il le suivit néanmoins dans les Gaules: mais il en reçut tant de dégoûts, qu'il passa dans l'ar-

mée de Catulus, qui lui donna une confiance entiere.

La haine de Marius ne contribua pas peu à le mettre à la tête d'un parti puiſſant. C'eſt à lui, comme nous l'avons vu, que Bocchus livra Jugurtha. Or, la nobleſſe affecta de relever ce ſervice, parce qu'elle eût voulu attribuer à tout autre que Marius la gloire d'avoir terminé la guerre de Numidie; & par cette premiere démarche, elle ſe vit intéreſſée a ſaiſir déſormais toutes les occaſions de préférer en tout Sylla à Marius. Il ne négligeoit pas lui-même les petits moyens, qui pouvoient contribuer à ſa réputation. Il ſe ſervoit toujours d'un cachet, où il avoit fait graver Bocchus lui livrant Jugurtha, comme pour renouveller ſans ceſſe le ſouvenir de cet événement.

La nobleſſe intéreſſée à le mettre au deſſus de Marius.

Le ſénat n'avoit donc plus d'autre reſſource que d'oppoſer un grand à un grand. Pour ne pas obéir à un chef qui avoit la faveur du peuple il lui falloit un chef à lui-même, c'eſt-à-dire, un protecteur. Alors les diſſentions, qui s'élevoient auparavant entre les deux ordres, devenoient des querelles où les chefs de l'un & de l'autre étoient ſeuls intéreſſés. Dans cet état des choſes, il ſurvint des troubles, qui furent les avant-coureurs des guerres civiles.

Pour ne pas obéir au peuple, le ſénat eſt dans la néceſſité d'obéir à un chef.

Quoique la république fût dans l'uſage d'accorder différents privileges aux peuples, qui lui

Pourquoi les Romains de-

viennent jaloux des droits de cité, qu'ils accordoient facilement dans l'origine, & pourquoi les alliés commencent à rechercher ces droits.

étoient soumis, il paroît que les alliés furent assez long-temps avant d'ambitionner les droits de cité romaine: attachés à leurs coutumes, ils aimoient mieux se gouverner par leurs loix. Mais lorsqu'ils s'apperçurent des prérogatives que ces droits conféroient, ils tenterent tout pour les obtenir, & ce fut la cause qui avoit fait prendre les armes aux Latins, l'an de Rome 414.

Les alliés desiroient ces droits plus que jamais depuis que les Gracques les leur avoient fait espérer: mais les Romains, qui dans l'origine les accordoient si facilement, vouloient désormais les réserver pour eux. Ils en étoient jaloux par la même raison, qui les faisoit alors ambitionner aux alliés. Le changement des circonstances avoit fait changer de part & d'autre la façon de penser.

Lorsque Rome transformoit en citoyens les peuples vaincus, c'est qu'elle étoit foible, & cette foiblesse ne pouvoit pas faire desirer d'être Romain. Elle n'eut pas le même besoin d'augmenter le nombre de ses citoyens, lorsqu'elle eut accru sa puissance, & elle ne vouloit plus l'augmenter. Cependant les droits de cité, qui étoient les prérogatives de la souveraineté même, devenoient plus grands à mesure que Rome étendoit son empire. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils feront un sujet de guerre entre les Romains & les alliés.

Les tribunaux étoient un autre ſujet de diſſention. Les ſénateurs n'attendoient que l'occaſion de les recouvrer, & les prévarications des chevaliers ſembloient la faire naître. Ils portoient l'iniquité dans leurs jugements, juſqu'à condamner, comme coupables de concuſſion, les magiſtrats qui avoient voulu réprimer les vexations des publicains. On en vit un exemple dans la condamnation de P. Rutilius, citoyen vertueux, mais odieux aux chevaliers, parce qu'il vouloit empêcher les brigandages qu'ils commettoient dans les provinces.

Prévarications des chevaliers dans les tribunaux.

Enfin la loi Agraire, renouvellée par les Gracques, continuoit d'exciter les murmures du peuple, qui ſe plaignoit que les promeſſes des tribuns euſſent toujours été ſans effet. Il regnoit donc un mécontentement général.

Mécontentement du peuple.

Dans ces circonſtances le tribun M. Livius Druſus, fils de celui qui avoit partagé la faveur du peuple avec Caïus Gracchus, entreprit de tout changer, ſoit qu'il fût bien intentionné, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'il ne cherchât qu'à ſemer des troubles. Il alluma l'eſprit de révolte dans toute l'Italie.

Druſus, pendant ſon tribunat, ſeme des troubles.

Av. J. C. 91 de Rome 663.

Il promit aux alliés les droits de citoyen, au peuple des terres, & au ſénat les tribunaux. Il vouloit par-là ſe les attacher les uns & les autres : mais il paroît que ſon principal deſſein

étoit de servir le sénat & de le rendre agréable au peuple, afin d'humilier plus surement les chevaliers.

Il porte des loix en faveur du peuple.

Il proposa d'abord des loix Agraires, des colonies & de distributions de bled, avec une telle profusion, qu'il disoit lui-même n'avoir laissé aucune largesse nouvelle à faire. En même temps, il déclaroit qu'il agissoit de concert avec le sénat. Il y eut néanmoins à ce sujet de violentes contestations, & les loix ne furent reçues qu'après que Drusus eut fait conduire en prison le consul L. Marcius Philippus qui s'y opposoit.

Il partage les tribunaux entre les sénateurs & les chevaliers.

Les sénateurs demandoient qu'on ôtât les tribunaux aux chevaliers, & qu'on les leur rendît. Mais Drusus arrêta, seulement, que les juges seroient désormais tirés en égal nombre de l'ordre des sénateurs & de celui des chevaliers. Cette loi, qui fut autorisée par les suffrages des tribus, portoit encore qu'on pourroit poursuivre tout juge qui auroit prévariqué dans l'exercice de son ministère. Cet article offensa presque autant les chevaliers, que celui qui les forçoit à partager les jugements avec les sénateurs. Jusqu'alors les iniquités qui se commettoient dans les tribunaux, avoient été impunies, & ils auroient voulu qu'elles l'eussent toujours été.

Il restoit à tenir la parole qui avoit été donnée aux alliés. Ils avoient appuyé Drusus de

tout leur pouvoir. S'ils n'avoient pas voix dans les délibérations publiques, ils y influoient au moins par leurs liaisons avec les citoyens. D'ailleurs ils étoient venus à Rome en grand nombre, & leur présence pouvoit beaucoup dans un temps, où la violence faisoit passer les loix.

Les alliés se soulevent, parce qu'ils n'obtiennent pas les droits de cité, qu'il leur avoit promis. Il est assassiné.

Cependant les Romains voyoient avec peine qu'on voulût donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Le sénat jugeoit que ce projet nuiroit à son autorité, parce qu'il fortifieroit le parti du peuple. D'ailleurs il étoit d'autant moins porté à favoriser le tribun, qu'il étoit mécontent de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il demandoit. Enfin les gens sensés regardoient avec raison, comme une chose monstrueuse, une république formée de tant de nations différentes. Drusus counut donc qu'il ne lui étoit pas possible de remplir les engagements qu'il avoit pris avec les alliés. Ils s'en apperçurent eux-mêmes. Dès lors ils résolurent d'obtenir par les armes les droits qu'on leur refusoit, & toute l'Italie parut prête à se soulever. Cette guerre, dont on étoit menacé, répandoit l'alarme dans Rome: Drusus, qu'on accusoit d'en être la cause, en devint odieux: ses ennemis, enhardis par la haine publique, conspirerent contre sa vie, & ils l'assassinerent. Les soupçons tomberent sur un de ses collegues, Q. Varius.

Sa mort est suivie de troubles.

Le consul Marcius Philippus fit casser tou-tes les loix de Drusus, ce qui mécontenta le sénat & le peuple. On accusa ce tribun d'avoi engagé les alliés à prendre les armes : on infor-ma contre ses partisans, qu'on cita comm complices de cette conspiration. Ce fut un pré-texte pour jetter des soupçons sur les premie personnages de la république ; & cette reche-che occasionna des troubles, pendant lesquel les alliés se préparerent à soutenir leurs préten-tions.

République italique, ou ligue des alliés.

Av. J. C. 90 de Rome 664.

Sur le plan de la république romaine, il avoient formé celui d'une république qu'il nommerent Italique. Corfinium, dans le pay des Péligniens, étoit la capitale où siégeoit u sénat composé de cinq cents députés des peuple ligués. C'est de ce corps qu'on devoit tirer le magistrats. On avoit élu deux consuls & dou-ze préteurs

Peuples qui entrent dans cette ligue.

Les peuples de la Gaule Cisalpine, qu étoient sujets plutôt qu'alliés, ne prirent poin de part à cette guerre. Les Latins, les Ombriens & les Toscans resterent dans l'alliance des Ro-mains. Les principaux peuples confédérés étoient les Marses, les Samnites, les Campa-niens & les Lucaniens. Après avoir fait tous leurs préparatifs, ils députerent à Rome, pré-sumant que, parce qu'ils étoient armés, on pourroit avoir égard à leur demande. Le sénat, soutenant le caractère de fermeté qu'il avoit

ontré dans d'autres conjonctures, refusa
entendre les députés, & déclara qu'il ne
ur donneroit audience, que lorsque ceux qui
s envoyoient, auroient renoncé à leur con-
dération.

Comment finit la guerre sociale, qui auroit pu être funeste à la république romaine.

Les alliés faisoient la principale force des
omains Ils fournissoient deux fois plus de
oupes. Ils avoient les mêmes armes, la mê-
e discipline, la même expérience, & des ca-
aines dont la valeur & la capacité étoient
connues. Quel que fût le succès de cette
erre, il paroissoit devoir être funeste à la ré-
blique romaine. Des défaites la livroient à
s peuples impatients de se venger; & des
ctoires ruinoient ses propres forces, puisqu'
es ruinoient des pays, d'où elle tiroit aupa-
vant la plus grande partie de ses soldats. Elle
a plus de vingt légions. Aux deux consuls
lius César & P. Rutilius, elle donna pour
utenants avec le titre de proconsuls, les gé-
raux qui avoient le plus de réputation, C.
arius, Cn. Pompéius, Cornélius Sylla, P.
cinius Crassus. Jamais elle n'avoit eu dans
alie tant d'armées à la fois: jamais aussi elle
voit été attaquée à la fois par tant d'ennemis,
us également redoutables. Elle eut des revers,
e eût des succès. La fortune passa & repassa
n parti à l'autre: Marius même soutint mal
réputation. Le sénat craignant enfin les sui-
de cette guerre, se relâcha en faveur des al-

liés qu'i n'avoient pas encore pris les armes, c
qui offrirent les premiers de les quitter. P
cette conduite, il jeta la défiance parmi les peu
ples confédérés, qui se flattant d'obtenir s
parément de meilleures conditions, traiteren
chacun en particulier. Les Samnites furent l
seuls qui ne poserent pas les armes.

On crée pour les alliés huit tribus nouvelles.

On accorda à tous les autres les droits c
cité. Mais au lieu de les distribuer dans l
trente-cinq tribus anciennes, où par leur nom
bre ils auroient été maîtres des délibérations
on créa pour eux huit tribus nouvelles qui de
voient voter les dernieres. Par cette dispositio
on réduisoit à un vain titre le droit de suffrag
qu'on paroissoit leur accorder. Ils ne feront pa
long-temps à s'en appercevoir, & il en naît
de nouveaux troubles.

Av. J. C. 88 de Rome 666.

Marius se ligue avec le tribun Sulpicius, pour enlever à Sylla le commandement de l'armée contre Mithridate.

Sylla, qui venoit de se distinguer parmi l
généraux de la république, étoit alors consu
& on lui avoit donné le département de l'As
mineure, avec la commission de faire la guer
à Mithridate, roi de Pont.

Ce choix réveilla la jalousie de Marius, qu
quoiqu'âgé de plus de soixante-dix ans, au
roit voulu commander seul les armées de la r
publique. Comme il avoit, sur-tout, desiré d'êt
chargé de la guerre d'orient, il n'y renonça p
encore. Il se ligua avec le tribun P. Sulpiciu
homme éloquent, audacieux, puissant par l

nombre de ses clients, considéré par ses grandes richesses, ennemi déclaré de Sylla, & jaloux de la noblesse qu'il vouloit humilier.

Pour se rendre maître des délibérations publiques, ce tribun se proposa d'abroger les huit dernieres tribus, & de distribuer les nouveaux citoyens dans les anciennes. S'il faisoit passer cette loi, il attachoit les alliés à son parti, & il s'assuroit du plus grand nombre des suffrages dans chaque tribu. Troubles à ce sujet.

Les consuls Cornélius Sylla & Q. Pompéius, comptant suspendre au moins les entreprises de Sulpicius, ordonnerent des fêtes, pendant lesquelles il étoit défendu de vaquer à aucune affaire. Le tribun vint néanmoins à l'assemblée qu'il avoit convoquée. A la tête d'un corps de satellites qu'il appelloit l'anti-sénat, il somma les consuls de révoquer leurs fêtes, afin que le peuple pût donner ses suffrages: & sur leur refus, il marcha contre eux, & mit aux mains les nouveaux citoyens avec les anciens. Le fils de Q. Pompéius, qui étoit gendre de Sylla, fut tué en voulant secourir son pere, qui se cacha dans la foule; & Sylla, poursuivi, se jeta dans la maison de Marius, où il trouva un asyle: mais il fut obligé de retourner sur la place, & de déclarer qu'il supprimoit toutes les fêtes qu'il avoit ordonnées. Aussitôt après il alla se mettre à la tête des troupes, qu'il avoit commandées pendant la guerre sociale, & qui

le devoient suivre en orient. Quant à Pompéius il se tenoit caché.

Sylla, à qui Sulpicius ôte le commandement de l'armée contre Mithridate, marche à Rome à la tête des légions.

Maître de la ville par la retraite des deux consuls, Sulpicius incorpora les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Il fit ensuite décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & Marius envoya deux tribuns légionnaires pour en prendre possession en son nom. Mais Sylla étoit à la tête de cette armée. C'étoient des troupes qu'il avoit gagnées par ses largesses: elles savoient combien il étoit prodigue, & il leur offroit déja les dépouilles de l'orient. Devoit-on présumer qu'il obéiroit? Le décret même qu'on avoit porté contre lui, ne paroissoit-il pas l'autoriser à opposer la force à la violence? A peine eut il besoin de laisser entrevoir ses desseins. Ses soldats le prévinrent. Ils le conjurerent de les mener contre les ennemis qu'il avoit à Rome, avant de les conduire en Asie, & ils assommerent les officiers de Marius. Sylla marcha. Il avoit six légions. Il est vrai qu'il fut abandonné des officiers généraux, qui commandoient sous lui: mais Q. Pompéius vint le joindre, & ce concert avec son collegue sembloit donner à sa cause une apparence de justice.

Voilà le premier général qui marche contre Rome. Il donne un exemple qui sera suivi. Les soldats, accoutumés à se faire des droits par la violence, veulent commander à leur tour;

[redacted]

tour; & parce que l'avarice eſt devenue le vice de tous les citoyens, ils ne voient plus Rome comme leur patrie, ils la voient comme une ville opulente qui s'offre à leur avidité.

Rien ne l'arrête. Il entre dans Rome comme dans une place ennemie.

Marius & Sulpicius n'avoient point de troupes. Ils crurent que les magiſtrats ſeroient reſpectés. Les préteurs Brutus & Servilius allerent au devant des conſuls, leur défendirent de continuer leur marche. Ils furent inſultés & maltraités par les ſoldats.

A cette violence on pouvoit juger à quoi Marius & Sulpicius devoient s'attendre. Il ne leur reſtoit qu'à interpoſer l'autorité du ſénat, & ils envoyerent au nom de cette compagnie de nouveaux députés, qui ſupplierent les conſuls de ne pas approcher de Rome plus près de cinq milles, leur promettant qu'on travailleroit à leur procurer inceſſamment une entiere ſatisfaction. Sylla feignit d'accepter la médiation du ſénat. Il ordonna même, en préſence des députés, de marquer le camp dans l'endroit où il étoit. Mais ils furent à peine partis, que, ne voulant pas donner à Marius le temps de lever des troupes, il continua ſa marche, & il entra dans Rome comme dans une ville ennemie. Marius & Sulpicius en ſortirent après une foible réſiſtance. Sylla ſauva la ville du pillage.

Il réforme le gouverne-

La conduite des conſuls ne pouvoit être juſtifiée que par la néceſſité où ils avoient été de

ment.

réprimer l'audace de Sulpicius. Sylla assembla le peuple. Il représenta que les tribuns, en se rendant maîtres des comices, s'étoient arrogés toute la puissance législative; qu'ils avoient avili le sénat, & en quelque sorte anéanti la puissance consulaire; qu'ils étoient devenus comme les seuls magistrats de la république; & que l'autorité, qu'ils usurpoient, étoit la source de tous les désordres.

Pour détruire ces abus, il proposa de rétablir les comices par centuries dans leur premiere forme; de supprimer les comices par tribus; de défendre qu'on portât désormais aucune loi devant le peuple, sans y avoir été autorisé par le sénat; de déclarer que tout citoyen, qui auroit exercé le tribunat, seroit incapable de toute autre magistrature; & d'interdire, sur-tout, aux tribuns, ces harangues continuelles, qui n'étoient propres qu'à exciter des séditions. Ces propositions, faites par un consul qui étoit à la tête des légions, ne pouvoient être rejetées. On cassa ensuite le décret, qui donnoit à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & on annulla la loi de Sulpicius, par laquelle les nouveaux citoyens avoient été distribués dans les anciennes tribus.

La république, par sa constitution, ne peut plus avoir de re-

Les loix de Sylla rétablissoient l'autorité du sénat, réprimoient les tribuns, contenoient le peuple, & coupoient les abus par la racine. Mais à en juger par la constitution actuelle de

la république, elles ne pouvoient ſubſiſter. Il eſt évident que l'autorité avoit paſſé tout entiere aux armées : par conſéquent, ce qu'un général faiſoit, un autre le pouvoit défaire ; & déſormais les révolutions doivent être fréquentes.

Depuis le traité qui avoit terminé la guerre ſociale, la république étoit un aſſemblage monſtrueux de pluſieurs peuples, qui, par leur poſition, avoient des intérêts différents : & comme ces peuples, lorſqu'ils n'étoient encore qu'alliés, avoient été ſous la protection des premieres familles romaines, ils épouſeront, devenus citoyens, les paſſions de ces familles, & les factions ſe renouvelleront continuellement.

Il eſt vrai qu'en rejetant les alliés dans les ouvelles tribus, on rend nul le droit de ſuffrae qu'on leur accorde. Mais qu'importe dans uelles tribus on les place, depuis que la vioence fait les loix ?

Si aux intérêts différents des deux claſſes de itoyens, les anciens & les nouveaux, nous outons les intérêts du ſénat, ceux du peuple, ceux de l'ordre équeſtre ; nous connoîtrons us les prétextes dont l'ambition ſe ſervira our former des partis puiſſants, & nous jugens que l'autorité ne peut plus avoir de regles xes.

Sylla proscrit douze sénateurs.

En réformant le gouvernement, Sylla paroissoit avoir vengé les injures faites au sénat: il vengea bientôt les siennes par la proscription de C. Marius, du jeune Marius son fils, du tribun Sulpicius, & de neuf sénateurs du même parti. Le sénat fut forcé de donner un décret qui les déclaroit ennemis publics, qui ordonnoit la confiscation de leurs biens, & qui permettoit de les mettre à mort. On offroit même des récompenses à ceux qui apporteroient leurs têtes.

Marius s'enfuit en Afrique. Sulpicius est tué.

Marius abandonné de ses amis, dénué de tout, erra long-temps, fut arrêté, échappa comme par miracle, & se réfugia en Afrique où il trouva son fils. Sulpicius, trahi par un de ses esclaves, fut livré aux soldats qui le poursuivoient; & on apporta sa tête à Sylla, qui la fit exposer sur la tribune aux harangues. Ces proscriptions sont le dernier terme de la violence, & le commencement des horreurs dont Rome sera le théâtre. Entre deux hommes ambitieux, la républiqne n'aura plus de citoyens qui osent se déclarer pour elle, ou elle les verra proscrits par l'un des deux partis & même par tous deux.

Pourquoi il affecte une conduite modérée.

La tête d'un tribun exposée sur son propre tribunal, le mépris des loix dans la proscription de plusieurs sénateurs, l'injure faite à la république même, dans la condamnation d'un consulaire qui avoit sauvé Rome & l'Italie

l'humiliation du peuple, & l'aviliſſement du ſénat qui ne paroiſſoit avoir récouvré l'autorité, que pour être l'inſtrument des vengeances de Sylla, toutes ces choſes répandoient une conſternation générale. Le conſul, qui craignit alors d'irriter de plus en plus les eſprits, affecta une modération qui n'étoit pas dans ſon caractère. Lorſqu'il tint les comices pour l'élection des magiſtrats de l'année ſuivante, il vit qu'on n'avoit aucun égard à ſa recommandation, & il ne s'en offenſa pas. Il dit même qu'il étoit bien aiſe qu'on jouît de la liberté qu'il avoit rendue ; & pour ſoutenir cette modération apparente, il ne tenta point d'empêcher qu'on n'élût, pour l'un des conſuls, L. Cornélius Cinna, ami de Marius & attaché au parti du peuple. Peu après être ſorti de magiſtrature, il partit pour l'orient.

Mithridate roi de Pont.

Le royaume de Pont, ainſi nommé parce qu'il étoit le long du Pont-Euxin qui le bornoit au nord, avoit été le partage d'un frere de Xerxès. C'eſt de ce prince que deſcendoit Mithridate, ſurnommé Eupator.

Ce prince étoit monté ſur le trône à l'âge de douze ans, l'an de Rome 631. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il fit périr ſon frere & ſa mere. Ces attentats, des exploits contre les Scythes, & des conquêtes au nord du Pont-Euxin ſont à peu-près tout ce qu'on ſait des

trente premieres années de son regne. On dit que ses tuteurs avoient employé toutes sortes de moyens pour le faire périr, & on raconte à ce sujet des choses peu vraisemblables.

Cruel & sanguinaire, comme l'étoient alors presque tous les monarques de l'orient, Mithridate ne vivoit pas comme eux dans la mollesse : il avoit plutôt la férocité des nations sauvages qu'il avoit vaincues. Endurci à la fatigue, grand capitaine, il formoit à la discipline les Scythes & d'autres peuples, qui lui fournissoient continuellement de nouveaux soldats ; & comme il ne pouvoit s'agrandir qu'aux dépens des Romains ou de leurs alliés, il n'attendoit que le moment où il pourroit leur faire la guerre avec avantage.

Il fait la guerre aux alliés des Romains.

Il paroît qu'il regarda, comme une circonstance favorable pour lui, les irruptions des Cimbres & des Teutons, lorsque les Romains faisoient la guerre à Jugurtha. Du moins c'est vers ce temps qu'ayant fait assassiner Ariarathe, roi de Cappadoce, il tua le fils aîné de ce prince, chassa le second qui survécut peu à ses malheurs & se rendit maître de ce royaume, où il établit un de ses fils.

Peu après neanmoins, les Cappadociens, autorisés par un décret du sénat, élurent pour roi Ariobarzane, que Sylla, alors propréteur de Cilicie, mit sur le trône. Mithridate, sensible à

l'affront que lui faisoient les Romains, dissimula, jusqu'à ce qu'il eût tout préparé pour en tirer vengeance. Il fit alliance avec le roi d'Arménie, Tigrane, un des plus puissants monarques de l'orient, & descendant d'Artaxe, gouverneur qui s'étoit soustrait à la domination des Séleucides. Tigrane détrôna Ariobarzane, & dans le même temps Nicomede, qui succéda à son pere sur le trône de Bithynie, fut chassé par Socrate, à qui le roi de Pont donna des secours.

Il résoud de la faire aux Romains mêmes.

Les deux princes dépouillés implorerent la protection du sénat, & furent rétablis l'un & l'autre. Mithridate ne dissimula plus. Il pouvoit compter sur plusieurs peuples, qui étoient entrés dans son alliance. Il avoit deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, cinquante mille chevaux, un grand nombre de chariots armés en guerre, & plus de quatre cents vaisseaux. Les circonstances paroissoient favorables à ses desseins. C'étoit alors le fort de la guerre sociale, & les nations de l'Asie, livrées à l'avarice des proconsuls, aux vexations des publicains, & aux injustices qu'on leur faisoit sous toutes sortes de prétextes, sembloient attendre un libérateur. Enfin les contrées où il alloit porter la guerre, promettoient un riche butin aux soldats.

Conquêtes qu'il fait sur eux.

Les Romains avoient dans l'Asie mineure trois armées, indépendamment des troupes de Ni-

comede & d'Ariobarzane. Elles furent ruinées, & Mithridate conquit la Bithynie, la Cappadoce, la Phrygie, la Myſie, la Lycie, la Pamphilie, la Paphlagonie & pluſieurs autres provinces romaines. Il renvoya ſans rançon les Grecs, qu'il avoit faits priſonniers. Il leur fournit même tout ce dont ils avoient beſoin pour retourner chez eux. Cette politique, qui lui donna une réputation de clémence, lui ouvrit les villes; & ſon général Archélaüs conquit la Thrace, la Macédoine, la Grece; & d'Athènes où il établit ſa réſidence, il ſoumit la plupart des îles Cyclades. Alors, comme pour braver le ſénat, le roi de Pont fit égorger, en un jour marqué, les Romains ou Italiens, qui ſe trouverent dans les villes de la Grece & de l'Aſie mineure. On prétend qu'il périt dans ce maſſacre juſqu'à cent cinquante mille perſonnes. Voilà ce qui venoit de ſe paſſer dans l'orient, lorſque Sylla débarqua dans la Grece avec cinq légions.

Av. J. C. 87 de Rome 667.

Sylla recouvre la Grece pendant qu'il ſe faiſoit à Rome une révolution dans le gouvernement.

A ſon arrivée, les Grecs revinrent ſous la domination des Romains, avec la même facilité qu'ils avoient paſſé ſous celle de Mithridate. Athènes ſeule réſiſta, parce qu'Archélaüs s'y étoit enfermé; & Sylla, qui l'aſſiégea, ne s'en rendit maître que l'année ſuivante. Les Athéniens recouvrerent la liberté, c'eſt-à-dire, qu'ils furent libres autant qu'on peut l'être,

quand la liberté est le bienfait d'une puissance qui commande.

Archélaüs s'étoit retiré avec sa flotte dans le port de Munichia, lorsque Taxile, son frere, qui avoit sous ses ordres plus de cent mille hommes, passa de la Macédoine dans la Grece. Alors supérieur sur terre & maître de la mer, il se proposoit de traîner la guerre en longueur, en se bornant à couper les vivres aux Romains qui commençoient à souffrir de la disette. Ce parti étoit d'autant plus sage, qu'ôtant toute espérance de victoire à Sylla, il le forçoit à périr, ou à retourner honteusement à Rome. Mais Archélaüs, cédant malgré lui à son frere & aux autres généraux, engagea une action dans la Béotie, & fut entiérement défait près de Chéronée. Mithridate, ayant appris cette nouvelle, se hâta d'envoyer dans la Grece une seconde armée de quatre-vingts mille hommes, qui fut exterminée dans la plaine d'Orchomene.

Par ces victoires, Sylla venoit de recouvrer la Grece, & c'est alors que la faction qui lui étoit contraire, le faisoit déclarer ennemi de la république. Il vit arriver dans son camp sa femme, ses enfants & un grand nombre de sénateurs qui l'invitoient à venir au secours de son parti. Cinna avoit fait une révolution dans le gouvernement. C'étoit un homme sans mœurs & sans considération : mais il avoit de

l'audace, & il se trouvoit à la tête d'un parti qui devoit dominer, parce que Sylla étoit absent.

Le consul Cinna, chassé de Rome, est déposé par le sénat.

Av. J. C. 87 de Rome 667.

Ce consul, projetant de faire rappeller Marius, voulut d'abord s'assurer des alliés. A cet effet, il résolut de les incorporer de nouveau dans les anciennes tribus, & il convoqua les comices pour en porter la loi. Cette entreprise, à laquelle s'opposoit son collegue Cn. Octavius, mit aux mains les anciens citoyens & les nouveaux; & après un combat sanglant, Cinna, qui avoit mal pris ses mesures, fut chassé de Rome & déposé par le sénat, qui lui substitua L. Cornelius Mérula.

Sertorius le suivit. C'étoit un homme nouveau; mais par ses talents & par les qualités de son ame, il auroit mérité d'être à la tête de la république. Il se trouvoit engagé dans le parti de Marius, parce qu'il avoit servi sous ce capitaine, & qu'il lui avoit des obligations. D'ailleurs Sylla l'avoit fait exclure du tribunat.

Il arme.

La guerre continuoit toujours avec les Samnites, & la république leur opposoit plusieurs armées. Elle en avoit une auprès de Capoue, que Cinna fit entrer dans son parti. Après avoir gagné les principaux officiers, il se rendit au camp. Les soldats auxquels il représenta que sa déposition violoit leurs droits, & que son at-

tachement aux intérêts du peuple étoit l'unique cause qui le rendoit odieux aux sénateurs, le reconnurent pour consul, & lui prêterent serment. Comme sa querelle devenoit celle des alliés, ils se déclarerent encore pour lui, & toute l'Italie parut en armes.

Rome étoit presque sans défense. Les consuls Octavius & Mérula avoient peu de troupes, & ils pouvoient difficilement compter sur quelques secours. De toutes les armées qui reconnoissoient encore l'autorité du sénat, les deux principales étoient, l'une sous les ordres de Pompéius Strabo, & l'autre sous ceux de Métellus Pius, fils de Métellus Numidicus. Le premier de ces généraux tenoit une conduite fort équivoque, & le second, qui eût voulu secourir sa patrie, étoit arrêté par la guerre des Samnites.

Rome est presque sans défense.

Marius n'étoit plus en Afrique. Le préteur de cette province lui ayant envoyé un licteur avec ordre de sortir de son gouvernement : *rapporte à ton maître*, dit Marius au licteur, *que tu as vu Marius, banni de son pays, assis sur les ruines de Carthage.* Il s'embarqua aussitôt, & après avoir passé l'hiver dans son vaisseau, il revint en Italie.

Marius, qui revient en Italie, se joint à Cinna.

Cinna fit part de cette nouvelle à Sertorius, & le consulta sur la conduite qu'il devoit tenir. Sertorius lui représenta qu'il étoit assez

puissant par lui-même, que Marius s'arrogeroit toute l'autorité, & que d'ailleurs c'étoit un homme sur la foi duquel on ne pouvoit pas compter. Mais comment le renvoyer, dit Cinna, si c'est moi qui l'ai appellé ? Dès que cela est, repartit Sertorius, il n'est plus temps de délibérer : il ne vous reste qu'à veiller sur lui, comme sur vos ennemis.

L'arrivée de Marius acheva de déterminer les alliés à prendre le parti de Cinna. Des soldats romains qui avoient servi sous lui, vinrent même en grand nombre lui offrir leurs services; & il arma un corps d'esclaves, dont il fit sa garde.

Ils assiégent Rome, qui leur ouvre ses portes.

Av. J. C. 87 de Rome 667.

Rome fut comme investie par quatre armées que commandoient Marius, Cinna, Sertorius & Papirius Carbo. Pompéius Strabo, qui jusqu'alors n'avoit fait aucun mouvement, s'approcha, & donna quelques secours aux assiégés. Mais la maladie se mit dans ses troupes : il fut tué lui-même d'un coup de tonnerre, & son armée se dissipa. Les soldats se disperserent, ou passerent dans le camp des assiégeants.

Sur ces entrefaites, les Samnites se déclarerent pour Cinna. Cependant Cn. Octavius étoit sorti de Rome, & tenoit la campagne. Il avoit joint à ses troupes l'armée de P. Crassus & celle de Métellus Pius. Il avoit assez de

forces pour vaincre ; mais il n'osa rien hasarder, & il perdit tout. Le peuple commença bientôt à se plaindre du sénat, qu'il accusoit d'être l'auteur de la guerre. Le nombre des partisans de Marius & de Cinna s'accrut, à mesure qu'on murmura plus haut : & cependant les assiégeants, par les liaisons qu'ils avoient dans la ville, y excitoient continuellement de nouveaux murmures. On négocioit secrétement avec eux : on passoit dans leur camp : chacun ne paroissoit occupé que de ses intérêts particuliers, & le sénat se vit menacé d'un soulèvement général. Dans cette extrémité, réduit à reconnoître Cinna pour consul, il l'invita à rentrer dans Rome, & ne lui demanda, pour toute condition, que d'épargner le sang des citoyens.

Cruauté de Marius.

Cinna entra : mais Marius, feignant de respecter les loix, s'arrêta à la porte. Il représenta qu'ayant été banni par un décret public, il falloit qu'un nouveau décret autorisât son retour, & il demanda qu'on assemblât le peuple. Cependant à peine deux ou trois tribus eurent donné leurs suffrages, qu'il se jeta dans la ville, suivi de quatre mille esclaves armés. Il leur avoit donné la liste des citoyens qu'il proscrivoit. On assure même qu'ils avoient ordre de poignarder tous ceux à qui il ne rendoit pas le salut. Ils se répandirent dans tous les quartiers. On ferma les portes de la ville, afin que per-

ſonne ne pût leur échapper ; & on expoſa, ſur la tribune aux harangues, les têtes qu'ils avoient abattues. Pendant ces proſcriptions qui durerent pluſieurs jours, ils ſe porterent à de tels excès, que Cinna même crut les devoir exterminer. Ils furent tous égorgés dans une nuit.

Décret porté contre Sylla.

La tête de Sylla fut miſe à prix. On démolit ſa maiſon: on confiſqua ſes biens: les loix promulguées ſous ſon conſulat, furent caſſées: ſes amis, tous également enveloppés dans la proſcription, périrent, ou furent forcés à ſe bannir.

Mort de Marius. Son fils hérite de ſon pouvoir. Valérius élu conſul, part pour l'Aſie.

Cinna & Marius ſe déſignerent conſuls pour l'année ſuivante. Mais Marius n'exerça que quelques jours ce nouveau conſulat, Il mourut le 13 Janvier. Le jeune Marius, auſſi cruel que ſon pere, & uni, comme lui, avec Cinna, hérita de tout ſon pouvoir. L. Valérius Flaccus, élu conſul, partit pour l'Aſie. Il ſe chargeoit de la guerre contre Mithridate ; & il ſe propoſoit, ſur-tout, d'empêcher, s'il étoit poſſible, le retour de Sylla.

Av. J. C. 86 de Rome 668.

Valérius est tué par Fimbria, ſon lieutenant.

Valérius, ſans talents & naturellement haut, affectoit d'autant plus de hauteur qu'il croyoit cacher par-là ſon incapacité. Il n'en étoit que plus odieux aux ſoldats qui le mépriſoient ; & cependant Flavius Fimbria, ſon lieutenant, avoit leur eſtime. Ces deux hommes ne purent s'accorder. D'altercation en altercation ils paſ-

ſerent aux injures. Toute l'armée prit parti pour le lieutenant. Elle ſe ſouleva contre le conſul, & Fimbria tua de ſa main Valérius, ſon général. Il avoit été un des miniſtres des cruautés de Marius.

Fimbria prend le commandement de l'armée. Ses ſuccès contre le roi de Pont.

Les ſoldats, auſſi coupables que Fimbria, lui prêterent ſerment; & ce capitaine, jugeant qu'il ſeroit innocent, tant qu'il ſeroit à la tête des legions, ne ſongea qu'à conſerver l'autorité qu'il avoit uſurpée. Il préſumoit d'ailleurs que, s'il avoit des ſuccès, il ſeroit égalemen recherché par les deux partis qui diviſoient la république. Il en eut. Il battit les lieutenants de Mithridate: il battit Mithridate même: il le chaſſa de Pergame, il l'aſſiégea dans Pitane, ville maritime de la Troade; & ce roi fût infailliblement tombé entre les mains des Romains, ſi Licinius Lucullus, qui commandoit la flotte de Sylla, eût voulu bloquer le port de Pitane. Fimbria l'en ſollicitoit. Mais il refuſa de contribuer aux ſuccès d'un général, qui s'étoit emparé du commandement par un crime, ou plutôt qui étoit d'un parti contraire au ſien. Le roi de Pont, à qui la mer étoit ouverte, ſe ſauva à Mitilene,

Mithridate lui demande la paix. Sylla lui fait la loi.

Av. J. C. 85 de Rome 669.

Tant de revers firent deſirer la paix à Mithridate. Il ſe croyoit d'ailleurs dans une conjonƈture favorable pour obtenir des conditions moins déſavantageuſes: car il n'ignoroit pas combien Sylla devoit deſirer de repaſſer en

Italie. Mais le général romain traita avec la même hauteur, que si la guerre d'Asie eût été l'unique chose qui l'occupoit. Quand il eut dicté les articles de la paix, il ne se relâcha sur aucun; & il parut accorder comme une grace à Mithridate une entrevue dans une ville de la Troade. Ariobarzane & Nicomede furent rétablis: le roi de Pont, réduit dans les premieres bornes de ses états, abandonna toutes ses conquêtes; il livra soixante - dix galeres, & il paya deux mille talents pour les frais de la guerre.

Fimbria est abandonné de ses troupes, qui se donnent à Sylla.

Fimbria étoit alors dans la Lydie. Sylla marcha contre lui, moins pour le combattre, que pour lui débaucher ses troupes. Il pouvoit se flatter d'y réussir, parce qu'il étoit en état de leur faire de grandes largesses. Fimbria fut abandonné, & se tua.

Brigandages de Sylla. Il se dispose à revenir en Italie.

Pendant cette expédition, soit en Grece, soit en Asie, Sylla, enrichi des dépouilles des nations, acheva de corrompre son armée. Il se fit livrer les trésors qu'on gardoit dans les temples. Il condamna les peuples de l'Asie mineure à payer vingt mille talents. Il livra même les biens des particuliers à l'avidité de ses troupes, & c'est ainsi qu'il s'assura des soldats. Ils jurerent d'être à lui, tant que la guerre civile dureroit, & il s'embarqua pour l'Italie. On devoit trembler à Rome, quand on songeoit aux brigandages qu'il avoit exercés.

Cinna,

Cinna, consul pour la quatrieme fois, s'étoit continué dans le consulat de sa seule autorité. Cependant il pouvoit peu compter sur l'affection de ses troupes. Elles lui déclarerent qu'elles ne combattroient pas contre leurs concitoyens. Elles se souleverent, & il fut tué par un centurion, lorsqu'il se proposoit d'aller au devant de Sylla, & de porter la guerre en Dalmatie.

Cinna est tué. Les consuls de l'année suivante sont du même parti.

Av. J. C. 84 de Rome 670.

Carbon, consul pour la seconde fois, acheva l'année sans se donner de collegue. Il paroît néanmoins qu'il ne put pas se continuer dans le consulat: mais il fit tomber les suffrages sur deux hommes de son parti, L. Cornélius Asiaticus & Cn. Junius Norbanus.

Sylla qui aborda, selon les uns, à Brindes, selon d'autres à Tarente, pénétra sans obstacles jusques dans la Campanie. Il avoit tout au plus quarante mille hommes. La discipline, qu'il fit observer à ses troupes, prévint d'autant plus en sa faveur, que depuis son absence, on gémissoit sous la tyrannie du parti contraire. Métellus Pius fut un des premiers à se joindre à lui. Il lui amenoit peu de troupes: mais il jouissoit d'une considération, qui paroissoit mettre la justice dans le parti qu'il embrassoit.

Arrivée de Sylla en Italie.

Av. J. C. 83 de Rome 671.

Les forces des consuls montoient à deux cents mille hommes, qui formoient plusieurs corps sous différents chefs. Ils avoient pour eux la république, au nom de laquelle ils paroissoient

Forces des consuls.

agir; ils pouvoient compter ſur les nouveaux citoyens qui avoient été diſtribués dans les anciennes tribus; & leur parti ſe fortifioit encore de tous ceux qui craignoient le reſſentiment de Sylla. A Rome même, le ſénat & le peuple oublioient leurs diviſions, & ſe réuniſſoient contre ce général, qui paroiſſoit également redoutable aux deux ordres.

Sylla défait le conſul Norbanus.

Si la guerre traînoit en longueur, Sylla pouvoit s'affoiblir. Il lui importoit donc de ne pas perdre de temps: mais il lui importoit auſſi de mettre, s'il étoit poſſible, le public de ſon côté. C'eſt pourquoi il montra d'abord des vues pacifiques, & il tenta d'ouvrir une négociation avec le conſul Norbanus. Ses députés furent inſultés. C'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Il ne demandoit qu'un prétexte pour combattre, & il vainquit.

Il débauche l'armée du conſul Scipion.

Après cet avantage, il n'en parut que plus ſenſible aux maux dont la république étoit menacée. Il feignit d'être prêt à mettre les armes bas, ſi on lui donnoit une ſatisfaction: & il vint camper vis-à-vis du collegue de Norbanus.

Scipion, qui vouloit ſincérement la paix, crut que Sylla la deſiroit comme lui. Les deux généraux eurent une entrevue. Ils convinrent de quelques préliminaires; & il y eut une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle les ſoldats, ſous prétexte de viſiter leurs parents ou leurs

amis, passerent d'un camp dans l'autre. Il fallut peu de temps pour débaucher toute l'armée de Scipion. Elle se rendit à Sylla, & le consul n'apprit la défection de ses troupes que par les soldats qui vinrent l'arrêter dans sa tente. Sylla ne souffrit pas qu'on lui fît aucun outrage, Il lui permit même de se retirer, à condition qu'il ne prendroit plus les armes contre lui.

Crassus lui amene un corps de troupes.

Marcus Licinius Crassus, fils de Publius, destiné à partager avec Sylla les périls de la guerre & les dépouilles de ses concitoyens, étoit d'une famille qui avoit été proscrite par Marius. Son pere & son frere périrent. Il n'échappa que difficilement, & il se tint caché jusqu'au retour de Sylla en Italie. Ce général l'ayant chargé de faire des levées dans le pays des Marses, il lui amena un corps de troupes.

Pompée lui en amene un autre.

Vers le même temps, le fils de Pompéius Strabo, Cn. Pompéius que nous nommons Pompée, vint, à la tête de trois légions, joindre Sylla. Il s'étoit ouvert un passage par la défaite de Brutus, un des chefs du parti contraire. Sylla, qui voulut reconnoître ce service, le salua empereur: titre qu'on ne donnoit aux généraux de la république, que lorsqu'ils avoient remporté une victoire. Pompée, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-trois ans, & qu'il n'eût passé par aucune magistrature, avoit levé ces troupes dans le Picénum, où sa famille avoit un

grand nombre de clients. Tel étoit alors le pouvoir d'un ſimple particulier. Les diſtinctions dont il jouit dans le camp de Sylla, exciterent la jalouſie de Craſſus, & furent la ſource de la haine qui éclata depuis entre ces deux hommes.

P. Céthégus, qu'il avoit proſcrit, ſe joint à lui.

Enfin Sylla fortifia encore ſon parti d'un des ſénateurs qu'il avoit proſcrits, P. Céthégus, auparavant ſon ennemi déclaré, homme d'ailleurs fait pour l'intrigue & pour les factions.

Les conſuls Marius & Carbon font alliance avec les Samnites.

Ses ennemis travailloient de leur côté à acquérir de nouvelles forces. Marius le fils & Carbon, qui avoient été élus conſuls, renouvellerent leur alliance avec les Samnites, qui leur fournirent ſoixante mille hommes. Ce n'eſt pas que ce peuple prît plus d'intérêt à Marius qu'à Sylla: c'eſt contre les Romains qu'il continuoit de faire la guerre; & il avoit un excellent général dans Poncius Téléſinus, capitaine qui ne cédoit en valeur & en capacité à aucun autre.

Av. J. C. 82 de Rome 672.

Sertorius paſſe en Eſpagne. Marius vaincu s'enferme dans Prénefte. Sylla à Rome.

Sertorius, au ſortir de ſa préture, paſſa en Eſpagne, province qui lui avoit été donnée pour département, & où il ſongeoit à s'aſſurer un aſyle. Il connoiſſoit les chefs du parti dans lequel il ſe trouvoit engagé, & il comptoit peu ſur eux. En effet, ils n'éprouverent que des revers. Marius, vaincu par Sylla, s'enferma dans Préneſte, où il fut inveſti; & Rome ouvrit ſes portes au vainqueur. Sylla ſe plaignit

du décret qui avoit été porté contre lui : il parut déplorer la néceſſité où il ſe trouvoit de ſe venger par les armes : & il fit vendre les biens de ſes ennemis, qui s'étoient enfuis à ſon approche.

Norbanus & Carbon quittent l'Italie.

Cependant Norbanus & Carbon, qui avoient fait de vains efforts pour ſecourir Marius, regarderent leurs affaires comme déſeſpérées, & quitterent l'Italie. Le premier ſe retira à Rhodes, où il ſe tua : le ſecond, qui paſſa en Afrique, tomba peu après entre les mains de Pompée qui le fit mourir. Il reſtoit néanmoins encore un parti qui parut formidable à Sylla même.

Téléſinus, général des Samnites, menace Rome.

Ce général, qui étoit retourné à ſon camp de Préneſte, marchoit au devant des Samnites, qui venoient à lui pour le forcer dans ſes lignes ; & il avoit ordonné à Pompée de les prendre en queue, pendant qu'il les attaqueroit de front. il croyoit qu'ils n'avoient d'autre deſſein que de délivrer la ville aſſiégée. Mais Téléſinus formoit un projet plus hardi. Il ſe déroba pendant la nuit, & parut le lendemain à la vue de Rome, qui étoit ſans défenſe, & dont il juroit la ruine.

Sylla vient au ſecours des Romains.

A ſon approche, toute la jeuneſſe prit les armes à la hâte, & fit une ſortie pour retarder la marche des Samnites, & donner à Sylla le temps d'arriver. Ce général avançoit à grands pas, précédé de ſept cents chevaux qui tomberent ſur les premieres troupes de Téléſinus. Il

arriva lui-même peu d'heures après, & donnant à peine à son armée quelques moments de repos, il chargea les ennemis.

Télésinus est tué dans un combat.

Les détails de cette journée ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous savons, seulement, que l'aîle gauche des Romains où commandoit Sylla, fut mise en déroute par Télésinus qui commandoit à son aîle droite; & que les soldats qui s'enfuirent jusqu'au camp de Préneste, y répandirent le bruit que leur général étoit mort, & que Rome étoit au pouvoir des Samnites. Cependant Crassus, vainqueur à l'aîle droite de l'armée romaine, avoit poursuivi les ennemis jusqu'à la ville d'Antemne. Télésinus, forcé, de livrer un nouveau combat, avoit été tué: & sa mort étoit le salut de Rome, si Rome que Sylla menaçoit, pouvoit se croire sauvée. La vie des citoyens étoit au pouvoir de ce vainqueur barbare, qui exerça les plus horribles cruautés.

Massacres que Sylla fait de ses ennemis.

Il visita le champ de bataille, qu'il trouva couvert de plus de cinquante mille morts, & il fit encore égorger dans le même lieu, huit mille prisonniers. Les troupes qui restoient des débris de tant d'armées vaincues, lui ayant envoyé des députés, il leur fit dire qu'il donneroit la vie à ceux qui s'en rendroient dignes par la mort de leurs compagnons. Ces malheureux tournerent leurs armes les uns contre les autres & six mille qui échapperent à ce massacre,

vinrent ſe rendre à lui. Voilà ſous quels auſpices il entra dans Rome à la tête de ſes troupes.

Il fit enfermer dans le Cirque les ſix mille hommes dont je viens de parler, & il convoqua le ſénat dans le temple de Bellone qui étoit auprès. Il haranguoit, lorſqu'on entendit tout-à-coup les cris de ces priſonniers, qu'on maſſacroit par ſon ordre. N'écoutez pas ce bruit, dit-il, aux ſénateurs effrayés : ce ſont des rebelles que je châtie ; & il continua ſon diſcours. Plus féroce que Marius, il ſembloit ſavourer le ſang qu'il répandoit, & chercher en quelque ſorte des rafinements juſques dans la cruauté.

Ses proſcriptions.

Il déclara dans une aſſemblée du peuple, qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis ; & ayant fait afficher dans la place publique les noms de quarante ſénateurs & de ſeize cents chevaliers qu'il proſcrivoit, il fixa le prix de chaque tête à deux talents. Deux jours après, il proſcrivit encore quarante ſénateurs & un grand nombre des plus riches citoyens ; déclarant déchus des droits de cité, les fils & les petits-fils des proſcrits, & ordonnant que ceux qui auroient ſauvé un proſcrit, ſeroient proſcrits eux-mêmes. Il ne ſacrifioit pas ſeulement des victimes à ſa vengeance, il livroit encore à l'avidité de ceux qu'il nommoit ſes amis, tous les citoyens dont ils vouloient avoir la dé-

pouille. *Malheureux que je suis! c'est ma maison d'Albe qui me proscrit*, disoit Quintius Aurélius, qui avoit toujours vécu dans l'éloignement des affaires & dans l'obscurité. Crassus, qui obtint de Sylla la confiscation des biens de plusieurs proscrits, devint par cette voie le plus riche des Romains. On vit des esclaves récompensés pour avoir assassiné leurs maîtres. On vit des freres, des fils même ...... Ce n'étoit pas assez pour Sylla de répandre le sang: il falloit encore qu'il outrageât la nature dans ce qu'elle a de plus sacré.

Il enveloppa dans ses proscriptions des provinces entieres. Il acheva de ruiner le pays des Samnites. Il s'empara des biens, des maisons & des territoires de toutes les villes d'Italie, qui avoient été dans le parti de Marius, & il en fit la récompense de ses soldats. Il donna de la sorte des établissements à quarante-sept légions: on peut juger du nombre des malheureux qu'il réduisoit à la mendicité.

Quel terme mettras tu donc à la misere de tes concitoyens, osa lui demander en plein sénat Caïus Métellus? *Nous n'attendons pas de toi que tu pardonnes: mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, & du moins apprends nous ceux que tu veux sauver. Je n'en sais encore rien moi-même*, répondit froidement Sylla. *Jusqu'à present j'ai proscrit ceux dont je me suis*

souvenu, je proscrirai les autres, à mesure que je m'en rappellerai les noms.

Pendant que Rome étoit le théâtre de ces horreurs, Préneste ouvrit ses portes, & Sylla s'y transporta. Marius s'étoit tué. On passa au fil de l'épée tout ce qui étoit en âge de porter les armes, & douze mille hommes, enfermés dans un même lieu, furent égorgés sous les yeux de Sylla.

Il fait égorger les Prénestins.

Rome étoit sans consuls, & Sylla avoit besoin d'un titre pour donner force de loi aux usurpations qu'il avoit faites, & aux changements qu'il se proposoit de faire. Il se retira pour quelques jours à la campagne, après avoir ordonné d'élire un entre-roi. Le choix étant tombé sur L. Valérius Flaccus, il lui écrivit que la république avoit besoin d'un dictateur : il offrit de l'être, & il fut élu par le peuple pour un temps illimité, ce qui étoit contraire aux usages anciens. Il n'y avoit pas eu de dictateur depuis la seconde guerre punique.

Il est nommé dictateur.

Av. J. C. 81 de Rome 672.

Revêtu de la dictature, Sylla se saisit du trésor public : il disposa des biens des particuliers : il usurpa tout, en un mot. Il usoit du droit de conquête dans sa patrie, comme dans un pays ennemi ; & s'il prodiguoit les richesses à ses créatures, il en exigeoit une dépendance entiere : on eût dit qu'il falloit ou être proscrit par Sylla, ou être son esclave.

Comment il exerce la dictature.

Changements qu'il fait dans le gouvernement.

Il mit dans le sénat trois cents chevaliers, pour remplarer les sénateurs qui avoient péri dans la guerre ou par les proscriptions; & pour diminuer l'autorité des chevaliers, il leur ôta les tribunaux qu'il rendit au sénat. Il donna les droits de citoyens à dix mille esclaves, qui prirent, suivant l'usage, le nom de leur patron.

Comme il se proposoit, sur-tout, de réprimer l'ambition des citoyens qui aspiroient aux magistratures, & de diminuer l'autorité des tribuns, il arrêta qu'on ne pourroit obtenir la préture, qu'après avoir été questeur; qu'on ne donneroit le consulat qu'à ceux qui auroient exercé la préture; que la même dignité ne seroit conférée pour la seconde fois, que dix ans après en avoir été revêtu; que les tribuns seroient tirés du corps des sénateurs; qu'il ne leur seroit point permis de proposer des loix au peuple; & que le tribunat excluroit de toute autre magistrature tout citoyen qui l'auroit exercé. Ces loix furent portées dans l'assemblée du peuple, &, comme on peut penser, sans opposition. Mais une loi plus étonnante, & qui passa encore, ratifia tout ce qu'il avoit fait & tout ce qu'il feroit dans la suite.

Il abdique.

Av. J. C. 79 de Rome 675.

Après avoir usurpé une autorité absolue, après l'avoir exercée par des proscriptions, Sylla, dès la troisieme année de sa dictature, abdiqua en présence du peuple qu'il avoit assemblé. Il renvoya ses gardes, il se promena sur la

place, & il se retira, accompagné d'un petit nombre d'amis. Le peuple étonné respectoit encore le dictateur dans le simple particulier, & paroissoit douter de ce qu'il voyoit : il n'y eut qu'un jeune homme qui osa l'insulter. *Ce jeune homme*, dit Sylla, sans daigner lui répondre, *sera cause qu'un autre n'abdiquera pas.* L'année suivante, il mourut dans son lit, âgé de soixante ans.

Av. J.C. 78 de Rome 676.

Il paroît que la vengeance, plutôt que l'ambition, avoit armé Sylla ; & qu'il ne se saisit de l'autorité, que parce qu'elle s'offrit à lui. Il n'avoit pas médité d'asservir la république : mais la république, impuissante par elle-même, devoit obéir à celui des deux partis qui vaincroit.

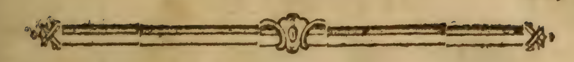
Il a asservi la république, sans l'avoir projeté.

Sylla maître de Rome, n'oublioit pas que l'opinion armoit contre un tyran le bras de chaque citoyen ; & par conséquent, il devoit penser que l'amour de la liberté étoit plus à redouter pour lui, que le ressentiment de ses ennemis. Sa vie étoit donc continuellement en danger, s'il conservoit la dictature : au contraire, s'il l'abdiquoit, il pouvoit se flatter de vivre sous la protection des loix. Ses jours devenoient chers à la république même. Il la protégeoit encore, quoique simple particulier : car il pouvoit armer pour elle, comme pour lui, ces soldats auxquels il avoit donné des établissements, & qui veilloient à sa sureté. Il

Raisons de son abdication.

n'étoit donc pas à craindre que, tant qu'il vivroit, aucun citoyen oſât aſpirer à la tyrannie; & il n'étoit pas non plus à préſumer que perſonne attentât à la vie d'un homme, que tant de bras étoient prêts à ſecourir ou à venger.





CHAPITRE II.

Pompée & César.

La nobleſſe & le peuple impuiſſants par eux mêmes.

Le parti du peuple, que Sylla paroiſſoit avoir ruiné, pouvoit ſe relever, & celui de la nobleſſe pouvoit être ruiné de nouveau. Incapables de conſerver par eux-mêmes l'autorité, ils n'étoient puiſſants que par leurs chefs; & ils ſervoient ſeulement de prétexte aux grands, qui devoient paſſer & repaſſer de l'un à l'autre, dans la vue de les ſubjuguer tous deux. L'état de la république, par conſéquent, n'étoit point aſſuré.

Chefs du parti de la nobleſſe. Métellus.

A la tête du parti de la nobleſſe, étoient Pompée, Craſſus & Métellus. Celui-ci jouiſſoit d'une grande conſidération. Il s'étoit le premier déclaré pour Sylla. Il avoit vaincu Norbanus & Carbon. On le regardoit comme un grand capitaine: & la mémoire de ſon pere le rendoit cher au ſénat & au peuple.

Craſſus.

Par la victoire remportée ſur Téléſinus, Craſſus avoit terminé la guerre civile. Couvert de gloire, il avoit encore le crédit que don-

noient les richesses. Quoiqu'il les eût acquises par des voies honteuses, il n'en étoit pas moins considéré, parce que la corruption étoit venue au point, que rien ne déshonoroit.

Pompée.

Pompée éclipsoit tous les autres généraux. Nous avons vu qu'il étoit à la tête d'une armée victorieuse, lorsqu'il joignit Sylla. L'année suivante, il se signala encore par deux victoires. Quand la guerre eut été finie en Italie, il passa en Afrique contre Hiertas, roi de Numidie, & contre Cn. Domitius, qui avoit été proscrit. Il les vainquit, & ils périrent l'un & l'autre. A son retour, Sylla le salua du nom de Grand; & quoique simple chavalier, il obtint les honneurs du triomphe; chose jusqu'alors sans exemple.

Général, sans avoir passé par les grades militaires, Pompée avoit donc eu des succès brillants, dans un âge où les autres citoyens n'étoient que soldats. Plein de confiance, il s'en promettoit de nouveaux: on en attendoit de lui; & parce qu'on le jugeoit moins d'après ce qu'il avoit fait, que d'après l'opinion de ce qu'il pouvoit faire, tout le monde s'accordoit à le regarder comme le premier homme de la république. Le sénat, sur-tout, en portoit ce jugement. C'est ainsi que tout concouroit à donner le plus grand éclat à la réputation de Pompée.

Lépidus entreprend de faire casser les loix de Sylla.

Av. J. C. 78 de Rome 676.

Le peuple n'avoit point de chef. Les tribuns étoient sans pouvoir, lorsque M. Émilius Lépidus, l'année même de la mort de Sylla, se proposa de faire casser les loix du dictateur. Il comptoit sur les alliés qu'il vouloit rétablir dans les anciennes tribus, & auxquels il offroit de restituer les terres que Sylla avoit données à ses soldats. Mais si, par ce projet, il se les attachoit, il aliénoit les anciens citoyens : il armoit contre lui tous ceux qui avoient porté les armes sous le dictateur : & ce qui nuisoit plus encore à son ambition, c'est qu'il étoit sans considération parmi les troupes. L'année suivante, il fut défait par Q. Lutatius Catulus, son collegue ; & il entraîna dans sa perte Brutus & Perpenna, deux généraux qui commandoient dans la Gaule Cisalpine, & qui s'étoient déclarés pour lui. Le premier fut obligé de se rendre à Pompée, qui le fit poignarder quelques jours après. Le second passa en Espagne avec les débris de son armée. Quant à Lépidus, il mourut en Sardaigne, où il s'étoit retiré.

Sertorius en Espagne.

A peine arrivé en Espagne, Sertorius en étoit sorti, parce qu'il avoit été suivi d'un lieutenant de Sylla, qui ne lui avoit pas laissé le temps de s'établir. Il s'enferma dans Carthagene avec trois mille hommes, & il s'embarqua aussitôt qu'il eut des vaisseaux. Il couroit les mers, lorsque les Lusitaniens l'inviterent à se

mettre à leur tête. Alors, quoiqu'il n'eût que huit à dix mille hommes, il soumit presque toute l'Espagne. Les Romains en armerent néanmoins contre lui plus de cent-vingts mille, & ils en donnerent le commandement aux généraux qui avoient le plus de réputation.

Il y crée un sénat.

La Lusitanie devint l'asyle des proscrits qui purent échapper au dictateur. Ils s'y rendirent en si grand nombre, que Sertorius en forma un sénat de trois cents membres. Il regardoit ce corps comme le vrai sénat romain. Il en tiroit les magistrats, il lui conservoit toute la souveraineté, & il ne donnoit aux Espagnols aucune part au commandement. Il sembloit que Rome devoit être où il étoit lui-même, & il déclaroit n'avoir armé que pour rendre la liberté à la république.

Il est cher aux Lusitaniens.

Malgré cette façon de penser, il n'en étoit pas moins cher aux Lusitaniens. Ses succès les lui attachoient. Heureux sous son gouvernement, ils n'étoient pas jaloux de se gouverner eux-mêmes; & ils regardoient, comme un grand avantage, de n'être plus exposés aux rapines des magistrats que Rome leur envoyoit. D'ailleurs, il eut l'art de persuader que les dieux veilloient sur lui. Il fit croire qu'une biche, qu'il avoit apprivoisée, étoit un présent de Diane, & qu'elle l'avertissoit de ce qu'il devoit faire, ou de ce qu'il pouvoit craindre.

Métellus

Métellus Pius, qui commandoit en Espagne depuis quatre ans, n'avoit pas été un obstacle aux progrès de Sertorius. Le sénat chargea de cette guerre Pompée, & lui donna les troupes qui avoient vaincu Marius & Cinna.

Métellus & Pompée contre Sertorius.

Av. J. C. 77 de Rome 677.

Perpenna, qui craignoit de se donner un chef, ne songeoit pas à se réunir à Sertorius. Mais ses soldats qui comptoient peu sur sa capacité, l'y forcerent, aussitôt qu'ils eurent appris que Pompée arrivoit. Cependant réduit, malgré lui, à n'être que subalterne, il ne renonçoit pas au commandement.

Le nom seul de Pompée remplit toute l'Espagne d'une grande attente, & les peuples parurent se préparer à une révolution. Ce jeune général en montra plus de confiance. Jaloux des succès dont il se flattoit, il craignit d'en partager la gloire avec un autre, & il résolut de se tenir toujours séparé de Métellus. Mais sa réputation s'obscurcit bientôt, & celle de Sertorius en reçut un nouvel éclat. Sa premiere entreprise le couvrit de honte.

Il tenta de secourir une ville que les Lusitaniens assiégeoient ; & lorsqu'il croyoit les avoir enfermés, il se trouva enfermé lui-même entre deux camps. *J'apprendrai à l'écolier de Sylla*, disoit Sertorius, *qu'un gé-*

Mépris de Sertorius pour Pompée.

Av. J. C. 77 de Rome 677.

néral doit regarder derriere lui. Il ſe rendit maître de la place, qu'il fit brûler aux yeux de Pompée. Il n'étoit pas cruel, mais il vouloit humilier ce général. L'année ſuivante il le vainquit près de Sucrone, & *il eût renvoyé cet enfant à ſes parents, après l'avoir corrigé, comme il le méritoit,* ſi Metellus ne fût ſurvenu. C'eſt avec ce mépris qu'il traitoit Pompée.

Avantages de Sertorius.

Pompée reconnut enfin qu'il y avoit du danger pour lui à s'éloigner de Métellus, & ces deux généraux réunirent leurs troupes. Alors, ſupérieurs en forces, ils engagerent une action générale dans laquelle ils eurent l'avantage. Sertorius cependant n'en fut pas moins redoutable : car il les chaſſa de tous les pays qui lui obéiſſoient, & Pompée ſe retira juſques dans la Gaule Narbonnoiſe. Métellus, qui déſeſpéroit de vaincre ce général, promit cent talents & vingt mille arpents de terres à celui qui lui apporteroit ſa tête.

Mithridate fait alliance avec lui.

Av. J. C. 75 de Rome 679.

La mort de Sylla & cette guerre parurent à Mithridate une conjoncture favorable à ſon ambition. Il leva une puiſſante armée, & pour entretenir une diverſion utile à ſes deſſeins, il ſe propoſa de faire alliance avec Sertorius. Il comptoit trouver un allié puiſſant dans un capitaine, ſupérieur aux deux généraux que Rome eſtimoit le plus. Il lui fit offrir de l'argent

& des vaiſſeaux, demandant ſeulement, qu'il fût autoriſé à recouvrer les provinces, qu'il avoit abandonnées par le traité fait avec Sylla.

Pour obtenir des ſecours du roi de Pont, Sertorius n'avoit donc qu'à donner ſon conſentement à une choſe qu'il ne dépendoit pas de lui d'empêcher. Il refuſa néanmoins ce conſentement. Il répondit aux ambaſſadeurs qu'il ne ſouffriroit point que leur maître formât des entrepriſes ſur les provinces de la république; & qu'il lui permettoit ſeulement de reprendre la Bithynie & la Cappadoce, deux royaumes ſur leſquels le peuple romain n'avoit aucun droit: c'eſt ainſi que, des bords de la mer Atlantique, ce Romain, toujours occupé de la gloire de ſa patrie, ſe croyoit fait pour preſcrire des bornes à la monarchie de Mithridate. Le roi de Pont en fut étonné. Cependant il conclut un traité, en vertu duquel il lui fournit trois mille talents & quarante vaiſſeaux; & Sertorius lui envoya un corps de troupes ſous les ordres de M. Marius, un de ſes ſénateurs.

Sertorius aſſaſſiné. Pompée termine la guerre d'Eſpagne.

Av. J. C. 73 de Rome 681.

Marius commandoit en Aſie avec la même autorité qu'un proconſul, & le nom de celui qui l'avoit envoyé, ouvroit à Mithridate la Bithynie & la Cappadoce, lorſque Perpenna fit aſſaſſiner Sertorius, & prit le commandement de l'armée. Pompée recueillit ſeul le fruit de

cette trahison. Une victoire lui livra Perpenna, auquel il fit couper la tête. Tous les peuples se soumirent au vainqueur. Deux villes seulement, dont il fallut faire le siege, retinrent encore quelque temps Pompée en Espagne.

Guerre de Spartacus.

Av. J. C. 73 de Rome 681.

Alors une autre guerre commençoit en Italie. Quelques gladiateurs, qu'on gardoit à Capoue, s'échapperent, déterminés à combattre pour recouvrer leur liberté, plutôt que pour servir de spectacle au peuple. Ils avoient dans Spartacus un chef audacieux, capable de conduire une grande entreprise, & qui eût mérité d'être à la tête d'un peuple libre. Il attira dans son parti beaucoup d'esclaves: & comme la misere sembloit ne laisser aux habitants de la campagne d'autre ressource que la révolte, un grand nombre de paysans se joignirent à lui.

Le sénat crut d'abord que ce n'étoit qu'une émeute, que la présence des magistrats dissiperoit. Il en jugea autrement, lorsque les troupes de deux préteurs eurent été taillées en pieces, & il fit marcher ses deux consuls, qui essuyerent encore plusieurs défaites. Cependant Spartacus devenoit par ses victoires plus difficile à vaincre. Son armée grossissoit d'un jour à l'autre, & il eut sous ses ordres jusqu'à cent vingt-mille hommes.

Cette guerre duroit depuis trois ans, lorſque le ſénat jeta les yeux ſur Craſſus, de tous les généraux celui qui avoit le plus de réputation, après Métellus & Pompée qui étoient encore en Eſpagne. Craſſus termina cette guerre par deux grandes victoires. Spartacus fut tué, & de toute ſon armée, il n'échappa que cinq mille hommes qui ſe retirerent dans les montagnes. Pompée, en revenant d'Eſpagne, rencontra ces brigands, qui, étant en petit nombre & ſans chefs, lui offroient une victoire facile. Il les extermina, & il écrivit au ſénat du même ton, que s'il eût eu ſeul la gloire d'avoir délivré l'Italie. C'eſt ainſi qu'il ſoutenoit le ſurnom de Grand, en s'appropriant les ſuccès des autres. Il penſoit, ſans doute, que le public juge ſouvent les hommes d'après l'opinion qu'ils paroiſſent avoir d'eux-mêmes : c'eſt en effet ainſi qu'il en juge toutes les fois qu'un parti puiſſant s'intéreſſe à leur réputation.

Pompée veut dérober à Craſſus la gloire de l'avoir terminée.

Av. J. C. 71 de Rome 683.

Craſſus, qui aſpiroit au conſulat, diſſimula ſon reſſentiment, parce que Pompée, appellé à cette dignité par les vœux du peuple, auroit pu lui donner l'excluſion. Bien loin de ſe plaindre, il le fit prier de réunir leurs factions pour être élus l'un & l'autre. Pompée, conſidérant que cette démarche de Craſſus étoit comme la confirmation de ce qu'il avoit écrit au ſénat, conſentit volontiers à agir de

Pompée & Craſſus ſont élus conſuls.

concert avec un rival qui ne lui conteſtoit rien, & ils furent élus tous deux.

Les loix de Sylla ne permettoient de conférer le conſulat qu'à ceux qui avoient exercé la préture. Or, Craſſus avoit été préteur, & par conſéquent, ſon élection étoit dans les regles. Il n'en étoit pas de même de celle de Pompée. Il n'étoit que ſimple chevalier : il n'avoit pas même été queſteur. Mais ſa réputation le mit au deſſus des loix.

Pompée & Craſſus refuſent de licencier leurs troupes.

Av. J. C. 70 de Rome 684.

Nous avons déja eu occaſion de remarquer, que pour obtenir l'honneur du triomphe, il falloit n'être pas encore entré dans la ville ; & qu'au contraire, il falloit y être, pour obtenir le conſulat. Pompée & Craſſus ne crurent pas devoir ſe ſoumettre à cet uſage. Quoique pour être élus conſuls, ils fuſſent entrés dans Rome, ils prétendoient encore au triomphe, & ſous ce prétexte, ils refuſerent de licencier leurs troupes. Pompée donnoit pour raiſon qu'il attendoit Métellus, qui devoit triompher avec lui : & Craſſus déclaroit qu'il ne licencieroit ſon armée, que lorſque Pompée auroit licencié la ſienne. La jalouſie, qui éclatoit entre ces deux hommes, faiſoit craindre une guerre civile. Le ſénat les ſupplia de ſe réconcilier. Tout le peuple, un jour d'aſſemblée, ſe jeta même à leurs genoux. On fit enfin parler la religion, & ils ne parurent ſe rapprocher, que lorſque les aruſpices eurent

déclaré que la division des deux consuls menaçoit la république des plus grandes calamités. Le sénat, qui devoit connoître en cette occasion combien il étoit foible, crut avoir remporté une victoire. Il accorda les honneurs du triomphe aux deux consuls, & ils congédierent leurs troupes.

Crassus recherche la faveur du peuple par des largesses.

Crassus avoit pour maxime qu'on n'étoit point riche, quand on n'avoit pas de quoi soudoyer une armée. On peut juger de ses richesses par ses libéralités. Au commencement de son consulat, il fit servir dix mille tables pour traiter tout le peuple, & il distribua aux citoyens du bléd pour trois mois.

Av. J. C. 70 de Rome 684.

Pompée par des loix agréables à la multitude.

Pompée rechercha la faveur de la multitude par des moyens encore plus sûrs que des largesses. Il rendit aux tribuns toute l'autorité dont Sylla les avoit dépouillés, & il fit passer une loi du préteur L. Aurélius Cotta, par laquelle il étoit ordonné de tirer les juges des trois ordres de la république; du sénat, des chevaliers & des tribuns du trésor public qui étoient de l'ordre du peuple. Les prévarications des sénateurs avoient servi de prétexte à cette loi. Ils vendoient publiquement leurs suffrages. Il n'y avoit plus de justice, & c'étoit une maxime reçue, qu'un homme riche, quelque coupable qu'il fût, ne pourroit être condamné. Cependant de quelque ordre qu'on tirât les juges, les prévarications ne devoient

pas cesser, parce que tous trois étoient également corrompus.

Conduite de Pompée, lorsqu'il est sorti de magistrature.

Pompée lorsqu'il fut sorti de magistrature, affecta de ne prendre aucune part aux affaires : soit qu'il voulût écarter les soupçons qu'il avoit donnés au sénat, en recherchant la faveur du peuple, soit qu'il craignit de compromettre sa réputation dans des choses dont il n'avoit pas l'usage. Il se montroit rarement en public : il ne paroissoit jamais que suivi d'une foule de clients. Cette conduite, qui avoit un air de dignité aux yeux de la multitude, pouvoit en imposer.

Guerre de Mithridate. Lucullus subjugue le Pont.

La guerre continuoit en orient, depuis que Mithridate avoit fait alliance avec Sertorius, & on avoit envoyé contre ce prince les deux consuls L. Licinius Lucullus & M. Aurélius Cotta. Celui-ci qui arriva le premier, se hâta d'autant plus de chercher l'ennemi, que Lucullus avançoit à grandes journées. Il se fit battre sur terre & sur mer : il fut bientôt hors d'état de tenir la campagne, & il s'enferma dans la ville de Chalcédoine. Lucullus auroit pu entrer dans le Pont, où Mithridate avoit laissé peu de troupes. Ses officiers, mécontents de la conduite de Cotta, le lui conseilloient. Il aima mieux aller au secours de son collegue, déclarant que des conquêtes le touchoient moins, que le salut d'un citoyen romain. En effet, il sauva Cotta.

Cysique étoit assiégée par terre & par mer, & Mithridate avoit rassemblé toutes ses forces pour se rendre maître de cette place qui lui auroit ouvert l'Asie mineure. Lucullus n'avoit que trente mille hommes de pied & deux mille cinq cents chevaux. Attentif à éviter une action générale, il se proposa de harceler les ennemis, de leur couper les vivres, & de les réduire par la disette. Tout lui réussit. Forcé à lever le siege, le roi de Pont s'enfuit par mer: son armée de terre fut battue dans la retraite: & on prétend que cette entreprise lui coûta trois cents mille hommes. Il éprouva de plus grands revers les années suivantes. Ses flottes & ses armées de terre furent ruinées. Il abandonna son royaume, & il se réfugia chez Tigrane, roi d'Arménie. Lucullus acheva de subjuguer le Pont sous le consulat de Crassus & de Pompée.

Av. J. C. 70 de Rome 684.

Puissance de Tigrane, roi d'Arménie.

Tigrane, foible dans les commencements de son regne, étoit devenu, par une suite de prospérités, le plus puissant des monarques de l'Asie. Plusieurs fois vainqueur des Parthes, il leur avoit enlevé la Mésopotamie. Il avoit dompté les Arabes, exterminé presque entiérement la famille des Séleucides, & réuni à ses états le royaume de Syrie. Accoutumé à voir tout fléchir devant lui, il prenoit le titre de Roi des rois, Mais quelle que fût sa puissance, il regnoit avec un faste, qui sembloit pré-

ſager la décadence de ſon empire. On ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fût en état de rétablir Mithridate, & il étoit de ſon intérêt de s'oppoſer aux progrès de Romains.

Lucullus porte la guerre dans l'Arménie.

Cependant, quoiqu'il eût épouſé la fille du roi de Pont, il ne lui avoit donné aucun ſecours; & depuis qu'il l'avoit reçu dans ſes états, il n'avoit pas même daigné le voir. Lucullus lui députa pour lui demander de livrer Mithridate, ou, en cas de refus, pour lui déclarer la guerre. Le roi d'Arménie, offenſé, répondit que ſi on l'attaquoit, il ſauroit ſe défendre. Alors il vit ſon beau-pere, & il ſe concerta avec lui ſur les moyens de repouſſer les Romains.

Il paroiſſoit téméraire à Lucullus de porter la guerre dans l'Arménie. Obligé de laiſſer des troupes dans le Pont, il ne pouvoit conduire avec lui qu'environ vingt mille hommes. Il marcha néanmoins. Il paſſa l'Euphrate, le Tigre, & il vint camper devant Tigranocerte, capitale de Tigrane. Ce prince, ſurpris de l'audace des Romains, n'avoit pris aucune meſure pour s'oppoſer à leur marche. Il ſemble même avoir d'abord ignoré qu'ils approchoient. Il étoit ſi éloigné de le croire, qu'il fit mourir le premier qui lui en apporta la nouvelle. Il ſe retira vers le mont Taurus, où il avoit donné rendez-vous à ſes troupes.

Dans un pays ennemi, le proconſul ne pouvoit ſe ſoutenir que par des victoires. Il forma le ſiege de Tigranocerte, afin de forcer le roi à une bataille générale. En effet, il le vit arriver à la tête de deux cents mille hommes de pied & de ſoixante mille chevaux. Il laiſſa ſix mille hommes devant la place aſſiégée, & avec le reſte de ſes troupes il alla au devant de cette armée plus nombreuſe que formidable. *Ils ſont beaucoup*, diſoit Tigrane, *ſi ce ſont des ambaſſadeurs : mais ſi ce ſont des ſoldats, ils ſont bien peu.* Il n'imaginoit pas qu'ils oſaſſent l'attaquer. Il voyoit tous leurs mouvements, & il ſe laiſſa en quelque ſorte ſurprendre. *Quoi!* dit-il, *ces gens-là viennent à moi!* Il rangea ſon armée en bataille avec précipitation.

Il remporte deux grandes victoires,

C'étoit le 6 Octobre, jour auquel les Romains avoient été défaits par les Cimbres, & que par cette raiſon on avoit mis au nombre des malheureux. *Je le rendrai heureux*, dit Lucullus à ceux qui lui conſeilloient d'éviter le combat ce jour-là. En effet, il remporta une victoire complete, & il retourna devant Tigranocerte qu'il prit d'aſſaut.

Av. J. C. 69 de Rome 685.

Mithridate ne s'étoit pas trouvé à la bataille. Il avoit été dans le Pont pour y faire des recrues ; & lorſqu'il revint, il rencontra Tigrane qui fuyoit encore. Ces deux rois emplo-

yerent l'hiver à faire des levées, & l'été suivant, ils ouvrirent la campagne avec une armée de soixante-dix mille hommes de pied & de trente cinq mille chevaux. Mais pour la former, Tigrane avoit évacué la Syrie; & Antiochus l'Asiatique, héritier des Séleucides, recouvra la plus grande partie du royaume de ses peres.

Av. J. C. 68 de Rome 686.

Les deux rois évitoient le combat, persuadés, qu'en temporisant, ils ruineroient l'armée de Lucullus, ou qu'ils le forceroient à quitter l'Arménie. Le proconsul leur fit prendre une résolution plus hardie. Il marcha contre Artaxate, ville où Tigrane avoit laissé ses femmes & ses enfants avec les trésors qui lui restoient. Il jugea que les ennemis tenteroient de s'opposer à son passage. En effet, ils lui livrerent une bataille qu'ils perdirent encore. Mithridate fut même des premiers à prendre la fuite.

Il prend ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie

Lucullus, après sa victoire, vouloit continuer sa marche vers Artaxate, & achever la conquête de l'Arménie. Il se proposoit même de tourner ses armes contre les Parthes. Mais ses soldats refuserent de le suivre. Enrichis de butin, ils demandoient du repos. Il fut obligé de repasser le mont Taurus, & il vint prendre ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie, où il se rendit maître de Nisibe.

Lucullus avoit fait ses premieres armes dans la guerre sociale. Depuis, il servit sous Sylla en qualité de questeur. Il commanda la flotte de ce général, & il remporta plusieurs victoires. Ce fut néanmoins contre l'attente de tout le monde, qu'il fit de si grandes choses, lorsqu'il eut le commandement en chef; & c'est ce qui a fait dire à Cicéron, qu'étant parti de Rome avec très-peu d'expérience dans la guerre, il étoit devenu grand général dans le trajet d'Italie en Asie.

On n'attendoit pas de lui de si grands succès.

Quoiqu'il eût de grandes qualités, il n'avoit pas l'art de se faire aimer des troupes. Il les aliénoit par sa hauteur. Cependant son armée étoit en partie composée des légions, qui s'étoient soulevées contre Flaccus, qui avoient trahi Fimbria, & qui, sous Sylla, s'étoient accoutumées à la licence; il les contint dans le devoir pendant un temps: mais elles devinrent indociles, lorsqu'il voulut les exposer à de nouvelles fatigues.

Soulèvement de ses troupes. Mithridate recouvre son royaume.

Quel que fût leur mécontentement, peut-être auroient-elles continué de respecter leur général, si elles n'eussent pas été enhardies à la révolte par P. Clodius, homme factieux, sans mœurs & sans honte. Il souleva l'armée, & les choses vinrent au point, que les soldats refuserent d'aller au secours des lieutenants, que Lucullus avoit laissés dans les pays con-

Av. J. C. 67 de Rome 687.

quis sur Mithridate, & ce prince recouvra son royaume. Sur ces entrefaites, arriverent des commissaires pour régler les affaires du Pont. Le sénat les avoit fait partir en conséquence des lettres, que Lucullus avoit écrites lors de ses succès. Mais tout étoit changé. Les ennemis que ce général avoit à Rome, sembloient déja faire oublier ses victoires, & Pompée devoit bientôt en recueillir le fruit.

Origine de la guerre des Pirates

Dans la décadence des Séleucides, la Syrie en proie aux ennemis qu'elle avoit au dedans & au dehors, fut, sur-tout, exposée aux pirateries des Ciciciens, qui alloient vendre à Délos les esclaves qu'ils faisoient dans ce royaume. Cette île étoit le marché où se faisoit ce commerce, qui devenoit tous les jours plus avantageux, parce que les esclaves étoient pour les Romains un fond de richesses.

Les Ciliciens avoient d'abord été sous la protection des rois d'Egypte, ennemis des Séleucides. Mithridate les prit ensuite à son service. Quand il eut évacué l'Asie mineure, ils y exercerent impunément la piraterie. Ils accrurent leurs forces pendant les guerres civiles, qui ne permirent pas aux Romains de les réprimer. Ils furent maîtres de plusieurs villes. Ils eurent des flottes nombreuses. Ils formerent une espece de république, & leur puissance, que les succès sembloient rendre légitime, ennoblit

leur profeſſion. Ils avoient même à leur tête des hommes diſtingués par leur naiſſance. On commençoit à croire qu'il étoit auſſi glorieux de commander dans cette république que dans toute autre. Ils dominoient ſur les mers. Ils infeſtoient toutes les côtes de la Méditerranée. Ils affamoient l'Italie. Ils affectoient ſur-tout, de braver les Romains.

Pompée nettoie les mers. Pouvoir qu'on lui donne en cette occaſion.

Av. J. C. 67 de Rome 687.

Rome avoit armé contre eux pluſieurs fois & avec peu de ſuccès. Le peuple, qui ſouffroit de la diſette, ſe plaignoit des généraux qu'on avoit employés dans cette guerre. Il jettoit les yeux ſur Pompée qu'il croyoit ſeul capable de la terminer, & il parloit de lui accorder le pouvoir le plus étendu. Le tribun Gabinius, qui vouloit plaire au peuple & à Pompée, propoſa de donner à ce général le proconſulat des mers, le commandement de toutes les côtes juſqu'à vingt lieues dans les terres, la liberté de lever autant de ſoldats & de matelots qu'il jugeroit à propos, la permiſſion de prendre dans le tréſor public ſans rendre compte, & le choix de ſes lieutenants. Cette propoſition, qui paroiſſoit donner un maître à la république, ſouleva le ſénat. Le conſul Piſon accuſa Pompée d'aſpirer à la tyrannie. Pompée lui-même feignit de ne point vouloit de la commiſſion qu'on lui offroit. Mais le peuple s'obſtinoit par les oppoſitions. Il y eut de

longs débats: on en vint même à la violence & le décret fut porté.

Le nom seul de Pompée dissipoit déja les pirates. Ce général n'eut pas de peine à vaincre leurs flottes dispersées. Il les poursuivit jusques dans la Cilicie, qu'il soumit entiérement: il ne lui fallut même que trois mois pour ruiner toutes leurs forces.

On charge Pompée de la guerre contre Mithridate, & on lui confie toutes les forces de la république.

Av. J. C. 66 de Rome 688.

Il venoit de nettoyer les mers, lorsque le rapport des commissaires, qu'on avoit envoyés dans le Pont, faisoit penser à donner un successeur à Lucullus, qu'on avoit déja révoqué. Le peuple jeta encore les yeux sur Pompée; & Manilius, un des tribuns, dressa un décret par lequel, conservant à ce proconsul tout ce qui lui avoit été accordé pour la guerre contre les pirates, il lui conféroit encore le gouvernement de l'Asie mineure & le commandement des armées contre Mithridate & Tigrane.

C'étoit livrer entre ses mains toutes les forces de la république. Cependant lorsque cette loi fut proposée, les sénateurs, quoique tous la désapprouvassent en secret, n'oserent s'y opposer ouvertement. Pompée étoit alors trop puissant pour n'être pas craint. Hortensius & Catullus eurent seuls le courage d'exhorter le peuple à la rejeter, Ils ne persuaderent pas, & Manilius trouva un appui dans César & dans

Cicéron.

Cicéron. Ces deux sénateurs agissoient par des vues particulieres. César cherchoit à plaire au peuple, dont Pompée étoit l'idole : ambitieux de commander, il voyoit avec joie un exemple qui l'autoriseroit lui-même à prétendre à la même puissance. Peut-être se flattoit-il aussi, qu'en accumulant les honneurs sur un homme dont il connoissoit la vanité, il exciteroit infailliblement l'envie contre lui, & qu'il parviendroit à le perdre plus facilement. Quant à Cicéron, il devoit à son éloquence toute la considération dont il jouissoit. Mais de quelque poids que l'éloquence fût encore dans les délibérations, ce n'étoit plus le temps où elle donnoit l'autorité ; & cet orateur, qui étoit naturellement timide & incertain, cherchoit un appui dans un citoyen puissant.

Sa dissimulation & sa jalousie.

Pompée étoit en Cilicie, quand il apprit le décret, qui avoit été porté en sa faveur. *O Dieux* ! s'écria-t-il, *faut-il que je sois condamné à des travaux sans fin ! quand pourrai-je donc jouir du repos, & me dérober à l'envie?* Sa dissimulation ne trompa personne. Il décela bientôt lui-même ses vrais sentiments. Il ne put cacher la jalousie, que lui donnoient les succès de Lucullus. Il ne fut occupé qu'à déprimer ce général, & il intrigua pour lui faire refuser les honneurs du triomphe.

Lucullus ne triompha que trois ans après. Les publicains, dont il avoit empêché les vexations, se réunirent contre lui aux partisans de Pompée. Il est vrai qu'on pouvoit lui reprocher de s'être enrichi, & on le lui reprocha. Mais au moins ses richesses n'étoient que les dépouilles de Tigrane & de Mithridate ; & tous les peuples, alliés ou sujets de la république, se louoient de sa douceur & de sa justice.

Pompée chasse Mithridate du Pont, & Tigrane se soumet.

Av. J. C. 66 de Rome 688.

Les forces du roi de Pont consistoient alors dans trente mille hommes de pied, & dans deux ou trois mille chevaux. Pompée, maître de la mer, & bien supérieur sur terre, le chassa de ses états dans une seule campagne. A l'approche des Romains, Tigrane mit à prix la tête de son beau-pere. Il se hâta même de livrer sa couronne & sa personne à la discrétion du vainqueur ; & on vit ce roi des rois arriver sans suite dans le camp de Pompée, & s'humilier devant lui. Le proconsul ne lui laissa que l'Arménie,

Il réduit la Syrie en province romaine.

Mithridate, qui s'étoit retiré chez les nations du nord, erroit de péril en péril, & invitoit les barbares à prendre les armes pour lui. Pompée, qui voulut d'abord le poursuivre, vainquit les Ibériens & les Albaniens, & s'avança jusqu'à trois journées de la mer Caspienne. Il ne jugea pas devoir s'engager plus avant, & il abandonna le roi de Pont, pour

marcher contre Antiochus l'Aſiatique, qu'il détrôna, quoique Lucullus l'eût reconnu. Il réduiſit la Syrie en province romaine. Alors, parce qu'il avoit porté les armes de la république, d'un côté juſqu'à la mer Caſpienne, il crut qu'il ne manquoit plus à ſa gloire que de les porter encore juſqu'à la mer Rouge. Ce projet, qu'il ne put pas exécuter, n'étoit pas d'un homme qui cherchoit le repos.

Mort de Mithridate.

Mithridate en formoit lui-même un plus grand. Il ſe propoſoit de conduire en Italie des nations barbares qu'il avoit armées. Il eſt difficile de croire qu'il eût réuſſi dans une expédition ſi haſardeuſe, lui qui n'avoit eu des ſuccès, que lorſque les Romains ne pouvoient pas s'occuper de ce qui ſe paſſoit en Aſie. Quoi qu'il en ſoit, ſon armée effrayée de cette entrepriſe, ſe révolta. Elle donna la couronne à Pharnace, ſon fils, qui l'avoit ſoulevée, & il perdit la vie. Il ſoutenoit la guerre depuis quarante ans.

Pompée rétablit Hircan.

Pompée étoit en Paleſtine, lorſqu'il apprit la mort de ce monarque. Il venoit de faire la guerre aux Arabes Scénites, qu'il étoit plus aiſé de vaincre que de trouver; & il marchoit à Jéruſalem, pour rétablir Hircan, ſur qui Ariſtobule ſon frere avoit uſurpé le trône. Il y avoit alors environ trente ans que le grand ſacrificateur des Juifs avoit pris le diadême, comptant

ſur la protection des Romains, & plus encore ſur la foibleſſe des rois de Syrie & d'Egypte.

Il regle les affaires du Pont.

Après avoir rétabli Hircan, Pompée retourna dans le Pont. Il y fit tous les réglemens qu'il jugea néceſſaires. Il donna à Pharnace le royaume du Boſphore Cimmérien, qui étoit un démembrement de la monarchie de Mithridate. Il déclara ami & allié du peuple romain ce fils parricide; il alla paſſer l'hiver à Éphefe, où il diſpoſa tout pour ſon retour en Italie.

Déſordres que les richeſſes cauſoient dans Rome.

Lorſque, cinq ans auparavant, il en étoit parti, il avoit laiſſé Rome dans un calme apparent. Mais la corruption des mœurs devoit être dans peu la cauſe de bien des troubles.

Les richeſſes de toutes les nations ſe trouvoient dans les maiſons de quelques particuliers, à qui l'uſage faiſoit une loi de diſſiper leur bien en profuſions, & qu'il autoriſoit, pour réparer leur fortune, à commettre toutes ſortes de brigandages. Sans être jamais aſſez riches, les plus riches cauſoient une miſere générale; & le luxe, qui s'étoit introduit, parce qu'on avoit de l'argent, avoit fini par rendre l'argent d'une rareté étonnante. La raiſon en eſt ſenſible.

L'argent eſt plus rare, à proportion qu'il circule moins. Or, le luxe nuit à la circulation, parce que plus il ouvre les canaux par où l'ar-

gent passe pour fournir aux besoins superflus, plus il bouche ceux par où il devroit passer pour fournir aux besoins nécessaires. Alors l'argent circule comme un fleuve, où se perdent par des souterrains toutes les eaux d'une vaste campagne, & qui, répandant la fécondité sur ses bords, ne laisse au loin, ou même à peu de distance, que des champs arides.

Avant Sylla, les Romains s'enrichissoient des dépouilles des nations. Il leur apprit à s'enrichir de leurs propres dépouilles. Dès-lors, il n'y eut plus de fortune assurée, & l'argent ne parut circuler que pour faire passer & repasser continuellement un petit nombre de citoyens de la misere à l'opulence, & de l'opulence à la misere. Au milieu de ce désordre, il sembloit qu'on ne pût être véritablement riche, que lorsqu'on auroit envahi tous les trésors de l'empire; & la puissance cessoit en quelque sorte d'être l'objet de l'ambition, pour devenir le dernier terme de l'avarice.

Catilina.

A la tête de ceux qui croyoient ne pouvoir réparer leur fortune ruinée qu'en usurpant la tyrannie, étoit L. Sergius Catilina, d'une famille patricienne des plus illustres. Elevé dans le tumulte des guerres civiles, il avoit été un des ministres des cruautés de Sylla. Sous la protection du dictateur, il étoit parvenu aux dignités. Il avoit été questeur. Il avoit comman-

Son caractère

dé en Afrique, en qualité de préteur. Dans ces emplois il se déshonora par des malversations, & cependant il ne lui fut pas possible de s'enrichir; parce qu'avec quelque avidité qu'il s'abandonnât aux rapines, il dissipoit avec plus de profusion encore. Livré au vice dès son enfance, il paroissoit se précipiter d'abîme en abîme, entraîné, comme par nécessité, d'un crime dans un autre, & cherchant son salut dans de nouveaux forfaits.

Comment il forme un parti.

Il se fit une étude de séduire les jeunes gens des plus nobles familles. En les égarant dans le vice, il les engagea dans ses crimes & dans ses périls. Il avoit pour lui des chevaliers, des patriciens, des sénateurs, des hommes perdus de dettes ou de débauches, & des femmes sans mœurs, qui par leur naissance, par leurs intrigues ou par leur beauté, contribuoient à grossir son parti. Enfin il s'étoit assuré d'une partie des soldats de Sylla, qui après avoir dissipé tout ce qu'ils avoient ravi sous ce dictateur, desiroient une nouvelle guerre civile, qui leur livrât une seconde fois les dépouilles de leurs concitoyens. Il promettoit aux uns l'abolition des dettes; aux autres la proscription des riches; aux plus ambitieux les dignités de la république; à tous, Rome à piller. Mais, avec plus d'audace que d'habileté, il couroit à sa perte; & il dut à la corruption générale plutôt qu'à ses talents, le parti qui se dévoua pour lui.

Il avoit déja échoué dans une conjuration, & il eût été pourſuivi dès-lors, ſi un tribun ne ſe fût oppoſé aux informations que le ſénat avoit ordonnées. Les ſoupçons qu'on avoit contre lui, ne le firent pas renoncer à ſes deſſeins. Il prit d'autres meſures. Il demanda le conſulat, & il projeta d'avoir pour collegue C. Antonius, qu'il ſe flattoit, quand il ſeroit temps, de faire entrer dans ſes vues. Mais il ne pouvoit obtenir cette dignité, qu'après s'être lavé des concuſſions dont on l'accuſoit.

Catilina brigue le conſulat.

Av. J. C. 64 de Rome 690.

Cicéron, qui briguoit auſſi le conſulat, ſongeoit moins à donner l'excluſion à Catilina, qu'à C. Antonius. Quoiqu'il le crût coupable, & qu'il dît *qu'il ſeroit déclaré innocent, ſi on jugeoit qu'il ne fait pas jour en plein midi*; il ſe propoſoit de le défendre, ſe flattant, *s'il le faiſoit abſoudre, de ſe le rendre favorable, & diſpoſé, s'il en arrivoit autrement, à prendre patience.* C'eſt ainſi qu'à Rome on proſtituoit ſon éloquence. Les juges, remarquoit Cicéron, *ſont tels que nous les voulons.* Auſſi Catilina fut-il renvoyé abſous. On ne ſait, au reſte, ſi cet orateur prit en effet la défenſe d'une ſi mauvaiſe cauſe.

Conduite de Cicéron à ſon égard.

La raiſon de ſa conduite en cette occaſion, c'eſt qu'il avoit beſoin d'un parti puiſſant pour obtenir le conſulat. Comme il étoit ſans naiſſance, il avoit contre lui toute la nobleſſe; &

On refuſe le conſulat à Catilina, & on le donne à Cicéron.

ſes talents mêmes, parce qu'ils excitoient l'envie, paroiſſoient un obſtacle à ſon élévation. Mais ſur ces entrefaites, le ſecret de la conjuration ayant commencé à tranſpirer, il parut l'homme le plus capable de veiller au ſalut de la république; & le danger, dont on ſe croyoit menacé, applanit pour lui les voies du conſulat. Catilina devenu ſuſpect, fut rejeté; & on nomma pour ſecond conſul C. Antonius, qui étant d'un caractère à ne rien prendre ſur lui, paroiſſoit fait pour obéir aux conſeils d'un collegue.

Conjuration de Catilina.

Av. J. C. 63 de Rome 691.

Intimidés par l'excluſion donnée à Catilina, & plus encore par l'élection d'un magiſtrat auſſi éclairé que Cicéron, pluſieurs des conjurés ſe détacherent d'un parti dont ils commençoient à prévoir la ruine. Catilina cependant s'obſtina dans ſes projets avec la même audace. Il fit des amas d'armes. Il envoya C. Mallius en Toſcane, Septimius dans le Picénum, C. Julius dans la Pouille, pour lever ſecrètement des troupes, & pour s'aſſurer, ſur-tout, des ſoldats qui avoient ſervi ſous Sylla.

Pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs, on apprit que Pompée, après avoir ſubjugué l'orient, revenoit à la tête d'une armée victorieuſe. Il ne ſe déconcerta pas. Réſolu de prévenir le retour de ce général, il aſſembla les conjurés. Il leur repréſenta que Rome étoit ſans défenſe, que

Mallius avoit déja levé des troupes en Toscane; & le jour fut pris pour assassiner Cicéron, pour mettre le feu dans cent quartiers de la ville à la fois, & pour égorger, à la faveur du tumulte, tous les citoyens qu'il avoit proscrits. Il se proposoit de réserver seulement, comme otages, les enfants de Pompée.

Cicéron est instruit des desseins des conjurés.

Mais Cicéron étoit averti de toutes les mesures que prenoient les conjurés. Un de leurs chefs, Q. Curius, après s'être ruiné auprès de Fulvia, femme d'une illustre maison, s'apperçut qu'il cessoit de lui plaire, depuis qu'il n'étoit plus en état de payer ses complaisances criminelles. Se voyant alors réduit à ne pouvoir lui donner que des espérances, il lui révéla quelque chose de la conjuration sur laquelle il fondoit sa fortune. Fulvia, qui ne vouloit pas être compliquée dans une affaire de cette espece, en découvrit ce qu'elle avoit appris à quelques sénateurs. Cicéron la vit lui-même. Il se servit d'elle pour engager par des récompenses Curius à tout révéler. Il y reussit. Dans la suite, cet homme le fit avertir par Fulvia de tout ce qui se tramoit, & il fut en quelque sorte présent à tous les conseils des conjurés.

Précautions qu'il prend.

Revêtu de toute l'autorité par un sénatus-consulte qui ordonnoit aux consuls de veiller au salut de la république, Cicéron mit dans les

différents quartiers de la ville des corps de garde pour arrêter les incendiaires : il assembla des troupes : il envoya, dans les principales villes d'Italie, les sénateurs les plus capables d'y maintenir l'ordre ; & il promit une amnistie, ou même des récompenses, aux conjurés qui révéleroient le secret de la conjuration.

Il n'a pas des preuves suffisantes.

Aucun d'eux ne parla. Cependant il avoit besoin d'une déposition dans les formes pour procéder, par la rigueur des loix, contre un homme qui avoit pour parents & pour amis les premiers de Rome & du sénat. Le public, inquiet des précautions qu'il voyoit prendre, ne savoit que penser. Les partisans de Catilina répandoient, sur les rapports que Cicéron faisoit au sénat, des doutes que la probité reconnue de cet orateur ne dissipoit pas entiérement. Ils l'accusoient d'avoir rêvé une conjuration, ou de l'avoir imaginée pour perdre des citoyens qui lui étoient odieux ; & ils le tournoient en ridicule sur ce que, dans ses rapports, il disoit toujours *il m'est revenu* : expression dont il se servoit, soit parce qu'il n'avoit pas des preuves de nature à être reçues en justice, soit parce qu'il ne jugeoit pas prudent de nommer encore ceux qui l'avoient instruit, & dont il pouvoit tirer de nouvelles lumieres.

Crassus lui apporte des let-

Il étoit difficile de se persuader que Crassus & César fussent les complices de Catilina. Mais

parce qu'ils avoient eu des liaisons avec lui, on pensoit qu'ils avoient au moins quelque connoissance de la conjuration, & il leur importoit d'écarter les soupçons qu'on jetoit sur eux. C'est pourquoi ils donnerent l'un & l'autre des avis au consul. Crassus lui apporta des lettres anonymes, qui lui avoient été remises pour lui & pour quelques autres sénateurs, & par lesquelles on l'avertissoit de sortir au plutôt de Rome, s'il vouloit veiller à la conservation de ses jours.

tres anonymes.

Ces lettres augmentoient l'alarme. Cependant Catilina eut l'audace de venir au sénat. Mais tout le monde s'éloigna de lui. Il fut foudroyé par l'éloquence de Cicéron; & lorsqu'il entreprit de se justifier, il s'éleva un murmure qui le força de sortir. Il partit la nuit suivante pour se mettre à la tête des troupes que Mallius avoit assemblées. Il laissoit à Rome Lentulus, Cethégus & d'autres chefs de la conjuration.

Catilina arme ouvertement.

Le sénat le déclara ennemi de la république, ordonna au consul Antonius de marcher contre lui, confia la garde de la ville à Cicéron, & promit une amnistie aux soldats, s'ils quittoient les armes avant un jour marqué. Cependant la multitude paroissoit faire des vœux pour Catilina. Miserable & corrompue, elle desiroit une révolution, parce qu'elle n'avoit rien à perdre, & qu'elle mettoit toute sa res-

Dispositions des esprits dans cette conjoncture.

source dans les malheurs publics. Mais si ce chef eût réussi, il n'est pas vraisemblable qu'il eût joui long-temps du fruit de sa victoire. Pompée, Crassus & César n'auroient pas voulu fléchir sous un tel maître.

Les conjurés qui étoient restés à Rome, tentent d'engager dans leur parti les députés des Allobroges.

Av. J. C. 63 de Rome 691.

Il y avoit alors à Rome des députés des Allobroges. Ils y étoient venus pour demander justice des vexations, sous lesquelles ils gémissoient. Comme il ne leur avoit pas été possible de payer chaque année les impots, il se trouvoit que leurs dettes, par les usures des fermiers de la république, montoient plus haut que la valeur même de leurs terres; & dans l'impuissance de les acquitter, ils étoient exposés à voir vendre, comme esclaves, leurs femmes & leurs enfants. L'usure, qui avoit été de tout temps parmi les Romains la cause la plus ordinaire de dissentions, étoit alors le plus grand fléau des peuples conquis.

Le sénat n'ayant eu aucun égard aux représentations des Allobroges, Lentulus & Céthégus se flatterent, s'ils les gagnoient, d'en tirer un puissant secours; & après avoir pris des précautions pour s'assurer d'eux, ils crurent pouvoir s'ouvrir. Ils leur révélerent donc le plan de la conjuration, & ils leur firent espérer de grands avantages, s'ils prenoient les armes pour Catilina. Mais le plus difficile étoit de leur donner des suretés.

Ces conjurés sont arrêtés & convaincus.

En révélant au sénat le secret de la conjura-
tion, les Allobroges pouvoient se flatter de se
le rendre favorable : ils voyoient au contraire
plus de danger que d'avantages dans les offres
des conjurés. Ils allerent chez Q. Fabius Sanga,
leur patron. Ils lui firent part des propositions
qui leur avoient été faites, & Fabius instruisit
le consul, qui leur ordonna de paroître dispo-
sés à tout entreprendre. On convint qu'ils exi-
geroient un traité signé des chefs de la conjura-
tion; & que pour l'obtenir, ils représenteroient
que, sans cet acte, il ne leur seroit pas possi-
ble d'engager leur nation à prendre les armes.
Ils l'obtinrent. On leur donna Volturtius pour
les conduire à Catilina, qui devoit ratifier le
traité, & leur départ fut arrêté pour la nuit sui-
vante. Cicéron, qu'on ne tarda pas d'avertir,
envoya sur leur chemin deux prêteurs, qui enle-
verent les Allobroges & Volturtius, & qui se
saisirent de leurs papiers. Alors muni des preu-
ves de la conjuration, il fit conduire au sénat
Lentulus, Céthégus & trois de leurs principaux
complices. Volturtius, à qui on promit sa grace
avoua tout: les autres furent convaincus, & on
les envoya dans différentes maisons pour y être
gardés.

Le sénat les juge, & ils sont exécutés.

Aux mouvements que cet événement causa
parmi leurs partisans, Cicéron eut lieu de crain-
dre qu'il ne s'élevât quelque tumulte pour les
délivrer. Comme le danger pressoit, & qu'il

importoit de prendre promptement une derniere résolution, il invita le sénat à décider du sort des prisonniers. D. Junius Silanus, en qualité de consul désigné, opina le premier, & conclut pour la mort. Cet avis passoit, lorsque César fit un discours étudié, qui concluoit à une prison perpetuelle. Il parla avec tant de force, que ceux qui avoient opiné avant lui, revinrent à son avis : Silanus même s'en rapprocha.

César étoit violemment soupçonné. On disoit même qu'il y avoit eu des dépositions contre lui ; & on croyoit que Cicéron ne les avoit rejetées, que parce qu'il craignoit que cet homme, assez puissant pour échapper à la rigueur des loix, ne tentât de sauver aussi les autres criminels. La clémence de César étoit donc suspecte : elle le parut, sur-tout, à Caton. Ce sénateur, quand ce fut à lui d'opiner, peignit vivement le danger auquel la république avoit été exposée : il parut même jetter des soupçons sur César, & il ramena le sénat au premier avis.

Sur un sénatus-consulte, & sans porter l'affaire devant le peuple, Cicéron fit exécuter les conjurés. Il crut que la circonstance l'autorisoit à se mettre au dessus des loix. Dans la suite, on lui en fera un crime : mais dans le moment il n'en reçut que des aplaudissements. On lui donna les noms de second Fondateur de Rome & de pere de la patrie ; & tous les ordres

s'empresserent à lui témoigner leur reconnoissance.

Catilina vaincu & tué.

Av. J. C. 62 de Rome 692.

Cette exécution déconcerta les conjurés qui étoient à Rome, & causa des désertions dans le camp de Catilina. Environné d'ennemis, n'ayant point de retraite, ce chef, réduit à tenter le hasard d'une bataille, fut défait par Pétréius, lieutenant d'Antonius, & perdit la vie dans le combat. Antonius céda le commandement, soit qu'il eût, comme il le disoit, une attaque de goutte, soit que plutôt, comme on l'en a soupçonné, il feignît une maladie, pour ne pas participer lui-même à la perte de Catilina.

Cicéron regardé comme le patron de l'ordre équestre.

La gloire, que Cicéron acquit pendant son consulat, rejaillit sur l'ordre équestre dans lequel il étoit né. Il fit si bien valoir les services des chevaliers dans la conjuration de Catilina, que la république crut leur devoir son salut. Il les réconcilia avec le sénat. Il leur procura des distinctions, & il leur donna plus de consistance qu'ils n'en avoient eu jusqu'alors. Il fut regardé comme le patron de l'ordre équestre.

César accusé d'avoir été complice de la conjuration de Catilina.

Les recherches, après la mort de Catilina, pour découvrir tous les complices de la conjuration, firent encore tomber des soupçons sur César, & il fut accusé. Mais il se défendit à l'abri de la faveur du peuple, de la préture qu'il

Av. J. C. 62 de Rome 692.

venoit d'obtenir, du souverain pontificat qui lui avoit été conféré l'année d'auparavant, & du témoignage de Cicéron, qui reconnut avoir réçu de lui de grandes lumieres.

Caractère de César.

Caïus Julius César, d'une maison des plus anciennes, forma de bonne heure le projet d'assujettir sa patrie, & se fit un plan dont il ne parut jamais s'écarter; n'allant que par degrés à la domination, préparant les circonstances, ou, lorsqu'il ne les avoit pas prévues, les saisissant comme s'il les avoit fait naître. Il reçut de la nature une valeur à toute épreuve, une ame élevée, un esprit vaste, une éloquence forte & persuasive, & tous les avantages de la figure. Parfaitement bienfait, il avoit de la noblesse dans le maintien, des graces dans ses mouvements, & dans toutes ses manieres un air d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs. Il avoit, en un mot, toutes les qualités aimables: mais les mœurs de son siecle lui donnerent tous les vices, à la cruauté près. Avide, prodigue, sans décence, il ne respecta rien, il sacrifia tout à son ambition; & quoiqu'il ne fût pas cruel par caractère, il étoit prêt à l'être par politique, si la cruauté pouvoit contribuer à son élévation.

Proscrit par Sylla, il en devient plus circonspect.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorsque Sylla usurpa l'autorité. Il eut l'audace de lui résister. Il fut proscrit, & il n'obtint sa grace qu'à la sollicita-

licitation de ses amis. Il sortit de Rome, où il ne revint qu'après la mort du dictateur. Pour un ambitieux, il avoit commis une imprudence. Il en devint plus circonspect. Il apprit à ne pas précipiter ses démarches, & il se fit une étude d'aller de dessein en dessein, sans laisser rien transpirer de ce qu'il projetoit. Il vit naître la conjuration de Catilina : il fut dans le secret ; mais il ne se compromit pas. Il observoit seulement si les troubles lui ouvriroient le chemin à la tyrannie.

Il partage de bonne heure la faveur du peuple.

Il partagea la faveur du peuple, avant d'avoir été dans aucune magistrature. Il est vrai que ses largesses l'avoient endetté de treize cents talents, & qu'il paroissoit au bout de ses ressources. Cependant, lorsqu'il fut édile, il donna des spectacles, qui surpasserent en magnificence tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors.

Il veut faire revivre la faction de Marius.

Pour avoir un parti, il songeoit à faire revivre la faction de Marius, lorsque pendant son édilité, la mort de Julie, sa tante & veuve de ce capitaine, lui fournit l'occasion d'essayer les dispositions du peuple. C'étoit un usage assez fréquent de faire l'oraison funebre des dames romaines, qui mouroient avancées en âge. César monta dans la tribune, en apparence pour faire l'éloge de Julie, & dans le vrai, pour faire celui de Marius, dont il montra au peuple la statue & les trophées. Il les fit même placer dans le Capitole.

Le dictateur avoit abattu ces monuments, & puisque tout ce qu'il avoit fait portoit le sceau du souverain magistrat, aucun particulier ne pouvoit, sans se rendre suspect, les relever de son autorité privée. Aussi César fut-il accusé d'aller ouvertement à la tyrannie: mais il eut pour lui tout le peuple.

Il humilie le parti de Sylla.

Encouragé par ce succès, il résolut d'humilier le parti de Sylla. A cet effet, il se fit donner une commission pour connoître des crimes de meurtre, & il condamna ceux qui avoient tué des proscrits. Il fit grace à Catilina, parce qu'il vit moins en lui un concurrent, qu'un séditieux capable de faire naître des troubles. Enfin, il rappella ceux que Sylla avoit bannis, donnant pour raison qu'ils avoient été condamnés par un homme, qui s'étoit saisi de l'autorité, les armes à la main. Si par cette conduite il se rendoit suspect au sénat, il se faisoit des partisans: le peuple, qui le regardoit comme son protecteur, lui destinoit déja toutes les dignités.

Il allioit les petites choses & les grandes qualités.

Cicéron, qui avoit démêlé l'ambition de César, se rassuroit lorsqu'il considéroit le soin qu'il prenoit de ses cheveux, & d'autres petites choses qui ne s'allient pas d'ordinaire avec les grandes qualités. Mais César allioit tout. Quoique d'un tempérammment délicat, il avoit une ame qui le rendoit capable des fatigues les

plus longues & les plus rudes. Il étoit préteur l'année que Catilina périt, & que Pompée revint à Rome.

Av. J. C. 62 de Rome 692.

Maître d'asservir sa patrie, Pompée licencia ses troupes; & redevenu simple citoyen, il parut encore le premier homme de la république. Sa modération le couvroit de gloire aux yeux du sénat, qui le jugeant incapable d'attenter à la liberté, lui donna une confiance entiere. Aux yeux du peuple qui n'apprécie rien, il offroit ses conquêtes, la magnificence de son triomphe, & les revenus du fisc, augmentés d'un tiers. Parce qu'il s'étoit trouvé enveloppé dans les circonstances qui achevoient la grandeur des Romains, il paroissoit l'avoir achevée lui-même. Il devenoit l'unique objet de l'admiration publique: sa vanité étoit satisfaite, & il avoit plus de vanité que d'ambition.

Gloire de Pompée à son retour d'Asie. Sa modération. Son caractère.

Conduit par la fortune à ce haut degré de gloire, il étoit plus grand qu'il n'avoit pu l'espérer. C'est Perpenna, c'est Crassus, c'est Lucullus, qui ont successivement travaillé à son élévation. Il semble qu'il ait moins eu le mérite de faire de grandes choses, que le bonheur de venir à propos pour recueillir des succès. Il avançoit dans la route, qui s'ouvroit devant lui. Il s'arrêta, lorsqu'il ne lui restoit qu'un pas à faire; & ne pouvant prendre sur lui d'usurper une autorité que le peuple ne lui offroit

pas, il parut borner son ambition à n'avoir point d'égal.

On louoit son désintéressement. Il n'étoit ni avide ni prodigue. Il avoit des mœurs irréprochables. Humain, généreux, il pardonnoit facilement les injures : il se réconcilioit de bonne foi, & il paroissoit avoir de l'éloignement à s'engager dans des entreprises, qui l'auroient forcé à commettre des violences.

Avec ce caractère, il ne pouvoit pas avoir les vices qui donnent de l'audace, & c'est ce qui a garanti Rome du joug qu'il auroit pu lui imposer. Il ambitionnoit le commandement; mais dans le commandement, il cherchoit moins la puissance que l'éclat; & comme il eût voulu tout obtenir des suffrages du peuple, il ne lui restoit plus que l'intrigue pour devenir le maître de la république. Peut-être le seroit-il devenu, si de son temps, il ne se fût pas trouvé un homme capable d'aller à la tyrannie à force ouverte.

Le jour de son triomphe fut le dernier terme de son élévation. Le peuple, dont la faveur est toujours inconstante, commençoit à se faire une nouvelle idole; & les regards se détournoient de dessus Pompée, devenu citoyen, pour se porter sur César qui montoit aux dignités.

Au sortir de la préture, César obtint le gouvernement de l'Espagne ultérieure. Mais ses créanciers s'opposerent à son départ ; & il ne put partir, que lorsque Crassus se fut rendu sa caution. Crassus s'intéressoit à lui, parce qu'il le vouloit opposer à Pompée.

César propréteur en Espagne. Son plan & sa conduite.

Av. J. C. 61 de Rome 693.

César, qui comptoit peu sur la faveur du peuple, ne la briguoit que pour obtenir le commandement ; & bien différent de Pompée, il ne cherchoit dans le commandement que la puissance, c'est-à-dire, des richesses & l'affection des soldats. Il savoit que, tant qu'il pourroit faire des largesses, il auroit, dans le sénat & dans le peuple, un parti puissant ; & qu'il commanderoit à tous les ordres, lorsqu'il auroit attaché les soldats à sa fortune.

C'est conformément à ces vues, qu'il se conduisit dans son gouvernement. Cher aux soldats par sa valeur, il acheva de les gagner par ses libéralités. Il revint l'année suivante, après avoir vaincu les ennemis, & pris des places dans la Galice & dans la Lusitanie. Avec l'or qu'il avoit enlevé aux provinces, il paya ses dettes, qui montoient à huit ou dix mille talents. Il en contracta bientôt de nouvelles. Il abandonnoit ses biens à ses créatures, les accoutumant à fonder leur fortune sur ses largesses.

En arrivant en Italie, il avoit demandé tout-à-la fois le triomphe & le consulat : deux cho-

De retour en Italie, il ré-

concilie Crassus, & Pompée.
Triumvirat.

Av. J. C. 60 de Rome 694.

ses, dont l'une exigeoit qu'il fût dans la ville; & l'autre, qu'il restât à la tête de son armée. Comme on ne voulut pas se relâcher en sa faveur, il renonça au triomphe, & il vint à Rome briguer le consulat.

Pompée & Crassus avoient chacun leur faction. En se déclarant pour l'un ou pour l'autre, César auroit toujours eu à combattre contre un parti puissant. Il imagina de les réconcilier, afin de se servir d'abord de leur crédit, & de former ensuite pour lui un seul parti des deux factions qui leur étoient dévouées.

Ils entrerent l'un & l'autre dans ses vues: Crassus, parce qu'il avoit besoin d'un appui; Pompée, parce que son crédit diminuoit. On refusoit de donner des terres à ses vétérans, & de ratifier sans examen ce qu'il avoit fait en Asie, quoiqu'il eût mis dans ses intérêts le tribun Flavius Népos, & que les consuls L. Afranius & Q. Métellus lui dussent le consulat.

Av. J. C. 60 de Rome 694.

La réconcilation de Crassus & de Pompée parut aux moins clairvoyants l'ouvrage d'un bon citoyen. César cependant devoit seul en recueillir le fruit. Bientôt ces trois hommes, par leurs factions réunies, disposerent de tout dans la république: c'est ce qu'on nomma triumvirat. Crassus, toujours avare, ne songeoit qu'à amasser de nouvelles richesses: Pompée, tou-

jours vain, jouissoit du crédit qu'il venoit de recouvrer : César, qui flattoit la vanité de l'un & l'avarice de l'autre, gagnoit insensiblement les partisans des deux. C'est ainsi qu'il commençoit à partager avec eux l'autorité, pour l'attirer ensuite toute à lui. Crassus & Pompée n'étoient plus entre ses mains que des instruments, qu'il faisoit servir à son élévation.

Caton s'éleve inutilement contre les desseins des triumvirs & contre les mœurs de son siecle.

Caton ne cessoit de représenter qu'on avoit tout à craindre de l'union de ces trois hommes. Il jugeoit avec raison que la république ne pouvoit plus se maintenir, qu'autant que les citoyens les plus puissants, divisés d'intérêts, seroient un obstacle les uns aux autres. Sévere, inflexible & vertueux sans ostentation, il se roidissoit contre les mœurs de son siecle. Il auroit voulu ramener les mœurs anciennes : mais ses cris étoient impuissants, comme ses exemples. Les vices se roidissoient eux-mêmes contre une vertu qui les combattoit ; & si elle étoit respectée des vrais citoyens, les ambitieux & les hommes corrompus la tournoient en ridicule.

Bibulus est donné à César pour collegue dans le consulat.

César, assuré d'obtenir le consulat, vouloit avoir pour collegue un homme dont il pût disposer, & il répandoit de l'argent à cet effet. Mais les sénateurs se cotiserent, répandirent de plus grosses sommes, & firent tomber le choix sur M. Calpurnius Bibulus, entiérement

dévoué aux intérêts de leur corps. Le sénat faisoit donc ouvertement un trafic des magistratures. Il y étoit même en quelque sorte forcé, & Caton le justifioit sur ce principe, que le bien de la république est préférable à ses loix. Un gouvernement est bien près de sa ruine, lorsque ceux qui le veulent soutenir, sont réduits à autoriser par leur exemple de pareils abus.

César consul se conduit comme un tribun factieux.

Av. J. C. 59 de Rome 695.

César consul fut un tribun factieux, révêtu de la puissance consulaire. Au crédit qu'il avoit par lui même, il joignoit celui de Crassus & celui de Pompée. Il employoit la violence, qui avoit passé en usage, & il la rendoit en quelque sorte légitime aux yeux du peuple, dont il paroissoit ménager les intérêts.

Loi Agraire qu'il porte au sénat.

Il se proposa de distribuer aux pauvres citoyens qui auroient trois enfants ou davantage, les terres de la Campanie, qui depuis la prise de Capoue sur Annibal, faisoient partie du domaine de la république.

Il porta d'abord au sénat la loi qu'il avoit dressée, & il la présenta avec des modifications qui pouvoient la faire recevoir. Il ne comptoit pas néanmoins sur l'agrément des sénateurs; mais leur refus les rendoit odieux, & l'autorisoit à recourir au peuple. Il ne cherchoit qu'un prétexte pour disposer de tout, sans consulter le sénat.

Cette affaire occupa plusieurs séances. Les sénateurs différoient de conclure, parce qu'ils

ne vouloient pas donner leur consentement, & qu'ils n'osoient le refuser. Caton s'éleva seul ouvertement contre la loi proposée. Il jeta même des soupçons sur les motifs, qui faisoient agir le consul. César l'envoya en prison. Il est vrai que voyant l'indignation que produisoit cette violence, il engagea un tribun à le délivrer aussitôt.

Il la fait passer dans une assemblée du peuple.

La loi ayant été portée devant le peuple, passa dans une assemblée tumultueuse, où les triumvirs avoient répandu leurs satellites. Bibulus, qui s'y opposoit, vit briser les faisceaux de ses licteurs, fut insulté lui-même, & n'osa plus reparoître en public. Tout avoit été concerté entre les triumvirs, ou plutôt César faisoit lui-même agir & parler ses collegues. Pompée déclara que si quelqu'un se présentoit avec l'épée pour s'opposer à la loi, il prendroit l'épée & le bouclier pour la défendre. Cependant, par ce propos inconsidéré, il perdoit son crédit auprès du sénat, & il servoit César qui devenoit seul l'objet de la reconnoissance du peuple.

Il en fait jurer l'exécution.

On nomma des commissaires pour distribuer des terres à vingt mille familles; & César, à l'exemple du tribun Saturninus, assura, par un serment qu'il fit prêter au peuple & au sénat, l'exécution de la loi qu'il venoit de faire passer. Pompée obtint alors tout ce qui lui avoit été refusé à son retour d'Asie. Lucullus vouloit s'y

oppoſer: mais ayant été menacé par le conſul, il fut réduit à ſe jeter à ſes pieds.

Il diſpoſe de tout.

Céſar, pour mettre dans ſes intérêts les chevaliers, leur fit accorder une remiſe d'un tiers ſur le bail des fermes de l'Aſie. Il diſpoſa des gouvernements en faveur de ſes créatures. Il prit pour lui celui de l'Illyrie & de la Gaule Ciſalpine; & Métellus Céler, qui commandoit dans la gaule Tranſalpine, étant mort, il demanda cette province au ſénat qui n'oſa la lui refuſer, parce qu'il l'eût demandée au peuple. Il prit tous ces gouvernements pour cinq ans.

Bibulus eſt ſans autorité.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Bibulus, du fond de ſa retraite, n'imagina d'autre moyen pour s'oppoſer aux délibérations du peuple, que de déclarer jours de fêtes tous les jours de l'année, & il faiſoit afficher des édits contre les triumvirs. Céſar n'eut aucun égard aux ordonnances de ſon collegue. Il ſe conduiſit comme s'il eût été ſeul conſul, ce qui faiſoit dire à Cicéron, que ce conſulat étoit celui de Jule & de Céſar.

Murmures contre les triumvirs. Ils auroient pu gagner Cicéron.

Quoique les triumvirs ſe fiſſent une étude de flatter le peuple, leur tyrannie excitoit néanmoins un mécontentement général. Ce n'étoit que plaintes & murmures, dit Cicéron, & on parloit avec la plus grande liberté. Cependant perſonne ne ſongeoit à remédier aux maux. Si

on résiste, ajoute cet orateur, on exposera la vie de tous les citoyens, & si on continue de céder, ce sera infalliblement la ruine de la république. Cicéron qui parloit ainsi, n'avoit pas le courage de résister ouvertement. Il se contentoit de gémir en secret. Peut-être même les triumvirs se le seroient-ils attaché, s'ils avoient su combien il desiroit une place d'augure qui vint à vaquer. C'est lui-même qui en fait l'aveu dans une de ses lettres à Atticus : tant il est vrai qu'alors les plus honnêtes gens étoient prêts à tout sacrifier à leur ambition. César ayant employé inutilement d'autres moyens pour le gagner, résolut de l'éloigner du gouvernement.

P. Clodius, ennemi de Cicéron, se ligue avec les triumvirs, & obtient le tribunat.

P. Clodius, le même qui avoit soulevé l'armée de Lucullus, coupable de profanation & de plusieurs autres crimes, avoit échappé au châtiment par la prévarication des juges. Le vice triomphoit, & tous ceux qui conservoient quelque reste de pudeur, gémissoient à la vue des juges & du coupable. Lentulus & Catilina, disoit Cicéron, ont été absous deux fois; Clodius, absous comme eux, est un nouveau fléau qui menace la république. Il avoit déposé contre lui, & il continuoit de le poursuivre ouvertement. Cet homme néanmoins étoit à redouter.

Clodius avoit du crédit parmi la multitude. Il le devoit à sa naissance, à son éloquence, à

ses prodigalités & à son audace. Pompée, à son retour d'Asie, se lia avec lui; & César qui ménageoit tous les factieux, le rechercha. Ils se réunirent tous trois contre Cicéron.

Dans le dessein de citer cet orateur pour avoir fait mourir, contre les loix, Lentulus, Céthégus & d'autres complices de Catilina, Clodius aspiroit au tribunat: mais parce quil étoit de famille patricienne, il avoit fait jusqu'alors des tentatives inutiles. Il falloit donc qu'il se fît adopter dans une famille plébéienne: chose sans exemple, & qui, par cette raison, avoit besoin d'être autorisée par une loi. Cette loi fut proposée. Pompée & César la firent passer, & Clodius, devenu plébéien, obtint le tribunat.

Précautions de César avant de partir pour les Gaules.

César, dont alors le consulat alloit expirer, & qui se disposoit à partir pour les Gaules, pouvoit craindre qu'en son absence, Pompée ne brisât les liens qui les unissoient l'un à l'autre. Pour les resserrer, il lui fit épouser Julie sa fille unique, femme d'esprit qui prit beaucoup d'empire sur son mari. Il épousa lui-même Calpurnie, fille de Pison, qu'il avoit fait désigner consul, & auquel on donna pour collegue A. Gabinius, homme tout-à-fait devoué aux triumvirs. C'est ce même Gabinius, qui, étant tribun, avoit fait donner à Pompée le proconsulat des mers. Il étoit perdu de dettes: il avoit

été l'ami de Catilina : il s'abandonnoit à la débauche sans pudeur. Pison, tout aussi corrompu, sembloit l'être par principes, & ajoutoit à tous ses vices l'hypocrisie. Voilà les hommes que César laissoit à la tête du gouvernement. Par ces précautions, la république continua d'être sous la puissance des triumvirs, & Clodius, assuré de leur appui, fut maître d'assouvir sa vengeance.

Il rechercha la faveur du peuple : il écarta les obstacles qui pouvoient s'opposer à ses desseins ; & quand il eut tout préparé, il fit porter une loi qui condamnoit à l'exil quiconque auroit fait mourir un citoyen sans forme de procès.

Cicéron exilé.

Av. J. C. 58 de Rome 696.

Cicéron prit le deuil. Presque tous les chevaliers le prirent avec lui. Bientôt après, le sénat donna un décret qui ordonnoit à tous les citoyens de le prendre, comme dans une calamité publique. Ciceron parut en suppliant devant le peuple, mais accompagné de vingt mille jeunes gens des plus nobles familles.

Cependant les consuls se déclaroient ouvertement contre lui. Pompée, à qui il avoit rendu des services essentiels, l'abandonnoit lâchement. Clodius, à la tête d'une troupe de gens armés, l'insultoit. Enfin César, qui étoit sorti de Rome avec la qualité de proconsul, & qui n'avoit pas la liberté d'y rentrer, se tenoit dans les

fauxbourgs, & menaçoit de venir, s'il le falloit, au secours du tribun. Les légions, qu'il commandoit, étoient prêtes à marcher.

Quelques amis conseilloient à Cicéron de prendre les armes. Hortensius & Caton lui persuaderent de céder. Il se bannit lui-même. Aussitôt le décret de son exil fut porté. On vendit ses biens, & on rasa ses maisons. Il soutint son malheur avec peu de courage, disposé à ménager désormais le parti qu'il auroit lieu de redouter.

Caton est envoyé dans l'île de Chipre.

Av. J. C. 58 de Rome 696.

Caton, ferme & intrépide, ne tenoit qu'au parti de la liberté. Clodius, qui voulut encore l'éloigner, lui fit donner une commission, & l'envoya dans l'île de Chipre.

Royaumes légués au peuple romain.

L'année que Numance fut détruite, Attale, comme nous l'avons remarqué, laissa par testament ses états au peuple romain. Quarante & quelques années après, vers le temps où Mithridate se préparoit à la guerre, Ptolémée Apion disposa aussi de la Cyrénaique & de la Libye, en faveur de la république. Sur la fin de la guerre des alliés, Ptolémée Alexandre lui légua les royaumes d'Egypte & de Chipre; & quelques années après, Nicomede III lui laissa la Bithynie. Si, par de pareilles dispositions les souverains livroient leurs peuples à la rapacité des magistrats & des fermiers de la république, ils ne faisoient que prévenir ce qui de-

oit arriver tôt ou tard, & ils leur procuroient u moins la paix.

Le sénat avoit pris possession dans le temps les royaumes de Pergame, de Cyrene & de Bithynie, & les avoit réduits en provinces romaines. Mais lorsque Ptolémée Alexandre légua ses états, il ne regnoit plus. Il avoit été chassé par les Alexandrins, qui donnerent la couronne à Ptolémée Aulete, & l'île de Chipre étoit devenue le partage de Ptolémée, frere du nouveau roi d'Egypte. Alexandre ne léguoit donc que des droits; & pour les faire valoir, il faloit que les Romains prissent les armes. C'est ce qu'ils ne pouvoient que difficilement, parce qu'alors ils déclarerent la guerre à Mithridate, & que l'année suivante, fut le commencement de la guerre civile suscitée par Cinna. Clodius reprit cette affaire pendant son tribunat. Il fut décidé que les royaumes d'Egypte & de Chipre appartenoient à la république; & Caton, à la sollicitation du tribun, fut chargé, malgré lui, de dépouiller Ptolémée, & de réduire l'île de Chipre en province romaine, ce qu'il exécuta.

Exemple du trafic que les magistrats faisoient de leur pouvoir.

On ne forma point d'entreprise sur l'Egypte, parce que, sous le dernier consulat, Ptolémée Aulete venoit d'être déclaré ami & allié du peuple romain: titre, qu'il acheta, de Pompée & de César, six mille talents. Il n'en fut pas plus assuré sur le trône: forcé, pour payer

cette somme, à surcharger ses peuples, il les souleva, & il fut réduit à s'enfuir hors de ses états. Quelque temps après, Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de proconsul, le rétablit à la sollicitation de Pompée. Il en coûta encore à ce prince dix mille talents. Voilà un exemple du trafic que faisoient du pouvoir les magistrats & les généraux de la république.

Rappel de Cicéron.

Il y avoit à peine deux mois que Cicéron avoit été exilé, lorsque Clodius osa insulter Pompée. Il se croyoit déja maître dans Rome, & il ne voyoit pas qu'il n'avoit été que l'instrument d'une faction puissante. Pompée offensé, résolut de travailler au rappel de Cicéron. Cette affaire néanmoins trouva de grands obstacles, Elle causa bien des tumultes, & elle ne put être terminée que l'année suivante, à la sollicitation des nouveaux consuls. Mais enfin Clodius succomba, & Cicéron, après seize mois d'exil, revint comme en triomphe. Tout le peuple sortit au devant de lui. On célébra son retour par des fêtes & par des sacrifices; & on rebâtit, des deniers publics, toutes ses maisons.

Av. J. C. 57 de Rome 697.

On donne à Pompée la surintendance des vivres pour cinq ans.

Il avoit été abandonné par Pompée, livré même; mais il lui devoit son rappel, & il ne tarda pas à lui en témoigner sa reconnoissance. La cherté du bléd causoit des émeutes: Rome étoit

étoit ménacée d'une disette, & le sénat délibéroit sur les moyens de ramener l'abondance. Cicéron, qui représenta Pompée comme l'unique ressource de la république dans les temps difficiles, proposa de lui donner pour cinq ans la surintendance des vivres dans toute l'étendue de l'empire. Cet avis ayant été suivi on dressa un sénatus-consulte en conséquence, & on chargea les consuls de le porter au peuple.

Le décret du sénat ne pouvoit pas ne pas être confirmé par un plébiscite. Dans les dispositions où étoit le peuple, le tribun Messius jugea même qu'on ne donnoit pas à Pompée un pouvoir assez étendu. Il demanda qu'on lui accordât encore une flotte, une armée, la liberté de disposer des finances, & dans toutes les provinces où il paroîtroit, une autorité supérieure à celle des propréteurs & des proconsuls. Pompée déclaroit qu'il s'en tenoit au sénatus-consulté : mais ses partisans agissoient pour faire passer la loi du tribun, & il paroît aussi que ce fut celle qui passa.

Pompée perd de son crédit, & les deux autres triumvirs paroissent n'avoir plus besoin de lui.

Cependant l'épuisement du trésor public ne permit pas à Pompée de ramener facilement l'abondance. La cherté continua. On s'en prit à lui, & il perdit beaucoup dans l'esprit du peuple. A mesure que sa considération diminuoit, les ennemis du triumvirat se déclaroient plus ouvertement. Clodius trouvoit en eux un ap-

pui ; & Pompée, presque sans pouvoir au milieu des factions qui troubloient la république, se voyoit humilié par cet homme qu'il avoit soutenu de tout son crédit.

Il se reprochoit alors d'autant plus d'avoir aliéné le sénat, que dans la situation où il étoit, les deux autres triumvirs paroissoient n'avoir pas besoin de lui. Il se voyoit éclipsé par César, qui du fond des Gaules, où il se couvroit de gloire, commandoit dans Rome ; & en même temps il se voyoit abandonné de Crassus. Ce triumvir, qui ne pouvoit être puissant que par César, se déclaroit contre Pompée, & se joignoit à ses ennemis.

César, quoiqu'absent, est tous les jours plus puissant à Rome. Sa conduite.

César paroissoit prendre peu de part à ce qui se passoit à Rome. Il vouloit qu'on le crût uniquement occupé des affaires de son gouvernement. Cependant il présidoit en quelque sorte aux comices. Il influoit jusques dans les délibérations du sénat. Son argent lui faisoit des créatures qui veilloient à ses intérêts. Pour se rapprocher, il venoit passer les hivers dans la Gaule Cisalpine : plus à portée de servir ceux qui lui étoient dévoués, il envoyoit des soldats aux assemblées du peuple, lorsqu'il jugeoit à propos d'user de violence. Le lieu de son séjour étoit le rendez-vous des hommes perdus de dettes, de tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, des prétendants aux magistratures, &

en même temps de ce qu'il y avoit de plus distingué dans toute l'Italie. Il donnoit aux uns, il promettoit aux autres, il les ménageoit tous. Aussi empressé d'acquérir ses ennemis, que de conserver ses amis, il n'agissoit ni par inquiétude ni par animosité; & ses démarches, qu'il précipitoit & ralentissoit à propos, laissoient à peine appercevoir jusqu'où il portoit son ambition.

Je ne parlerai point des guerres qu'il fit dans les Gaules : on peut s'en instruire dans ses commentaires. Je remarquerai, seulement, qu'elles n'étoient pour lui qu'un des moyens qui devoient servir à ses projets. Ses conquêtes ajoutoient tous les jours à sa réputation: il s'attachoit les soldats: il amassoit des sommes immenses, & il les prodiguoit. Il est vrai que pour être en état de faire des largesses, il acquéroit par toutes sortes de voies. Il se seroit deshonoré, si les Romains avoient été moins corrompus, ou moins éblouis de ses succès. Mais on ne voyoit que ses victoires, & l'argent qu'il savoit répandre, achevoit de le justifier. Le sénat, importuné des plaintes des alliés, parut vouloir lui faire rendre compte de sa conduite, & il finit par lui donner des éloges: il ordonna même des actions de graces aux dieux pour des brigandages qu'il auroit dû punir.

La division des triumvirs enhardit leurs ennemis.

La division, qui étoit entre les triumvirs, enhardit leurs ennemis. Pompée les excitoit lui-même, parce qu'il n'étoit pas fâché qu'on s'élevât contre une puissance qui lui échappoit. C'est pourquoi Cicéron censura publiquement la conduite que César avoit tenue pendant son consulat. Il fit plus. Il proposa de casser la loi Agraire, que le sénat & le peuple avoient juré d'observer. Alors L. Domitius Ahenobarbus aspiroit au consulat. Ouvertement contraire aux triumvirs, il étoit, sur-tout, ennemi de César, & il se proposoit de lui ôter le gouvernement des Gaules.

Les triumvirs renouvellent leur association. Leur traité.

Av. J. C. 56 de Rome 698.

Le parti qui se formoit contre les triumvirs, les mit dans la nécessité de se réunir. César vouloit écarter l'orage dont il étoit menacé : Pompée cherchoit à recouvrer l'autorité qu'il avoit perdue ; & Crassus, nécessaire à l'un & l'autre, avoit besoin des deux pour être quelque chose. Comme César ne pouvoit pas sortir de son gouvernement, Crassus le vint trouver à Ravenne, & Pompée le vit à Lucques. Ils renouvellerent leurs engagements. Ils arrêterent entre eux que Crassus & Pompée seroient consuls l'année suivante, qu'au sortir de leur consulat, ils auroient, pour cinq ans, les deux principaux gouvernements ; & que César seroit continué dans celui des Gaules, pour le même nombre d'années. Tout cela fut exécuté : mais après avoir

usé d'artifice pour réussir, il fallut encore employer la violence.

Cicéron recherche l'amitié des triumvirs.

Le triumvirs s'étant rapprochés, Cicéron ne pouvoit conserver l'amitié de Pompée, s'il refusoit de rechercher celle de César; & pour plaire à l'un & à l'autre, il falloit encore qu'il se réconciliât avec Crassus, contre qui il s'étoit toujours déclaré. Il fit tout ce qu'on exigea de lui. Il écrivit même à César: il le loua sur bien des choses qu'il n'avoit pas toujours approuvées: & il opina dans le sénat pour lui conserver les deux Gaules. Il est vrai qu'il avoit quelque honte d'avoir si subitement changé de langage. Mais il jugeoit que ce n'étoit plus le temps du patriotisme; & qu'ayant à se plaindre de la foiblesse ou de la perfidie de ceux qui se disoient du bon parti, il devoit, par une démarche éclatante, rompre pour jamais avec eux, & se lier sans retour avec ceux qui auroient le pouvoir & la volonté de se défendre. Ces raisons, qui ne le justifioient pas, le rendirent suspect à tous les partis; & on le représentoit comme un homme foible, qui abandonnoit ses amis, pour ramper devant ses ennemis.

Pompée fait construire un théâtre à demeure.

Av. J. C. 55 de Rome 699.

Il y avoit cent ans que Valérius Messala & Cassius Longinus, censeurs quelques années avant la troisieme guerre punique, avoient ordonné la construction d'un théâtre à demeure, où l'on pût donner des jeux dans tous les temps de l'année. Cet édifice étoit déja fort avancé,

lorſque Scipion Naſica repréſenta que la commodité quon vouloit procurer au peuple, augmenteroit la paſſion pour les ſpectacles : paſſion qu'il convenoit plutôt de réprimer dans un temps où la licence des pieces dramatiques contribuoit viſiblement au dépériſſement des mœurs. Il fut écouté. On démolit cet édifice. Le ſénat donna même un décret par lequel il ordonna, que les théâtres conſtruits à chaque fois qu'on en voudroit faire uſage, ne ſubſiſteroient qu'autant de temps que dureroient les jeux. Sans égard pour ce décret, Pompée, qui cherchoit la faveur du peuple, fit bâtir un théâtre à demeure, où quarante mille ſpectateurs pouvoient être placés commodément.

Pompée entretient les troubles dans la république.

Après avoir fait des loix inutiles pour réprimer le luxe de la table, & pour empêcher les prévarications qui ſe commettoient dans les jugements, Pompée & Craſſus oſerent porter une loi contre les brigues. C'étoit une dériſion de leur part. Leur intention n'étoit pas de les faire ceſſer. Pompée, ſur-tout, vouloit qu'il y en eût. Auſſi continuerent elles ſous les conſulats ſuivants, avec plus de violence que jamais, & elles cauſerent les plus grands déſordres. Les candidats expoſoient publiquement leur argent ſur la place. Les chefs des factions prenoient les armes pour faire élire ceux qui les avoient payés. Le peuple, qui ne s'aſſembloit que pour en venir aux mains, ſe ſéparoit ſouvent ſans

avoir pu faire d'élection, & la république fut huit mois sans magistrats.

Les liens, qui unissoient César & Pompée, sont entiérement rompus.

Sur ces entrefaites, Crassus, qui avoit eu la Syrie pour département, périt dans la guerre qu'il faisoit aux Parthes, & Julie mourut vers le même temps. Les liens qui avoient uni Pompée & César, étoient donc rompus, & ils ne pouvoient plus se renouer. Les circonstances, où ces deux hommes se trouvoient, ne le permettoient pas.

César à la tête d'une armée victorieuse, qui étoit à lui, partageoit au moins la faveur du peuple, & n'avoit plus besoin de Pompée. Dans la position où il se trouvoit, il ne cherchoit qu'un prétexte pour commencer la guerre, & il attendoit qu'on le lui fournit.

Quant à Pompée, il fondoit toutes ses espérances dans l'anarchie qu'il entretenoit à dessein. Persuadé que le sénat & le peuple seroient forcés de venir à lui, comme au seul homme capable de rétablir l'ordre, il se flattoit d'être le maître de la république, avant que César fût en état de le traverser. Il croyoit avoir déja tout préparé. Ses partisans ne cessoient de dire qu'il étoit temps que Rome fût gouvernée par un seul magistrat, & ils proposoient de le nommer dictateur. Il comptoit obtenir par des intrigues la même puissance, que Sylla avoit usurpée par les armes ; & d'après le plan qu'il s'é-

toit fait, il n'avoit pas voulu s'éloigner. C'est par ses lieutenants qu'il gouvernoit l'Espagne, que le sort lui avoit donnée pour département.

Pompée consul sans collegue.

Av. J. C. 52 de Rome 702.

Peut-être le sénat lui auroit-il accordé la dictature. Bibulus proposa de le nommer consul sans collegue. C'étoit composer sur le titre, lorsqu'on ne pouvoit pas refuser le pouvoir. Caton appuya l'avis de Bibulus, jugeant que tout gouvernement étoit préférable à l'anarchie, & invitant Pompée à user avec modération de la puissance que les circonstances mettoient dans la nécessité de lui accorder.

Cette proposition étonna de la part de deux hommes dont on connoissoit le zele pour la république : mais elle prouvoit aussi qu'il n'y avoit pas d'autre ressource, & leur avis passa. Les sénateurs jugeoient d'ailleurs que Pompée, flatté de se voir seul à la tête du gouvernement, romproit entiérement avec César. En effet, il parut dès-lors s'attacher au parti du sénat, & il ne s'en sépara plus.

Comme l'ambition de Pompée étoit la principale cause des troubles, il ne lui fut pas difficile de rétablir l'ordre, & il le rétablit. Pour arrêter les violences, il fit rechercher ceux qui en avoient commis : mais, violateur des loix qu'il portoit lui-même, il se conduisit avec beaucoup de partialité. Il parut s'être réservé le

droit de ſauver les coupables, auxquels il s'intéreſſoit.

Après ſept mois, il prit pour collegue Q. Métellus Scipio dont il venoit d'épouſer la fille; & lorſqu'il en fut temps, il permit de procéder à l'élection des conſuls pour l'année ſuivante. Elle ſe fit ſans violence & ſans troubles. Les nouveaux conſuls furent Ser. Sulpicius & M. Claudius Marcellus. Le premier paroiſſoit d'un caractère à n'épouſer vivement aucun parti, le ſecond ſe déclaroit ouvertement contre Céſar.

Il prend un collegue. Conſuls déſignés.

Pompée, qui avoit obtenu pour cinq nouvelles années une prolongation de ſon gouvernement en Eſpagne, étoit ſorti de Rome, où la qualité de proconſul ne lui donnoit aucun commandement: mais il ſe tenoit dans les fauxbourgs, d'où il étoit encore l'ame de toutes les délibérations. Depuis ſon dernier conſulat, il paroiſſoit le protecteur du ſénat & de la république. Quoique ſans titre, il étoit de fait premier magiſtrat. Il ſe ſaiſiſſoit peu-à-peu de l'autorité, & il regnoit ſans violence.

Pompée continue d'avoir la principale autorité.

Av. J. C. 51 de Rome 703.

Av. J. C. 51 de Rome 703.

Céſar, qui, après ſon conſulat, avoit pris le gouvernement des Gaules pour cinq ans, avoit depuis obtenu une prorogation pour cinq autres; & le temps de ſon commandement ne devoit expirer que dans trois. Ce terme paroiſſoit

Il attend avec impatience que Céſar ait licencié ſes troupes.

long à Pompée, qui attendoit avec impatience le moment où César licencieroit ses troupes, & reviendroit à Rome simple particulier.

Mesures de César.

Mais César ne vouloit pas être simple particulier, lorsque Pompée, qu'on avoit continué dans le gouvernement d'Espagne, seroit encore à la tête des légions, & se tiendroit aux portes de Rome. Il se proposoit, après avoir achevé de soumettre les Gaules, de demander le consulat par procureur. S'il l'obtenoit, il passoit tout à-coup de son gouvernement au consulat; & il y passoit avec dix légions de vieilles troupes, attachées à sa fortune. Alors il étoit armé, & il l'étoit mieux que Pompée.

Pompée les veut rompre, & ne les rompt pas.

Pour rompre les mesures de César, Pompée fit renouveller la loi qui défendoit de conférer les magistratures aux absents. Mais il soutint mal cette démarche. Croyant avoir encore des ménagements à garder, il fit bientôt après ajouter à la loi : *à moins qu'on ne soit dispensé nommément de demander en personne.* Or, les dix tribuns s'accorderent pour faire donner cette dispense à César, & elle lui fut donnée sans opposition.

Proposition du consul Marcellus, qui veut désarmer César.

Cependant le consul M. Marcellus proposa au sénat d'ordonner à César de quitter le commandement des Gaules au premier Mars de l'année où l'on alloit entrer, & de l'obliger en même temps à venir à Rome demander le con-

Av. J. C. 51 de Rome 703.

ſulat en perſonne. De pareils ordres étoient injuſtes ; & quand ils ne l'auroient pas été, il auroit été prudent, avant de les donner, de ſavoir comment on ſe feroit obéir. Sur quoi pouvoit-on ſe fonder pour retrancher deux ans du commandement de Céſar & pour priver ce général d'une diſpenſe qui venoit de lui être accordée ? Et quelles forces avoit la république pour s'aſſurer de l'obéiſſance d'un homme, qui étoit à la tête de dix légions ? Les partiſans de Céſar crierent à l'injuſtice, & le conſul Sulpicius, qui reſpectoit les loix, s'oppoſa à la propoſition de ſon collegue.

Pompée ſonge à faire paſſer cette propoſition ſous les conſuls de l'année ſuivante.

Pompée, forcé à diſſimuler, la deſapprouvoit lui-même en public, & en même temps, il ſongeoit à la faire paſſer l'année ſuivante. Dans cette vue, il fit nommer au conſulat Caïus Marcellus, couſin de Marcus ; & il appuya de ſon crédit C. Scribonius Curio, pour le faire élire tribun. Curion avoit de l'audace & de l'éloquence, & juſqu'alors il s'étoit toujours déclaré contre Céſar.

Céſar gagne un des conſuls & le tribun Curion.

Céſar tenta inutilement de gagner C. Marcellus. Il réuſſit mieux auprès du collegue de ce conſul, L. Émilius Paulus qui promit de ne point agir contre lui. Il lui en coûta neuf cents talents, ſeulement pour réduire Paulus au ſilence : Il donna une ſomme bien plus conſidérable à Curion, & il s'en aſſura encore. Ce tribun le

servit d'autant mieux, qu'on ne le soupçonnoit pas de s'être laissé corrompre.

Curion rompt les mesures de Pompée.

Av. J. C. 50 de Rome 704.

L'année suivante, C. Marcellus proposa d'envoyer un nouveau proconsul dans les Gaules. Paulus se tut, comme il en étoit convenu, & Curion applaudit à la proposition du consul. Mais il ajouta que, pour assurer la liberté, il falloit qu'en même temps Pompée abdiquât le proconsulat d'Espagne, & licenciât ses troupes. Cette proposition ayant, comme il l'avoit prévu, soulevé les partisans de ce général, il se confirma dans l'opinion qu'elle ne seroit point acceptée, & ce fut pour lui une raison d'insister avec plus de force. Il conclut que, si deux hommes, aussi puissants que Pompée & César, ne quittoient pas en même temps le commandement des armées, il étoit d'avis de les déclarer l'un & l'autre ennemis de la republique.

Motifs qui donnent de la confiance à Pompée.

Sur ces entrefaites, Pompée, tombé dangereusement malade à Naples, recouvra la santé, & sa convalescence fut célébrée dans toute l'Italie, par des fêtes & par des sacrifices. Jamais joie n'avoit été si générale & si vive. D'après ces démonstrations, jugeant de l'attachement des peuples, Pompée crut n'avoir plus à ménager César, & il cessa de dissimuler. Une autre cause contribuoit encore à lui donner de la confiance.

Sous prétexte que les Parthes menaçoient la Syrie, le sénat avoit ordonné que Pompée & César fourniroient chacun une légion pour être envoyée dans cette province ; & César les avoit fournies toutes deux, parce que Pompée, dans cette occasion, lui en redemanda une qu'il lui avoit prétée. Ceux qui avoient été chargés de porter à César le décret du sénat, avoient répandu à leur retour qu'il étoit haï de ses troupes, & qu'elles l'abandonneroient aussitôt qu'elles auroient repassé les Alpes. Pompée compta sur ces rapports, qu'on ne faisoit, sans doute, que pour lui plaire. Il ne garda plus de mesures. Il se moqua même de ceux qui craignoient César ; & lorsqu'on lui demandoit quelles forces il lui opposeroit, il répondoit que par-tout, où il frapperoit du pied, il en sortiroit des légions.

César s'étudie à mettre de son côté les apparences de la justice.

César, plus circonspect, affectoit d'autant plus de modération, qu'il remarquoit plus de confiance dans la conduite de ses ennemis. Il souscrivoit à la proposition de Curion : il invitoit Pompée à y souscrire ; & il s'étudioit à mettre de son côté toutes les apparences de la justice. Telles étoient les dispositions qu'il montroit, lorsqu'il vint passer l'hiver dans la Gaule Cisalpine. Il apprit en y arrivant, que les deux légions, destinées pour l'Asie par un décret du sénat, avoient été données à Pompée.

Av. J. C. 50. de Rome 704.

Il écrit au sénat.

Il ne pouvoit donc pas douter qu'on n'armât contre lui, & il en écrivit au sénat à deux reprises différentes : se plaignant du peu d'égard qu'on avoit pour ses services ; protestant qu'il quitteroit le commandement, si Pompée le quittoit ; déclarant que, si ce général vouloit le retenir, il sauroit se maintenir de son côté ; & ajoutant qu'il seroit dans peu de jours à Rome, pour y venger ses injures.

Le sénat lui ordonne de licencier ses troupes.

Av. J. C. 49 de Rome 705.

Ses dernieres lettres arriverent à Rome au commencement de Janvier. A peine les consuls permirent-ils de délibérer. Il fut arrêté précipitamment que César licencieroit son armée dans un jour marqué ; & que s'il n'obéissoit, il seroit poursuivi comme ennemi de la république. Ce fut envain que les tribuns Marc-Antoine & Q. Cassius s'opposerent à ce décret. On ne respecta ni leur opposition ni leur caractère. Forcés à sortir de Rome, ils se rendirent au camp de César, où Curion les avoit précédés. Le sénat avoit déja ordonné aux consuls, aux préteurs, aux tribuns & aux proconsuls *de veiller au salut de la république.*

César s'assure de ses soldats.

La conduite inconsidérée de Pompée & des consuls fournissoit enfin à César le prétexte qu'il cherchoit. Il harangua ses troupes. Il fit le récit des injures qu'il avoit reçues. Il se plaignit du décret qu'on venoit de porter contre lui. Il appuya, principalement, sur le peu de respect

l'on avoit eu pour la personne sacrée des tribuns. Les soldats, qui depuis neuf ans servoient sous ses ordres, jurerent tous qu'ils étoient prêts à défendre l'honneur de leur général, & venger les injures faites aux magistrats du peuple.

Il passe le Rubicon.

César étoit alors à Ravenne, où il n'avoit qu'une légion, c'est-à-dire, cinq mille hommes de pied & trois cents chevaux. Il envoya ses ordres au reste de ses troupes, qui étoient dans leurs quartiers d'hiver, & sans les attendre, il s'avança vers le Rubicon; assuré du succès de son entreprise, s'il étonnoit ses ennemis par sa hardiesse & par sa célérité.

Il étoit défendu à tout général de sortir, sans permission, des terres de son gouvernement: & comme celui qui commandoit dans la Gaule Cisalpine, ménaçoit plus qu'aucun autre la liberté, il y avoit un ancien décret, par lequel le sénat dévouoit aux dieux infernaux, & déclaroit sacrilege & parricide, quiconque, à la tête d'une légion ou même d'une cohorte, passeroit le Rubicon. César s'arrêta sur le bord de cette riviere. *Si je passe*, dit-il, *combien je vais faire de malheureux ! mais je suis perdu, si je differe à passer.* Il passa, & il se rendit maître de Rimini, où Marc-Antoine & Cassius le joignirent.

Troubles que cette nouvelle

A cette nouvelle, Rome crut voir à ses portes César avec dix légions, & cependant Pom-

produit à Rome.

pée, à qui le sénat avoit remis toute l'autorité, se troubloit. Sans troupes, sans places de retraite, exposé aux reproches que lui attiroit son peu de prévoyance, il ne trouvoit que des oppositions dans son parti même. Chacun se croyoit en droit de lui donner des conseils : peu se montroient disposés à lui obéir. Le sénat, qui s'assembloit tumultuairement, ne prenoit aucune résolution. Le peuple méconnoissoit les magistrats. Chaque citoyen sembloit vouloir être l'arbitre de son sort, & la république paroissoit sans chef.

Peu de ressources de Pompée à l'approche de César.

Cette disposition des esprits ne laissoit en Italie aucune ressource à Pompée. Il ne comptoit pas sur les deux légions qui avoient servi sous César. Ses autres troupes étoient en petit nombre, & n'avoient jamais fait la guerre. Il se hâtoit d'en faire lever dans toute l'Italie : mais c'étoit trop tard. César devoit arriver, avant qu'on les eût rassemblées. Les villes lui ouvroient leurs portes : son armée grossissoit, pour ainsi dire, à chaque pas, & sa clémence achevoit de dissiper ses ennemis. Il pardonnoit à tous ceux qui tomboient entre ses mains, protestant qu'il ne desiroit que la paix, la promettant, si Pompée consentoit à une entrevue, & déclarant qu'il n'étoit sorti de son gouvernement que pour se défendre, & pour venger les tribuns. Par cette conduite, il se faisoit attendre comme un libérateur ; & pour se rendre

maître

maître de Rome, il n'avoit plus qu'à se montrer.

Ses partisans ne se cachoient pas. Pompée, qu'ils bravoient en quelque sorte, n'osoit faire prendre les armes au peuple. Il sortit de Rome, suivi des consuls & de la plus grande partie des sénateurs. Bientôt après il abandonna l'Italie, & passa en Épire. Il comptoit sur les forces de l'orient, de ces pays qui avoient été auparavant le théâtre de sa gloire. En partant, il déclara qu'il traiteroit en ennemis tous ceux qui ne le suivroient pas. César plus sage, déclara qu'il reconnoissoit pour amis tous ceux qui ne seroient pas contre lui.

Pompée passe en Epire.

Pour terminer promptement la guerre, il importoit à César de poursuivre Pompée sans différer, & de ne pas lui laisser le temps de rassembler toutes les forces de l'orient. Mais il n'avoit pas assez de vaisseaux, & d'ailleurs, il lui importoit aussi de ne pas livrer l'Italie aux lieutenants que Pompée avoit en Espagne. Occupé de ces deux objets, il résolut de marcher contre ces lieutenants, pendant qu'il feroit tout préparer pour son passage dans la Grece.

Pourquoi César ne le suit pas.

Il n'y avoit que soixante jours qu'il avoit passé le Rubicon, & il étoit maître de toute l'Italie. Il se rendit alors à Rome, où le peuple le reçut avec de grandes acclamations. Il as-

César à Rome.

Av. J. C. 49 de Rome 705.

ſembla ce qui reſtoit de ſénateurs. Il entreprit de ſe juſtifier, c'eſt-à-dire, de mettre de ſon côté une apparence de juſtice; & il propoſa d'envoyer des députés à Pompée, pour traiter d'accommodement. Perſonne ne voulut ſe charger de cette commiſſion.

Malgré la clémence qu'il affectoit, & qui étoit même dans ſon caractère, il donna de terribles impreſſions contre lui, lorſqu'il voulut ſe ſaiſir du tréſor public. Il fit enfoncer les portes: il menaça de mort le tribun Métellus; & il parla comme s'il eût été maître de la fortune & de la vie de tous ceux qu'il avoit vaincus. Dans le beſoin qu'il avoit d'argent, il ne craignoit pas de commettre des attentats qu'il jugeoit utiles à ſes deſſeins.

Il part pour l'Eſpagne.

Il partit de Rome, après avoir pourvu à la ſureté de l'Italie, & diſpoſé des gouvernements de Sardaigne, de Sicile & d'Afrique, provinces dont il vouloit s'aſſurer. Lorſqu'il arriva dans les Gaules, Marſeille venoit de ſe déclarer pour Pompée. Il en forma le ſiege, & ayant laiſſé devant cette place C. Trébonius, il continua ſa route.

Il la ſoumet. Défaites de ſes lieutenants.

Av. J. C. 49 de Rome 705.

L'expédition d'Eſpagne ne dura qu'une campagne. Afranius, qui commandoit dans l'Eſpagne citérieure, après avoir été long-temps harcelé, fut forcé de ſe rendre, ſe trouvant ſans reſſource, & hors d'état de faire une retraite,

Alors tous les peuples se déclarerent pour César, & à son approche Varron, qui commandoit dans l'Espagne ultérieure, se soumit. Le siege de Marseille duroit encore. Cette place se rendit, lorsque César reparut. Tout lui réussissoit où il étoit, mais il éprouvoit des revers où il n'étoit pas. P. Cornélius Dolabella & C. Antonius, qui commandoient pour lui sur les côtes d'Illyrie, furent défaits par les lieutenants de Pompée; & en Afrique, Curion, vaincu par Juba roi de Mauritanie, perdit la vie & toute son armée.

Il revient à Rome lorsqu'il avoit été nommé dictateur.

César revint à Rome, où le préteur M. Émilius Lépidus venoit de le nommer dictateur. Il est vrai que ce magistrat avoit usurpé sur les droits des consuls, & que par conséquent, cette nomination étoit contre toutes les regles : mais César avoit besoin d'un titre, & il lui importoit peu de quelle maniere il l'acquéroit.

Il est élu consul, & part pour Brindes.

Av. J. C. 48 de Rome 706.

En qualité de dictateur, il présida aux comices pour l'élection des magistrats de l'année suivante. Il fut élu consul, & il prit pour collegue P. Servilius Isauricus. Il paroissoit donc agir désormais au nom de la république; & par là, il reprenoit sur ses ennemis l'avantage qu'ils avoient d'abord eu sur lui. Il fit quelques réglements, abdiqua la dictature, & partit pour Brindes, où il avoit donné rendez-vous à douze légions & à toute sa cavalerie.

Ses forces.

Ces légions n'étoient pas completes. Elles ne formoient qu'environ quarante mille hommes. Il avoit perdu beaucoup de soldats dans les combats, dans les marches, & les maladies en avoient fait périr un grand nombre pendant l'automne. D'ailleurs il n'avoit de vaisseaux que pour embarquer vingt mille hommes de pied & six cents chevaux.

Forces de Pompée.

Pompée occupé depuis plusieurs mois à ses préparatifs, avoit neuf légions completes, composées de citoyens romains. Il en attendoit encore deux, que Métellus Scipion lui amenoit de Syrie. Il avoit trois mille archers, douze cohortes de frondeurs, sept mille chevaux, & des corps de troupes qu'il avoit tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie & de plusieurs autres provinces. Enfin ce qui lui donnoit, surtout, un grand avantage, c'étoit le nombre de ses vaisseaux : ses flottes le rendoient maître de la mer.

César passe en Epire.

Av. J. C. 48 de Rome 706.

César ayant embarqué sept légions, mit à la voile & prit terre le lendemain entre les rochers des monts Cérauniens. Il arriva avant que ses ennemis eussent été informés de son départ. Il avoit évité les ports qu'il savoit occupés par leurs flottes. Aussitôt qu'il eut débarqué, il renvoya ses vaisseaux à Brindes, pour transporter le reste de ses troupes.

Les deux ar-

A son arrivée, presque toute l'Épire se soumit, parce que les villes ne croyoient pas de-

voir fermer leurs portes à un consul. Maître d'Apollonie, il marchoit à Dyrrachium, où les ennemis avoient leurs magasins. Mais Pompée étant arrivé à temps pour couvrir cette place, il s'arrêta en deça du fleuve d'Apsus, & il attendit là le reste de ses troupes, que Marc-Antoine ne put lui amener que quelque mois après, sur la fin de l'hiver. Pompée étoit campé sur l'autre bord du fleuve avec toutes ses forces.

mées en présence.

Je ne parlerai pas des propositions de paix faites par César. Elles n'étoient pas sinceres. Il savoit bien qu'elles ne seroient pas acceptées. Plus on lui répondoit avec hauteur, plus il affectoit de faire des avances. Peut être aussi ne vouloit-il ouvrir une négociation, que dans l'espérance de débaucher une partie des troupes de Pompée.

César souffroit de la disette, & Pompée, maître de la mer & supérieur sur terre, pouvoit vaincre sans combattre, s'il tiroit la guerre en longueur. C'étoit d'abord son dessein ; & pendant quelque temps, il n'engagea que des combats qui n'étoient pas décisifs. Pour le forcer à une action générale, ou pour l'affamer, s'il s'y refusoit obstinément, César entreprit de l'enfermer dans des lignes. De hauteur en hauteur il éleva des forts, & quoique l'armée ennemie fût plus nombreuse que la sienne, il

Action où Pompée a l'avantage.

l'enveloppa de maniere qu'elle manqua d'eau & de fourrages. Cette position des deux armées engagea une action, où la fortune qui décide souvent du sort des combats, enleva la victoire à César qui avoit forcé le camp de Pompée, & bientôt après l'enleva à Pompée qui eût taillé en pieces ses ennemis, s'il eût su vaincre, comme le disoit César, ou si, comme il le disoit lui-même, il n'eût pas craint une embuscade. Quoi qu'il en soit, il eut l'avantage, & les troupes de César furent véritablement mises en déroute.

César & Pompée passent dans la Thessalie.

Métellus Scipion étoit arrivé en Macédoine, où César avoit deux legions sous les ordres de Cn. Domitius Calvinus. Tant que Pompée campoit sur la côte, ses flottes entretenoient l'abondance dans son armée. Il pouvoit au contraire souffrir de la disette, s'il s'avancoit dans les terres. Pour l'engager à s'éloigner de la mer, César prit le chemin de la Macédoine. Il jugeoit d'ailleurs, après l'échec qu'il avoit reçu, devoir donner à ses troupes le temps de se rassurer. Pompée le suivit, soit pour aller au secours de Scipion, soit pour tomber, s'il le pouvoit, sur Domitius.

César joignit Domitius dans la Thessalie où les bléds étoient prêts à couper. Cette raison le détermina à s'arrêter dans cette province. Il en fit le théâtre de la guerre. Pompée arriva quelques jours après, & joignit Scipion avec qui il partagea le commandement.

Pleins de confiance depuis le dernier combat, les partisans de Pompée avoient regardé la retraite de César comme une fuite. Ils comptoient si fort sur la victoire, qu'au lieu de penser aux moyens de vaincre, ils se disputoient déja entre eux les dépouilles de l'ennemi. La guerre ne leur paroissoit plus que l'affaire d'un jour; & dans l'impatience de retourner en Italie, ils se plaignoient de la lenteur de Pompée, auquel ils reprochoient de vouloir se perpétuer dans le commandement. Ce général, accoutumé dès sa jeunesse aux applaudissements, avoit le foible de ne pouvoir souffrir d'être désapprouvé. Il résolut donc d'engager une action générale dans les plaines de Pharsale où il étoit campé. Il fut entiérement défait.

Confiance du parti de Pompée qui est entiérement défait.

Av. J. C. 48 de Rome 706.

Ptolémée Aulete, qui avoit de grandes obligations à Pompée, ne vivoit plus. Il avoit laissé la couronne à Ptolémée l'aîné de ses fils, & à Cléopatre l'aînée de ses filles, ordonnant qu'ils s'épouseroient, & qu'ils regneroient conjointement. Il nomma le peuple romain exécuteur testamentaire, & son testament, qu'il envoya à Rome, fut déposé entre les mains de Pompée.

Pompée se retire chez Ptolémée qui étoit en guerre avec Cléopatre sa sœur. Il est égorgé.

Malgré les dispositions d'Aulete, Cléopatre fut chassée du trône par les ministres de Ptolémée. Mais cette princesse ne fut pas sans ressources. Elle se retira en Syrie, où elle leva des troupes; & elle revint à la tête d'une armée,

pour former le siege de Péluse : son frere étoit allé au devant d'elle, pour couvrir cette place ; & les deux armées campoient sur la côte, lorsqu'elles virent arriver Pompée, qui croyoit que l'Egypte seroit un asyle pour lui. En effet, on parut d'abord empressé à le recevoir. Mais les députés qu'il avoit envoyés à Ptolémée, ayant eu l'imprudence d'inviter les soldats à ne pas abandonner un général, sous qui plusieurs d'entre eux avoient autrefois servi, les ministres du roi en prirent de l'ombrage, & résolurent de faire périr Pompée. Peut-être aussi que le méprisant dans sa disgrace, ils croyoient se faire un mérite auprès de César en lui immolant cette victime, & ils l'immolerent.

César pleure la mort de Pompée.

Informé de la route qu'il avoit prise, César avoit fait voile vers Alexandrie. Le sort funeste de Pompée lui arracha des larmes. Il détourna les yeux avec horreur, lorsqu'on lui présenta sa tête. Il lui fit rendre les honneurs accoutumés, & de ce jour, il commença à répandre ses bienfaits sur ceux qui avoient suivi le parti de ce général malheureux.

Il se porte pour juge entre Ptolémée & Cléopatre.

Aulete ayant nommé le peuple romain exécuteur testamentaire, César prétendit que c'étoit aux consuls de la république à prendre connoissance des contestations, qui s'élevoient au sujet du testament. En conséquence, il se porta pour juge entre Ptolémée & Cléopatre, & il leur ordonna de licencier leurs troupes.

Il ne paroissoit pas en état de faire respecter son autorité : car il n'avoit amené avec lui que huit cents chevaux, & deux légions qui ne composoient qu'un corps de deux mille deux cents hommes. Déja le peuple d'Alexandrie s'étoit ameuté plusieurs fois, parce qu'il regardoit les faisceaux qui précédoient le consul, comme une insulte faite à la dignité royale ; & bientôt César, dans le quartier qu'il occupoit, se vit assiégé par les troupes du roi. Les ministres de ce prince le soupçonnoient avec fondement d'être favorable à Cléopatre.

Ptolémée arme contre lui.

Cette guerre, qui commença dans le mois d'Août, dura pendant tout l'hiver. Ptolémée y périt, la bibliotheque d'Alexandrie fut brûlée, & César, dans le temps qu'à Rome on le nommoit dictateur, courut en Egypte les plus grands dangers. Il dut son salut à son courage & aux secours qui lui vinrent d'Asie. Vainqueur, il donna la couronne à Cléopatre, & il lui associa Ptolémée, prince âgé de onze ans, & frere du dernier roi.

César vainqueur dispose de la couronne d'Egypte.

Av. J. C. 47 de Rome 707.

La passion qu'il conçut pour Cléopatre, le retint encore quelques mois en Egypte. Il en sortit enfin pour marcher contre Pharnace, qui s'étoit emparé du royaume de Pont. C'est ce même Pharnace, à qui Pompée avoit laissé le Bosphore Cimmérien.

Après avoir vaincu Pharnace & réglé les affaires de l'orient, il revient à Rome, où il y avoit de grands désordres.

César a rendu compte en trois mots de la rapidité de cette expédition : *veni, vidi, vici* ; je

ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Cependant il n'avoit amené avec lui qu'une légion, qui en arrivant dans le Pont, ſe trouva réduite à mille hommes; & le reſte de ſes forces ne conſiſtoit qu'en trois légions peu exercées, & qui avoient été défaites par Pharnace. Déjotarus, roi de la petite Arménie, en fournit une : Domitius Calvinus, qui commandoit alors dans l'Aſie, amena les deux autres. Céſar avoit laiſſé le reſte de ſes troupes en Egypte, ſoit pour défendre Cléopatre & Ptolémée contre les révoltes, ſoit pour les retenir eux-mêmes dans le devoir.

Après avoir vaincu & ruiné Pharnace, il régla les affaires de l'orient. De retour à Rome vers le temps des comices, il fut élu conſul & dictateur pour l'année ſuivante. C'étoit ſon troiſieme conſulat & ſa troiſieme dictature. Rome avoit beſoin de ſa préſence. Les troupes, qui étoient reſtées en Italie, ne connoiſſoient plus la diſcipline : dans la ville, les factions cauſoient les plus grands déſordres, & la république paroiſſoit livrée à l'anarchie. Cependant la guerre n'étoit pas finie. Le parti de Pompée s'étoit relevé en Afrique, & Céſar pouvoit ſe reprocher le temps qu'il avoit perdu en Egypte. Si ſes ennemis avoient pu prévoir cette lenteur, qui démentoit ſon caractère, il eſt vraiſemblable qu'ils en auroient tiré un grand avantage.

César se hâta de passer en Afrique, où Métellus Scipion & Caton s'étoient retirés après la bataille de Pharsale. Il aborda, dans le mois de Décembre, aux environs d'Adrumete, avec trois mille hommes de pied & cent cinquante chevaux : le reste de ses troupes ne put même arriver que bien lentement. Les forces des ennemis paroissoient néanmoins formidables : car Scipion, à la tête de dix légions & d'une cavalerie nombreuse, avoit encore dans son alliance Juba, roi de Mauritanie. Mais César comptoit sur sa réputation, sur le nom de Marius dont la mémoire étoit chere aux Africains, & sur les titres de consul & de dictateur. En effet, ces motifs lui ouvrirent les portes de plusieurs villes, & causerent des désertions dans l'armée ennemie. D'ailleurs il savoit éviter le combat, comme il savoit l'engager à propos.

Il passe en Afrique où le parti de Pompée s'étoit relevé.

Av. J. C. 47 de Rome 707.

La circonspection avec laquelle il étoit obligé de se conduire, retint l'activité qui lui étoit naturelle. Dans les Gaules, il avoit eu à combattre contre des hommes, accoutumés à employer la valeur plutôt que la ruse : en Afrique, au contraire, c'étoit contre la ruse qu'il avoit, surtout, à se précautionner, & il falloit du temps pour exercer les soldats dans ce nouveau genre de guerre. Ils s'y exercerent pourtant assez promptement, & après avoir eu l'avantage dans plusieurs combats, ils remporterent une victoire complete près de Thapsus. Scipion périt, lors-

Ruine de ce parti.

Av. J. C. 46 de Rome 708.

Av. J. C. 46 de Rome 708.

qu'il vouloit passer en Espagne. Caton se tua dans Utique. Juba, chassé de ses états, perdit la vie. Son royaume fut réduit en province romaine, & César revint à Rome sur la fin de Juillet.

Clémence de César.

Dans un homme qui n'a qu'à commander, la vengeance est toujours l'effet d'un ame cruelle ou pusillanime. La clémence étoit naturelle à César, autant que la valeur; & son premier soin, à son retour d'Afrique, fut de rassurer le sénat & le peuple, qui pouvoient craindre de trouver en lui un Marius ou un Sylla. Il se conduisit, comme s'il n'avoit jamais eu d'ennemis. Il pardonna, non-seulement, aux partisans de Pompée: ils furent encore l'objet de ses graces, & parmi eux il éleva aux magistratures ceux qui mériterent son estime.

Il triomphe.

Tant de fois vainqueur, il n'avoit pas encore triomphé: il n'en avoit pas trouvé le moment. Le repos dont il commençoit à jouir, le lui offroit; & il triompha, dans le cours d'un mois, des Gaules, de l'Egypte, de Pharnace & de Juba. Il fit des largesses aux soldats, il en fit au peuple, & il donna des spectacles de toutes especes.

Il fait divers réglements.

Aussi grand magistrat que grand capitaine, César reforma les abus. Il porta des loix pour l'administration publique. Il réprima le luxe. Ayant connu, par le dénombrement du peuple,

qu'il y avoit la moitié moins de citoyens qu'avant les guerres civiles ; il donna ses soins à réparer la population, & il corrigea le calendrier, dans lequel il y avoit une erreur de soixante-sept jours (*). Cette réforme fit dire que le dictateur, non content d'assujettir la terre, vouloit encore gouverner les cieux. Cicéron fit mê-

(*) Pour faire concourir l'équinoxe du calendrier avec l'équinoxe astronomique, César fut obligé d'ajouter soixante-sept jours à l'année de Rome 708. En même temps, il régla, qu'à commencer à 709, les années seroient de 365 jours, & que de quatre ans en quatre ans révolus, il y en auroit une de 366. Cette année, qu'on nomma Julienne, est plus longue de onze minutes que l'année solaire : erreur, qui a depuis été corrigée dans le calendrier Grégorien.

L'erreur du calendrier romain venoit de Numa. Ce prince ayant fait l'année lunaire de 355 jours, avoit réglé que, pour se retrouver avec le cours du soleil, on intercaleroit, de deux en deux ans, un mois qui seroit alternativement de 22 & de 23 jours, en sorte que l'année intercalaire comprendroit tantôt 377 jours & tantôt 378. Par-là, l'année moyenne des Romains se trouvoit de 366 jours. Elle étoit donc trop longue d'un jour ; & par conséquent, chaque année anticipoit d'un jour sur la suivante.

Une autre cause contribua encore à répandre de la confusion dans le calendrier. C'est que, dans le siecle de César, les intercalations étoient devenues une affaire de cabale ; les magistrats intriguant pour faire intercaler ou pour l'empêcher, suivant qu'il étoit de leur intérêt de prolonger l'année ou de la raccourcir.

Avant César, l'erreur du calendrier romain n'avoit jamais été corrigée que fort grossiérement. Au milieu de ses occupations, il avoit trouvé des moments pour s'appliquer à l'astronomie. Il a même écrit sur ce sujet, & Ptolémée le cite parmi les observateurs auxquels il doit des lumieres. Il employa à la réformation du calendrier l'astronome Sosigene.

me à ce sujet de mauvaises plaisanteries, dont César ne s'offensa point.

Ruine du parti des fils de Pompée.

Pendant qu'à Rome, il régloit le gouvernement, les fils de Pompée, Cnéus & Sextus, formoient un nouveau parti en Espagne. La domination de César étoit donc exposée à de nouveaux hasards; & pour l'assurer, il falloit vaincre encore. Mais une victoire qu'il remporta sous les murs de Munda, termina enfin la guerre civile.

Av. J. C. 47 de Rome 709.

Honneurs qu'on rend à César.

A son retour, il offensa les Romains, parce qu'il triompha des deux Pompées. Il est vrai qu'il y fut en quelque sorte invité par le sénat, qui à la nouvelle de la victoire de Munda, se livra aux démonstrations d'une joie excessive, & ordonna des fêtes en actions de graces. Mais c'est qu'on vouloit exciter contre lui l'envie & la haine: dans cette vue, la flatterie, qui l'avoit déja comblé d'honneurs, lui en prodigua de toutes especes. On lui donna le titre de Pere de la patrie. On le créa consul pour dix ans, dictateur perpétuel & censeur unique sous le titre d'inspecteur des mœurs. On déclara sa personne sacrée & inviolable, On lui permit de porter toujours une couronne de laurier. On lui accorda le droit d'assister aux jeux dans une chaire dorée, une couronne d'or sur la tête. Par le même décret, on ordonna qu'après sa mort, on placeroit toujours cette chaire & cette couronne dans les spectacles. Enfin, on lui éleva

une ſtatue avec cette inſcription, *à Céſar demi-dieu* ; & on la plaça dans le Capitole, vis à vis de celle de Jupiter. On lui décerna même les honneurs divins, ſous le nom de *Jupiter Julius*, & il eut des autels, des temples, des prêtres, &c. Quant au titre d'empereur, on le lui donna dans une acception nouvelle ; c'eſt ce qu'il faut expliquer.

On le nomme empereur. Nouvelle acception de ce mot.

Tant que les conſuls reſtoient à Rome, ils n'étoient que ſimples magiſtrats ; & on ne les reconnoiſſoit pour généraux de la république, que lorſqu'un décret leur avoit donné le commandement des troupes. Alors ils faiſoient les ſacrifices accoutumés, & ils ſortoient pour ſe mettre à la tête des légions. Si, après la campagne, on leur accordoit le triomphe, ils conſervoient le commandement juſques dans la ville, mais ſeulement pour le jour de leur entrée. Hors ce cas unique, ils ceſſoient d'être généraux, auſſitôt qu'ils reparoiſſoient dans l'enceinte du *pomerium*. La raiſon de cet uſage eſt qu'ils auroient été maîtres de la république, s'ils avoient commandé dans Rome comme dans un camp. Nous avons vu que Pompée s'établit dans les fauxbourgs, parce qu'il vouloit commander, & que cependant il ne vouloit pas s'eloigner.

Lorſque les conſuls avoient eu des ſuccès, leurs ſoldats les ſaluoient empereurs ; & ſi le ſénat leur confirmoit ce titre, ils pouvoient ſe flat-

ter d'obtenir le triomphe. Mais dès qu'ils avoient triomphé, ils perdoient le titre d'empereur, ainsi que le commandement.

Or ce titre, qui n'étoit que passager dans les consuls, devint perpétuel dans César; & on y ajouta, pour prérogatives, qu'il commanderoit sans sortir de Rome, & qu'il disposeroit de toutes les armées avec un pouvoir absolu. Pour étendre ainsi la signification de ce mot, on ne fit qu'en faire un prénom; & on dit *Imperator C. J. Cæsar*, au lieu de dire, comme on avoit fait jusqu'alors, *C. Julius Cæsar imperator.* C'est en ce sens qu'Auguste & ceux qui lui succéderont, seront nommés empereurs.

Projets qu'il formoit.

Les projets, que formoit le dictateur, auroient beaucoup contribué à sa gloire, s'il eût eu le temps de les exécuter. Il se proposoit de décorer Rome, de former une bibliotheque, de faire un corps de droit civil, de dresser une carte de l'empire, de creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus grands vaisseaux, de dessécher les marais Pomptins qui rendoient le Latium malsain, de couper l'isthme de Corinthe pour réunir la mer Égée & la mer Ionienne, & de rebâtir Corinthe & Carthage.

Il multiplioit les récompenses.

Afin d'avoir plus de places à donner, il porta le nombre des préteurs à seize; & celui des questeurs à quarante. Il institua deux nouveaux édiles, qu'il nomma *céréales*, parce qu'ils devoient

voient avoir l'inspection sur les bléds. Il accorda les ornements consulaires à dix anciens préteurs : récompense qui dédommageoit du consulat ceux qui ne l'avoient pas obtenu, quoiqu'ils eussent des titres pour y prétendre ; & ce qui ne s'étoit pas pratiqué depuis les rois, il créa de nouveaux patriciens, entre autres Octavius son neveu & Cicéron. Enfin, il introduisit l'usage de faire abdiquer le consulat au bout de quelques mois, afin de pouvoir le conférer à d'autres. En général, il ne laissoit échapper aucune occasion d'accorder des graces. Le consul Fabius Maximus étant mort le dernier décembre, il lui substitua, pour quelques heures, Caninius Rébilus. *Hâtons-nous*, disoit Cicéron, *d'aller faire notre compliment à Caninius, avant qu'il soit sorti de magistrature.* De pareilles nouveautés offensoient le sénat & le peuple, parce qu'elles avilissoient le consulat; mais César, qui vouloit récompenser ses créatures, ne s'assujettissoit pas aux usages.

Le sénat étoit humilié.

Revêtu des premieres magistratures, César paroissoit respecter les privileges des comices. Il n'eut pas les mêmes égards pour ceux du sénat. Il sembloit ne pouvoir cacher son mépris pour ce corps, qui auparavant s'étoit déclaré ouvertement contre lui, & qu'il voyoit alors à ses pieds. Sans daigner le consulter, il portoit des décrets qu'il donnoit pour des sénatus-

conſultes ; & il les ſouſcrivoit des premiers noms de ſénateurs, qui s'offroient à lui.

Le ſénat étoit donc humilié. Les grands, dont autrefois les rois & les peuples recherchoient la protection, n'étoient plus rien par eux-mêmes. Ils n'avoient de crédit, qu'autant qu'ils avoient la faveur de Céſar ; & ils gémiſſoient en ſecret, quand ils conſidéroient la révolution qui les précipitoit aux pieds d'un ſeul homme.

Le peuple ne croyoit pas avoir rien perdu.

Mais le peuple, depuis long-temps vendu aux grands, ne s'appercevoit pas que ſon ſort eût empiré. Il regardoit le dictateur comme ſon ouvrage. Il s'applaudiſſoit d'avoir remis l'adminiſtration entre les mains d'un magiſtrat qui étoit à lui. En l'élevant, il paroiſſoit avoir recouvré la ſupériorité. Il jouiſſoit de l'humiliation du ſénat, & il croyoit n'avoir rien perdu lui-même, parce qu'on ne l'avoit pas encore privé du droit de s'aſſembler. Séduit d'ailleurs par les exploits de Céſar, il ſembloit n'ouvrir les yeux que pour voir ce qu'il y avoit de grand dans ce grand homme ; & ſans ſe précautionner contre la tyrannie, il ſe livroit avec le même enthouſiaſme, avec lequel il défendoit autrefois ſa liberté. Cependant le dictateur, qui ne négligeoit aucun moyen de plaire au peuple, ſe l'attachoit tous les jours par de nouvelles largeſſes : il l'entretenoit dans l'abondance, il l'occupoit de ſpectacles, & il l'accoutumoit à

lui abandonner peu-à-peu tous les soins du gouvernement.

Il n'étoit plus possible de rétablir le gouvernement républicain.

Dans cette disposition des esprits, on ne pouvoit, plus se flatter de rétablir la république, dont les fondements étoient ébranlés depuis si long-temps. César pouvoit périr: mais il étoit facile de prévoir que de nouvelles guerres civiles seroient les jeux funebres qui lui étoient préparés. Les Romains devoient combattre pour le choix d'un maître, lorsqu'ils n'en auroient plus; parce que dans la corruption où se trouvoient les mœurs, la ressource des grands étoit dans la domination; & celle du peuple, dans la servitude.

Conjuration contre César.

Cependant des républicains, plus zélés qu'éclairés, jugerent que la tyrannie devoit cesser à la mort du tyran, & ils formerent une conjuration contre César. Les uns, tels que M. Brutus, croyoient s'armer pour la patrie: les autres, tels que C. Cassius, ne songeoient qu'à venger des injures personnelles. C'étoient des hommes que le dictateur combloit de bienfaits: plusieurs avoient toujours été attachés à son parti: quelques-uns avoient la plus grande part à sa confiance, & il se livroit à eux sans précaution. Il avoit cassé sa garde, jugeant qu'il vaut mieux mourir une fois, que de craindre toujours la mort.

Il aspire à la royauté, & il est assassiné.

Tel est le pouvoir des mots. On avoit réuni toute la souveraineté dans la personne du dictateur. Cependant, comme si quelque chose eût

manqué à sa puissance, il desiroit le titre de roi; & les Romains, qui ne lui refusoient que ce titre, croyoient conserver encore quelque liberté, tant qu'ils ne le lui accorderoient pas. Lorsque ceux qui vouloient le flatter ou le perdre, tenterent de mettre le diadême sur sa tête, ils ne firent qu'exciter l'indignation du peuple.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Plusieurs tentatives inutiles ne les rebuterent pas. César, voulant venger la défaite de Crassus, se proposoit de porter la guerre en orient. Ses partisans assurerent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles, que les Parthes ne seroient vaincus que par un roi. En conséquence, ils imaginerent, qu'en bornant César à n'être que dictateur par rapport à Rome & à l'Italie, on pourroit le déclarer roi par rapport aux autres provinces. Ils convinrent avec lui d'en faire la proposition au sénat, & il le convoqua pour les ides de Mars, c'est-à-dire, le quinze. Le bruit se répandoit donc qu'il aspiroit à la royauté. Les conjurés, saisissant ce moment qui paroissoit les assurer de l'approbation du peuple, l'assaillirent au milieu du sénat, & lui porterent vingt-trois coups de poignard. Ainsi périt ce grand homme, dans la cinquante-sixieme année de son âge.

Effet que produit sa mort.

A la vue de ses assassins, qui entreprennent de se justifier, les sénateurs reculent d'effroi. Sans les écouter, ils se dispersent à l'instant, &

portent de tous côtés les regrets, la crainte ou l'horreur, suivant les sentiments qui les agitent. Les conjurés, qui n'ont pu les arrêter, se jettent après eux dans les rues. Les poignards encore sanglants à la main, ils crient qu'ils ont tué le roi de Rome. Ils parlent d'un tyran aimé, comme on eût parlé autrefois d'un tyran odieux; & bientôt ils sont effrayés eux-mêmes, lorsqu'ils considerent la consternation qu'ils répandent. Reconnoissant alors, mais trop tard, qu'ils ont mal jugé des dispositions du peuple, ils se retirent dans le Capitole; & pour se mettre en garde contre des citoyens, qu'ils avoient cru sauver, ils arment une troupe de gladiateurs.





CHAPITRE III.

Marc-Antoine & Caïus Octavius.

Il s'agit de décider si les conjurés seront punis ou récompensés.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Les amis de César, qui s'étoient d'abord cachés, parurent en public, aussitôt qu'on les eut avertis des dispositions du peuple. M. Emilius Lépidus, général de la cavalerie, alla se mettre à la tête d'une légion, qu'il amena dans le champ de Mars; & Antoine, alors consul, se saisit de l'argent & des papiers du dictateur.

Ambitieux l'un & l'autre, ils méditoient de nouveaux troubles, & la mort de César à venger n'étoit pour eux qu'un prétexte. Ils s'assuroient secrétement de tous les partisans de ce grand homme: mais avant de se montrer à leur tête, ils croyoient devoir sonder le sénat, & s'autoriser des résolutions qu'ils lui feroient prendre. Antoine le convoqua.

Quelque intérêt qu'eussent les conjurés à s'y trouver, aucun d'eux n'y osa venir. Il s'agissoit de décider, si on les puniroit, ou si on les récompenseroit: question qu'on ne pouvoit résoudre, qu'après avoir examiné,

ſi Céſar avoit été un tyran ou un magiſtrat légitime.

Si Céſar avoit été un magiſtrat légitime, il falloit ratifier tout ce qu'il avoit fait, & les conjurés méritoient d'être punis. Ils méritoient, au contraire, des récompenſes, ſi Céſar avoit été un tyran ; & ce qui ne pouvoit s'exécuter ſans donner lieu à des troubles, c'eſt qu'alors il falloit caſſer toutes les ordonnances du dictateur, dépoſer tous les magiſtrats qu'il avoit nommés, & révoquer tous les gouverneurs auxquels il avoit donné des provinces. Enfin, il falloit encore traîner ignominieuſement dans les rues le corps de Céſar, & le jeter enſuite dans le Tibre : ſpectacle qui n'auroit pas manqué de révolter le peuple.

Ces conſidérations, qui ne permettoient pas de flétrir la mémoire de Céſar, furent le ſujet des repréſentations que fit Antoine, & il jouiſſoit de l'embarras où il jetoit les ſénateurs. Il lui importoit peu que les conjurés fuſſent déclarés innocents ou coupables. Pour avoir un prétexte de les pourſuivre tôt ou tard, il lui ſuffiſoit que Céſar ne fût pas déclaré tyran ; & il ne méditoit leur perte, qu'autant qu'elle ſeroit pour lui un moyen de s'élever.

Jamais le ſénat n'avoit eu à délibérer ſur une matiere ſi importante & ſi délicate. Il n'y étoit point préparé, & cependant la choſe deman- Embarras des ſénateurs.

doit une décision prompte. Les sénateurs, assemblés tumultuairement, n'avoient pas eu le temps de se concerter. Ils se défioient mutuellement les uns des autres; & quoiqu'il n'y eût que deux partis, on les discernoit si peu, qu'on ne savoit à qui donner sa confiance. Parmi les républicains zélés, quelques-uns avoient le courage de rendre des actions de graces aux conjurés : ils demandoient même qu'on leur décernât des récompenses. Mais le plus grand nombre paroissoit intimidé, lorsqu'ils considéroient les bras prêts à s'armer pour venger la mort du dictateur. Enfin plusieurs avoient intérêt que les actes de César fussent confirmés, parce qu'autrement ils auroient perdu les magistratures ou les gouvernements qu'ils tenoient de lui.

Décret du sénat.

Dans cette confusion, le sénat, pour contenter tous les partis, fit un décret, qui supposoit que César avoit été tout-à-la fois un tyran & un magistrat légitime. Un tyran, parce qu'on arrêta que les conjurés ne seroient pas poursuivis : un magistrat légitime, parce qu'on ordonna que ses réglements seroient ratifiés. On crut tout concilier par cette contradiction. En effet, on concilia tout pour un moment.

Gouvernements donnés aux chefs des conjurés.

On fit ensuite la distribution des gouvernements conformément aux dispositions faites par César. Par-là, les principales provinces furent

données aux chefs des conjurés : à M. Brutus la Macédoine & l'Illyrie, à C. Caſſius la Syrie, à C. Trébonius l'Aſie mineure, à Tillius Cimber la Bithynie, & à Décimus Brutus la Gaule Ciſalpine.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Antoine ne s'oppoſa point aux arrangements pris en leur faveur. Il conſentit même à voir Brutus & Caſſius, & à la modération avec laquelle il ſe conduiſoit, on auroit cru pouvoir compter ſur la paix. Cette modération néanmoins étoit trop ſuſpecte pour diſſiper toute inquiétude & il ſembloit que le ſénat affectât, pour ſe raſſurer, de louer d'autant plus le conſul, qu'il le craignoit davantage.

On ordonne que le teſtament de Céſar ſoit exécuté, & on lui décerne les honneurs de la ſépulture.

Céſar avoit confié ſon teſtament à Piſon, ſon beau-pere, & Piſon ſe propoſoit d'en faire l'ouverture. Il ne paroiſſoit pas qu'on eût aucun prétexte pour s'y oppoſer. Dès qu'on avoit ratifié tous les actes de Céſar, pouvoit-on lui conteſter la liberté de diſpoſer de ſes biens ? Pluſieurs ſénateurs demandoient néanmoins que ſon teſtament fût ſupprimé : ils craignoient d'y trouver des diſpoſitions capables de ſuſciter de nouvelles querelles. Ils craignoient encore plus l'effet que pouvoit produire le ſpectacle des funérailles, & par cette raiſon, ils auroient voulu le priver des honneurs de la ſépulture. Mais ſi la religion ne permettoit pas de refuſer ces honneurs aux moindres citoyens, les pou-

voit-on refuser au souverain pontife? Après de longues contestations, on les lui décerna, & on consentit que son testament fût exécuté.

Effet que produisent sur le peuple ce testament & ces funérailles.

César adoptoit C. Octavius, petit-fils de sa sœur Julie : il l'instituoit héritier pour la plus grande partie de ses biens : il lui donnoit pour tuteurs plusieurs des conjurés mêmes : il lui substituoit Décimus Brutus : il faisoit enfin des legs au peuple & à chaque citoyen.

Les largesses, dont le peuple étoit l'objet, renouvelloient sa douleur, & sa reconnoissance tournoit en indignation contre les conjurés, lorsque l'appareil des funérailles attira le concours de tous les citoyens. Le corps étoit sur un lit de parade, dans un espece de petit temple, qu'on avoit élevé au milieu de la tribune aux harangues; & Antoine, monté sur cette tribune, alloit prononcer l'oraison funebre du dictateur.

Après avoir fait lire les sénatus-consultes qui décernoient à ce grand homme des honneurs de toute espece, il fit le récit de ses victoires & de ses conquêtes. Il parla de sa clémence, il exagéra toutes ses vertus. *C'est à ces titres*, disoit-il, *que nous avons juré sa personne sacrée & inviolable*, *& voilà nos serments.* Il montroit le corps de César. Alors il étale aux yeux du peuple qui fondoit en larmes, la robe

encore sanglante du dictateur ; & il fait voir, dans une représentation en cire, les vingt-trois coups de poignard qui lui ont été portés. A ce spectacle, le cri de la vengeance se mêle à celui de la douleur : on fait un bûcher de tout ce qui tombe sous la main ; & pendant que les uns jettent dans les flammes ce qu'ils ont de plus précieux, les autres volent aux maisons des conjurés pour les réduire en cendres. Ils furent repoussés.

Les chefs des conjurés sortent de Rome.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Antoine avoit levé le masque. Les conjurés ne pouvoient plus douter qu'il ne méditât leur perte. Embarrassés dans les pieges qu'il leur tendoit, il n'y avoit plus à Rome de sureté pour eux ; & ils voyoient combien ils s'étoient trompés, lorsqu'ils avoient jugé, qu'après la mort du tyran, la liberté se rétabliroit d'elle-même. Décimus Brutus partit pour la Gaule Cisalpine, Trébonius pour l'Asie mineure, & Tillius Cimber pour la Bithynie. Ces provinces, comme nous l'avons vu, leur avoient été assignées. Ils y trouvoient un asyle, & ils pouvoient s'y fortifier.

Mais Brutus & Cassius, alors préteurs, ne pouvoient aller dans leurs gouvernements qu'après que l'année de leur magistrature seroit expirée ; & Brutus, parce qu'il avoit le département de la ville, ne pouvoit pas même s'absenter plus de dix jours. Antoine, qui n'étoit

pas fâché de les éloigner, fit dispenser celui-ci de la loi qui l'obligeoit à résidence; & le sénat, pour colorer leur fuite, leur donna la commission de faire venir d'Asie & de Sicile les bléds nécceffaires à l'approvisionnement de la ville. Ils sortirent alors de Rome. Il semble qu'ils auroient dû passer sur le champ dans leurs gouvernements. Si d'un côté, la chose étoit irréguliere, de l'autre il leur importoit de s'assurer des légions, & de venir promptement au secours de D. Brutus & du sénat. Mais parce qu'ils ne perdirent pas toute espérance de rentrer dans Rome, ils resterent en Italie.

Conduite peu mesurée d'Antoine.

Antoine ne savoit pas comme César aller de dessein en dessein, sans se découvrir. Naturellement emporté, il brusquoit les circonstances; & après avoir fait précipitamment une démarche qui le déceloit, il se voyoit réduit à faire une démarche contraire, pour dissiper des soupçons qu'il ne dissipoit pas. Il n'avoit point encore de parti formé. Cependant plusieurs des conjurés prenoient possession de leurs gouvernements. Il les forçoit à prendre des mesures contre lui, & il forçoit le sénat à faire des vœux pour eux.

Pour gagner la bienveillance du sénat, il fait donner le

Il songea à réparer son imprudence. Quoique devant le peuple, il eût juré de venger la mort de César, il tint dans le sénat un autre langage. Il parla de cette mort, comme d'un accident

qu'on ne devoit attribuer qu'à la colere des dieux. Il dit qu'il falloit enſévelir le paſſé dans l'oubli, & ne penſer déſormais qu'à réunir les eſprits diviſés. Des deux fils de Pompée, Cnéus étoit mort peu après la bataille de Munda; Sextus vivoit encore, & il étoit en Eſpagne où il avoit relevé ſon parti. Antoine propoſa de le rappeller, de lui reſtituer l'équivalent des biens de ſon pere, & même de lui donner le commandement ſur toutes les flottes de la république. Le ſénat applaudit à toutes ces propoſitions, donna un décret en conſéquence; & Sextus, après avoir raſſemblé tout ce qu'il put de vaiſſeaux, vint s'établir à Marſeille, d'où il obſerva les événements.

commandement des flottes à Sextus fils de Pompée.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Il y avoit à Rome un certain Amatius, qui ſe diſoit petit-fils de Marius. A la tête d'une populace ſéditieuſe, il avoit élevé un autel à la mémoire du dictateur, il y faiſoit faire des ſacrifices, & il menaçoit hautement de venger la mort de Céſar. Arrêté par ordre d'Antoine, il fut conduit dans une priſon & étranglé.

Il fait étrangler Amatius.

Dolabella, que Céſar, lorſqu'il ſe propoſoit de paſſer dans l'orient, avoit déſigné pour lui ſuccéder dans le conſulat; avoit en conſéquence pris poſſeſſion de cette magiſtrature. Jaloux de partager avec ſon collegue la bienveillance du ſénat, il renverſa l'autel élevé à Céſar, il diſſipa la populace qui s'attroupoit autour de ce mo-

Dolabella, collegue d'Antoine, acheve de diſſiper les émeutes du peuple.

nument, & il punit de mort les chefs qui l'ameutoient.

Antoine obtient une garde.

Ces voies de fait étoient condamnées par les loix. Cependant le sénat, bien loin de les désaprouver, donnoit au contraire de grands éloges aux consuls, parce qu'il vouloit irriter le peuple contre eux. Antoine, sur-tout, s'exposoit aux reproches d'ingratitude & d'inconstance. Devenu odieux à la multitude, il s'en fit un mérite auprès du sénat. Il feignit de craindre pour ses jours. Il demanda des gardes, & on lui permit de se faire accompagner par quelques soldats vétérans.

Alors il prit pour gardes de vieux soldats & d'anciens officiers, qui avoient servi sous ses ordres dans les armées de César, & il en réunit auprès de lui jusqu'à six mille. C'étoient des hommes, sur la valeur desquels il pouvoit compter. Cependant ils ne se donnoient à lui, que dans l'espérance de venger la mort du dictateur. Il devoit donc perdre leur confiance, s'il ne se déclaroit pas hautement contre les conjurés. Par eux, il étoit maître dans Rome; mais lui-même il dépendoit deux.

Il abolit la dictature. Sa puissance.

Il sembloit qu'il fût condamné à donner des soupçons & à les dissiper tour-à-tour. Lorsqu'il vit que sa garde nombreuse effrayoit les sénateurs, il voulut les rassurer. Dans cette vue, il proposa d'abolir la dictature, & la loi en fut portée dans une assemblée du peuple. En abo-

lissant cette dignité, alors odieuse au sénat dont autrefois elle avoit été la grande ressource, il vouloit faire croire qu'il n'y aspiroit pas. Mais qu'importoit qu'il fût dictateur ou consul ? Appuyé de Lépidus, qu'il avoit fait souverain pontife, & de ses deux freres, dont l'un étoit préteur & l'autre tribun, il disposoit de tout, & sous son nom, César mort regnoit plus despotiquement que César vivant. Parce qu'un sénatus-consulte avoit confirmé tous les réglements du dictateur, Antoine donnoit comme autant de loix tous les réglements qu'il faisoit lui-même. Les ordonnances qu'il vouloit publier, il les avoit trouvées dans les papiers de César. Sous ce prétexte, il faisoit un trafic des immunités, des privileges, des graces de toute espece : il rappelloit les exilés, il aliénoit le domaine de la république, il vendoit, en un mot, aux citoyens, aux peuples, aux rois, tout ce qu'on vouloit acheter. Les sommes immenses qu'il amassoit par cette voie, lui auroient fourni les moyens d'assurer son autorité, si moins prodigue & moins inconsidéré, il avoit su user de ses richesses & de sa puissance.

Il dépouille Brutus & Cassius de leurs gouvernements.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

A peine les deux chefs des conjurés furent sortis de Rome, qu'il fit donner à Dolabella le gouvernement de Syrie, & il obtint pour lui celui de Macédoine. Brutus & Cassius furent dépouillés par un plébiscite. Le sénat donna au premier l'île de Crete, & au second la Cy-

rénaïque. Antoine voulut bien qu'on leur accordât ce foible dédommagement. Les choses étoient dans cet état, lorsque C. Octavius vint à Rome, pour recueillir la succession de son grand-oncle.

C. Octavius ose se porter pour héritier de César.

Octavius étoit fils d'un sénateur, nommé Caïus Octavius, qui avoit exercé la préture, & d'Accie fille d'Accius Balbus, qui avoit épousé Julie, sœur de César. Il étoit depuis six mois à Apollonie, pour achever dans cette ville ses études & ses exercices, lorsqu'il apprit la mort du dictateur. Tout paroissoit lui défendre de penser à faire valoir ses prétentions. Il n'avoit que dix-huit ans. A cet âge pouvoit-il se flatter de devenir tout-à-coup le chef d'un parti assez puissant, pour s'élever malgré le sénat qui favorisoit les conjurés, & malgré Antoine qui avoit déja en quelque sorte usurpé la tyrannie? Si en arrivant en Italie, il n'étoit pas respecté des deux partis qui divisoient la république, s'il ne les forçoit pas l'un & l'autre à le ménager, il etoit perdu sans ressource. Son sort dépendoit du succès de sa premiere démarche.

Ses amis, qui ne considéroient que les dangers auxquels il s'exposoit, jugeoient qu'il n'y avoit de sureté pour lui que dans une vie obscure. Octavius fut plus hardi, parce qu'il étoit ambitieux, & peut être aussi parce qu'il n'avoit

que

que dix-huit ans. Non-seulement, il osa se porter pour héritier de César, il se proposa encore de le venger; & il ne désespéra pas de s'élever à la même puissance. Il manquoit de valeur. Peut-être l'ignoroit-il : mais il se sentoit de l'audace; & il en avoit d'autant plus, que son inexpérience ne lui permettoit pas de prévoir les obstacles qu'il auroit à surmonter.

En arrivant en Italie, il se trouve à la tête d'un parti.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Il se hâta de passer en Italie. Cependant il étoit si peu assuré de la disposition des esprits, qu'il évita d'aborder à Brindes : il débarqua à quelque distance de cette ville, & il envoya reconnoître s'il pouvoit y entrer sans danger. Mais aussitôt que les soldats, qui étoient en garnison dans cette place, eurent appris son arrivée, ils sortirent au devant de lui. C'étoient des vétérans qui avoient servi sous son oncle. Ils l'introduisirent dans Brindes, & ils l'en rendirent maître en quelque sorte.

A ce premier succès, l'entreprise d'Octavius commençoit à n'être plus aussi téméraire, qu'elle avoit pu le paroître. Il jugea, sans doute, que l'exemple, donné par les soldats de Brindes, deviendroit contagieux. Il vit donc que le nom de César lui donneroit des armées. Dès-lors, quoiqu'il ne fût pas encore autorisé à porter ce nom, il le prit, & il se fit appeller *C. Julius*

Cæsar Octavianus. Je continuerai de le nommer Octavius.

Il partit de Brindes pour se rendre à Rome. Sur sa route, il fut accueilli des parents, des affranchis de son oncle, & des vétérans, à qui le dictateur avoit donné des terres. Tous demandoient à venger la mort de César: tous se plaignoient d'Antoine, qui avoit ménagé les meurtriers: & ils paroissoient chercher un chef dans ce jeune homme que leur général avoit jugé digne de porter son nom. Octavius flatta leurs espérances; mais sans se compromettre. Avant de se déclarer ouvertement, il vouloit tout observer: il sentoit la nécessité de régler ses démarches sur les circonstances où il se trouveroit.

En traversant la Campanie, il vit Cicéron, qui étoit alors à une de ses campagnes près de Cumes. Il songeoit à ménager cet orateur, qui de son côté cherchoit un appui contre Antoine. Cicéron se lia avec lui. Flatté des avances d'Octavius, qui l'appelloit son pere, & qui disoit ne vouloir se conduire que d'après ses conseils, il ne voulut rien prévoir, & il résolut de l'appuyer de tout son crédit.

Enfin, lorsqu'Octavius approchoit de Rome, il vit arriver au devant de lui plusieurs magistrats & une partie du peuple. De tous ceux qui avoient été attachés à César, Antoine

fut le seul qui ne témoigna aucun empressement de voir le fils de son général. Il ne daigna pas même lui envoyer un de ses gens. Quoique cette conduite pût être mal interprétée, Octavius n'en parut point offensé. Au contraire, il excusoit Antoine, disant qu'à son âge, il étoit fait pour prévenir le premier magistrat de la république.

Parti qui lui étoit contraire.

Pour être autorisé à porter le nom de son oncle, il falloit qu'il se présentât devant le préteur, & qu'il fît enregistrer solemnellement la déclaration, par laquelle il acceptoit l'adoption de César. C'est ce qu'il fit dès le lendemain de son arrivée à Rome. Cet acte sembloit lui faire un devoir de poursuivre les meurtriers de son pere. Cependant le sénat leur avoit accordé une amnistie. Antoine y avoit donné son consentement. S'il ne vouloit pas lui-même venger le dictateur, il ne souffriroit pas qu'un autre le vengeât. Enfin plusieurs des conjurés se fortifioient dans leurs gouvernements; & D. Brutus, qui étoit dans la Gaule Cisalpine, paroissoit devoir commander à toute l'Italie. Voilà le parti qu'Octavius avoit à combattre. Ses amis en étoient effrayés. Mais il auroit cru se deshonorer, s'il eût renoncé par crainte à une adoption, qui lui étoit si glorieuse. C'est pourquoi il ne balança pas. S'il eût hésité, l'empressement de ceux qui venoient à lui, se fût ra-

lenti : en se hâtant, il enflammoit leur zele de plus en plus.

Ce parti n'étoit pas aussi redoutable qu'il le paroissoit.

D'ailleurs ses ennemis n'étoient pas aussi redoutables qu'ils le paroissoient. Le sénat, foible par lui-même, devoit ménager Octavius, dès qu'Octavius auroit un parti puissant. Antoine aliénoit ceux qui lui étoient le plus dévoués, s'il se déclaroit ouvertement contre le fils de César. D. Brutus pouvoit peu compter sur ses soldats, parce qu'ils avoient servi sous le dictateur. Cimber & Trébonius étoient trop loin pour venir à son secours. Enfin les meilleures troupes de la république demandoient la mort des conjurés, ou plutôt c'étoit un prétexte pour elles d'allumer une guerre civile, & elles n'attendoient que le moment d'être conduites à Rome. Dans de pareilles circonstances, si Octavius savoit se conduire, tout devenoit favorable à son ambition; mais les fautes d'Antoine le serviront encore mieux.

Entrevue d'Octavius & d'Antoine.

Octavius, après avoir fait enregistrer sa déclaration, alla sur le champ voir Antoine. Il le remercia d'abord de son attachement pour la mémoire du dictateur, & de l'éloge qu'il en avoit fait. Il se plaignit ensuite du consentement qu'il avoit donné à l'amnistie accordée aux conjurés. Il ne lui dissimula pas qu'il se proposoit de les poursuivre : il le pressa de se joindre à lui : il le pria de ne pas au moins s'opposer à ses desseins. Enfin il lui demanda, en

qualité d'héritier l'argent qui avoit été trouvé chez César, & dont il avoit besoin pour s'acquiter envers le peuple.

Plus les projets de ce jeune homme étoient hardis, moins Antoine le croyoit capable de les soutenir: il ne vit en lui qu'un téméraire. Il lui répondit qu'il s'étoit trompé, s'il se flattoit de succéder un jour à la puissance du dictateur. Il lui peignit les dangers, auxquels il s'exposoit; & il lui conseilla de sacrifier ses ressentiments au bien public & à sa propre sureté. Quant à l'argent, il le lui refusa, sous prétexte que c'étoit l'argent même de la république, dont César s'étoit emparé.

Octavius, qui veut acquiter les legs de son grand oncle, est traversé par Antoine.

Octavius fut outré de ce refus. Il voyoit que le motif du consul étoit de le priver de la faveur du peuple, en lui ôtant les moyens de l'acheter. Il se hâta de mettre en vente les terres & les maisons de César; déclarant qu'il n'avoit accepté la succession, que pour acquiter les legs portés par le testament. Mais la plus grande partie de ces effets furent réclamés, ou comme ayant été usurpés sur l'état, ou comme ayant été enlevés à des particuliers; & pour donner plus de force à ces oppositions, Antoine, qui les avoit suscitées lui-même, fit rendre par le sénat un décret, qui ordonnoit des recherches sur l'administration des deniers publics pendant la dictature. Octavius opposoit à ce

décret celui qui ratifioit les actes de César. Il prouvoit d'ailleurs par des contrats l'acquisition légitime des biens, qui lui étoient contestés. Tout cela le jetoit dans des longues procédures, & ne lui permettoit pas de remplir si tôt ses engagements envers le peuple. C'est ce qu'on vouloit. Il sut tirer avantage de la situation, dans laquelle on croyoit l'avoir embarrassé. Il vendit son patrimoine pour acquiter une partie des legs: il se plaignit d'Antoine, qui l'avoit mis dans l'impuissance de les acquiter entiérement; & le peuple, qui applaudissoit à sa libéralité, se déclara ouvertement contre le consul.

La garde d'Antoine désapprouve les difficultés qu'il fait à Octavius.

Nous avons vu que le sénat avoit ordonné que la chaire & la couronne de César seroient à perpétuité placées dans tous les spectacles. En conséquence de ce décret, Octavius les fit porter aux jeux que donnoit Critonius, alors édile. Critonius refusa de les recevoir, & Antoine défendit même à Octavius de les mettre aux jeux qu'il devoit donner lui-même. Mais cette défense déplut au peuple. Elle souleva même contre le consul jusqu'à ses propres gardes. Ils menacerent de l'abandonner, s'il continuoit de persécuter le fils de César.

Elle les réconcilie. Antoine obtient

Forcé à se justifier, Antoine dissimula. Il consentit à se réconcilier avec Octavius; & les chefs de sa garde les ayant rapprochés, ils se

promirent l'un à l'autre d'agir désormais de concert, & de s'aider mutuellement de leur crédit. En effet, ils se réunirent pour enlever la Gaule Cisalpine à D. Brutus. Le consul, qui vouloit ce gouvernement dans l'espérance de se rendre maître de l'Italie, sut persuader à Octavius de contribuer à le lui procurer. Envain le sénat s'y opposoit: la proposition fut faite au peuple, qui l'agréa, & qui donna la Macédoine à C. Antonius, frere d'Antoine.

la Gaule Cisalpine.

Pour partager la faveur, César s'unit à Pompée qu'il vouloit perdre. C'est ainsi qu'Antoine auroit dû se conduire avec Octavius. S'il lui eût facilité les moyens de s'acquiter envers le peuple, il eût été comme lui l'objet de la reconnoissance; & il se fût attaché tous les partisans de ce jeune homme, s'il eût affiché le même amour pour la mémoire de César, & le même desir de le venger. Un même intérêt les invitoit à se réunir, puisqu'ils avoient pour ennemis, l'un & l'autre, les conjurés & le sénat. Antoine ne devoit donc point craindre de partager l'autorité avec Octavius. Au contraire, en ne formant avec lui qu'un parti, il pouvoit espérer d'en devenir le seul chef. Octavius, si habile dans les intrigues, étoit sans experience à la guerre, il manquoit même de courage. Antoine avoit servi en Syrie sous Gabinius. C'est lui qui avoit rétabli Ptolémée Aulete sur le trône d'Egypte. Il commença, dans cette guerre, à s'attacher les soldats, dont il mérita l'estime. De puis il se distingua

Pour perdre Octavius, Antoine devoit s'unir à lui.

toujours dans les armées de César. Il eut la plus grande part à la confiance de ce général ; & on le regardoit, avec raison, comme un excellent capitaine. On peut donc présumer, qu'en paroissant partager le commandement, il auroit en effet commandé seul. Dès lors, il auroit cessé d'avoir un concurrent dans Octavius.

Antoine se brouille avec Octavius.

Plus soldat que politique, Antoine se crut déja maître de l'Italie, parce qu'un plébiscite lui donnoit le gouvernement de la Gaule Cisalpine : gouvernement qu'il n'avoit pas encore, & qu'il falloit conquérir. Il ménagea si peu Octavius, qu'il menaça de le punir, s'il continuoit de corrompre le peuple par des largesses. Parce qu'il l'avoit d'abord méprisé, il n'imaginoit pas le devoir craindre. Il ne considéroit pas qu'il irritoit le peuple, en condamnant les libéralités qu'on lui faisoit ; & qu'en persécutant le fils d'un homme, auquel lui-même il devoit tout, il révoltoit contre son ingratitude tous ceux qui avoient servi sous le dictateur. C'est ainsi qu'il aliénoit ses partisans, & qu'il les forçoit de s'attacher à son rival.

Octavius rend Antoine suspect à tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de César.

Octavius, plus habile, tiroit avantage de toutes les fausses démarches d'Antoine. Il excita contre lui le ressentiment du peuple. Il l'exposa à l'indignation des colonies, que César avoit établies dans l'Italie. Il lui enleva

même la confiance d'un grand nombre d'officiers & de soldats qui servoient dans sa garde. Il envoyoit de tous côtés des émissaires, qui répandoient des soupçons sur la conduite équivoque du consul. En un mot, il travailloit sourdement à le rendre odieux à tous ceux à qui la mémoire de César étoit chere.

Nouvelle réconciliation peu sincere de ces deux hommes.

Antoine fut encore obligé d'avoir une explication avec les principaux officiers de sa garde. Ils lui répréfenterent qu'il se perdoit, & qu'il les perdoit eux-mêmes par ses dissentions continuelles avec Octavius; que son salut & le leur étoient attachés à la perte des conjurés; que c'étoit-là l'unique motif des engagements, qu'ils avoient contractés avec lui; & que mettant de côté tout autre intérêt, il devoit s'unir sincérement avec Octavius, pour tirer vengeance des assassins de César. Ces représentations produisirent une réconciliation, aussi peu sincere que la premiere. Antoine cependant auroit pu juger que sa conduite lui faisoit perdre toute considération dans son parti.

Si Octavius n'eût pas eu Antoine pour concurrent, il seroit parvenu plus difficilement à l'empire.

Il venoit à peine de se réconcilier, qu'il accusa Octavius de l'avoir voulu faire assassiner. On ne sait pas, s'il y avoit quelque fondement à cette accusation. Octavius s'en défendit, comme d'une calomnie. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Cicéron dit que les honnêtes gens croyoient la chose, & l'approuvoient.

Quoi qu'il en soit, si Octavius se fût enlevé ce concurrent, il seroit parvenu plus difficilement à l'empire : je doute même qu'il y fût parvenu. Seul à la tête d'un parti, auroit-il à son âge inspiré la confiance aux soldats ? S'il l'eût d'abord inspirée, auroit-il soutenu cette confiance par sa capacité & par son courage? Son parti n'avoit-il pas besoin d'un capitaine expérimenté, pour l'opposer à Brutus, à Cassius & aux autres chefs des conjurés? C'est Antoine qui vaincra pour Octavius, & il lui laissera recueillir le fruit de la victoire. Il l'a rendu cher à ceux qui s'intéressent à la mémoire de Cesar, il va bientôt le rendre nécessaire au sénat; & il aura tout-à-la fois, pour ennemis, les conjurés, le sénat & Octavius.

Brutus & Cassius quittent l'Italie.

Comme l'Italie étoit menacée d'une guerre civile, Brutus & Cassius en sortirent. Ils partirent pour l'orient, dans le dessein de recouvrer les gouvernements qui leur avoient été enlevés. Ils désespérerent enfin de rentrer dans Rome avec quelque autorité, & ils reconnurent qu'il ne leur restoit d'autre ressource, que d'opposer la force à la force.

Antoine & Octavius arment.

Av. J. C. 44 de Rome 710.

Il y avoit dans la Macédoine six légions, que César avoit destinées à la guerre contre les Parthes. Antoine en céda une à Dolabella qui partit pour la Syrie, & il fit venir les autres à Brindes. Lorsqu'il sut qu'elles y étoient

arrivées, il alla se mettre à leur tête. On craignoit son retour. On ne doutoit pas qu'il ne se rendît maître du gouvernement, & que même il ne fît périr tous ceux qui lui étoient contraires. Il en avoit fait la menace. Octavius, qui avoit tout à redouter, leva dix mille hommes dans la Campanie, les conduisit à Rome à la sollicitation de Cicéron, prévint l'arrivée du consul, & se montra au peuple, comme le défenseur de la patrie contre un tyran qui menaçoit de l'opprimer.

Octavius est abandonné de la plus grande partie de ses troupes.

Mais ses soldats étoient des vétérans, auxquels le dictateur avoit donné des établissements, & qui croyoient avoir pris les armes pour le venger. Lorsqu'ils apprirent qu'on se proposoit de les faire marcher contre Antoine, autrefois leur géneral, & actuellement consul, ils déclarerent qu'ils ne marcheroient pas. Ils se retirerent sous divers prétextes, & Octavius qui n'avoit point de droit sur eux, n'en put retenir que trois mille. Avec si peu de forces, il ne jugea pas devoir attendre Antoine. Il sortit de Rome, & il alla du côté de Ravenne.

Antoine est au moment d'être abandonné des siennes.

Les troupes, qu'Antoine avoit fait venir à Brindes, se plaignoient qu'il eût laissé jusqu'alors la mort de César sans vengeance. Il augmenta bientôt leur mécontentement par une sévérité déplacée, & il se vit au moment d'en

être abandonné. Déja elles se prêtoient aux sollicitations d'Octavius, qui les invitoit, par ses émissaires, à passer dans son parti. Antoine sentit alors la nécessité de les traiter avec moins de rigueur. Il songea à les ramener; & lorsqu'il crut y avoir réussi, il vint à Rome à la tête d'une legion, pendant que les autres se rendoient à Rimini, le long de la mer Adriatique.

Octavius lui débauche deux légions.

Tout trembloit devant Antoine, qui commandoit dans Rome, comme dans un camp, lorsqu'il apprit qu'Octavius, qui avoit levé de nouvelles troupes, venoit de lui débaucher deux légions. Il lui importoit de prévenir la défection des autres. Il laissa donc Rome, & il partit pour aller se mettre à la tête du reste de ses troupes. Le sénat crut alors devoir son salut à Octavius, qui avoit armé sans titre & contre un consul. Tel étoit donc l'état de la république: les soldats se vendoient aux chefs, qui les vouloient acheter, & la puissance étoit aux plus audacieux.

Assemblée du sénat où Cicéron parle contre Antoine & pour Octavius.

Le consulat d'Antoine alloit expirer: car on étoit au mois de Décembre. Les tribuns ayant convoqué le sénat, proposerent de charger les consuls désignés, C. Vibius Pansa & A. Hirtius, de pourvoir à ce que le sénat pût se tenir surement le premier Janvier, & ils inviterent les sénateurs à voir ce quil conviendroit de mettre alors en délibération.

Cicéron, qui prit la parole, attaqua personnellement Antoine, qu'il représenta comme ennemi de la république. Il applaudit au courage de Décimus, qui se préparoit à se maintenir dans la Gaule Cisalpine; & il donna, surtout, de grands éloges au jeune Octavius, qui avoit sauvé le sénat des fureurs du consul. Il conclut à porter le premier Janvier un décret, pour approuver tout ce qu'Octavius & Décimus avoient fait contre Antoine, pour autoriser tout ce qu'ils feroient dans la suite, & pour leur décerner des récompenses à eux & à leurs troupes. Cet avis passa.

Antoine, outre sa garde, avoit trois légions. Décimus en avoit un égal nombre, & Octavius cinq. C'est Octavius qui offroit lui même ses services au sénat. Il lui avoit écrit à cet effet. Il avoit besoin d'un titre, & pour l'obtenir du sénat même, il refusa celui de propréteur que ses soldats voulurent lui donner. Le sénat, trompé par cette modération apparente, s'applaudissoit de voir la division dans le parti contraire aux conjurés. Il croyoit d'ailleurs pouvoir compter sur la soumission d'un jeune homme, qu'il jugeoit n'avoir pas assez d'expérience pour se maintenir par lui-même. Enfin Cicéron acheva de le décider, parce qu'il se rendit caution pour Octavius, *j'assure, je garantis, qu'Octavius sera toujours tel qu'il se montre aujourd'hui, & que nous pouvons desirer.*

Décret du sénat en faveur d'Octavius.

Av. J. C. 43 de Rome 711.

En conséquence, le premier Janvier, Octavius obtint un sénatus-consulte, qui promettoit à ses soldats de l'argent & des établissements ; & qui lui donnoit à lui-même le titre de propréteur, l'entrée au sénat, & le privilege d'aspirer au consulat, dix ans avant l'âge porté par les loix. Devenu par ce décret magistrat de la république, il joignit ses troupes à celles des consuls Hirtius & Pansa ; & on vit le fils de César marcher, sous les enseignes de ses ennemis, au secours d'un des assassins de son pere.

Après deux combats, Antoine est forcé de passer dans la Gaule Transalpine.

Il paroît que Décimus avoit peu de capacité & même peu de courage. Poussé vivement par Antoine, il venoit de s'enfermer dans Modene, lorsque l'armée du sénat arriva dans la Gaule Cisalpine. Il y eut deux actions. Dans la premiere, Pansa reçut une blessure mortelle : d'ailleurs la perte fut à peu-près égale des deux côtés. Dans la seconde, Antoine auroit été entiérement défait, si Hirtius n'eût pas été tué. Affoibli par les pertes qu'il venoit de faire, il leva le siege de Modene, & prit le chemin de la Gaule Transalpine. Il se flattoit que M. Emilius Lépidus, L. Munacius Plancus & C. Asinius Pollio, trois anciens lieutenants de César, se déclareroient pour lui. Le premier étoit dans la Gaule Narbonnoise, qui faisoit partie de son gouvernement : le second commandoit dans la Gaule, & le troisieme dans l'Espagne ultérieure.

Il ne paroît pas qu'Octavius se soit distingué dans aucun des deux combats. Antoine l'accusa d'avoir fui. Il fut même exposé à des accusations plus odieuses encore. Le bruit courut que, pour s'assurer à lui seul le commandement des armées, il avoit fait assassiner Hirtius, & fait mettre du poison dans la blessure de Pansa. Ces attentats n'ont jamais été prouvés, mais malheureusement le caractère d'Octavius donnoit de la vraisemblance à de pareilles calomnies.

Bruit qui se repand contre Octavius.

En achevant de ruiner le parti d'Antoine, Octavius auroit préparé lui-même sa propre ruine. Aussi ne poursuivit-il pas ce général. Il laissa même passer un de ses lieutenants, qui étoit à la tête de trois légions, & il lui permit de l'aller joindre. Ce lieutenant étoit P. Ventidius, dont nous aurons occasion de parler.

Il ne veut pas ruiner le parti d'Antoine.

Après la retraite d'Antoine, le sénat regarda la guerre comme finie. Jugeant ce général sans ressource, il le déclara ennemi public, & il nomma une commission pour prendre connoissance de la conduite qu'il avoit tenue dans son consulat. Il donna le commandement de l'armée à Décimus, il saisit un prétexte pour lui décerner le triomphe, & il ne fit rien pour Octavius. Au contraire, il tenta de lui débaucher ses troupes, ou de le forcer à les licencier.

Le sénat croit la guerre finie.

Pendant qu'Octavius recherche Antoine, il demande le consulat que le sénat lui refuse.

Octavius dissimula. Il ménageoit tout-à-la fois Antoine & le sénat, attendant des conjonctures le moment favorable à son ambition. Pendant qu'il faisoit des démarches pour se réconcilier avec Antoine, il demanda le consulat. S'il l'obtenoit, il donnoit à sa cause l'appui de l'autorité publique : s'il ne l'obtenoit pas, il jugeoit que ses troupes, déja mécontentes, parce qu'on ne leur avoit pas donné l'argent qui leur avoit été promis, seroient irritées du refus du sénat, & qu'elles en seroient plus portées à la soutenir dans tout ce qu'il oseroit entreprendre.

De la part d'Octavius, la demande du consulat étoit tout-à-fait irréguliere. Comme il n'avoit que dix-neuf ans, il avoit encore quelques années à attendre, avant de pouvoir se prévaloir du privilege qui lui avoit été accordé (*). D'ailleurs, il n'avoit été ni préteur, ni même questeur. Mais en demandant le consulat, il invitoit Cicéron à le demander avec lui; l'assurant qu'il se contenteroit du simple titre, qu'il lui laisseroit toute l'autorité, & qu'il ne recherchoit cette magistrature, que pour avoir une occasion de mettre bas les armes. L'orateur, toujours foible lorsqu'on le flattoit, don-

(*) Dans la regle il falloit avoir plus de quarante ans pour être consul.

ne

ma dans le piege. Il ne crut pas néanmoins devoir aspirer lui-même ouvertement au consulat : il se désigna seulement d'une maniere indirecte. Il proposa de donner pour collegue au jeune consul, un gouverneur qui fût capable de le diriger. On rit de sa simplicité. On n'avoit garde d'élever à la premiere magistrature un jeune ambitieux, qui avoit à venger la mort de César, & à qui cette vengeance pouvoit ouvrir le chemin à la tyrannie.

Antoine, qui avoit passé les Alpes, les repasse à la tête de dix-sept légions.

Antoine avoit alors passé les Alpes. Il eût péri, s'il eût eu moins de courage, & si, par son exemple, il n'eût pas appris à ses soldats à supporter la disette & la fatigue. Quoique livré à ses passions, il étoit sobre, comme intempérant, suivant les circonstances; & s'il devenoit vicieux, lorsque la fortune lui étoit favorable, il paroissoit grand, lorsqu'elle lui étoit contraire.

Il fut joint par Ventidius, quand il descendoit dans les Gaules; & il alla camper aux environs de Fréjus, assez près du camp de Lépidus. Ce général, qui feignoit d'être dévoué au sénat, affecta de se refuser à toute négociation: mais il ne parut prendre aucune mesure contre ses troupes, dont une grande partie, qui avoit servi sous César, étoit portée pour Antoine; & les deux armées se réunirent. Il écrivit au sénat, comme pour se justifier, que cette réu-

nion s'étoit faite malgré lui, & qu'il y avoit été forcé par la révolte de ses soldats: soit que la chose fût ainsi, soit que cette violence eût été concertée entre les deux généraux. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Antoine se l'associa dans le commandement: il lui en laissa du moins les marques extérieures. Ayant ensuite été joint par Plancus & par Pollio, il repassa les Alpes: il avoit alors dix-sept légions.

Octavius est élu consul.

Le sénat déclara Lépidus ennemi public. Cependant sans forces contre l'armée qui le menaçoit, il se vit dans la nécessité de recourir à Octavius auquel il continuoit de refuser le consulat. Octavius s'approcha de Rome à la tête de ses troupes. Il ne fut plus possible de lui rien refuser. On lui ouvrit les portes: il se saisit du trésor public: il le distribua à ses soldats: il se fit élire consul, &, comme il n'avoit plus besoin de Cicéron, il prit pour collegue Q. Pédius, un de ses parents, & héritier en partie du dictateur.

Il poursuit les meurtriers de César.

Revêtu de l'autorité publique, il fit confirmer son adoption dans une assemblée des curies. Il poursuivit juridiquement les meurtriers de son pere; & afin de pouvoir comprendre dans cette recherche un plus grand nombre de citoyens, la loi portoit qu'on informeroit contre tous les complices. Sextus Pompéius, qui n'avoit pas même eu connoissance de la conjuration, fut condamné, comme les autres, à l'exil & à la confiscation des biens.

Chargé de la guerre contre Antoine, Octavius, qui feignoit de prendre encore les ordres du sénat, partit en apparence pour remplir cette commission : mais il n'avoit plus besoin que d'une entrevue pour terminer la négociation qu'il traitoit depuis quelque temps, & on n'ignora pas long-temps ses vrais desseins. A peine fut-il hors de Rome, que Pédius, son collegue, proposa de révoquer les décrets portés contre Antoine & contre Lépidus. Le sénat obéit.

Il fait révoquer les décrets contre Antoine & contre Lépidus.

Hors d'état de se défendre tout-à-la fois contre le consul & contre Antoine, Décimus voulut passer dans la Macédoine où étoit alors M. Brutus. Mais ayant été abandonné de ses troupes, il tomba entre les mains de ses ennemis, & on lui coupa la tête. Cette victime, qu'Antoine immoloit aux manes de César, fut comme le préliminaire de sa réconciliation avec Octavius, qui lui fit faire des remerciements.

Mort de Décimus Brutus.

Ils choisirent, pour le lieu de leurs conférences, une île du Panaro entre Bologne & Modene ; & ils s'y rendirent chacun de leur côté, après que Lépidus, qui s'y transporta le premier, eut reconnu qu'il n'y avoit point d'embûches à craindre ni pour l'un ni pour l'autre. Toujours ennemis, ils ne s'estimoient pas assez pour se rapprocher avec confiance.

Octavius, Antoine & Lépidus, sous le titre de triumvirs, s'arrogent toute l'autorité.

Av. J. C. 43
de Rome 711

Ces trois hommes conférerent dans cette île, pendant trois jours, à la vue de leurs gardes & de deux armées. Là, sous le titre de triumvirs, ils se saisirent de toute l'autorité, partageant entre eux les provinces & les légions. On laissa la Gaule Narbonnoise & l'Espagne à Lépidus. Antoine joignit à son gouvernement de la Gaule Cisalpine, celui de la Gaule Transalpine. Il ne resta pour Octavius que l'Afrique, où Cornificius commandoit au nom du sénat, & les îles de Sicile & de Sardaigne qui seront bientôt au pouvoir de Sextus Pompéius. Il fut pour lors obligé de se contenter de ce partage. Aucun des triumvirs n'osa s'approprier l'Italie, parce qu'on la regardoit comme la patrie commune, dont ils se disoient les défenseurs. Quant aux provinces orientales, elles étoient au pouvoir des conjurés.

Antoine & Octavius convinrent de marcher incessamment contre les deux chefs, Brutus & Cassius, & de laisser à Rome Lépidus pour y maintenir l'autorité du triumvirat. Afin d'intéresser les soldats dans cette guerre, ils leur destinerent dix-huit des principales villes d'Italie : ils jurerent de leur en abandonner toutes les maisons & tout le territoire.

Ils proscrivent leurs ennemis, leurs

Comme Antoine & Octavius avoient été ennemis, on n'avoit pas pu se déclarer pour l'un sans se déclarer contre l'autre. C'est pourquoi

ils eurent quelques difficultés à s'accorder ſur le choix des victimes qu'ils immoleroient à leur vengeance. Il falloit qu'ils payaſſent réciproquement la tête d'un ennemi, de la tête d'un ami ou d'un parent; & ils firent cet échange, ſans être arrêtés ni par les liens du ſang, ni par l'amitié, ni par la reconnoiſſance: ſentiments qu'ils ne connoiſſoient pas.

parents & leurs amis.

Plus atroces que Sylla, ils violerent les droits les plus ſacrés de la nature; & comme s'ils avoient craint de ne pas montrer aſſez tôt toute leur férocité, ils affecterent d'écrire, à la tête de la liſte des proſcrits, Paulus, frere de Lépidus, L. Céſar, oncle d'Antoine, Plotius, frere de Plancus, Quintius, beau-pere de Pollio, & C. Toranius, tuteur d'Octavius.

Mort de Cicéron.

Av. J. C. 43 de Rome 711.

Cette liſte ne fut publiée qu'après leur arrivée à Rome, où ils s'étoient fait précéder par des ſoldats, qui avoient déja immolé Cicéron & pluſieurs autres citoyens illuſtres. Je ne parlerai que de la mort de cet orateur. Pourſuivi par les aſſaſſins, Cicéron fait arrêter ſa litiere. Il les attend, les fixe & leur tend la tête, ſans détourner les yeux de deſſus celui qui le frappe: plus courageux dans cette occaſion, qu'il ne l'avoit été lors de ſon exil, ſoit que la mort ne fût pas ce qu'il craignoit davantage, ſoit que les malheurs de ſon ſiecle l'euſſent enfin dégoûté de la vie. Grand homme à bien des égards,

il eût mérité de vivre dans des temps plus heureux. Il mourut âgé de soixante-quatre ans.

Octavius plus cruel que ses collegues.

On peut juger quelle étoit l'ame d'Octavius, qui immole Cicéron & Toranius à la haine d'Antoine. En effet, plus cruel que ses collegues, qui se laissoient toucher quelquefois, il se montroit inexorable, & il craignoit de mettre un terme à la proscription. Lépidus ayant assuré au sénat qu'elle étoit finie, Octavius déclara que, quoiqu'elle le fût, il ne prétendoit pas se lier les mains. Elle enveloppa tous les citoyens riches, dont les triumvirs vouloient la dépouille, & le nombre des proscrits paroît avoir été plus grand que sous Sylla.

Un décret confirme aux triumvirs la puissance qu'ils ont usurpée.

Les triumvirs se firent confirmer par un décret l'autorité, qu'ils s'arrogeoient par les armes. Le tribun P. Titius en fit la proposition, & on les établit pour cinq ans avec la puissance consulaire. Ils désignerent des magistrats pour plusieurs années. Ils décernerent de nouveaux honneurs à la mémoire de César. Ils jurerent & firent jurer à tous l'observation des réglements qu'ils avoient faits. Ils se permirent enfin des exactions de toute espece. Cependant la crainte ou la flatterie leur donna les noms de bienfaiteurs & de sauveurs.

La Sicile, qui obeit à Sex.

Pendant la proscription, Sext. Pompéius, qui avoit été proscrit lui-même, se rendit maître

de la Sicile, où il ouvrit un asyle aux proscrits. Ses vaisseaux, répandus le long des côtes de l'Italie, reçurent tous ceux qui purent échapper aux triumvirs. Quelques-uns passerent en Afrique, où commandoit Cornificius. D'autres allerent joindre Brutus ou Cassius.

Pompéius, devient l'asyle des proscrits.

Brutus avoit trouvé dans la Grece un grand nombre des soldats, qui avoient servi sous Pompée, & qui s'attacherent à lui, parce qu'il défendoit la même cause. Hortensius lui livra la Macédoine, où il commandoit pour C. Antonius. En Illyrie Vatinius fut forcé par ses troupes à lui abandonner le commandement; & C. Antonius, qui étoit alors dans cette province, ayant été enveloppé dans des marais d'où il ne pouvoit sortir, fut livré par ses propres soldats. En peu de mois, Brutus se vit maître de la Grece, de la Macédoine, de l'Illyrie & de la Thrace.

Le sénat confirme à Brutus & à Cassius les gouvernements dont ils se sont emparés.

Cassius n'eut pas de moindre succès dans la Syrie, où huit ans auparavant il s'étoit fait une réputation par les armes. Questeur sous Crassus, il avoit échappé au désastre de ce général, & avec les débris d'une armée presque détruite, il avoit repoussé les Parthes qui passerent plusieurs fois l'Euphrate. Pendant que Dolabella, qui auroit pu le prévenir, enlevoit l'Asie mineure à Trébonius, qu'il fit périr par trahison, Cassius s'établit dans la Syrie, & il étoit

à la tête de douze légions, lorsque Dolabella vint pour le chasser de cette province. Il lui fut facile de s'y maintenir. Dolabella, assiégé par terre & par mer dans Laodicée, fut réduit à se tuer, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi, qui auroit pu venger sur lui la mort de Trébonius.

Sur la premiere nouvelle des progrès de Brutus & de Cassius, le sénat s'étoit hâté de leur confirmer les gouvernements dont ils venoient de s'emparer, & il les avoit revêtus l'un & l'autre de tous les pouvoirs qu'on décernoit aux proconsuls.

Ces deux généraux rassemblent toutes leurs forces auprès de Philippes.

Av. J. C. 42 de Rome 712.

Ces deux généraux, après s'être assurés des provinces de l'orient, rassemblerent toutes leurs forces aux environs de Philippes, ville de Macédoine. Cette place, située sur une montagne, dominoit sur une vaste plaine, dans laquelle s'élevent deux collines, distantes l'une de l'autre de mille pas. Brutus & Cassius camperent sur ces deux collines, & tirerent des lignes de communication d'un camp à l'autre. Dans cette position, à l'abri de toute insulte, ils pouvoient, s'ils le jugeoient à propos, se tenir sur la défensive ; & ils devoient être d'autant moins pressés de livrer bataille, qu'ils avoient derriere eux la mer, qui apportoit l'abondance dans leurs camps. Leur armée étoit de quatre-vingts mille hommes de pied & de vingt-mille chevaux.

Les troupes des triumvirs s'embarquerent à Brindes, & passerent heureusement en Épire, malgré les flottes ennemies qui croisoient les mers. Une maladie retint quelques jours Octavius à Dyrrachium. Antoine se hâta de marcher en Macédoine, & vint camper dans la plaine de Philippes, à un mille des camps de Brutus & de Cassius. Lorsqu'Octavius l'eut joint, les deux armées, composées, en grande partie, de vieux soldats de César, monterent à cent mille hommes de pied & à treize mille chevaux.

Les triumvirs viennent camper dans la plaine de Philippes.

Supérieurs par le nombre & par la valeur expérimentée des troupes, les triumvirs avoient d'ailleurs tout le désavantage. Ils manquoient de bois. Pour avoir de l'eau, ils étoient obligés de creuser des puits. Ils ne pouvoient tirer des vivres que de la Macédoine & de la Thessalie; & il étoit difficile qu'il leur en vînt d'Italie, faute de vaisseaux de guerre pour escorter leurs convois. Cependant les conjurés, qui avoient de grandes flottes, ne trouvoient point d'obstacle à faire venir de l'orient toutes les provisions dont ils avoient besoin.

Désavantage de leur position.

Si la guerre tiroit en longueur, l'armée des triumvirs devoit donc se ruiner par la disette. Il étoit, par conséquent, de leur intérêt d'engager promptement une action générale: par une raison contraire, il étoit de celui des conju-

Il étoit dangereux pour eux que la guerre tirât en longueur.

rés de ne rien hasarder. Brutus en jugea autrement. Impatient de terminer la guerre, il pensoit moins à vaincre qu'à combattre, & il entraîna tous les avis. Cassius, moins impétueux & plus éclairé, s'y opposoit : mais il se trouvoit dans la même position où avoit été Pompée, & il consentit, malgré lui, à livrer la bataille.

Cassius est vaincu & se tue.

Brutus vainquit Octavius qu'il avoit en tête, & ayant poussé jusqu'au camp ennemi, que ses soldats pillerent, il ne songea qu'à poursuivre son avantage. Quand il revint, & qu'il se croyoit victorieux, il ne fut plus temps d'aller au secours de Cassius, qui avoit été entiérement défait, dont le camp étoit au pouvoir d'Antoine, & qui jugeant tout perdu, venoit de se tuer.

Sa mort donne tout l'avantage aux triumvirs.

Le désespoir précipité de Cassius donna seul tout l'avantage aux triumvirs. Ils avoient perdu beaucoup plus de monde ; & le pillage de leur camp, qui étoit commun aux troupes d'Octavius & d'Antoine, augmentoit pour eux la difficulté de subsister. Les conjurés, au contraire, qui trouvoient une retraite assurée dans le camp de Brutus, auroient facilement réparé leurs pertes. Mais la mort de Cassius leur enveloit celui des deux généraux qui savoit le mieux la guerre.

Pourquoi Brutus se détermi-

Il y avoit dans les deux armées un pareil découragement. Il étoit causé dans l'une par la

défaite de Cassius, & dans l'autre par celle d'Octavius. Antoine & Brutus ne songerent d'abord qu'à rendre le courage à leurs troupes. Le premier y reussit facilement, parce que les soldats avoient une grande confiance dans sa capacité. Brutus n'avoit pas donné de lui la même opinion; & il inspiroit d'autant moins de confiance, que son collegue en avoit inspiré davantage. L'armée de Cassius, tremblante à la vue des ennemis, étoit insolente avec son nouveau général; & Brutus, naturellement doux, avoit peine à la contenir. Il voyoit d'ailleurs dans ses troupes un grand nombre de soldats qui lui étoient suspects, parce qu'ils avoient servi sous César. Il n'ignoroit pas que les triumvirs les sollicitoient à passer dans leur parti, & il avoit tout lieu de craindre des désertions. Ces motifs le déterminerent à hasarder une seconde bataille.

ne à engager une seconde action.

Les triumvirs pouvoient compter sur leurs troupes : mais ils souffroient de la disette. Les pluies d'automne, qui devenoient fréquentes & presque continuelles, les incommodoient d'autant plus, qu'ils campoient dans des lieux bas & marécageux. Enfin ils n'attendoient point de nouveaux secours : des vaisseaux qui leur apportoient d'Italie des munitions & des troupes, avoient été battus & dissipés. Ils venoient d'apprendre cette nouvelle, & ils se voyoient dans

Une bataille étoit l'unique ressource des triumvirs.

la néceſſité de combattre, ou de périr s'ils ne combattoient pas.

Brutus, qui l'ignore, eſt vaincu & ſe tue.

Il y avoit vingt jours que ce combat naval s'étoit donné. Brutus cependant n'en eut aucune connoiſſance. Les généraux de la flotte victorieuſe ne l'en informerent pas ; & un transfuge ayant répandu cette nouvelle dans ſon armée, on dédaigna de l'en inſtruire, parce qu'on n'y voulut pas croire. Le lendemain, il livra la battaille, qu'il eût évitée, ſans doute, s'il eût été mieux informé. Il fut vaincu. Il ſe tua, & avec lui finit le parti républicain.

Puiſſance de Sex. Pompéius

Sex. Pompéius n'étoit pas une reſſource pour la république, à laquelle il paroiſſoit peu attaché. Il la menaçoit, plutôt qu'il ne la ſecouroit. Maître de la Sicile, il venoit de s'emparer de la Sardaigne & de la Corſe. Avec une flotte nombreuſe & aguerrie, il dominoit ſur toute la mer entre l'Italie & l'Afrique: & les diviſions, que la victoire devoit ſemer entre les triumvirs, pouvoient contribuer à l'accroiſſement de ſa puiſſance.

Conduite d'Octavius aux journées de Philippes.

Il ne paroît pas qu'Octavius ait eu aucune part à la derniere victoire. Dans la premiere bataille, il s'enfuit dès le commencement de l'action, & il alla ſe cacher dans des marais, d'où il ne ſortit que lorſqu'il ſut qu'Antoine étoit vainqueur. Encore ne ſe trouva-il à l'aîle qu'il devoit commander, que parce que ſon mé-

decin crut voir en ſonge Minerve, qui ordonnoit de le conduire hors du camp. Peut-être ce ſonge ne fut-il qu'un artifice du médecin, qui ne comptant pas ſur le courage d'Octavius, voulut ſe ſervir de la ſuperſtition pour le déterminer à ſe montrer aux troupes.

Sa cruauté.

Après la victoire, Antoine montra de la généroſité. Octavius, cruel parce qu'il étoit lâche, ne fut que barbare. Il fit égorger à ſes yeux les priſonniers les plus diſtingués; & pendant qu'il ſe repaiſſoit de leur ſang, il eut encore la lâcheté d'inſulter à leur malheur.

Antoine & Octavius partagent l'empire entre eux, & dépouillent Lépidus.

Les deux triumvirs partagerent entre eux l'empire, & dépouillerent Lépidus, ſous prétexte qu'il avoit entretenu des intelligences avec Pompéius. Octavius s'appropria l'Eſpagne & la Numidie. Antoine comprit dans ſon gouvernement la Gaule Tranſalpine, l'Afrique que Cornificius occupoit encore, & toutes les provinces qui avoient appartenu aux conjurés, Il ſe chargea, du moins, d'y faire reconnoître l'autorité triumvirale, ce qui l'en rendoit maître.

Octavius vient à Rome. Avantages & déſavantages de ſa poſition.

Octavius léſé dans ce partage, avoit d'ailleurs de quoi ſe dédommager. Il retournoit en Italie. Chargé de la diſtribution des récompenſes, il devenoit ſeul l'objet de la reconnoiſſance des ſoldats. En réſidant à Rome, il avoit pour lui les noms du peuple & du ſénat. Enfin il obtint

que la Gaule Cisalpine seroit incorporée à l'Italie. Cette province cessoit donc d'être un gouvernement, & les Alpes devenoient pour lui une barriere, qu'il opposoit aux lieutenants d'Antoine.

Av. J. C. 41 de Rome 713. Les vétérans, auxquels Octavius devoit assigner des terres & des maisons en Italie, montoient à plus de cent soixante-dix mille, & on leur avoit destiné les villes dont le territoire étoit le meilleur. La paix devenoit donc pour ces villes un temps de calamité. Il s'agissoit de dépouiller des citoyens pour récompenser des soldats, & ces récompenses assuroient à jamais l'asservissement de la république. Les cris des malheureuses victimes de cette tyrannie excitoient d'autant plus l'indignation contre les triumvirs, que le plus grand nombre de ceux qu'on dépouilloit, se trouvoient réduits à une extrême pauvreté. D'ailleurs, la même disgrace enveloppoit des chevaliers & des sénateurs, qui méritoient des égards, & dont le crédit donnoit du poids aux plaintes qu'ils faisoient eux mêmes, & aux murmures du public. Il étoit également dangereux pour Octavius d'écouter ou de rejeter les représentations qu'on lui faisoit à ce sujet. S'il se relâchoit pour quelques-uns, il étoit obligé de se relâcher pour d'autres; & cependant les soldats regardoient tout ce qu'on laissoit aux premiers propriétaires, comme un bien qui leur étoit enlevé. Oc-

tavius connut alors à quoi l'exposoit l'avantage d'être le dispensateur des récompenses promises aux troupes. En effet, il se vit plus d'une fois en danger de périr par la fureur des soldats. Il trouva même des obstacles qui furent l'occasion d'une guerre.

Causes de la guerre de Pérouse.

Av. J. C. 41 de Rome 713.

L'année précédente, sous le foible Lépidus, Fulvie, femme d'Antoine, avoit en quelque sorte exercé dans Rome la puissance triumvirale. Elle voyoit à regret l'autorité lui échapper. Assez audacieuse pour oser tout entreprendre, assez courageuse pour soutenir ses premieres démarches, elle vouloit se venger d'Octavius qui lui étoit odieux, parce qu'elle n'avoit pas pu lui plaire. Son beau-frere, L. Antonius, alors consul, entra dans ses vues. Elle attira dans son parti plusieurs lieutenants d'Antoine, Ventidius, Pollio, Calénus & Plancus, qui avoient ramené en Italie un partie des soldats de son mari, & qui étoient à leur tête. Elle déclara que c'étoit à elle & à Lucius, son beau-frere, à distribuer des terres aux véterans d'Antoine. Son objet étoit de partager avec Octavius la reconnoissance des troupes.

La famine se faisoit alors sentir dans Rome, & y causa plus d'une sédition. Il étoit difficile que l'Italie tirât des vivres du dehors, parce qu'elle étoit comme assiégée, soit par Sex. Pompéius, soit par Domitius Ahénobarbus, qui

avoit retenu ſous ſes ordres une partie de la flotte des conjurés. Dans une pareille conjoncture, Octavius ne craignoit rien tant qu'une nouvelle guerre. C'eſt pourquoi, après avoir repréſenté, que du conſentement d'Antoine, il étoit ſeul chargé de la diſtribution à faire à toutes les troupes, il conſentit que Lucius & Fulvie y préſidaſſent conjointement avec lui.

Comme ils ne cherchoient qu'un prétexte pour armer, ils rejeterent cette offre, & ils ſe déclarerent les protecteurs des citoyens qu'on vouloit dépouiller; publiant que les biens des proſcrits, & les deniers qu'Antoine levoit actuellement en Aſie, étoient plus que ſuffiſants pour récompenſer les ſoldats. Par cette conduite, ils s'attachoient les villes dont ils paroiſſoient défendre la cauſe, & ils leverent ſix légions: mais ils aliénerent les vieilles troupes. Elles ne pouvoient pas mettre leurs eſpérances dans les biens des proſcrits, qui avoient été diſſipés, & dans les contributions qu'Antoine diſſipoit en orient. Ce qui acheva de les aliéner, c'eſt que Lucius menaça de rétablir le gouvernement conſulaire: révolution pour laquelle il n'avoit ni aſſez de forces ni aſſez de talents. Ce n'étoit qu'un eſprit vain & inconſidéré.

Plus Lucius ſe montroit contraire aux ſoldats, plus Octavius perſiſtoit ouvertement dans

le dessein de les mettre en possession des terres qui leur avoient été promises. Il les prit pour arbitres entre Lucius & lui. Tout-à-la fois, juges & parties, ils se déclarerent pour Octavius.

Fin de cette gurre.

Av. J. C. 40 de Rome 714.

Cette guerre ne fut pas longue. Lucius, qui s'y étoit engagé inconsidérément, fut réduit, dès le commencement, à s'enfermer dans Pérouse, où il fut assiégé. Fulvie, qui étoit à Préneste avec quelques troupes, fit inutilement tout ce qui dépendoit d'elle, pour engager les lieutenants de son mari à le secourir. La place étoit sans provisions: la famine mit bientôt dans la nécessité de capituler; & Lucius, forcé par la nécessité, alla dans le camp des assiégeants, moins pour capituler, que pour se livrer à son ennemi. Il comptoit que le frere d'Antoine seroit épargné. Il ne fut pas trompé dans son attente. Octavius lui pardonna. Il traita même les soldats avec humanité, parce que c'étoient des soldats, & que ce titre étoit une raison pour les ménager. Mais il ne fit grace ni aux sénateurs ni aux chevaliers. Il en choisit même trois cents pour être immolés, le jour des ides de Mars, au pied d'un autel érigé à César. Après la ruine du parti de Lucius, les lieutenants d'Antoine se retirerent auprès de leur général. Fulvie passa dans la Grece, où elle tomba malade & mourut, & Octavius n'eut plus dans l'occident d'autre ennemi que Pompéius

Antoine se concilie l'affection des Grecs.

Après la bataille de Philippes, Antoine fit quelque séjour dans la Grece, & se concilia tout-à-fait l'affection des peuples. Il étoit franc, affable, populaire & généreux. Il plut, sur-tout, aux Athéniens, parce qu'il se fit initier à leurs mystères, & qu'il parut goûter leurs philosophes.

Puissance des généraux romains en Asie.

L'Asie, où il passa ensuite, étoit le théâtre où les généraux de la république paroissoient avec le plus d'éclat. Ils y décidoient du sort des souverains & des nations. D'un seul mot, ils pouvoient faire les plus grands biens, & les plus grands maux. On apportoit à leurs pieds les richesses de toutes les provinces : les rois venoient s'humilier devant eux, & les peuples leur rendoient une espece de culte. En Italie, Octavius éprouvoit des contradictions, & il avoit quelques ménagements à garder : en Asie, Antoine pouvoit donner pour des loix ses volontés ou même ses caprices.

Antoine en Asie.

La servitude & la mollesse de l'orient réveillerent en lui tous les vices auxquels il étoit enclin. Grand dans le tumulte des affaires, il cessoit de l'être dans le repos. Alors il ne connoissoit plus aucune décence. Débauché jusqu'à la crapule, il vivoit avec des musiciens, des farceurs. L'intempérance & le faste regnoient à sa cour ; & comme il ne se refusoit rien à lui-même, il ne refusoit rien aussi aux compagnons de ses débauches.

Les peuples de l'Asie avoient été vexés par Brutus, &, sur-tout, par Cassius. Le triumvir, qui leur apportoit la paix, exigea d'eux le double du tribut qu'ils avoient payé aux chefs des conjurés. La perception, qui s'en fit avec rigueur, occasionna bien des malversations, parce qu'Antoine donnoit trop facilement sa confiance, & que ceux qu'il employoit, se croyoient autorisés à être avides & dissipateurs comme lui. Il est vrai que, lorsqu'il apprenoit qu'on avoit abusé de son nom, il punissoit les coupables, & qu'il s'occupoit à réparer les torts dont on se plaignoit. Mais il ne pouvoit pas remédier à des désordres, que son exemple reproduisoit continuellement.

Tous les peuples néanmoins ne furent pas foulés. Ceux qui étoient restés fideles au parti de César, éprouverent la reconnoissance d'Antoine : il les combla de bienfaits. Ses ennemis furent même l'objet de ses graces, quand ils oserent implorer sa clémence, & il ne fut inexorable qu'envers ceux qui avoient eu part à la conjuration. En général, il aimoit à donner : la libéralite étoit même un vice en lui, parce qu'il la portoit jusqu'à la prodigalité.

Les souverains, qui s'étoient déclarés pour les conjurés, eurent à se justifier, & Cléopatre fut, entre autres, obligée de se rendre auprès de lui; parce que Sérapion, qui comman-

Cléopatre vient à Tarse où il l'attendoit.

doit pour elle dans l'île de Chipre, avoit donné des secours à Cassius. L'attachement néanmoins, qu'elle avoit toujours montré pour le parti de César, sembloit prouver que Sérapion avoit agi contre ses ordres.

Cette princesse, qui avoit fait périr le dernier des Ptolémées, regnoit seule. Elle compta sur ses charmes & sur la foiblesse d'Antoine, & elle se rendit à Tarse, où il l'attendoit. Le Cidnus, qui traverse cette ville, se jette dans la mer, deux ou trois lieues au dessous. Cléopatre remonta ce fleuve dans une gondole richement ornée, & se montra au peuple qui accouroit sur l'une & l'autre rive, telle que les poëtes représentent Vénus au sortir des ondes. Elle n'eut pas besoin de se justifier. Elle donna des fêtes à son juge. Elle lui fit de magnifiques présents; elle en fit à toute sa cour, & elle retourna en Egypte, bien assurée qu'Antoine ne tarderoit pas à la suivre.

Il se hâte de suivre cette reine en Egypte.

Les Parthes, qui n'avoient pas ignoré que César, lorsqu'il fut assassiné, se disposoit à leur faire la guerre, avoient favorisé Brutus & Cassius. Ils se préparoient même à leur envoyer des secours, quand ils apprirent la bataille de Philippes; & ils avoient rassemblé des forces considérables dans la Mésopotamie. Antoine, qui s'étoit d'abord proposé de marcher contre eux, abandonna ce dessein. Dans l'impatience

de revoir Cléopatre, il ne fit que parcourir la Syrie; & après en avoir réglé à la hâte les affaires les plus pressées, il se rendit en Egypte.

Les Parthes font une invasion dans les provinces romaines.

La guerre de Pérouse troubloit l'Italie, dans le temps même qu'Antoine s'oublioit auprès de Cléopatre. Les Parthes, qui jugerent cette conjoncture favorable pour eux, firent une invasion dans les provinces romaines. Ils étoient conduits par Labiénus, fils de Labiénus, qui de lieutenant de César en étoit devenu l'ennemi. Ce Romain étoit resté à la cour d'Orode, roi des Parthes, à qui Brutus & Cassius l'avoient envoyé pour solliciter des secours.

Prêts à en venir aux mains, Antoine & Octavius sont forcés à la paix, & font un nouveau partage de l'empire.

Sur la nouvelle de l'invasion des Parthes, Antoine se préparoit à les repousser, lorsque les inquiétudes qu'il eut de la puissance d'Octavius, après la prise de Pérouse, le déterminerent à passer en occident. Il rencontra sur sa route Domitius Ahénobarbus, qui se soumit à lui avec toute sa flotte, & il fut encore recherché par Sex. Pompéius.

Av. J. C. 40 de Rome 714.

Avec quarante légions, Octavius, qui n'avoit point de flotte, étoit menacé de subir la loi, si Antoine entreprenoit d'affamer l'Italie. Dans cette circonstance, il épousa Scribonia, se flattant que Libon, dont elle étoit sœur, détacheroit de l'alliance d'Antoine, Pompéius

ſon gendre. Cette négociation n'ayant pas réuſſi, il relégua en Eſpagne L. Antonius, avec le titre de proconſul, mais ſans autorité, & obligea Lépidus de paſſer en Afrique, avec ſix légions qui lui étoient ſuſpectes, parce qu'elles avoient ſervi ſous Antoine. Après avoir pris ces précautions, il refuſa l'entrée de Brindes à ſon collegue, ſous prétexte qu'il amenoit avec lui Domitius, de tout temps ennemi du parti de Céſar. Antoine mit le ſiege devant cette place.

Heureuſement les troupes des deux triumvirs ne vouloient pas la guerre. Celles d'Octavius refuſerent de marcher contre Antoine, dont elles reſpectoient la valeur, & celles d'Antoine déſapprouvoient qu'il ſe fut uni avec Pompéius & avec Domitius. D'ailleurs ayant juſqu'alors combattu les unes & les autres pour la même cauſe, elles avoient de la peine à ſe regarder comme ennemies. Elles forcerent les deux triumvirs à la paix, & ils la conclurent par un partage de l'empire en deux départements, dont la ville de Scodra, en Illyrie, fut la borne commune. Antoine conſerva toutes les provinces orientales : les provinces occidentales reſterent ſous la domination d'Octavius : Lépidus obtint l'Afrique ; & pour mettre le ſceau à la réconciliation, Antoine épouſa Octavie, ſœur d'Octavius.

Il ne suffisoit pas que les triumvirs eussent terminé leurs querelles. Pompéius affamoit l'Italie, & tout le peuple demandoit, qu'on fît encore la paix avec lui. Octavius s'y opposoit d'abord : mais lorsqu'il se vit exposé à des émeutes, qui mettoient sa vie en danger, il fut obligé d'y consentir.

Traité de paix avec Sex. Pompéius.

Av. J. C. 39 de Rome 715.

Cependant Pompéius ne se prêtoit à aucune proposition. Dans l'espérance d'obtenir des conditions plus avantageuses, lorsque la famine auroit excité de nouveaux soulevements contre les triumvirs, il eût continué la guerre, s'il n'eût été forcé de céder aux instances des citoyens, qui s'étoient retirés auprès de lui. Il conclut malgré lui un traité par lequel on lui accorda la Sicile, la Sardaigne, la Corse & l'Achaie, pour tout le temps que les triumvirs conserveroient leurs départements. Il s'engagea lui-même à évacuer les places qu'il occupoit en Italie, à défendre cette province contre les pirates, & à faire passer des bléds à Rome. On stipula encore pour ses soldats, & pour les proscrits, auxquels il avoit donné retraite.

Quelque temps après la conclusion de ce traité, Antoine quitta l'Italie, & partit pour Athènes où il passa l'hiver. Il goûtoit les Athéniens, qui savoient mieux flatter qu'aucun autre peuple ; & il leur plaisoit, parce qu'il

Antoine retourne à Athènes.

vivoit sans faste au milieu d'eux. Il leur donna des fêtes, en réjouissance des victoires, que Ventidius, son lieutenant, venoit de remporter sur les Parthes. Il y voulut présider lui-même, comme simple magistrat des jeux, & dans cette occasion, il quitta toutes les marques de sa dignité.

Jaloux des succès de Ventidius, il passe en Asie.

Av. J. C. 39 de Rome 715.

Les Parthes avoient envahi la Syrie, la Palestine, la Cilicie, & ils avoient pénétré jusques dans la Carie. Ventidius recouvra toutes ces provinces. Mais la joie qu'Antoine en conçut, ne fut pas exempte de jalousie. Impatient d'être à la tête de son armée, il partit d'Athènes, au commencement de l'année suivante. Il arriva trop tard à son gré. Ventidius, déja deux fois vainqueur, eut le temps de livrer une troisieme bataille, d'où il sortit vainqueur encore. Ses victoires avoient même répandu une si grande consternation, qu'il eût mis en danger l'empire des Parthes, s'il fût entré sur le champ dans la Mésopotamie. Il se contenta de réduire les villes de Syrie, qui tenoient encore pour eux, n'osant poursuivre ses avantages, dans la crainte d'irriter trop la jalousie de son général. Il assiégeoit dans Samosate Antiochus de Comagene, & il avoit réduit ce prince à capituler; lorsqu'Antoine, qui approchoit, & qui vouloit au moins que cette place ne se rendit qu'à lui-même, lui envoya ordre de ne rien conclure avant son arrivée. Les offres des assiégés furent

donc rejetées : ils s'en défendirent avec plus de courage : le siege traîna, & Antoine fut forcé de leur accorder la paix pour trois cents talents, au lieu de mille qu'ils avoient offerts à Ventidius.

Il n'avoit pas vaincu les Parthes. Le sénat cependant lui décerna le triomphe, parce que c'étoit l'usage d'accorder toujours cet honneur au général, sous les auspices duquel les lieutenants combattoient. Néanmoins il ne retourna pas à Rome. Il eut la générosité de céder le triomphe à Ventidius, & il partit pour Athènes, où il avoit laissé Octavie, dont alors il étoit amoureux.

Il cede à Ventidius le triomphe qu'on lui décerne.

Av. J. C. 38 de Rome 716.

Ventidius avoit autrefois combattu contre la république. Il fut fait prisonnier dans la guerre sociale, & il orna le triomphe de Pompéius Strabo. Après cette disgrace, réduit à la misere, il servit dans les plus bas emplois. Mais ayant suivi César dans les Gaules, il se fit connoître de ce général, qui savoit démêler le mérite. César l'éleva aux grades militaires. Il le fit sénateur, tribun du peuple, le désigna préteur, & Antoine, dont il devint le lieutenant, lui donna le consulat. Il est le premier qui ait triomphé des Parthes.

Sous le dictateur, on avoit vu des consuls abdiquer avant le terme, & céder le cosulat à des créatures de César. Sous les triumvirs, on ne créa les consuls que pour quelques mois, &

Les triumvirs multiplient les magistrats.

en nommant ceux qui commençoient l'année, on désignoit les successeurs qui les devoient remplacer. Cet usage, qui dégradoit le consulat, sera suivi par les empereurs. L'objet des triumvirs étoit de multiplier les magistrats pour avoir plus de récompenses à donner. Il y eut

Av. J. C. 38 de Rome 716.

cette année soixante-sept préteurs. On voyoit dans le sénat de simples soldats, des affranchis & même des esclaves. Le désordre étoit au point que toutes les conditions se confondoient.

Octavius épouse Livie.

Av. J. C. 38 de Rome 716.

Quoique les loix fussent dans le mépris, Octavius feignoit quelquefois de les respecter. Amoureux de Livie, femme de Tibérius Néro qui la lui cédoit, il répudia Scribonia le jour même qu'elle étoit accouchée d'une fille. Livie cependant étoit grosse de six mois, & dans les regles, elle ne pouvoit se marier avec lui, qu'après avoir fait ses couches. Octavius, trop impatient pour attendre, auroit pu se mettre au dessus de l'usage : mais il voulut avoir l'aveu du college des pontifes. Il leur demanda donc si une femme grosse de six mois pouvoit légitimement épouser un second mari : il ne vouloit pas que cette question souffrit des difficultés, & elle n'en souffrit point.

Tibérius Néro, attaché de tout temps à la république, avoit suivi le parti de Lucius Antonius. Après la prise de Pérouse, il s'enfuit avec sa femme & son fils Tibere, qui étoit en-

core à la mamelle. Ils n'échapperent que difficilement au vainqueur, qui vraiſemblablement les eût alors immolés aux manes de Céſar. Ils revinrent à Rome à la ſuite d'Antoine; qui les réconcilia avec Octavius. Livie, qui mit le ſceau à la réconciliation, accoucha, au bout de trois mois de ſon mariage, d'un fils qu'on nomma Druſus; & après la mort de ſon premier mari, ſes deux fils trouverent un ſecond pere dans Octavius.

Octavius & Pompéius ſe préparent à la guerre.

Av. J. C. 38 de Rome 716.

Nous avons vu qu'Octavius & Pompéius s'étoient prêtés à la paix malgré eux: auſſi n'attendoient-ils l'un & l'autre qu'un prétexte pour reprendre les armes. Pompéius eut lieu de ſe plaindre d'Antoine, qui ne l'avoit pas mis en poſſeſſion de l'Achaïe, & d'Octavius qui ne rempliſſoit pas ſes engagements envers les citoyens rétablis par le traité. En conſéquence de ces infractions, il fit ſes préparatifs pour une nouvelle guerre; & en attendant qu'il pût recommencer les hoſtilités, il protégea les corſaires qu'il s'étoit engagé de réprimer. La paix ne fut donc que momentanée, & la diſette ſe fit de nouveau ſentir à Rome & dans toute l'Italie.

Ménas paſſe dans le parti d'Octavius.

Sur ces entrefaites, Ménas, qui commandoit pour Pompéius en Sardaigne & en Corſe, offrit à Octavius de lui remettre ces deux îles, trois légions & ſoixante galeres. Le triumvir ac-

Av. J. C. 38 de Rome 716.

cepta l'offre, & accueillit ce transfuge avec distinction.

Pompéius, qui devoit son élevation aux circonstances plutôt qu'à ses talents, étoit livré à des affranchis, qui le gouvernoient. Soit par goût, soit par politique, il aimoit mieux leur donner sa confiance, qu'aux citoyens qui s'étoient retirés auprès de lui ; plus fait pour obéir à des esclaves, que pour commander à des hommes libres. Ménas, le premier de ses affranchis avoit sur lui un empire absolu. C'étoit un homme d'autant plus insolent, qu'il croyoit, par son arrogance, faire oublier la bassesse de son extraction. D'ailleurs il avoit du courage & de la capacité. Sa faveur auprès de son maître excita la jalousie des autres affranchis. Ils le rendirent suspect, & ce fut pour n'avoir pas à se justifier, qu'il passa dans le parti d'Octavius.

Les flottes d'Octavius sont ruinées.

Irrité de la trahison de Ménas, Pompéius prit ouvertement les armes, & son affranchi Ménécrate ravagea les côtes de la Campanie. Octavius demanda des secours aux deux autres triumvirs : mais Lépidus ne fit aucun mouvement, & Antoine étoit près de partir pour aller prendre le commandement de l'armée de Ventidius.

Octavius, quoique abandonné de ses collegues, crut pouvoir avec ses seules forces faire la conquête de la Sicile, & ses grands prépara-

tifs paroissoient lui répondre du succès. Mais ses flottes furent battues, & la tempête acheva de les ruiner. Il mit alors toute sa ressource dans M. Agrippa, qui commandoit pour lui dans les Gaules. Il le rappella, il le nomma consul : il lui fit décerner le triomphe, & le chargea d'équiper une nouvelle flotte.

Il charge Agrippa de cette guerre.

Agrippa, homme sans naissance, s'étoit élevé par la faveur d'Octavius, & justifioit par ses talents le choix de son général. Il accepta le consulat. Mais quoiqu'il eût vaincu les Gaulois, il refusa de triompher, trop bon courtisan pour se montrer en triomphe, quand Octavius étoit dans l'humiliation.

Pompéius, fier de ses succès, prit le nom de fils de Neptune, & porta le dégât sur les côtes de l'Italie. D'ailleurs il ne sut pas profiter de ses avantages. Il ne tenta point de s'emparer d'aucune ville en terre ferme; & il parut avoir armé, moins pour attaquer que pour se défendre.

Pompéius ne profite pas de ses avantages.

Av. J. C. 37 de Rome 717.

Les cinq années du triumvirat expiroient, lorsque M. Agrippa prenoit possession du consulat. Les triumvirs se continuerent de leur seule autorité. On ne leur eût pas refusé un sénatus-consulte ni un plébiscite; ils dedaignerent d'en faire la demande.

Les triumvirs se continuent dans le commandement.

Av. J. C. 37 de Rome 717.

Quand Octavius eut achevé ses préparatifs, il invita ses collegues à venir à son secours. Antoine, qui étoit encore à Athènes, partit avec

Octavie réconcilie Antoine & Octavius.

Av. J. C. 36 de Rome 718.

trois cents vaiſſeaux ; & vint aborder à Tarente. Mais il paroiſſoit avoir armé contre Octavius qu'on lui avoit rendu ſuſpect. Octavie, qui l'accompagnoit prévint pourtant les hoſtilités. Médiatrice entre ſon mari & ſon frere, elle leur ménagea une entrevue à Tarente, & ils ſe réconcilierent. Leur intérêt préſent ne leur permettoit pas de rompre encore. Antoine, qui méditoit une expédition contre les Parthes, avoit beſoin d'un renfort de ſoldats, comme Octavius avoit beſoin d'augmenter ſes forces navales. Ils ſe donnerent donc mutuellement des ſecours, & ils ſe ſéparerent. Antoine, qui partit pour l'orient, laiſſa Octavie en Italie, diſant qu'il ne vouloit pas l'expoſer aux fatigues de la guerre. Dans le vrai, c'eſt qu'il ne vouloit pas l'emmener en Egypte, où le rappelloit ſon amour pour Cléopatre.

Ruine & mort de Sex. Pompéius.

La guerre de Sicile recommença & finit la la même année. Pompéius, entiérement défait par Agrippa, s'enfuit en Aſie, où il auroit trouvé un aſyle, ſi ſon ambition inquiéte ne lui eût pas fait encore prendre les armes. Il fut obligé de ſe rendre aux lieutenants d'Antoine, qui le firent périr,

Av. J. C. 36 de Rome 718.

Octavius dépouille Lépidus.

Lépidus avoit paſſé en Sicile avec des forces conſidérables. Mais il ne ſe propoſoit de ſeconder ſon collegue, que pour lui enlever la dépouille de Pompéius. Ce projet ne lui réuſſit pas. Ayant été abandonné de ſes troupes, il fut

relégué à Circéies, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. C'étoit un homme sans talents & sans considération. Octavius, qui s'empara de l'Afrique, lui laissa seulement le grand pontificat qui étoit inamovible.

Cette année est l'époque de la grandeur d'Octavius. Maître de tout l'occident, il ne parut occupé qu'à faire goûter les douceurs de la paix. Sans être moins cruel, il devint moins sanguinaire. Il est vrai qu'il sacrifia à sa vengeance ou à sa sureté les chevaliers & les sénateurs qui avoient suivi le parti de Pompéius : mais il se fit envers le peuple un plan de modération, qui commença à faire goûter son gouvernement. Cependant il n'est pas vraisemblable qu'il eût jamais pu réduire sous sa domination toutes les provinces de l'empire, si Antoine n'avoit pas travaillé dès-lors à se rendre odieux & méprisable.

Il commence à faire aimer son gouvernement lorsqu'Antoine se rendoit odieux & méprisable.

Av. J. C. 36 de Rome 718.

Au milieu des préparatifs de la guerre contre les Parthes, Antoine, occupé de sa passion pour Cléopatre, fit venir cette reine en Syrie. Il lui donna toute la Phénicie, excepté Tyr & Sidon, la Céle Syrie, une partie de la Judée & une partie des pays Arabes Nabathéens, dépouillant plusieurs princes qui étoient sous la protection de la république. Il ajouta encore à ces dons la cession des droits du peuple romain sur l'île de Chipre & sur Cyrene, anciens dé-

Antoine donne plusieurs provinces à Cléopatre.

membrements de la monarchie d'Egypte. Ce ſont ces libéralités qui commencerent à le rendre odieux: nous verrons bientôt comment il ſe rendra mépriſable.

Guerre qu'il fait aux Parthes. Son imprudence & ſes pertes.

Après s'être ſéparé de Cléopatre, il partit pour l'Arménie, où étoit le rendez-vous de ſes troupes, & où regnoit Artabaze, fils de Tigrane, alors allié des Romains. La grande Médie, qui avoit Ecbatane pour capitale, étoit ſous l'empire des Parthes. Le reſte de cette province avoit un roi particulier, auquel Artabaze faiſoit la guerre, & auquel les Parthes donnoient des ſecours. Antoine regarda cette guerre comme une occaſion favorable à ſes deſſeins. Il avoit une armée de cent mille hommes.

La ſaiſon étoit avancée. Ses troupes fatiguées d'une marche de trois cents lieues avoient beſoin de repos. On lui conſeilla de paſſer l'hiver dans l'Arménie, où il pouvoit tout préparer pour entrer dans la Médie dès les premiers jours du printemps, & avant que les Parthes euſſent raſſemblé leurs forces. Son amour ne put ſouffrir ce délai. Impatient de retourner victorieux en Egypte, il marcha ſur le champ pour aſſiéger Praaſpa, capitale du roi des Medes; & afin d'arriver plus tôt devant cette place, il laiſſa en chemin ſes machines de guerre ſous la garde de deux légions. Preſque auſſitôt ces légions furent taillées en pieces par le roi des Parthes, qui venoit au ſecours de Praaſpa, & cet échec fut

fut suivi de la défection d'Artabaze, qui retourna dans son royaume avec toutes ses troupes.

Sans machines de guerre, les Romains faisoient de vains efforts contre une place forte & bien munie. Assiégés eux-mêmes dans leur camp, ils étoient exposés aux attaques brusques & fréquentes d'un ennemi qu'ils ne pouvoient vaincre; car l'armée des Parthes se dissipoit & reparoissoit avec la même facilité. Dans cette situation. Antoine eut à se reprocher son imprudence. Il lui étoit impossible de se rendre maître de Praaspa, & il lui étoit presque impossible de se retirer. Mais s'il tardoit, la retraite devenoit tous les jours plus difficile.

Il leva le siege, & partit. Il traversa cent lieues de pays. Toujours harcelé par les Parthes, il livra dix-huit combats d'où il sortit vainqueur. Il souffrit beaucoup de la disette. Souvent même il manqua d'eau. Il perdit ses bagages & vingt-quatre mille hommes, dont la plus grande partie périt par maladies; & ayant ramené en Arménie son armée épuisée de fatigues, il fut forcé à user de dissimulation avec Artabaze, pour obtenir de ce roi, qui l'avoit abandonné, l'argent & les vivres dont il avoit besoin.

Combien les soldats lui étoient attachés.

Antoine éprouva dans cette retraite combien les soldats lui étoient dévoués. Ils le consoloient: ils ne paroissoient inquiets que pour lui; & plus ils souffroient eux-mêmes, plus ils lui donnoient des marques de respect &

d'attachement. Ces sentiments étoient dus à son courage, à ses talents, à sa franchise, & à son caractère sensible & compatissant. Mais la prospérité étoit funeste pour lui, parce qu'elle étouffoit ses vertus, & qu'elle donnoit un libre cours à ses vices.

Autres pertes qu'il fait par impatience de revoir Cléopatre.

Av. J. C. 36 de Rome 718.

Il lui falloit des succès pour faire oublier les pertes qu'il avoit faites, & qu'il ne pouvoit attribuer qu'à son imprudence. Cependant au lieu de prendre ses quartiers d'hiver en Arménie, ce qui l'auroit mis dans une position à recommencer la guerre avec avantage; il se hâta de ramener son armée en Syrie, & dans cette marche, à travers les neiges & les glaces, il perdit encore huit mille hommes. Voilà ce qu'il sacrifioit à l'empressement de revoir Cléopatre, qui vint au devant de lui jusqu'à Sidon. Il la suivit bientôt en Egypte, où il employa plus d'une année à de nouveaux préparatifs de guerre. Il avoit de la peine à s'arracher aux charmes de cette reine.

Il fait la conquête de l'Arménie.

Av. J. C. 34 de Rome 720.

Lorsque tout fut prêt, il tourna ses armes contre Artabaze, dont il feignoit d'être encore l'allié. Il lui envoya des députés, pour l'engager à le venir joindre; & ce roi ayant été obligé, pour écarter tout soupçon, de se rendre dans le camp d'Antoine, fut arrêté. Alors la conquête de l'Arménie devint facile, & ce fut à quoi le triumvir borna ses exploits pour cette campagne.

De retour en Egypte, il triompha dans la

capitale de ce royaume, & devint par cette démarche un objet de ſcandale pour les Romains. C'étoit, ſelon eux, proſtituer le triomphe, que de le transporter dans une ville étrangere, pour en donner le ſpectacle à une reine, & pour mettre à ſes pieds les dépouilles d'un roi, auparavant allié de la république.

Il triomphe à Alexandrie.

Ce général devoit donner bientôt un plus grand ſcandale. Il étoit revenu en Syrie, dans le deſſein de marcher contre les Parthes. La circonſtance paroiſſoit pour lui d'autant plus favorable, qu'il venoit de s'aſſurer de l'alliance du roi des Medes, & que l'empire des Parthes étoit alors fort troublé. Tout-à-coup, néanmoins, il abandonna ſon projet, & il revint en Egypte pour diſſiper les inquiétudes de Cléopatre, qui étoit jalouſe d'Octavie, ou qui feignoit de l'être.

Prêt à marcher contre les Parthes, il revient en Egypte.

Av. J. C. 33 de Rome 721.

Octavie ne cédoit point en beauté à la reine d'Egypte. Elle avoit des graces, un caractère aimable. Elle jouiſſoit d'une conſidération méritée par ſes vertus, & ſon mari l'avoit aimée. Elle venoit pour ſe rendre auprès de lui, lorſqu'en arrivant à Athènes, elle reçut des lettres d'Antoine qui lui défendoit d'aller plus avant. Elle obéit, & revint à Rome.

Il défend à Octavie de venir en Aſie.

Antoine ne ſe borna pas à donner à Cléopatre cette preuve de ſon amour: il voulut encore la raſſurer à jamais par une démarche d'éclat. Jouet d'une femme artificieuſe, qui fei-

Son amour pour Cléopatre achève de le rendre

odieux & méprisable.

gnoit de l'aimer, il s'aveugla sur ce qu'il devoit à la république, & sur ce qu'il se devoit à lui-même; & sacrifiant sa réputation à son amour, il se rendit méprisable aux Romains.

Il fit élever dans le gymnase deux trônes, l'un pour lui, l'autre pour Cléopatre. Là, en présence du peuple d'Alexandrie, il jura qu'il tenoit Cléopatre pour son épouse légitime. Il la déclara reine d'Egypte, de Libye, de Chipre, de Céle-Syrie, conjointement avec Césarion qu'il reconnut pour fils du dictateur. A deux fils qu'il avoit eus d'elle, Alexandre & Ptolémée, il distribua des royaumes: au premier, l'Arménie & la monarchie des Parthes, dont il se proposoit la conquête; au second, la Syrie, la Phénicie & la Cilicie. Enfin il donna à l'un & à l'autre le titre de Roi des rois. Après avoir fait de pareilles dispositions, il s'inquiéta si peu de ce qu'on en penseroit à Rome, qu'il en écrivit lui-même les détails aux deux consuls, Domitius Ahénobarbus & C. Sosius.

Octavius obtient un décret qui prive Antoine de la puissance triumvirale.

Av. J. C. 32 de Rome 722.

Les consuls, qui s'intéressoient à lui, supprimerent ses lettres. Mais une reine épousée par un général romain, ses fils reconnus pour rois, & des provinces démembrées de l'empire, sont des choses qui ne pouvoient pas être longtemps ignorées, & qui devoient exciter l'indignation publique. Octavius, aussitôt qu'il en eut été informé, eut soin d'en instruire le sénat

& le peuple; & il représenta son collegue comme un homme capable, s'il en avoit le pouvoir, d'assujettir Rome à Cléopatre, & de transporter le siege de l'empire dans la capitale de l'Egypte. La conduite d'Antoine ne donnoit que trop de fondement à ces soupçons. Les déserteurs de son parti les confirmoient; & ceux-mêmes qu'on croyoit lui être encore attachés, & ne l'avoir abandonné que pour se dérober à la haine de Cléopatre, contribuoient à le rendre odieux & méprisable, par cela même qu'ils l'avoient abandonné. Dans cette disposition des esprits, il fut facile à Octavius d'obtenir un décret qui privoit Antoine de la puissance triumvirale, & la guerre fut résolue. Il est vrai qu'il ne la fit déclarer qu'à Cléopatre: mais Antoine la lui déclara à lui-même.

Lenteur avec laquelle Antoine se prépare à la guerre.

Octavius, qui n'avoit pas fait ses préparatifs, avoit besoin de toute l'année pour les achever. Il manquoit d'argent, & les impositions auxquelles il étoit forcé d'avoir recours, soulevoient contre lui tous les peuples. Dans une telle conjoncture, il ne craignoit rien tant que d'être attaqué.

Antoine, maître des richesses de l'orient, pouvoit se hâter. Mais pendant que ses troupes se rassembloient lentement aux environs d'Ephese, il étoit lui-même à Samos où il donnoit des fêtes à Cléopatre. Il vint ensuite avec elle à Athènes, où parmi des jeux de toute es-

pece, il lui fit rendre les plus grands honneurs. C'eſt ainſi qu'il conſumoit le temps. Il ſe conduiſit avec tant de lenteur & de négligence, que le printemps ſuivant, lorſque toutes ſes légions n'étoient pas encore arrivées, & que la plupart de ſes vaiſſeaux manquoient de matelots & de rameurs, il fut au moment d'être ſurpris par Octavius, qui partit de Brindes avec toutes ſes forces.

Av. J. C. 31 de Rome 723.

Journée d'Actium & ſes ſuites.

Av. J. C. 31 de Rome 723.

La journée d'Actium termina cette querelle par une bataille navale, engagée à la vue des deux armées de terre, vis-à-vis de l'embouchure du golfe d'Ambracie. On combattoit de part & d'autre avec un égal courage, & il n'y avoit encore rien de décidé, lorſque, tout à-coup, Cléopatre s'enfuit avec ſes vaiſſeaux; & ce qui n'eſt pas concevable, c'eſt qu'Antoine courut après elle, abandonnant ceux qui mouroient pour lui. Ses troupes ſe défendirent encore pendant quelques heures, & ne ſe rendirent, que lorſque la mer, devenue groſſe, ne permettoit plus de combattre. L'armée de terre, compoſée de dix-neuf légions, ſe refuſoit à toutes les propoſitions de l'ennemi. Elle ne pouvoit ſe perſuader, que ſon général l'eût abandonnée, & elle s'attendoit à le voir reparoître d'un moment à l'autre. Mais enfin forcée de céder à la néceſſité, elle prêta ſerment au vainqueur, le ſeptieme jour après la bataille.

C'eſt ainſi qu'Antoine s'oublia. A la tête de ſon armée de terre dont il avoit éprouvé le zele & le courage, il auroit pu ſe regarder comme aſſuré de la victoire. Par complaiſance pour Cléopâtre, avec des vaiſſeaux mal équipés & peu exercés, il attaqua une flotte, qui avoit appris à manœuvrer & à combattre dans la guerre contre Pompéius; & au milieu de l'action, il abandonne toutes ſes troupes, pour courir après cette reine.

Il ne lui manquoit plus que d'en être trahi. Il le fut. Octavius qui avoit paſſé en Aſie, s'avançoit vers l'Egypte. Cléopatre lui fit livrer Péluſe. Elle entretenoit avec lui une négociation ſecrete, & elle oſoit eſpérer de s'en faire aimer. Mais elle plongea en quelque ſorte, dans le ſein d'Antoine, le poignard dont il ſe tua; & après avoir fait ſur Octavius l'eſſai de ſes charmes, elle ſe tua elle-même, pour ne pas orner un char de triomphe.

Antoine eſt trahi par Cléopatre. Ils ſe tuent l'un & l'autre.

Av. J. C. 30 de Rome 724.

Octavius revint à Rome, où le ſénat lui prodigua tous les honneurs. Il ſe conduiſit avec la modération qu'il affectoit depuis la défaite de Pompéius. Il uſa de clemence, parce qu'il lui importoit de gagner les partiſans d'Antoine; & qu'il ne reſtoit plus dans le parti républicain, de têtes qui fuſſent à redouter. Il fit des largeſſes au peuple: il donna des ſpectacles: il remit ce qui étoit dû au fiſc: il récompenſa ſes troupes avec de l'argent & avec des terres qu'il acheta,

Octavius affecte de la modération.

Av. J. C. 29 de Rome 725.

Les richesses immenses, qu'il rapportoit d'Egypte, fournirent à toutes ces libéralités. A cette année commença la monarchie, qui ne finira qu'avec l'empire.

Il a dû son élévation aux circonstances.

César ne dut son élevation qu'à lui-même. Octavius dut la sienne aux circonstances, & il les trouva si favorables, qu'il se fût épargné bien des cruautés, s'il eût eu plus de courage ou plus de talents. Il dut ses soldats à l'adoption du dictateur; le besoin que la république eut de lui, à la conduite inconsidérée d'Antoine; à Cléopatre le bonheur de n'avoir plus de concurrent; à la flatterie, la réputation de grand homme.

FIN du huitieme volume.